ILS SUIVENT L'AGNEAU PARTOUT OÙ IL VA

Commentaire sur l'Apocalypse de saint Jean

par Max Dauner

Ce livre électronique est une version révisée du
Commentaire sur l'Apocalypse de Jean
Max Dauner
Éditions Horizons Chrétiens
1988
ISBN 2-904910-00-X

Textes bibliques tirés de la
Traduction Œcuménique de la Bible
Alliance Biblique Universelle — Le Cerf
1988

Avant-propos

Ce commentaire entend se situer à mi-chemin entre le livre d'introduction et l'ouvrage technique d'exégèse. J'ai voulu fournir au lecteur une explication assez détaillée de chaque verset, tout en évitant des sujets qui risquent de n'intéresser que les érudits bibliques. Cela ne veut pas dire que ce volume se lit comme un roman. Il est avant tout un livre d'étude et comporte, étant donné la difficulté singulière à interpréter l'Apocalypse, des explications qui demanderont parfois un effort particulier pour être suivies. J'ose toutefois espérer qu'il restera abordable et rendra service au chrétien qui consent à investir dans sa lecture le temps, le travail et la prière nécessaires pour tirer profit des richesses spirituelles que peut lui apporter le dernier livre du Nouveau Testament.

Je ne m'attends pas à ce que vous soyez d'accord avec tous les points de l'interprétation proposée dans les pages qui suivent. Ce que je vous demande surtout, c'est de laisser de côté toute idée préconçue et d'étudier avec moi cette épître de Jean en nous mettant ensemble à la place de ses premiers destinataires. C'est ainsi que nous découvrirons le vrai sens du texte.

J'aimerais exprimer ici ma reconnaissance envers tous les auteurs dont les ouvrages m'ont aidé dans la rédaction de ce commentaire. C'est surtout le livre de Jim McGuiggan qui m'a servi de guide dans mes recherches. Les travaux de Pierre Prigent m'ont apporté des éclaircissements sur de nombreux passages obscurs. Je dois aussi remercier tout particulièrement ma femme, qui m'a beaucoup encouragé dans ce long travail et qui a patiemment corrigé le manuscrit.

Que le Seigneur vous bénisse abondamment dans votre étude de sa parole et dans votre fidélité à sa volonté souveraine.

Max Dauner

Introduction

Pour beaucoup de chrétiens, l'Apocalypse est, malheureusement, un livre scellé. Et pourtant, Dieu n'a jamais voulu qu'il en soit ainsi ; il nous a donné cette prophétie pour notre instruction et notre édification. Il prononce même une bénédiction sur ceux qui écoutent les paroles de la prophétie et gardent ce qui s'y trouve écrit (Ap 1.3). L'Apocalypse ne fut donc pas écrite comme un mystère, elle fut écrite pour être lue et comprise. Ceci ne signifie pas qu'elle est facile à comprendre. Les études innombrables et souvent contradictoires dont ce livre a fait l'objet montrent combien il soulève de problèmes d'interprétation.

Le présent commentaire est très loin d'aborder et encore plus loin de résoudre tous ces problèmes. Il se propose simplement d'aider le lecteur à saisir l'esprit et la signification générale de l'Apocalypse, à la lire sans se trouver complètement désorienté. Chaque chrétien pourra parvenir, avec l'aide de Dieu et un certain degré d'étude personnelle, à une compréhension valable du message de ce livre.

Si le sens de l'Apocalypse reste si obscur au lecteur moderne, c'est d'abord que celui-ci, contrairement aux premiers destinataires, connaît trop peu l'Ancien Testament et surtout le langage des écrits prophétiques. De plus, le lecteur d'aujourd'hui n'est pas aussi informé que celui du premier siècle au sujet des événements contemporains dans lesquels s'insère l'Apocalypse. Il sera donc utile dans cette introduction de dire quelques mots au sujet du style apocalyptique et de cerner le contexte historique du livre.

Mais avant d'aborder ces deux questions, je crois que vous aurez avantage à connaître d'avance les grandes lignes de mon interprétation.

La portée générale du livre

L'Apocalypse a trait essentiellement à la lutte qui allait, à la fin du premier siècle, s'engager entre l'Église de Jésus-Christ et l'Empire romain. Elle annonce aux fidèles de cette époque l'imminence d'atroces persécutions qui fondraient en vagues sur eux, mais les assure en même temps de leur victoire finale sur le persécuteur. Cette victoire devait se réaliser par deux événements : premièrement, la mort de Domitien, l'empereur qui déclencherait les persécutions ; et deuxièmement, la chute définitive de Rome en tant qu'empire mondial[1].

L'Empire romain réussirait pendant un certain temps à opprimer les saints et même à les mettre à mort. Alors Dieu interviendrait souverainement dans l'histoire pour détruire l'oppresseur et donner ainsi la

---

[1] Jim McGuiggan. *The Book of Revelation*, West Monroe, 1976, p. 10.

victoire à son Église. Les prophéties annoncées dans ce livre sont donc déjà accomplies.

Ce point de vue s'écarte radicalement des deux autres principales méthodes d'interprétation suivies par ceux qui voient une signification historique dans l'Apocalypse. La première méthode, le système de l'histoire universelle, cherche l'accomplissement des prophéties de Jean dans les grandes étapes de l'histoire du monde depuis la naissance de l'Église jusqu'à la fin des temps. Ce système, très répandu après la Réforme, n'a pas résisté à l'épreuve des siècles. Car au fur et à mesure qu'avance l'histoire, il faut refaire les comptes pour la faire entrer dans le cadre des prophéties.

Selon la seconde méthode, le système futuriste, toutes les prophéties d'Apocalypse 4-22 relatent une succession chronologique d'événements qui doivent commencer à se réaliser littéralement pendant les sept dernières années du monde. La thèse futuriste a cours surtout dans les milieux millénaristes, qui ne cessent de nous assurer que nous sommes « à la veille » des événements prédits par Jean[2].

Détacher ainsi l'Apocalypse de tout lien avec son temps pour renvoyer à la consommation de toutes choses l'accomplissement de ses prophéties s'oppose diamétralement aux indications du livre lui-même. Celui-ci, en effet, affirme clairement et sans équivoque que son contenu concerne des événements proches du temps de Jean. Son titre est parfaitement explicite : *Révélation de Jésus Christ : Dieu la lui donna pour montrer à ses serviteurs ce qui doit arriver* ***bientôt****.* […] *car le temps est* ***proche*** *(Apocalypse 1.1, 3).*

De peur que les destinataires de cette épître ne comprennent pas, l'Esprit de Dieu répète ce même avertissement à la fin du livre, dans l'épilogue. *Puis il me dit : Ces paroles sont certaines et véridiques ; le Seigneur, le Dieu des esprits des prophètes, a envoyé son ange, pour montrer à ses serviteurs ce qui doit arriver* ***bientôt*** *(Apocalypse 22.6). Puis il me dit : Ne garde pas secrètes les paroles prophétiques de ce livre, car le temps est* ***proche*** *(Apocalypse 22.10).*

Un ordre explicite est donné à Jean de ne pas sceller ce livre, de ne pas le mettre en réserve pour l'avenir. Car le moment fixé pour la réalisation de ses prophéties était alors imminent. Les événements prédits ne se situaient pas dans un avenir lointain, mais intéressaient les contemporains de Jean.

Or, il est intéressant de noter que le prophète Daniel reçut un ordre exactement contraire à celui qui fut donné à Jean : *Quant à la vision des soirs et des matins, telle qu'elle a été dite, c'est la vérité. Pour toi, garde secrète la vision, car elle se rapporte à des jours lointains » (Daniel 8.26).* Daniel reçut la vision dont il est question ici dans la troisième année du roi babylonien Belshassar (Dn 8.1), c'est-à-dire vers 550 av. J.-C. Elle avait trait à la carrière du roi séleucide Antiochus Épiphane, qui mourut vers 165

---

[2] « Nous vivons effectivement ces temps de la fin dont parle l'Écriture, ce que l'Esprit de Dieu confirme à la fois dans la prophétie et par les événements actuels. Or l'Apocalypse dépeint cet avenir très proche dans lequel le monde entre malgré lui. » J. H. ALEXANDER. *L'Apocalypse verset par verse*t, Genève, 1979, p. 26.

av. J.-C[3]. La prophétie se réalisa donc quelque 385 ans après sa révélation à Daniel.

La vision de Daniel, à la différence de celle de Jean, ne constituait pas un message pour son époque. Dieu dit à Daniel : « Ferme d'un sceau cette prophétie, car elle se rapporte à des temps éloignés », c'est-à-dire à une époque éloignée d'environ 400 ans. Par contre, il est dit à Jean de ne pas sceller l'Apocalypse. Pourquoi pas ? Parce qu'elle annonce des événements dont la réalisation était imminente. Le temps était proche !

On ne pourrait parler en termes plus catégoriques de la proximité dans le temps des événements prédits dans l'Apocalypse. Quelles que soient les interprétations qu'on donne à ses diverses visions, on ne peut nier le fait que le livre lui-même place l'accomplissement de ses prophéties à une époque proche du premier siècle. Cela n'est même pas sujet à discussion, d'autant plus que ces indications temporelles (Ap 1.1, 3 ; 22.6, 10) viennent des parties non symboliques du texte : le prologue et l'épilogue.

Il n'est pas rare d'entendre l'objection suivante : les expressions « le temps est proche » et « ce qui doit arriver bientôt » désignent peut-être pour nous êtres humains un peu de temps, mais pas pour Dieu. La Bible ne dit-elle pas que devant le Seigneur un jour est comme mille ans et mille ans sont comme un jour ?

Or, cette objection serait peut-être valable, sauf que Dieu ne se parlait pas à lui-même dans l'Apocalypse. Il s'adressait à des hommes et des femmes comme vous et moi, aux membres de sept Églises en Asie Mineure au premier siècle. Ces gens vivaient sous la menace de violentes persécutions. Ce serait absurde, pour ne pas dire cruel, pour Jean de leur écrire une lettre qui non seulement laisserait passer sous silence leurs difficultés, mais qui parlerait presque exclusivement d'événements censés se dérouler deux mille ans plus tard. On peut être sûr que Jean n'a pas fait une telle chose[4]. Il n'y avait qu'une seule manière sensée dont les premiers destinataires pouvaient aborder l'Apocalypse : en tant que livre ayant trait à des événements qui devaient bientôt avoir lieu.

But et message

Adressée à des chrétiens qui seront bientôt aux prises avec la persécution et la mort, l'Apocalypse se donne surtout la tâche de les réconforter et de les encourager à rester inviolablement fidèles au Christ. Du point de vue humain, l'issue de la lutte entre l'Église et l'empire allait d'elle-même. Cette petite secte obscure était vouée à disparaître à bref délai. Voilà pourquoi l'auteur de l'Apocalypse annonce, à l'aide des procédés apocalyptiques, que la poignée de chrétiens qui paraissent faibles et désarmés auront raison de leur redoutable ennemi.

---

[3] Jim McGuiggan. *The Book of Daniel*, Lubbock, 1978, pp. 170-178.

[4] Jay Adams. *The Time is at Hand*, Nutley, 1976, p. 49.

Par les visions accordées à Jean, Dieu soulève le voile des réalités du monde spirituel et montre aux chrétiens le Christ vainqueur, régnant sur les nations de la terre, triomphant des empires, les conduisant avec un sceptre de fer. C'est lui le maître souverain de l'histoire. C'est lui qui dirige le cours des événements et exécute les desseins de Dieu dans le monde. S'il attend son heure pour réduire à néant le prétentieux adversaire romain, ce n'est que pour un temps, et son triomphe est certain. Que les fidèles s'arment donc de confiance et de persévérance. Car leur chef est tout-puissant pour donner la victoire à celui qui tiendra ferme jusqu'à la mort. Mais malheur aux lâches qui renient leur foi pour adorer la bête. Ce qui les attend, eux, c'est « l'étang de feu » et « la seconde mort ».

Avec ce message dans le cœur il n'est pas étonnant que tant de chrétiens aient pu affronter sans peur les bêtes sauvages et les poteaux du bûcher ! C'est sans doute à cause de ce livre qu'ils étaient si courageux ; par lui, Dieu les avait fortifiés en vue de cette épreuve[5].

L'Apocalypse est donc un écrit de circonstance destiné aux fidèles d'une époque bien déterminée. Il a pour sujet l'affrontement de l'Église primitive et la Rome païenne. Ceci ne signifie pas qu'elle soit devenue pour autant un objet de musée, sans valeur pour les générations ultérieures. Tout comme les autres épîtres (car l'Apocalypse est bien une lettre) adressées aux assemblées du premier siècle, celle-ci abonde en vérités éternelles : des principes, des exhortations, des promesses qui valent pour les chrétiens de tous les temps. Elle a des leçons pour nous aujourd'hui, bien qu'elle ne se rapporte pas directement à nos jours. Il en est de même pour tous les autres écrits bibliques depuis les prophéties de l'Ancien Testament jusqu'aux épîtres des Apôtres.

Quel est donc le message de ce livre pour nous aujourd'hui ? C'est que Jésus-Christ est le maître de l'histoire, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, le véritable souverain des nations de la terre. Il préside aujourd'hui comme hier au déroulement de l'histoire humaine pour accomplir ses desseins. C'est pourquoi la vérité divine, haïe et persécutée dans le monde, l'emportera sur tous les mensonges et toutes les attaques de Satan. C'est pourquoi, bien que les forces du mal fassent sans cesse la guerre contre elle, l'Église triomphera. Sa victoire éclatante sur Rome témoigne pour l'éternité de son invincibilité, de la suprématie de son Seigneur, de la vérité de ses doctrines, de la solidité de son espérance, de la réalité de ses joies.

Si le petit troupeau craintif d'alors a pu, grâce à son chef, l'emporter sur la plus grande puissance politique que le monde avait jamais vue, qu'avons-nous à craindre aujourd'hui des adversaires même les plus farouches de la vérité ? Même si le succès du mal grandit jusqu'au scandale, l'Apocalypse nous rappelle que Jésus règne et que dans tout conflit moral et spirituel, il rend vainqueur celui qui persévère jusqu'au bout.

---

[5] D'après des indications fournies par Eusèbe, il semble, par exemple, que les martyrs de Lyon (177) lisaient et utilisaient l'Apocalypse. Voir Stanislas GIET. *L'Apocalypse et l'histoire*, Paris, 1957, p. 216.

Le langage apocalyptique

Ce qui frappe à la première lecture de l'Apocalypse, c'est l'imagerie étrange et fantastique dans laquelle l'auteur exprime son message.

Quel lecteur ne se trouve pas fortement impressionné par la description des quatre cavaliers ou de la bête à sept têtes ou de la grande prostituée vêtue d'écarlate ? Pourquoi donc, s'il parlait à ses contemporains de réalités connues, Jean a-t-il choisi de décrire ses visions sous ces étranges couleurs ? C'est d'abord, sans doute, que ce langage extraordinaire convient parfaitement au but du livre : soulever l'enthousiasme chez les chrétiens soumis à de rudes épreuves. Mais c'est surtout parce que d'autres, avant lui, avaient parlé ce même langage.

L'Apocalypse de Jean appartient en effet à un courant littéraire qui remonte loin. Il se trouve en germe déjà dans le Pentateuque et les Psaumes, mais se développe surtout chez les prophètes. Les livres de Daniel, d'Ézéchiel et de Zacharie en offrent les plus notables exemples. On trouve aussi de nombreux passages apocalyptiques chez Ésaïe, Jérémie, Joël et d'autres petits prophètes, et même dans certains livres du Nouveau Testament (Matthieu 24-25 et parallèles ; 2 Pierre 3.5-13). Plusieurs auteurs non inspirés, dans le judaïsme ou dans le christianisme, ont également exploité ce genre littéraire.

L'ouvrage de Jean fut le premier à porter le nom d'Apocalypse, mot qui vient du premier verset du livre : « Révélation (gr. *apocalypsis*) de Jésus-Christ ». Par la suite on a appliqué cette appellation aux autres textes présentant les mêmes caractéristiques. Mais Jean n'avait pas inauguré cette manière de s'exprimer. Au contraire, il se rattache à une longue tradition biblique qui l'avait précédé.

Il ne serait pas trop difficile, en parcourant la Bible, de relever tous les passages qui nous rappellent l'Apocalypse. Ils possèdent non seulement un ton et une imagerie très particuliers, mais ils ont les mêmes thèmes principaux. Ce genre était traditionnellement celui qu'employaient les prophètes pour rendre au reste fidèle confiance en sa destinée et prophétiser le jugement futur des nations, y compris Israël et Juda, présentement dressées contre Dieu. On pourrait dire que le seul genre littéraire de l'Apocalypse suffirait à en faire pressentir son message central : le châtiment d'une nation impie en faveur du peuple élu[6].

Quels sont les traits caractéristiques du langage apocalyptique ? Retenons quatre remarques générales qui, sans nous donner toutes les clés pour comprendre l'Apocalypse, nous imposeront néanmoins une certaine attitude.

---

[6] H. M. FERET. *L'Apocalypse de saint Jean, vision chrétienne de l'histoire*, Paris, 1946, p. 49.

Tout d'abord, il est évident que ce genre fait continuellement appel au symbolisme. Qu'il s'agisse de l'agneau à sept yeux et sept cornes, du grand dragon rouge ou des sauterelles à visage humain, inutile de dire que tout cela n'aurait aucun sens pour qui le prendrait au pied de la lettre. Ce sont là des images représentant des réalités spirituelles ou historiques qu'il s'agit de discerner.

En abordant un texte apocalyptique nous devrions donc inverser la première règle d'interprétation de l'Écriture sainte, qui dit : il faut, autant que possible, prendre les mots dans leur sens ordinaire et usuel. Dans le cas de l'Apocalypse, il faut supposer le contraire et prendre les descriptions au sens figuré à moins que le sens littéral ne s'impose. Par exemple, quand l'apôtre Paul écrit que le Christ *est ressuscité le troisième jour (1 Corinthiens 15.4)*, on doit comprendre ses mots comme désignant une résurrection littérale qui a réellement eu lieu dans l'espace et le temps. Par contre, on ne s'étonnera pas de trouver dans les passages apocalyptiques des résurrections qui ont valeur de symboles et figurent d'autres réalités, telles que la renaissance d'Israël sous le Messie (Éz 37.1-14 ; voir aussi Ap 11.11-12 ; 20.4-6, 13). Devant les scènes d'un livre de ce genre, la question à poser est bien : « Qu'est-ce que cela *représente* ? »

Le style apocalyptique se caractérise deuxièmement par le réemploi massif d'images et de modes d'expression devenus traditionnels dans la Bible. Il n'y a pour ainsi dire aucune scène, aucun verset qui ne contienne de multiples évocations thématiques ou verbales des livres du Nouveau et surtout de l'Ancien Testament. Par conséquent, pour que les éléments symboliques empruntés par Jean retrouvent pour nous toute leur puissance d'évocation, il faudra rechercher leur origine et leur usage antérieur dans les Écritures.

Prenons l'exemple de la mystérieuse « manne cachée » promise au vainqueur dans Apocalypse 2.17. Le mot « manne » apparaît pour la première fois dans la Bible pour désigner la nourriture accordée miraculeusement par Dieu au peuple d'Israël pendant la traversée du désert (Ex 16.4, 31, 35). Jésus lui attribue un sens figuratif et l'applique à sa propre personne : *« Au désert vos pères ont mangé la manne, et ils sont morts. Tel est le pain qui descend du ciel, que celui qui en mangera ne mourra pas. Je suis le pain vivant qui descend du ciel » (Jean 6.49-51).* La manne cachée évoque ainsi Jésus lui-même en tant que nourriture spirituelle qui entretient la vie de son peuple.

Notons toutefois que Jean remanie ces éléments bibliques pour les appliquer à des situations historiques nettement différentes et que leur sens sera transformé en conséquence. Ainsi de nombreux traits empruntés aux prophéties anciennes sur la chute de Babylone serviront dans l'Apocalypse à décrire le châtiment divin de l'Empire romain. Leur réutilisation dans un livre du Nouveau Testament n'exige en aucune manière l'hypothèse d'une future reconstruction de la ville de Babylone dans l'Iraq moderne pour que s'accomplissent contre elle les prophéties de Jean. Il faudra toujours tenir compte du nouveau contexte historique dans lequel ces références sont intégrées ainsi que de la portée générale de l'Apocalypse.

Une troisième caractéristique de ce genre est la démesure. On y voit souvent la chute des étoiles sur la terre, l'obscurcissement du soleil et de la lune, des catastrophes colossales ruinant le monde, la disparition de toute vie terrestre. Ces phénomènes d'ébranlement cosmique ne signifient pas nécessairement la fin du monde. Au contraire, ils figurent des événements historiques limités, tels que la prise de Babylone par les Mèdes et les Perses (És 13.9-19), l'invasion de Juda par Nabuchodonosor (Jr 4.23-26), ou la ruine de Jérusalem par les Romains (Mc 13.24, 30 et parallèles).

Les descriptions qu'on trouve dans ces passages dépassent, et de loin, les événements historiques qu'elles annoncent. C'est là une façon de mettre en scène une intervention divine dans l'histoire pour faire sentir précisément sa dimension divine[7]. Elles nous montrent que dans l'événement indiqué par le contexte, c'est Dieu qui agit puissamment, quoique son action reste invisible aux hommes. L'imagerie apocalyptique atteint ce but d'une manière très simple. Elle rappelle, en les amplifiant, des interventions de Dieu rapportées dans l'histoire sainte : la destruction de Sodome et de Gomorrhe, les dix plaies d'Égypte, etc.

Arrêtons-nous brièvement sur le premier exemple cité plus haut.

> *Voici que vient le jour du Seigneur, implacable, et le débordement d'une ardente colère qui va réduire le pays à la désolation et en exterminer les pécheurs. Les étoiles du ciel et leurs constellations ne feront plus briller leur lumière. Dès son lever, le soleil sera obscur et la lune ne donnera plus sa clarté. Je punirai le monde pour sa méchanceté, les impies pour leurs crimes. Je mettrai fin à l'orgueil des insolents, je ferai tomber l'arrogance des tyrans. Je rendrai les hommes plus rares que l'or fin, plus rares que l'or d'Ofir. En effet, j'ébranlerai les cieux et la terre tremblera sur ses bases, sous la fureur du Seigneur, du tout-puissant, le jour de son ardente colère. Alors, comme une gazelle poursuivie, comme un troupeau que nul ne rassemble, chacun se dirigera vers son peuple, chacun fuira vers son pays. Tous ceux qu'on trouvera seront transpercés, tous ceux qu'on prendra tomberont sous l'épée. Leurs petits enfants seront écrasés sous leurs yeux, leurs maisons pillées, leurs femmes violées. Je vais exciter contre eux les Mèdes qui n'apprécient pas l'argent et que l'or ne peut contenter. De leurs arcs, ils écraseront les garçons, ils n'épargneront pas le fruit des entrailles, pour les enfants, leurs yeux seront sans pitié. Babylone, la perle des royaumes, la fière parure des Chaldéens, sera, comme Sodome et Gomorrhe, renversée par Dieu. (Ésaïe 13.9-19.)*

Cette prophétie, comme l'indique le texte lui-même, se réalisa dans un événement historique bien précis : la prise de Babylone par les Mèdes et les

---

[7] Jules PERON. *L'attente du Seigneur*, Paris, 1965, pp. 19-20.

Perses en 539 av. J.-C. Dans la réalité historique, la somptueuse capitale tomba par la ruse de l'ennemi et ne subit aucun des ravages d'un siège militaire. Au contraire, elle subsista et les générations suivantes continuèrent à s'émerveiller de sa splendeur.

Dans la prophétie, sa destruction devait être aussi complète que celle de Sodome et elle serait accompagnée de bouleversements cosmiques. La prophétie est-elle restée inaccomplie pour autant ? Non, elle s'est bien accomplie : Dieu a mis fin à l'Empire babylonien et a puni sa tyrannie. Mais les images représentant le jugement divin ne se sont pas réalisées ; elles n'avaient jamais été destinées à avoir une réalisation littérale.

Les scènes dépeintes dans le style apocalyptique ne doivent pas être traitées comme si elles étaient de l'histoire rédigée au futur. Car ce ne sont pas les événements futurs eux-mêmes qui y sont décrits, mais seulement des images qui les suggèrent. Il faut s'attendre donc à ce que se réalisent, non pas ces images elles-mêmes, mais les réalités représentées par ces images.

Remarquons quatrièmement l'incohérence des tableaux apocalyptiques. L'auteur se soucie uniquement de communiquer un message à l'aide d'images symboliques et ne recule pas devant des combinaisons d'images qui seraient inconciliables dans la réalité.

Par exemple, Ésaïe évoque ainsi la dévastation d'Édom par Dieu :

> *Les torrents d'Édom vont être changés en poix et la poussière en soufre. Ce pays deviendra de la poix brûlante, qui ne s'éteindra ni la nuit ni le jour, la fumée en montera sans cesse : d'âge en âge, il restera désert, jamais plus on n'y passera. Ce sera le domaine du hibou et du hérisson, la chouette et le corbeau y habiteront. Le Seigneur y fera passer le cordeau du vide avec le niveau du chaos. Les nobles n'y proclameront plus de roi, tous les chefs auront disparu. Dans ses forteresses pousseront des ronces, dans ses fortifications, des orties et des chardons. Ce sera le repaire des chacals, l'aire des autruches (Ésaïe 34.9-13).*

Édom est présentée en même temps sous l'image d'un brasier éternel et celle d'un lieu envahi par les bêtes sauvages et les mauvaises herbes.

Voici un exemple plus simple : *Ils ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'agneau (Apocalypse 7.14).* Comment peut-on blanchir quelque chose dans du sang ? Ne cherchons donc pas la cohérence au niveau des images, mais au niveau des idées exprimées par les images.

Il arrivera également que la même réalité ou le même enseignement soient exprimés parfois à intervalles très rapprochés, par deux images sans rapport entre elles. Ainsi l'Église sera-t-elle représentée tour à tour par vingt-quatre anciens, deux témoins, un temple, une cité, une épouse. Inversement, la même image ne servira pas toujours à exprimer la même réalité. Dans Apocalypse 1.20, les étoiles représentent les anges des Églises, tandis que les étoiles d'Apocalypse 6.13 sont simplement des étoiles.

On discernera le sens de chaque élément figuratif en se faisant d'abord une idée globale de la vision dont il fait partie. C'est comme un homme qui

regarde un tableau. Il n'examine pas chaque coup de pinceau, mais il recule de quelques pas pour considérer l'œuvre dans sa totalité.

La composition et le plan de l'Apocalypse

Il y a certainement dans l'Apocalypse un plan très conscient dont le mouvement interne évoque celui d'une pièce de théâtre jouée par les divers personnages célestes, terrestres et démoniaques qui vont s'affronter[8]. Les visions nous amènent progressivement vers la chute définitive de l'Empire romain et se succèdent donc selon un certain ordre.

Mais cette progression se réalise surtout au niveau littéraire et ne correspond pas nécessairement à une succession chronologique d'épisodes historiques concrets. Par exemple, les réalités historiques figurées par les trois cavaliers maléfiques — la guerre, la famine et la mort — s'accomplissent parallèlement dans l'histoire et non pas l'une après l'autre comme dans la vision. Gardons-nous donc de voir un déroulement chronologique d'événements historiques là où il ne s'agit que d'un agencement dramatique et artificiel.

L'intrigue du drame avance principalement par le jeu des septénaires ou séries de sept : les sept sceaux, les sept trompettes et les sept coupes. Ces septénaires sont réglés par une gradation constante. Les fléaux des sceaux n'atteignent que le quart du monde, ceux des trompettes le tiers du monde, tandis que ceux des coupes sont universels et définitifs.

Ces séries successives sont réglées également par un procédé d'emboîtement. Les trompettes sont contenues dans le septième sceau, et les coupes sont à leur tour contenues dans la septième trompette. Ainsi le dernier sceau englobe toute la fin du livre, et il faut comprendre que la signification des trompettes et des coupes est comprise dans la révélation apportée par les sceaux.

Ce schéma est enrichi et compliqué par l'insertion de parenthèses, d'exhortations et de visions intermédiaires. Contentons-nous pour le moment d'une analyse très rapide des grandes divisions du livre.

Prologue (1.1-8)
Jean présente son livre, en précise l'origine divine et salue ses lecteurs. Il s'agit d'une épître adressée à sept assemblées chrétiennes en Asie Mineure.

Vision inaugurale (1.9-20)
Le Christ apparaît à Jean et lui ordonne d'écrire ce qu'il verra dans un livre et de l'envoyer aux sept Églises.

Lettres aux sept Églises (2.1 - 3.22)
Ces lettres examinent la situation spirituelle des sept Églises d'Asie au moment où Jean écrit. Jésus décerne des louanges ou donne des

---

[8] A. GELIN. *Apocalypse*, Paris, 1938, p. 590.

avertissements selon le cas. Le besoin le plus urgent de ces assemblées est de se préparer à affronter la persécution que Jean voit approcher.

Vision du ciel (4.1 - 5.14)
Ici commence la partie proprement apocalyptique du livre. Jean monte en vision au ciel, où il voit Dieu régnant sur l'univers et le Christ recevant autorité sur les destinées. Cette scène sert surtout à encourager les chrétiens qui verront bientôt le début d'une série de persécutions s'étendant sur deux siècles. C'est Dieu, et non pas César, qui commande le déroulement de l'histoire.

Les sept sceaux (6.1 - 8.1)
Le Christ reçoit un livre scellé de sept sceaux contenant le dessein de Dieu à l'égard de l'Église dans sa lutte prochaine avec Rome : « les choses qui doivent arriver bientôt ».

Ouverture des six premiers sceaux (6.1-17)
La fonction des sceaux est de tenir secret le contenu du livre. À chaque rupture d'un sceau, une partie du dessein de Dieu sera dévoilée et réalisée. Dieu envoie contre Rome des fléaux terribles parce qu'elle persécute l'Église.

Intermède (7.1-17)
Entre les sixième et septième sceaux s'insère un intermède destiné à réconforter les saints. Quels que soient les jugements terribles qui doivent s'abattre sur l'Empire romain, les fidèles ne seront pas jugés mais sortiront victorieux de l'épreuve.

Les sept trompettes (8.1 - 11.19)
Le septième sceau est brisé et contient un nouveau septénaire : celui des sept trompettes.

Retentissement des six premières trompettes (8.1 - 9.21)
Ces trompettes servent à annoncer les jugements d'avertissement que Dieu va envoyer contre les persécuteurs romains pour les amener à la repentance. Ceux-ci refusent pourtant de se repentir.

Intermède (10.1 - 11.14)
Cet intermède comprend trois scènes différentes pour fortifier les fidèles. La première affirme solennellement que le dessein divin conçu contre la Rome païenne s'accomplira au son de la septième trompette. Les deux autres scènes figurent le conflit qui semble parfois pencher en faveur de l'empire mais qui aboutira finalement au triomphe de l'Église.

Retentissement de la septième trompette (11.15-19)
La septième trompette annonce le jugement définitif de Rome, mais celui-ci n'est pas encore décrit.

Les forces en présence (12.1 - 14.5)
Au lieu de poursuivre les fléaux en série de sept, Jean ouvre une longue parenthèse pour préciser la vraie nature du combat et identifier les forces en présence. Il présente tout d'abord le trio infernal qui s'opposera aux chrétiens dans ce livre : le grand dragon rouge (Satan), la bête à sept têtes (l'Empire romain persécuteur) et la bête de la terre (le culte impérial). Face à ces trois ennemis redoutables se dressent le Christ-roi et ses rachetés. Puisqu'il s'agit en réalité d'une lutte entre Satan et Jésus, la victoire de l'Église est assurée.

L'heure du jugement annoncée (14.6-20)
Cette section est consacrée à la proclamation de deux messages réconfortants : l'arrivée de l'heure du jugement contre Rome et ses partisans ; et la sécurité des fidèles.

Les sept coupes (15.1 - 16.21)
Cette dernière série de sept plaies marque la destruction totale de Rome. Par elles la colère de Dieu se déverse pleinement contre le persécuteur. Il ne reste qu'à écrire plus en détail certains faits déjà annoncés comme accomplis : la chute de Babylone, la victoire sur les deux bêtes, et la défaite de Satan.

La chute de Babylone (17.1 - 19.10)
La ville de Rome, maîtresse du monde au temps de Jean, est présentée comme une prostituée portant le nom de « Babylone la grande ». Les peuples qu'elle a séduits finiront par se retourner contre elle et la mettront à sac. Sa chute n'est pas un accident historique ; c'est le Seigneur lui-même qui y a présidé.

La victoire sur les deux bêtes (19.11-21)
Lorsque la sixième coupe a été versée, deux armées — celle des saints et celle des deux bêtes — se sont rassemblées pour la grande bataille décisive à Harmaguedon. Cette bataille est maintenant décrite. Le Christ vainc les deux bêtes (l'Empire romain et le culte impérial) et extermine leurs soldats.

La défaite de Satan (20.1-15)
Rome a été maintenant détruite dans ses trois manifestations apocalyptiques : Babylone la grande prostituée, la bête à sept têtes et la bête de la terre. Des ennemis de l'Église, il ne reste à juger que le dragon. La défaite qu'il a subie dans son opération romaine a été absolue : il est enchaîné pendant mille ans alors que les chrétiens victorieux règnent pendant mille ans. À la fin de cette période symbolique, Satan est relâché de sa prison pour organiser un assaut encore plus grand contre l'Église. Ceci représente toutes ses attaques contre les saints après l'affaire romaine. Mais Dieu anéantit ses armées, et Satan quitte définitivement la scène.

L'Église triomphante (21.1 - 22.5)
L'Église a traversé une grande crise et, grâce à son Seigneur, elle a vaincu son ennemi. Une dernière vision présente sa splendeur sous deux images : celle de la ville sainte, la nouvelle Jérusalem ; et celle de l'épouse de l'Agneau.

Épilogue (22.6-21)
Le livre se termine par un épilogue qui atteste l'authenticité de la révélation, l'imminence de son accomplissement et la nécessité de la fidélité.

Le contexte historique

Deux réalités historiques servent de toile de fond au drame immense qu'on voit se dérouler dans l'Apocalypse : le développement du culte impérial et la persécution des chrétiens par les autorités romaines. Il nous sera donc particulièrement utile de tracer, du moins dans ses grandes lignes, l'évolution de ces deux phénomènes. Voici, pour mémoire, la liste des empereurs romains du premier siècle.

Auguste : -31 à +14
Tibère : 14 à 37
Caligula : 37 à 41
Claude : 41 à 54
Néron : 54 à 68
Galba : 6/68 à 1/69
Othon : 1/69 à 4/69
Vitellius : 4/69 à 10/69
Vespasien : 69 à 79
Titus : 79 à 81
Domitien : 81 à 96
Nerva : 96 à 98
Trajan : 98 à 117

C'est dans les pays orientaux de l'empire, déjà habitués à adorer leurs souverains humains, que naquit le culte des empereurs. Dès le IIe siècle av. J.-C., on y consacrait des temples à la déesse Rome (par exemple, à Smyrne en 195). De là, à voir dans un seul homme — l'empereur — l'incarnation de l'ordre politique romain, il n'y avait qu'un petit pas.

Ce culte ne fut pas imposé aux peuples conquis par Rome, mais commença spontanément comme expression de reconnaissance (ou de servilité) envers les nouveaux maîtres bienfaiteurs. L'expansion romaine amena en effet aux provinces sécurité, justice légale, facilité de communication, prospérité économique : tous les avantages de la *pax romana*. Partout dans les provinces, et notamment dans la Méditerranée orientale, Rome et l'empereur avaient sacerdoces, autels et temples. En particulier, la province d'Asie, l'une des plus riches de l'empire et la

première à recevoir l'autorisation d'élever des temples à la divinité impériale, se consacrait à ce genre de dévotion.

L'adoration de l'empereur, pratiquée dans les provinces, eut plus de peine à s'introduire à Rome. Là, on admettait la déification des empereurs seulement après leur mort. Pour l'empereur vivant, on se contentait d'honorer son « génie » ou sa « fortune », divinités qui étaient censées présider à sa destinée et par là, à celle de l'empire[9]. Quant aux empereurs eux-mêmes, ils ne se prenaient pas sérieusement pour des dieux et ne croyaient en aucune façon aux dogmes de la religion impériale. Vespasien, par exemple, sentant les premières atteintes de la maladie qui l'emporta, dit : « Hélas, je crois que je deviens un dieu ! » Même Néron ne prit pas sa divinité au sérieux. Se considérant comme un grand artiste, il ne voulait pas qu'on puisse attribuer son immense talent personnel à des pouvoirs divins. Sans doute y eut-il des empereurs qui se crurent vraiment divins : un Caligula, un Domitien, un Commode. Mais après leur mort, ils furent taxés de folie[10].

Sans illusions sur leur prétendue divinité, les empereurs permettaient néanmoins et même encourageaient la promulgation du culte impérial. Leur motif était surtout politique : ils voyaient dans ce mouvement religieux un principe d'unification, un ciment spirituel assurant la cohésion interne des innombrables peuples de l'empire mondial romain. Plus la sécurité extérieure et l'unité intérieure de l'empire paraissaient menacées, plus les empereurs cherchaient à amplifier la base religieuse de leur pouvoir. Finalement, au IIIe siècle, l'adoration du souverain vivant fut rendue universellement obligatoire.

Le premier empereur à imposer le culte impérial à tout l'empire fut Domitien. Il se fit appeler « Seigneur et Dieu » et rendit passibles de la peine de mort, même jusque dans son propre entourage, ceux qui refusaient de lui rendre les honneurs divins. Il est vrai que son successeur Nerva (96-98) révoqua les mesures ordonnées par Domitien. Le mal était pourtant déjà fait ; le précédant avait été créé. Celui qui refusait d'offrir de l'encens à l'image de l'empereur serait désormais considéré comme un criminel. C'est ainsi que Domitien jeta les bases sur lesquelles ses successeurs élargiraient le culte impérial et poursuivraient les persécutions impliquées par un tel culte.

Examinons maintenant le lent processus qui aboutit à des persécutions systématiques de l'Église par l'Empire romain. En général, Rome faisait preuve d'une large tolérance en matière religieuse. Elle n'essayait pas d'imposer sa propre religion aux peuples conquis. Au contraire, elle reconnaissait les innombrables cultes nationaux dans leur pays d'origine et ne s'opposait pas à l'introduction à Rome de religions étrangères. Aucune secte religieuse n'était réprimée, pourvu qu'elle ne soit pas dangereuse politiquement et qu'elle ne devienne pas l'occasion d'immoralité ou de

---

[9] Claude LEPELLEY. *L'empire romain et le christianisme*. s.l., 1969. p. 13.

[10] Ethelbert STAUFFEUR. *Le Christ et les Césars*, Paris, s.d., p. 235.

troubles publics[11]. Cette liberté ne s'étendait pas aux « superstitions néfastes » ni à de nouvelles religions, bien qu'aucune loi ne définisse avec précision la différence entre un culte étranger toléré *(religio licita)* et un culte prohibé *(religio illicita)*.

Jusqu'aux années soixante, l'attitude de Rome envers les chrétiens fut déterminée par le fait que les autorités considéraient le christianisme comme une secte du judaïsme, qui, lui, avait statut de religion nationale autorisée. Dans le livre des Actes, les magistrats romains voient dans les troubles entre Juifs et chrétiens une dispute théologique au sein du judaïsme (Ac 18.12-17). Mais quand les communautés chrétiennes se différencièrent nettement des colonies juives et gagnèrent de plus en plus de convertis parmi les peuples païens, ils ne furent plus couverts par la tolérance accordée traditionnellement aux Juifs. L'Église devint alors une religion illicite et donc suspecte.

Le premier signal marquant ce changement fut la persécution déclenchée en 64 par Néron à Rome. Dans sa *Vie de Néron*, l'historien romain Suétone écrit : « On livra aux supplices les chrétiens, sorte de gens adonnés à une superstition nouvelle et malfaisante[12]. » Tacite, dans ses *Annales*, XV, 44, expose les faits plus en détail et les met en rapport avec le grand incendie de Rome, qui eut lieu en 64.

> Aucun moyen humain, ni largesses princières, ni cérémonies expiatoires ne faisaient reculer la rumeur infamante d'après laquelle l'incendie avait été ordonné. Aussi, pour l'anéantir, Néron supposa des coupables et infligea des tourments raffinés à ceux que leurs abominations faisaient détester et que la foule appelait chrétiens. Ce nom leur vient de Christ, que, sous le principat de Tibère, le procurateur Ponce Pilate avait livré au supplice ; réprimée sur le moment, cette détestable superstition perçait de nouveau, non seulement en Judée où le mal avait pris naissance, mais encore dans Rome, où tout ce qu'il y a d'affreux et de honteux dans le monde afflue et trouve une nombreuse clientèle. On commença donc par se saisir de ceux qui avouaient, puis sur leurs révélations, d'une multitude d'autres, qui furent convaincus, moins du crime d'incendie que de haine contre le genre humain. On ne se contenta pas de les faire périr : on se fit un jeu de les revêtir de peaux de bêtes, pour qu'ils fussent déchirés par la dent des chiens ; ou bien ils étaient attachés à des croix ou enduits de matières inflammables, et, quand le jour avait fui, ils éclairaient les ténèbres comme des torches. Néron avait offert ses jardins pour ce spectacle, et donnait des jeux au cirque, où tantôt, en habit de cocher, il se mêlait à la populace et tantôt prenait part à la course debout sur son char. Aussi, quoique ces gens fussent coupables et dignes

---

[11] Joseph BONSIRVEN. *L'Apocalypse de Saint Jean*, Paris, 1951, p. 53.

[12] Texte dans LEPELLEY, p. 22.

> des dernières rigueurs, on se mettait à les prendre en pitié, car on se disait que ce n'était pas en vue de l'intérêt public, mais pour la cruauté d'un seul, qu'on les faisait disparaître[13].

Deux points ressortent clairement du texte de Tacite. Premièrement, on ne poursuivit pas les chrétiens en tant que tels, mais à cause de crimes imaginaires, pour détourner sur eux les soupçons qui s'étaient portés sur Néron. Il ne semble pas qu'on ait alors rédigé un acte juridique général proscrivant le christianisme, ni qu'on ait persécuté les saints dans les provinces.

Deuxièmement, Néron exploita un fond de mépris et de haine à l'égard des chrétiens qui existait déjà chez le peuple. Tout en plaignant les victimes chrétiennes du tyran, les Romains les jugeaient coupables de « haine contre le genre humain » et dignes « des dernières rigueurs ». L'Église était donc, déjà du temps de Néron, en butte à une hostilité populaire nourrie par des calomnies et des préjugés.

Si les règnes de Vespasien et de Titus furent pour les chrétiens une période de répit relatif, une seconde persécution (sur laquelle on a peu de documents) éclata sous Domitien. Celui-ci prenait sa divinité au sérieux et poursuivait tous ceux qui refusaient de lui rendre un culte. Or, les chrétiens ne pouvaient que lui refuser cet hommage divin qu'il exigeait et que leur foi réservait exclusivement au Fils de Dieu. Alors dans tout l'empire, et spécialement en Asie, apparut peu à peu la persécution. L'ordre politique de Rome commençait à se dresser officiellement contre l'Église. Non pas dans un conflit local et de portée limitée, comme celui à Rome sous Néron, mais dans une opposition de principe irréductible.

Liée au culte impérial, qui s'organisait et s'imposait de plus en plus, la persécution de Domitien ne pouvait qu'avoir tôt ou tard des développements croissants[14]. En effet, elle inaugura une période de persécutions qui durerait, avec des interruptions, plus de deux cents ans, jusqu'au début du IVe siècle. C'était donc une lutte à mort que Domitien engagea contre l'Église. « Il [...] est le premier empereur qui ait pressenti, derrière le mouvement chrétien, une figure indéchiffrable qui menaçait la souveraineté des Césars. Il fut le premier à déclarer la guerre à cette figure, le premier aussi qui perdit cette guerre — signe avant-coureur des choses à venir[15]. »

Au début du IIe siècle, la politique impériale envers l'Église se définit avec plus de précision. Elle implique la persécution mais pas nécessairement la poursuite systématique des chrétiens. Notre premier document explicite sur le sujet est fourni par un échange de lettres entre Pline, proconsul de la province de Pont-Bithynie, en Asie Mineure, et l'empereur Trajan (98-117). Ces lettres datent de 112 ou 113.

---

[13] Texte dans LEPELLEY, pp. 88-89.

[14] FERET, p. 89.

[15] STAUFFER, pp. 168-169.

Lettre de Pline

Maître, c'est une règle pour moi de te soumettre tous les points sur lesquels j'ai des doutes : qui pourrait mieux me diriger quand j'hésite ou m'instruire quand j'ignore ?

Je n'ai jamais participé à des informations contre les chrétiens ; je ne sais donc à quels faits et dans quelle mesure s'appliquent d'ordinaire la peine ou les poursuites. Je me demande non sans perplexité s'il y a des différences à observer selon les âges, ou si la tendre enfance est sur le même pied que l'adulte, si l'on pardonne au repentir ou si qui a été tout à fait chrétien ne gagne rien à se dédire, si l'on punit le seul nom de chrétien en l'absence de crimes ou les crimes qu'implique le nom.

En attendant, voici la règle que j'ai suivie envers ceux qui m'étaient déférés comme chrétiens. Je leur ai demandé à eux-mêmes s'ils étaient chrétiens. À ceux qui avouaient, je l'ai demandé une seconde et une troisième fois en les menaçant du supplice ; ceux qui persévéraient, je les ai fait exécuter : quoique signifiât leur aveu, j'étais sûr qu'il fallait punir du moins cet entêtement et cette obstination inflexibles. D'autres, possédés de la même folie, je les ai, en tant que citoyens romains, notés pour être envoyés à Rome. Bientôt, comme il arrive en pareil cas, l'accusation s'étendant avec le progrès de l'enquête, plusieurs cas différents se sont présentés.

On a affiché un libelle sans signature contenant un grand nombre de noms. Ceux qui niaient être chrétiens ou l'avoir été, s'ils invoquaient les dieux selon la formule que je leur dictais et sacrifiaient par l'encens et le vin devant ton image que j'avais fait apporter à cette intention avec les statues des divinités, si, en outre, ils blasphémaient le Christ — toutes choses qu'il est, dit-on, impossible d'obtenir de ceux qui sont vraiment chrétiens — j'ai pensé qu'il fallait les relâcher. D'autres, dont le nom avait été donné par un dénonciateur, dirent qu'ils étaient chrétiens, puis prétendirent qu'ils ne l'étaient pas, qu'ils l'avaient été à la vérité, mais avaient cessé de l'être, les uns depuis trois ans, d'autres depuis plus d'années encore, quelques-uns même depuis vingt ans. Tous ceux-là aussi ont adoré ton image ainsi que les statues des dieux et ont blasphémé le Christ.

D'ailleurs, ils affirmaient que toute leur faute ou leur erreur s'était bornée à avoir l'habitude de se réunir à jour fixe avant le lever du soleil, de chanter entre eux alternativement un hymne au Christ comme à un dieu, de s'engager par serment non à perpétrer quelque crime mais à ne commettre ni vol ni brigandage ni adultère, à ne pas manquer à la parole donnée, à ne pas nier un dépôt réclamé en justice ; ces rites accomplis, ils avaient l'habitude de se séparer, et de se réunir encore pour prendre leur nourriture qui, quoi qu'on dise, est ordinaire et

innocente ; même cette pratique, ils y avaient renoncé, après mon édit par lequel j'avais, selon tes instructions, interdit les hétairies. J'ai cru d'autant plus nécessaire de soutirer la vérité à deux esclaves que l'on disait diaconesses, quitte à les soumettre à la torture. Je n'ai trouvé qu'une superstition déraisonnable et sans mesure.

Aussi ai-je suspendu l'information pour recourir à ton avis. L'affaire m'a paru mériter que je prenne ton avis, surtout à cause du nombre des accusés. Il y a une foule de personnes de tout âge, de toute condition, des deux sexes aussi, qui sont ou seront mises en péril. Ce n'est pas seulement à travers les villes, mais aussi à travers les villages et les campagnes que s'est répandue la contagion de cette superstition ; je crois pourtant qu'il est possible de l'enrayer et de la guérir.

Il n'est certes pas douteux que les temples, qui étaient désormais presque abandonnés commencent à être fréquentés, que les cérémonies rituelles longtemps interrompues sont reprises, que partout on vend la chair des victimes qui jusqu'à présent ne trouvait plus que de très rares acheteurs. D'où il est aisé de penser quelle foule d'hommes pourrait être guérie si l'on accueillait le repentir.

Réponse de Trajan à Pline (rescrit impérial faisant jurisprudence)

Mon cher Pline, tu as suivi la conduite que tu devais dans l'examen des causes de ceux qui t'avaient été dénoncés comme chrétiens. Car on ne peut instituer une règle générale qui ait, pour ainsi dire, une forme fixe. Il n'y a pas à les poursuivre d'office. S'ils sont dénoncés et convaincus, il faut les condamner, mais avec la restriction suivante : celui qui aura nié être chrétien et en aura, par les faits eux-mêmes, donné la preuve manifeste, je veux dire en sacrifiant à nos dieux, même s'il a été suspect en ce qui concerne le passé, obtiendra le pardon comme prix de son repentir. Quant aux dénonciations anonymes, elles ne doivent jouer aucun rôle dans quelque accusation que ce soit ; c'est un procédé d'un détestable exemple et qui n'est plus de notre temps[16].

Ces documents capitaux sont riches de renseignements. Ils montrent tout d'abord que les autorités romaines considéraient déjà en 113 que la seule pratique du christianisme constituait un crime passible de mort. Pline n'avait aucun doute sur ce fait, mais demandait simplement des précisions sur la procédure à suivre. Le grief principal semble être le refus du culte impérial ; car on devait relâcher les accusés qui sacrifiaient par l'encens devant l'image de l'empereur et les statues des dieux romains. Bien que

---

[16] Texte dans LEPELLEY, pp. 90-92.

Trajan ordonne de ne pas rechercher activement les chrétiens, sa décision les mettait néanmoins à la merci de n'importe quel dénonciateur qui accepterait de présenter son accusation selon les formes devant le proconsul.

Le rescrit émis par Trajan continua à régler la politique de Rome jusqu'à la fin du IIe siècle. Les persécutions de cette période eurent en conséquence un caractère local et sporadique, lié surtout à la présence d'éventuels adversaires résolus du christianisme dans la population locale. Une assemblée pouvait très bien vivre paisiblement pendant longtemps sans connaître l'épreuve. Cependant, la condition des chrétiens était fort précaire, et la menace de la torture et de la mort était toujours présente au-dessus d'eux. Car il suffisait d'une dénonciation en bonne et due forme pour déclencher l'appareil judiciaire et l'application de la loi[17].

Les dénonciations ne manquèrent pas, et le nombre de victimes semble avoir été assez élevé. Plusieurs textes racontant les procès et les souffrances des saints de cette époque nous sont parvenus. On peut citer parmi les martyrs Ignace, Justin, Polycarpe et tout un groupe de chrétiens mis à mort en 177, à Lyon, après de très cruels supplices. Et pourtant, la sévérité des persécutions ne réussit pas à « enrayer la superstition » ni à ramener les chrétiens au paganisme comme l'espérait Pline. Au contraire, le témoignage des martyrs provoqua de nombreuses conversions, si bien que Tertullien pouvait écrire vers la fin du IIe siècle : « Le sang des martyrs est devenu la semence de l'Église[18]. »

Que reprochait-on exactement aux chrétiens ? On peut ranger les motifs de la persécution en trois grandes catégories[19]. Premièrement, les chrétiens étaient considérés comme des éléments subversifs. Leur refus d'adorer la cité et l'empereur divinisés prouvait leur manque de loyauté et menaçait l'unité de l'empire.

Deuxièmement, les chrétiens étaient suspectés par la foule parce qu'ils étaient « athées » et se tenaient à l'écart de la société. Puisque le paganisme imprégnait toute la vie quotidienne, les chrétiens se trouvaient obligés de ne pas participer avec leurs compatriotes à de multiples activités sociales et collectives. En plus, l'idée que leur impiété envers les dieux traditionnels pouvait provoquer la colère de ces derniers sur tout le pays était très répandue. Du temps de Tertullien, on entendait dire : « la pluie ne tombe pas, c'est la faute des chrétiens. [...] le Tibre a-t-il débordé dans la ville, le Nil n'a-t-il pas débordé dans les campagnes, le ciel est-il resté immobile, la terre a-t-elle tremblé, la famine ou la peste se sont-elles déclarées, aussitôt on crie : les chrétiens au lion[20] ! »

Troisièmement, on accusait les chrétiens de crimes horribles en déformant de bouche à oreille les pratiques de l'Église. Ainsi, le repas du Seigneur devenait aux yeux du peuple le meurtre rituel d'un enfant et le

---

[17] LEPELLEY, p. 31.

[18] Roland BAINTON. *Early Christianity*, New York, 1960, pp. 25-26.

[19] Ce paragraphe résume les pages 34-40 de LEPELLEY.

[20] *Apologétique*, XL, 1-8. Texte dans LEPELLEY, p. 94.

cannibalisme. De l'habitude de se donner le baiser de paix et de s'appeler mutuellement frères et sœurs, venaient les accusations de débauche collective et d'inceste. Ces calomnies et d'autres du même genre renforçaient l'hostilité du peuple à l'égard des saints et les exposaient à la vindicte populaire.

Le IIIe siècle fut pour le monde romain celui de la grande crise. Au dehors, les invasions désolaient tout l'empire. Au dedans, le pouvoir civil s'écroulait sous celui des militaires ; les empereurs ne restaient guère au pouvoir ; les usurpateurs se multipliaient ; le désordre régnait partout ; l'unité impériale se rompait et il se constituait des empires régionaux ; l'économie s'effondrait. Pour remédier à cet état de choses, les empereurs renforçaient systématiquement l'autorité impériale. Ils employaient dans ce but toute une série de moyens conjugués : dans le domaine politique, la monarchie absolue ; dans le domaine administratif, la centralisation bureaucratique ; dans le domaine religieux, la divinité impériale[21].

Pendant cette période de décadence, quoique toujours séparées par des intervalles de tolérance, les persécutions prirent progressivement un caractère systématique qui les différencie des précédentes. Ordonnées d'en haut pour des raisons surtout politiques, elles firent des milliers de victimes et bénéficièrent du redoutable instrument de répression qu'était devenu l'appareil centralisé, policier de l'état. Il s'agissait moins de répondre à une pression populaire que de forger à tout prix l'unité politique autour du pouvoir impérial et des dieux romains.

Ce sont Dioclétien (284-305) et ses successeurs qui menèrent la dernière et la plus sanglante des persécutions. Comme les autres, elle échoua. En 311, Galère, le plus acharné des persécuteurs, promulgua peu avant sa mort un édit de tolérance et reconnut officiellement la religion chrétienne. L'état de guerre s'était maintenu pendant plus de deux cents ans, non pas entre l'état et l'Église, mais entre la foi en l'empereur et la foi en Christ. Puis l'empereur capitula. Pourquoi ?

Non pas parce que les chrétiens étaient devenus majoritaires dans l'empire, car ils constituaient une minorité ; mais parce que l'empereur avait constaté l'échec total de sa politique. Les chrétiens n'étaient pas revenus au paganisme ; ils avaient persévéré dans leur « obstination » et leur « folie ».

Mais pourquoi le christianisme s'était-il montré indéracinable ? Parce qu'il rendait témoignage à la vérité divine, au Christ vivant qui n'est pas une idée mais une réalité. L'adversaire devant qui le puissant empereur s'avoua vaincu n'était autre que le tout-puissant Fils de Dieu. Même une Église où les compromis avec le monde ne manquaient pas, même un Évangile dilué par bien des éléments païens, même cela était plus que suffisant pour venir à bout de Rome, une fois que le Christ en avait fini avec elle.

---

[21] Léon HOMO. *Nouvelle histoire romaine*, Paris, 1969, pp. 339-383.

Auteur

L'auteur de l'Apocalypse se nomme Jean tout simplement (1.1, 4, 9 ; 22.8). S'agit-il de l'apôtre Jean ? C'est la première conclusion qui vient à l'esprit, d'autant plus que son prestige apostolique et sa renommée auprès des Églises d'Asie rendraient superflue toute autre précision. Ce Jean parle avec une grande autorité, et l'Église du premier siècle ne connaît aucun autre personnage chrétien du même nom avec qui l'apôtre puisse être confondu.

Cette supposition est confirmée par les témoignages les plus anciens de la tradition. Justin Martyr écrit vers 150 : « Chez nous un homme, appelé Jean, l'un des apôtres du Christ, prédit dans l'Apocalypse qu'il avait reçue…[22] » Des indications semblables apparaissent chez Irénée (vers 180) et Clément d'Alexandrie (mort en 217). L'origine apostolique de l'Apocalypse de Jean est donc plus anciennement attestée que celle du quatrième Évangile.

Pourtant, dès le IIIe siècle, certains auteurs attirent l'attention sur les différences de style qui séparent l'Apocalypse de l'Évangile de Jean. Tandis que la langue de l'Évangile et des épîtres johanniques est correcte, le grec de l'Apocalypse semble calqué sur l'hébreu, et les fautes grammaticales abondent. Cette diversité ne s'étend pas pourtant aux domaines du vocabulaire et de la doctrine, qui sont incontestablement johanniques[23].

Plusieurs commentateurs expliquent cette opposition en rappelant l'usage, largement répandu dans l'antiquité, de dicter ses lettres et ses livres à un secrétaire-rédacteur. On suppose que Jean aurait utilisé un secrétaire pour corriger les principales incorrections lors qu'il écrivait son Évangile et ses épîtres. Par contre, à Patmos, où il était exilé, une telle aide lui manquait. C'est là une possibilité, mais non une certitude.

Date de rédaction

De toute évidence, c'est au chapitre 17.10-11 que Jean indique le plus clairement l'époque de composition de son livre. Le sens général de la vision du chapitre 17 n'est pas douteux, grâce aux explications fournies à Jean par un ange. Les sept têtes de la bête, mises en relation avec les sept collines de Rome, représentent sept rois, c'est-à-dire sept empereurs. Puisque Jean affirme vivre et écrire sous le sixième, il suffit de compter la suite des souverains. Le plus normal est de partir d'Auguste, le fondateur de l'empire, en négligeant les compétiteurs de l'Interrègne.

---

[22] *Dialogue avec Tryphon*, 81,4. Texte dans BONSIRVEN, pp. 65-66.

[23] Andéré FEUILLET. *L'Apocalypse, état de la question*, Paris, 1963, p. 82.

Apocalypse 17.9-11
Ce sont aussi sept rois. (sept empereurs romains)
Cinq d'entre eux sont tombés, (Auguste, Tibère, Caligula, Claude, Néron)
le sixième règne, (Vespasien)
le septième n'est pas encore venu, (Titus)
mais quand il viendra, il ne demeurera que peu de temps. (2 ans de règne)
La bête qui était et qui n'est plus, (l'empire persécuteur)
est elle-même un huitième roi. (Domitien)
elle est du nombre des sept, (un nouveau Néron)
et s'en va à la perdition. (assassinat de Domitien en 96)

On aboutit ainsi pour le sixième empereur à Vespasien[24]. L'auteur affirme ainsi qu'il écrit entre 69 et 79.

Les commentateurs récents de l'Apocalypse se rallient de plus en plus à cette datation. Ils sont pourtant toujours nombreux à dater le livre de Jean dans les années 90-96. Ils font confiance à Irénée qui, parlant du chiffre de la bête écrit : « S'il eut fallu ouvertement de notre temps proclamer son nom [celui de l'Antéchrist], il eut été dit par celui-là même qui a vu l'Apocalypse. Car il n'y a pas si longtemps qu'elle a été vue, mais presque en notre génération, vers la fin du règne de Domitien[25]. »

On a proposé plusieurs moyens de réconcilier le témoignage d'Irénée et les données du chapitre 17 de l'Apocalypse. Certains ont rapporté le verbe « voir » à Jean et non pas à l'Apocalypse. Le verbe *eorathe* peut en effet signifier aussi bien « il a été vu » que « elle a été vue ». La vieille traduction latine, qui est la seule version intégrale qui nous reste du livre d'Irénée, indique bien le masculin. D'autres ont suggéré que Jean rédigea son livre au temps de Vespasien mais ne le publia que sous Domitien. Quoi qu'il en soit, il existe une tradition qui, attestée par les « Actes de Jean » (IIe siècle), Tertullien et le Canon de Muratori, place l'exil de Patmos (Ap 1.9) sous Néron. Cela permettrait de situer la rédaction de l'Apocalypse sous Vespasien. Étant donné l'incertitude de la tradition, il est plus sage de laisser décider les indications du texte même.

---

[24] P. TOUILLEUX. *L'Apocalypse et les cultes de Domitien et de Cybèle*, Paris, 1935, pp. 36-40.

[25] *Contre les hérésies*, V, 30, 2-4. Texte dans E.-B. ALLO. *Saint Jean, l'Apocalypse*, Paris, 1921, pp. CCIII-CCIV.

Chapitre 1

Le prologue : 1.1-3
- Le titre : 1.1-2
- Une béatitude : 1.3

L'adresse : 1.4-8
- La salutation : 1.4-5a
- La doxologie initiale : 1.5b-6
- L'annonce du thème : 1.7-8

La vision inaugurale : 1.9-20
- Les circonstances de la vision : 1.9-11
  - Bénéficiaire, lieu et date : 1.9-10a
  - L'ordre de transcrire la vision : 1.10b-11
- Le contenu de la vision : 1.12-20
  - L'apparition du Christ : 1.12-16
  - L'effet de l'apparition sur Jean : 1.17
  - Les paroles du Christ : 1.18-20

Ce premier chapitre sert d'introduction à l'Apocalypse tout entière. Il souligne l'origine divine du livre et en présente le personnage principal : Jésus-Christ. Celui-ci apparaît surtout comme le roi dominateur et le justicier vengeur dont l'approche fait trembler ses adversaires mais donne courage aux siens.

Le prologue : 1.1-3

Jean débute par une sorte de préface qui indique la nature du livre et en définit le sujet. Il s'agit d'une prophétie divine authentique concernant l'avenir immédiat. Dieu est non seulement le véritable auteur de cette révélation, mais il la donne juste au bon moment ; car le temps est proche.

Le titre : 1.1-2

Ces premiers versets précisent de quelle autorité divine est revêtue la transmission du message.

verset 1.1

Révélation. Le mot grec *apocalypsis*, qui a donné par transcription le titre français du livre, signifie littéralement « dévoilement », « action de découvrir ». Dans la Bible, ce terme désigne la révélation d'une réalité divine aux hommes. La révélation **de Jésus-Christ** n'a pas Jésus pour sujet ; c'est une révélation qui est accordée par lui. **Dieu la lui a donnée pour montrer à ses serviteurs**. Le Père lui-même a confié à son Fils la

mission de transmettre ce message à ses serviteurs, c'est-à-dire à ceux qui se sont volontairement consacrés à son service.

Cette révélation a pour objet **ce qui doit arriver bientôt** ; l'Apocalypse contient donc des prédictions. Deux expressions servent à préciser leur caractère et leur portée. Premièrement, le verbe impersonnel *dei*, « il faut », marque non seulement un futur, mais une nécessité morale. C'est le même mot utilisé dans les textes évangéliques où Jésus dit qu'il *doit* aller à Jérusalem et être mis à mort ; il était moralement nécessaire que cela arrive pour que le dessein de Dieu se réalise. De même, les événements prédits par ce livre obéissent à une nécessité d'ordre divin : il faut qu'ils s'accomplissent[1].

La deuxième expression, « bientôt », montre que le contenu de l'Apocalypse se rapporte, non à la fin du monde, comme le croient beaucoup, mais à des événements imminents, proches de l'époque apostolique. Il s'agit de la crise que l'Église allait bientôt traverser. L'idée selon laquelle la locution adverbiale *en tachei* (littéralement, « en vitesse », d'où « promptement », « bientôt ») indiquerait le déroulement rapide d'événements éloignés de vingt siècles ou plus est formellement démentie par le verset 3 : *Car le temps est proche.*

Jésus donne l'Apocalypse à son peuple par deux intermédiaires. **Il la fit connaître en envoyant son ange à Jean son serviteur**. Ainsi, un messager céleste et un instrument humain viennent compléter « la chaîne de transmission » par laquelle passe cette révélation : Dieu – Jésus-Christ – un ange – Jean – les chrétiens d'Asie.

verset 1.2

lequel a attesté comme Parole de Dieu et témoignage de Jésus Christ tout ce qu'il a vu. L'apôtre Jean atteste qu'il a fidèlement rapporté tout ce qui lui avait été dit ou montré dans les visions reçues, sans rien soustraire. Il affirme avoir accompli sa mission en transmettant intégralement dans ce livre la parole de Dieu que le Christ lui avait confiée.

Une béatitude : 1.3

Nous rencontrons ici la première des sept béatitudes de l'Apocalypse. Bien que la formule « heureux celui qui... ! » puisse introduire une bénédiction, une félicitation ou une simple constatation (Ap 19.9 ; 20.6 ; 22.14), une béatitude a habituellement valeur d'exhortation morale. Ses trois éléments constitutifs se détachent très nettement : (1) une déclaration de bonheur ; (2) l'attitude ou la conduite à laquelle est appelé l'auditeur ; (3) la motivation de cet appel.

verset 1.3

Heureux celui qui lit, et ceux qui écoutent les paroles de la prophétie, et gardent ce qui s'y trouve écrit. Jean destine son ouvrage à être lu publiquement et à haute voix dans les assemblées chrétiennes. Mais la

---

[1] Ray SUMMERS. *Worthy is the Lamb*, Nashville, 1951, p. 32.

condition à remplir pour être heureux ne consiste pas seulement à lire ou à écouter le texte. Il faut aussi en tirer les conséquences concrètes d'obéissance et d'engagement. Y a-t-il dans ce livre des principes à reconnaître ? Le lecteur est appelé à les reconnaître et à les intégrer dans sa vie. Y a-t-il des instructions morales à observer ? Observons-les ! L'Apocalypse est une prophétie non seulement parce qu'elle prédit l'avenir, mais aussi parce qu'elle instruit, console, exhorte et nous énonce, au nom de Dieu, des vérités selon lesquelles nous devons vivre.

Voici ce qui motive cette exhortation : **car le temps est proche.** La préoccupation principale de Jean n'est pas de faire connaître à quelque génération lointaine comment finira le monde, mais de préparer les fidèles de son époque à leur combat imminent avec Rome. La proximité du moment fixé *(chairos)* par Dieu pour la réalisation des prédictions du livre exige que ses lecteurs reçoivent son message avec une attention particulière et le mettent en pratique sans tarder. Cet avertissement ne cessera de se faire entendre, sous plusieurs formes, tout au long de l'Apocalypse.

Le verset 1 affirme donc que cette révélation concerne ce qui doit arriver bientôt ; le verset 3 dit clairement que le temps est proche. Prise séparément, l'une ou l'autre de ces déclarations pourrait être interprétée autrement (quoique ceci ne soit guère probable pour un lecteur du premier siècle). Considérées ensemble, elles s'expliquent mutuellement au point de rendre impossible toute ambiguïté. L'ambiguïté ne se situe pas en effet au niveau du texte, mais dans l'esprit de ceux qui se trouvent obligés par leur méthode d'interprétation de nier le sens évident des mots[2]. Ainsi, les trois premiers versets du livre enlèvent tout fondement au système d'interprétation qui applique la quasi-totalité des prophéties à la fin du monde.

L'adresse : 1.4-8

La salutation : 1.4-5a.

Comme la plupart des autres épîtres du Nouveau Testament, l'Apocalypse s'ouvre par une salutation comportant trois éléments : le nom de l'expéditeur, celui des destinataires, un souhait.

verset 1.4

Jean aux sept Églises qui sont en Asie. Il s'agit évidemment, non pas du continent, mais de la province romaine d'Asie : en gros, l'extrémité occidentale de la Turquie actuelle. C'est donc à sept communautés bien réelles de son temps que Jean écrit. Or, nous savons que la province d'Asie comptait d'autres communautés chrétiennes que celles qui sont énumérées au verset 11. Pourquoi donc sept seulement ? Étant donné que le chiffre sept symbolise si souvent dans ce livre la plénitude et l'unité, on peut penser qu'à travers ces sept assemblées particulières, c'est aussi toute l'Église d'Asie et même du monde entier que vise ce message.

---

[2] Jay ADAMS. *The Time is at Hand*, Nutley, 1976, pp. 50-51.

Jean ouvre sa lettre par une salutation qui est aussi un souhait et une assurance de bénédictions chrétiennes : **Grâce et paix vous soient données.** En souhaitant à ses destinataires la grâce, l'auteur appelle sur eux la faveur de Dieu et les met sous garde divine. La paix englobe la somme des biens que l'homme retire de cette faveur divine : la pleine prospérité spirituelle de celui qui a été réconcilié avec Dieu. Cette formule épistolaire courante n'a rien de banal dans une lettre adressée à des fidèles qui passeront bientôt par de rudes épreuves et qui subiront la perte de la paix extérieure.

Les dons souhaités viendront de trois sources divines. Premièrement, **de la part de Celui qui est, qui était et qui vient.** Cette formule amplifie le nom par lequel Dieu le Père s'est révélé à Moïse dans le buisson ardent : *« Je suis » (Exode 3.14)*. Elle évoque tout d'abord l'éternité de Dieu. C'est lui l'Éternel, celui qui a vu s'établir et s'écrouler des empires, celui qui a regardé venir et passer les âges, celui qui a entendu se vanter des rois prétentieux dont le cadavre gît aujourd'hui dans la tombe[3].

Notons toutefois que Dieu n'est pas nommé ici, comme il l'était chez les rabbins, « celui qui était, qui est et qui *sera* », mais « celui qui *vient* ». Jean pense moins à l'éternité de Dieu en elle-même qu'à sa souveraineté sur le temps et à ses interventions judiciaires dans l'histoire du monde. *Car il vient, il vient pour gouverner la terre (Psaume 96.13 ;* És 35.4 ; 40.10). Ce livre décrira justement l'un de ces avènements de Dieu comme roi et juge. Il vient et intervient dans la personne du Christ[4].

Deuxièmement, **de la part des sept esprits qui sont devant son trône.** Plus loin, ces sept esprits seront nommés « sept lampes ardentes » devant le trône de Dieu (4.5) et les « sept yeux » de l'Agneau envoyés par toute la terre (5.6). Ils représentent sans doute l'unique Esprit saint désigné par le chiffre sept dans la plénitude de sa connaissance : il voit et rend claires toutes choses. Je ne connais aucun argument qui prouve cette interprétation d'une manière concluante. Elle me semble néanmoins probable, étant donné la mention des deux autres personnages divins.

verset 1.5a

Troisièmement, **et de la part de Jésus Christ,** qui reçoit déjà trois titres significatifs.

Il est d'abord **le témoin fidèle** dans son œuvre de révélation. Son témoignage a une valeur infiniment plus grande que celui de n'importe quel prophète ; car, venu d'en haut, il témoigne de vérités qu'il a vues et apprises directement auprès de Dieu (Jn 3.21-33). Dans ce livre, il va rapporter fidèlement ce qu'il a vu dans le sein de son Père, c'est-à-dire le dessein de Dieu pour l'Église dans sa lutte avec l'Empire romain. Promettra-t-il la victoire aux saints ? Il ne mentira pas. Prétendra-t-il diriger les événements pour le plus grand bien des siens ? Il dira la vérité. Le succès apparent des persécuteurs le révélera-t-il comme menteur ? Pas question ! Il est bon que

---

[3] Jim McGuiggan. *The Book of Revelation*, West Monroe, 1976, p. 34.

[4] Comparez Luc 20.15-16 et 21.27, où la ruine de Jérusalem se présente indifféremment comme une venue du Père et du Fils.

les Églises soient assurées dès le début qu'elles peuvent avoir confiance dans le témoignage du Christ. Car il va faire des révélations qui sembleraient totalement absurdes à un observateur « objectif » et qui, même aux fidèles, paraîtront parfois être démenties par les faits.

Le deuxième titre du Christ, **le premier-né d'entre les morts**, exprime la prééminence de rang plutôt que la priorité dans le temps. Le mot grec *prôtotocos* signifie littéralement le premier enfant né dans une famille. Mais dans de nombreux passages, il a un sens figuré et désigne celui qui est premier en dignité, en autorité.

Dans l'antiquité, c'est le premier-né qui héritait du droit d'aînesse et qui succédait au père comme chef de la famille. Dans le Psaume 89, Dieu dit du roi davidique : *Et moi, je ferai de lui l'aîné, le très-haut parmi les rois de la terre. (Psaume 89.28.)* L'apôtre Paul dit explicitement : *Il est le commencement, Premier-né d'entre les morts, afin de tenir en tout, lui, le premier rang. (Colossiens 1.18.)* De tous ceux qui ont été ou seront ressuscités, le Christ est le premier en rang ; il a tous les droits et toute la prééminence sur eux. Il reçoit donc le nom de « souverain des morts ». Ce titre ne pouvait manquer d'apporter du réconfort aux chrétiens qui seraient sous peu exposés au martyre !

Le troisième titre attribué au Christ fait entrevoir le thème principal du livre et marque une opposition aux empereurs romains : **et le prince des rois de la terre.** C'est en réalité le problème de la royauté universelle du Christ que la crise des persécutions romaines posera à l'esprit des chrétiens. Jean répond déjà en reconnaissant à Jésus la dignité de Roi des rois. Tout chef humain, fût-il le puissant empereur romain avec ses prétentions à la divinité, est soumis au règne invisible mais non moins irrésistible du Christ. Le Sauveur des saints domine comme un roi sur leurs persécuteurs. Voilà de quoi consoler et encourager à la fidélité ces chrétiens exposés sans défense à l'oppression impériale. Les chapitres suivants leur apprendront à voir l'œuvre de la domination souveraine que le Christ exerce sur les nations de la terre.

Or, certains prétendent que Jésus ne règne pas, ou du moins pas encore, sur les chefs et les nations de la terre. Ils regardent l'état dans lequel se trouve le monde et en concluent que le Christ n'exerce pas actuellement son autorité royale. Telle est l'opinion des millénaristes, pour qui le règne du Messie est synonyme de société utopique où le mal n'existe plus. Ce point de vue ne supportera pas un examen attentif.

Dieu régnait-il au temps de Noé, alors que chaque jour le cœur de l'homme ne concevait que des pensées mauvaises (Gn 6.5) ? Bien sûr ! *Le Seigneur trône sur le déluge, le Seigneur trône comme roi éternel. (Psaume 29.10.)* Dieu régnait-il au temps de Nabuchodonosor, alors que le peuple élu était opprimé et que l'idolâtrie et l'immoralité sévissaient ? Nabuchodonosor, lui, croyait que non. Mais quand Dieu en eut fini avec lui, il changea d'avis et reconnut que le Très-Haut domine sur toute royauté humaine (Dn 4.29).

Si la condition du monde prouvait que Jésus ne règne pas, elle prouverait également que Dieu n'a jamais régné sur la terre ; car le monde a

toujours été, depuis le début, dans un triste état. Si Dieu peut régner malgré le triste état du monde, alors pourquoi pas Jésus ? Dans la Bible, le règne de Dieu n'est pas du tout incompatible avec l'existence de la rébellion et du péché dans le monde.

Les Écritures affirment clairement que Jésus a déjà reçu autorité sur le monde et qu'il l'exerce actuellement depuis son Ascension. Contentons-nous de trois textes :

> *« Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. » (Matthieu 28.18.)*
>
> *Son énergie, sa force toute-puissante, il les a mises en œuvre dans le Christ, lorsqu'il l'a ressuscité des morts et fait asseoir à sa droite dans les cieux, bien au-dessus de toute Autorité, Pouvoir, Puissance, Souveraineté et de tout autre nom qui puisse être nommé, non seulement dans ce monde, mais encore dans le monde à venir. Oui, il a tout mis sous ses pieds (Éphésiens 1.19-22).*
>
> *Le vainqueur, celui qui garde jusqu'à la fin mes œuvres, je lui donnerai pouvoir sur les nations, et il les mènera paître avec une verge de fer, comme on brise les vases d'argile, de même que moi aussi j'en ai reçu pouvoir de mon Père. (Apocalypse 2.26-27.)*

L'autorité du Christ englobe toutes les nations, la terre physique et tous les êtres angéliques. La prophétie de Jean apportera d'importantes précisions sur l'action souveraine mais invisible du Christ dans l'histoire humaine.

C'est sur ce point qu'on peut distinguer ceux qui marchent par la vue et ceux qui marchent par la foi. C'est comme deux petits garçons qui se disputent pour savoir si le soleil « se lève » ou non. Le premier dit que le soleil ne se lève pas, puisque son père le lui a dit. L'autre répond qu'il ne voit ni ne sent tourner la terre mais que, par contre, il voit se lever le soleil, et cela lui suffit. Il ne croit, dit-il, que ce qu'il voit. Le premier réplique : « Moi, je crois ce que dit mon père. » Peu importe ce que vous voyez, ou croyez voir, vous devez croire ce que dit votre Père céleste. Il est votre Créateur ; sa parole est donc digne de confiance[5].

La doxologie initiale : 1.5b-6

La salutation épistolaire se termine par une doxologie, c'est-à-dire une formule de louange célébrant la gloire du Christ.

verset 1.5b

À celui qui nous aime. Jésus n'est pas seulement le souverain du monde, pas seulement celui qui domine sur l'Empire romain ; il est par excellence celui qui aime son peuple. On ne saurait trop souligner la force du participe

---

[5] McGuiggan. *Revelation*, p. 35.

présent (le seul cas dans le Nouveau Testament) qui marque bien la permanence et la constance de son amour.

Cet amour s'est manifesté dans un acte concret. En mourant sur la croix, Jésus est devenu celui **qui nous a délivrés de nos péchés par son sang.** Le verbe grec traduit « délivrer » signifie littéralement « délier ». Jésus a brisé les chaînes de ses élus et les a rachetés d'un esclavage bien pire que celui du corps. Le péché, leur ancien Maître, n'a plus aucun droit sur eux et ne peut réclamer leur condamnation tant qu'ils demeurent dans la foi. Si ce Sauveur peut délier les siens de leurs péchés, ne sera-t-il pas capable de les délivrer de Rome ? Des péchés que les mers ne sauraient noyer, que le feu ne saurait consumer, que les montagnes ne sauraient cacher et que les larmes ne sauraient laver ?

verset 1.6

Jésus mérite nos louanges non seulement à cause de ce qu'il a fait *pour* nous, mais aussi à cause de ce qu'il a fait de nous : **qui a fait de nous un royaume, des prêtres pour Dieu son Père.** Qu'il le veuille ou non, tout être humain se trouve soumis à Jésus, le roi-Messie. Mais à l'intérieur de ce règne universel du Christ, il y a une classe de sujets volontaires : les croyants. Ceux-ci font partie du royaume spirituel du Messie, là où l'on jouit du pardon et de tous les biens messianiques.

C'est de ce royaume que parle l'apôtre Paul : *Il nous a arrachés au pouvoir des ténèbres et nous a transférés dans le royaume du Fils de son amour. (Colossiens 1.13.)* Les rachetés constituent un royaume non seulement parce que le Christ règne sur eux, mais surtout parce qu'il leur confère participation à sa royauté et à l'empire qu'il exerce sur les nations. Il fait des chrétiens un sacerdoce royal (1 P 2.5-9), un peuple de rois et de prêtres (Ap 5.10 ; 20.6 ; 22.5), lui qui est le roi suprême et le grand prêtre. C'est pourquoi il est digne de recevoir nos louanges. **À lui gloire et pouvoir pour les siècles des siècles. Amen.**

L'annonce du thème : 1.7-8

verset 1.7

Voici, il vient au milieu des nuées. Avant de conclure tout de suite qu'il s'agit du dernier avènement du Christ à la fin des temps, considérons l'usage, dans la Bible, de l'expression « venir sur les nuées ». Depuis le séjour d'Israël dans le désert, la nuée signale dans l'imagerie biblique la présence de Dieu. *Et comme Aaron parlait à toute la communauté des fils d'Israël, ils se tournèrent vers le désert : alors, la gloire du Seigneur apparut dans la nuée. (Exode 16.10.)*

Contrairement aux hommes, qui doivent se contenter de moyens de transport naturels, le Créateur se déplace sur les nuées, le véhicule divin par excellence. *Nul n'est semblable à Dieu, lui qui vient à ton aide, Yeshouroun, en chevauchant les cieux, et les nuages dans sa puissance. (Deutéronome 33.26.) Des nuages il fait son char ; il marche sur les ailes du vent (Psaume 104.3).* C'est ainsi que l'Éternel « vient » sur la terre, non pas

corporellement (il ne saurait être question de déplacement physique pour le Dieu omniprésent), mais dans le langage prophétique, pour intervenir en faveur de ses serviteurs ou contre les méchants.

David décrit ainsi comment Dieu a agi pour le délivrer de Saül et de tous ses ennemis : *Dans ma détresse, j'ai appelé le Seigneur et j'ai crié vers mon Dieu. De son temple, il a entendu ma voix ; le cri jeté vers lui est parvenu à ses oreilles.* [...] *Il déplia les cieux et descendit, un épais nuage sous les pieds (Psaume 18.7, 10)*. Quand Dieu se manifeste comme roi vengeur pour punir les nations hostiles, c'est sur les nuées de jugement qu'il arrive, semant la terreur parmi les coupables. *Proclamation sur l'Égypte. Voici le Seigneur monté sur un nuage rapide : il vient en Égypte. Les idoles d'Égypte tremblent devant lui et le courage de l'Égypte fond dans ses entrailles. (Ésaïe 19.1.)* L'idée d'un avènement sur les nuées peut donc servir à figurer une intervention particulière de Dieu dans l'histoire pour donner droit à son peuple et pour juger ses ennemis.

Jésus applique ce langage traditionnel à sa propre intervention souveraine dans l'histoire pour châtier la génération juive incrédule de son temps. Parlant de la ruine de Jérusalem qu'il devait accomplir en 70 par l'intermédiaire des Romains, le Christ dit : *« Alors, ils verront le Fils de l'homme venir entouré d'une nuée dans la plénitude de la puissance et de la gloire. » (Luc 21.27.)* Lors de son procès devant le sanhédrin, Jésus répète ces mêmes paroles pour confesser sa messianité et l'ouverture imminente de son règne : *« Seulement, je vous le déclare, désormais vous verrez le Fils de l'homme siégeant à la droite du Tout-Puissant et venant sur les nuées du ciel. » (Matthieu 26.64.)* L'annonce de son intronisation comporte une menace du jugement que le Christ « viendrait » exercer contre ceux de ses compatriotes qui avaient refusé de le reconnaître. Cette venue sur les nuées était si proche que certains membres de cette génération (Mt 24.30 ; 16.27-28 et parallèles) en seraient les témoins ; elle correspond à la destruction de la ville sainte.

Ainsi, le Christ apparaît dans les Évangiles comme le roi vengeur, exerçant sur les nations impies les prérogatives de juge et de justicier traditionnellement reconnues à Dieu. De même que sa royauté messianique commence au moment de sa résurrection et de son ascension à la droite de Dieu, de même son jugement et sa colère vengeresse s'exercent déjà parmi les hommes[6]. Il intervint souverainement en 70 contre les persécuteurs juifs de son peuple (Mt 23.32-36 ; Lc 21.22-23), et il interviendra maintenant contre les persécuteurs romains. Le présent « il vient » suggère en effet que son intervention n'est pas à situer dans un avenir lointain. Jésus dira à trois reprises dans l'épilogue : « Je viens bientôt. »

Et tout œil le verra lors de son avènement contre Rome. Évidemment, dans ce texte, comme dans ceux qui sont cités plus haut au sujet de la ruine de Jérusalem, on doit entendre le verbe « voir » au sens figuré. Avec les yeux du corps, on ne percevra pas plus la venue du Christ sur les nuées qu'on ne le verra assis à la droite du Père. C'est plutôt que la

---

[6] H. M. FERET. *L'Apocalypse de Saint Jean, vision chrétienne de l'histoire*, Paris, 1946, p. 127.

tournure que prendront les événements démontrera avec force aux yeux de tous que Jésus agit souverainement dans l'histoire contre l'Empire romain. Jean a en vue les châtiments que le roi messianique fera s'abattre sur les persécuteurs.

À la vue de ces jugements, tous seront obligés d'y reconnaître une intervention du Christ, **et ceux mêmes qui l'ont percé**. Jean évoque un texte du prophète Zacharie : *Alors ils regarderont vers moi, celui qu'ils ont transpercé (Zacharie 12.10)*. Le quatrième évangile affirme que cette prophétie s'est accomplie à la croix. *Mais un des soldats, d'un coup de lance, le frappa au côté* […] *cela est arrivé pour que s'accomplisse l'Écriture* […] *: Ils verront celui qu'ils ont transpercé. (Jean 19.34, 36, 37.)* Ce fut donc une lance romaine qui transperça Jésus. Pierre nous apprend que les Juifs ont fait mourir leur Messie *en le faisant crucifier par la main des impies (Actes 2.23)*, c'est-à-dire des païens. Les Romains avaient été les bourreaux du Fils de Dieu et s'appliquaient maintenant à opprimer son Église. C'est donc contre eux qu'il viendrait en jugement.

La lamentation des peuples du monde est étroitement associée à l'apparition sur les nuées de Jésus-Christ : **toutes les tribus de la terre seront en deuil à cause de lui.** Que signifie ce chagrin ? On doit sans doute le comprendre comme la conséquence de l'accablement et de la terreur que produira cette intervention divine sur ceux qui en seront les témoins. Telle est en tout cas la réaction des peuples qui, dans d'autres passages apocalyptiques, assistent impuissants à la chute d'un empire ou d'une ville que Dieu a voués à la destruction.

Regardons, par exemple, comment les voisins de Tyr réagissent quand Dieu fait d'elle, par l'intermédiaire de Nabuchodonosor, une « ville en ruine ».

> *Ainsi parle à Tyr le Seigneur Dieu : Au bruit de ta chute, dans le gémissement des blessés, dans la tuerie qui s'accomplira au milieu de toi, les îles ne trembleront-elles pas ? Tous les princes de la mer descendront de leurs trônes, ils ôteront leurs manteaux et se dépouilleront de leurs vêtements bigarrés ; vêtus de frissons et assis par terre, ils trembleront sans cesse et se désoleront sur toi. Ils entonneront une complainte et diront de toi : Comment a-t-elle disparu la ville dont les habitants venaient des mers, cette ville si célèbre dont la force et celle de ses habitants étaient sur mer, cette ville qui provoquait partout la terreur ? Maintenant les îles tremblent au jour de ta chute, les îles de la mer sont épouvantées par ta fin. (Ézéchiel 26.15-18.)*
>
> *Tous les habitants des îles se désolent à cause de toi, leurs rois frissonnent d'horreur, ils ont le visage défait. (Ézéchiel 27.35.)*

(Voir aussi Jr 51.8-9 ; Éz 27.26-36 ; Mt 24.30 ; Ap 18.) Si le jugement divin contre Tyr a provoqué (dans l'imagerie prophétique) un tel

gémissement, quelle sera la lamentation quand le Christ s'attaquera au puissant empire mondial de Rome !

Une double affirmation, réunissant un mot grec et un mot hébreu ayant le même sens, confirme cette venue : **Oui ! Amen !** À la fin du livre, Jésus dira : *« Oui, je viens bientôt »* ; et Jean de répondre : *« Amen ! Viens, Seigneur Jésus ! » (Apocalypse 22.20.)*

verset 1.8

Après l'acclamation fervente de l'auteur, Dieu lui-même met son nom sous cette annonce et garantit ainsi son authenticité. **Je suis l'Alpha et l'Oméga, dit le Seigneur Dieu, Celui qui est, qui était et qui vient.** L'alpha est la première lettre de l'alphabet grec, l'oméga la dernière. À l'origine et à la fin de tout, il y a Dieu, qui mène les événements depuis le début et qui a toujours le dernier mot.

Il se présente comme **le Tout-Puissant.** Le mot grec rendu par « Tout-Puissant » *(pantocratôr)* sert habituellement dans l'Ancien Testament grec à traduire le terme hébreu *Yahwé Sabaoth*, « le Seigneur des armées ». Dieu détient la puissance universelle du dominateur absolu. Les chrétiens souffriront par la main d'un empire puissant, mais ils servent un Dieu qui est *tout*-puissant et qui, au moment venu, abattra sans peine l'adversaire.

La vision inaugurale : 1.9-20

Ayant présenté son livre et salué ses lecteurs, Jean rend compte de sa vocation.

Les circonstances de la vision : 1.9-11

Bénéficiaire, lieu et date : 1.9-10a

verset 1.9

Moi, Jean, votre frère et votre compagnon dans l'épreuve, la royauté et la persévérance en Jésus. Se nommant pour la troisième fois, Jean souligne la communion et la solidarité qu'il a avec ses destinataires. Tout d'abord, il subit les mêmes tribulations qu'eux : les souffrances de Jésus lui-même atteignent les membres de son Église. Jean pense sans doute aux persécutions dont les Églises d'Asie ont déjà eu un avant-goût.

Deuxièmement, il règne avec les autres fidèles parce qu'ils participent ensemble à l'autorité royale que le Christ exerce actuellement sur le monde. Il est vrai que nombreux sont ceux qui estiment que les saints ne possèdent pas réellement, ou pas encore, le règne. Mais on ne doit pas toujours se fier aux apparences ! Bien que les événements semblent parfois les démentir, les paroles de saint Paul demeurent vraies : *avec lui, il nous a ressuscités et fait asseoir dans les cieux, en Jésus Christ. (Éphésiens 2.6.)* Comme son Maître, le chrétien s'assoit pour régner (Ép 1.20-22). C'est sur toute la terre que s'étend la royauté que nous partageons avec lui. *Car tout est à vous : Paul, Apollos, ou Céphas, le monde, la vie ou la mort, le présent ou l'avenir, tout*

est à vous, mais vous êtes à Christ et Christ est à Dieu. (1 Corinthiens 3.21-23.)

Troisièmement, Jean et ses frères trouvent en Christ le pouvoir de tenir bon au sein de l'épreuve. C'est donc Jean qui a reçu les visions, un frère qui partage les mêmes difficultés, la même dignité et les mêmes devoirs que ses lecteurs.

Le prophète indique ensuite le lieu de ses visions : **je me trouvais dans l'île de Patmos à cause de la Parole de Dieu et du témoignage de Jésus.** Petite île rocheuse à une journée de navigation d'Éphèse, Patmos était utilisée par les Romains comme lieu de déportation pour suspects politiques ou religieux. Il faut sans doute comprendre, avec la tradition la plus ancienne, qu'une sentence d'exil avait frappé Jean en raison de sa foi et de sa prédication.

verset 1.10a

Je fus saisi par l'Esprit. L'expression grecque serait mieux traduite : « Je me trouvai sous l'action de l'Esprit[7]. » Elle indique l'état surnaturel dans lequel Jean fut mis pour lui permettre de percevoir les visions divines (comparer Ap 4.2), sans rien dire sur la nature exacte de cet état.

L'expérience de Jean eut lieu **au jour du Seigneur,** ou plus littéralement « au jour seigneurial ». Le sens admis par la grande majorité des commentateurs semble le plus naturel et le plus probable. Il ne s'agit pas du grand « jour du Seigneur » — ni le jugement dernier, ni l'intervention décisive contre Rome — où Jean se trouverait transporté en esprit, mais plutôt du premier jour de la semaine.

Bien que tous les jours appartiennent également au Seigneur, le dimanche lui est spécialement consacré. C'est le jour de la résurrection et le jour où son Église se réunit pour célébrer son repas, le « repas seigneurial » (1 Co 11.20, seul autre emploi de cet adjectif dans le Nouveau Testament). Les écrits postapostoliques montrent en effet que la locution « jour seigneurial » est devenue dès le IIe siècle la règle pour désigner le dimanche. On lit, par exemple, dans la Didaché (première moitié du IIe siècle) : « Au jour seigneurial du Seigneur, réunissez-vous, rompez le pain[8]. » Ainsi, Jean nous fournit la première attestation littéraire de cet usage.

L'ordre de transcrire la vision : 1.10b-11

verset 1.10b

Et j'entendis derrière moi une puissante voix, telle une trompette. La vision surnaturelle commence ici. Jean entend et voit réellement ce qu'il rapporte à partir de ce verset.

---

[7] Charles BRUTSCH. *La clarté de l'Apocalypse*, Genève, 1966, p. 35.

[8] Texte dans BRUTSCH, p. 35. D'autres témoignages patristiques sont cités dans Homer HAILEY. *Revelation : An Introduction and Commentary*, Grand Rapids, 1979, p. 107.

verset 1.11
Le voyant perçoit d'abord la grande voix **qui proclamait : Ce que tu vois, écris-le dans un livre,** c'est-à-dire sur un rouleau de papyrus. C'est encadrée de ce double ordre d'écrire (1.19) que cette première vision lui apparaîtra.

La voix ordonne ensuite : **et envoie-le aux sept Églises : à Éphèse, à Smyrne, à Pergame, à Thyatire, à Sardes, à Philadelphie et à Laodicée.** Pourquoi le choix de ces sept Églises-là ? On en est réduit à des conjectures. L'archéologue William Ramsay a proposé une hypothèse intéressante mais invérifiable : il s'agirait de sept villes se trouvant sur la route circulaire qui traverse la province. Les villes sont énumérées, en effet, dans l'ordre que suivrait un messager débarquant à Éphèse.

Le contenu de la vision : 1.12-20

L'apparition du Christ : 1.12-16

verset 1.12
Je me retournai pour regarder la voix qui me parlait ; et, m'étant retourné, je vis sept chandeliers d'or. D'après le verset 20, ces chandeliers représentent les sept Églises d'Asie. Ils sont en or, le métal précieux utilisé pour fabriquer les ustensiles destinés au culte divin du tabernacle et du temple. L'image figure aussi la mission de l'Église : porter la lumière dans un monde ténébreux.

verset 1.13
Et, au milieu des chandeliers, quelqu'un qui semblait un fils d'homme. Ce personnage vient tout droit de Daniel 7 ; il n'est autre que le Messie lui-même.

> *Je regardais dans les visions de la nuit, et voici qu'avec les nuées du ciel venait comme un Fils d'Homme ; il arriva jusqu'au Vieillard, et on le fit approcher en sa présence. Et il lui fut donné souveraineté, gloire et royauté : les gens de tous peuples, nations et langues le servaient. Sa souveraineté est une souveraineté éternelle qui ne passera pas, et sa royauté, une royauté qui ne sera jamais détruite. (Daniel 7.13-14.)*

Le Christ apparaît, chez Daniel comme chez Jean, non pas comme « le Fils de l'homme » suivant l'expression des Évangiles, mais en forme humaine. Les mots « fils d'homme » soulignent son humanité par opposition aux bêtes sauvages et sans intelligence figurant dans la vision de Daniel 7 les quatre empires païens que sont Babylone, la Perse, la Grèce et Rome[9].

---

[9] Voir l'explication de cette vision dans Jim McGuiggan. *The Book of Daniel*, Lubbock, 1976, pp.136-163. Version française *Le Livre de Daniel*, Éditions Horizons Chrétiens, 1963. On aura souvent l'occasion de revenir à Daniel 7 dans la suite de ce commentaire.

Chez Daniel, l'apparition de ce fils d'homme se situe dans le contexte du jugement de Dieu sur l'Empire romain persécuteur et particulièrement sur son onzième chef, Domitien (Dn 7.11, 21-22, 25-26). La mort de la bête et l'enlèvement de sa domination signalent le triomphe du peuple de Dieu et son entrée en possession du règne (Dn 7.18, 22, 27), c'est-à-dire du pouvoir souverain qui avait été, selon les apparences, usurpé par le persécuteur. Cette victoire est figurée aux versets 13-14, où le Messie reçoit, en tant que représentant des saints du Très-Haut, la royauté. Dans la vision, c'est le fils d'homme qui prend possession du règne (Dn 7.13-14), tandis que dans l'interprétation de la vision, ce sont les saints (Dn 7.18, 22, 27). Ainsi, la prophétie présente le Christ comme étant le Représentant ses frères et comme agissant en leur faveur.

Nul doute que les lecteurs de l'Apocalypse n'aient d'emblée reconnu dans ce fils d'homme celui par qui se réalise la victoire des saints sur la quatrième et la plus terrible des bêtes de Daniel 7.On peut voir déjà ce que son apparition au milieu des Églises pouvait avoir de réconfortant. À des soldats qui combattent, faire sentir en leurs rangs la présence de leur chef invincible encourage infiniment plus que de leur évoquer simplement la gloire dont il est entouré dans son lointain palais[10].

Le terme « fils d'homme » désigne donc le Christ dans ses relations avec les Églises : il vit au milieu d'elles, les dirigeant et les protégeant. Sa victoire sera également la leur. Voilà pourquoi Jean voit d'abord les sept chandeliers.

Considérons maintenant chacun des éléments symboliques de la description du Christ pour essayer ensuite d'en dégager le sens général. **Il était vêtu d'une longue robe, une ceinture d'or lui serrait la poitrine.** Si, comme on le dit souvent, ce costume correspond au vêtement porté par le souverain sacrificateur quand il servait dans le sanctuaire, alors il caractérise Jésus comme le grand prêtre de la nouvelle alliance. C'est lui qui a offert le sacrifice pour les péchés des siens et qui intercède pour eux.

Mais cette association d'idées n'est pas nécessairement en vue. Les anges de Daniel 10.5-8, 12-14 et d'Apocalypse 15.5-7 portent un vêtement du même genre, vêtement qui semble servir plutôt à mettre en relief leur pouvoir et à inspirer une crainte respectueuse qu'à indiquer leur caractère sacerdotal. Quoi qu'il en soit, les traits évoquant la majesté et la puissance du Christ en tant que roi seront bien plus accentués dans ce livre que ceux qui le présentent dans son rôle de grand prêtre. C'est l'Épître aux Hébreux qui est, dans le Nouveau Testament, le grand livre du sacerdoce du Christ. L'Apocalypse est le livre de sa royauté universelle, et cette royauté est redoutable[11].

verset 1.14

Sa tête et ses cheveux étaient blancs comme laine blanche, comme neige. Ce trait s'inspire de la vision de Daniel 7 : *un Vieillard s'assit : son*

---

[10] FERET, p. 101.

[11] FERET, p. 116-119.

vêtement était blanc comme de la neige, la chevelure de sa tête, comme de la laine nettoyée (Daniel 7.9). Les cheveux blancs expriment non pas l'âge ou l'éternité, mais la pureté et la sainteté divines qui couronnent la tête du Seigneur. Celui-ci est sans tache et parfaitement juste dans toutes ses actions. **Et ses yeux étaient comme une flamme ardente,** faits pour scruter et consumer. Aucune injustice n'échappe au regard pénétrant de ce juge.

verset 1.15
Ses pieds semblaient d'un bronze précieux, purifié au creuset. Cette image figure le pouvoir de piétiner et de broyer (Dn 10.6 ; Mi 4.13). Les chérubins, exécuteurs de la colère de Dieu, sont décrits eux aussi comme ayant de tels pieds (Éz 1.7). Quand le Seigneur vient en jugement avec des pieds semblables à du métal en fusion, c'est pour fouler aux pieds et réduire en cendres les coupables. **Et sa voix était comme la voix des océans**. Le bruit tumultueux et terrifiant de sa voix évoque la puissance redoutable du Christ. C'est comme la voix du Tout-Puissant (Éz 1.24 ; 43.2) qui retentit au mont Sinaï.

verset 1.16
Dans sa main droite, il tenait sept étoiles, qui symbolisent les sept Églises, dont il est le chef suprême et le protecteur (1.20). **Et de sa bouche sortait un glaive acéré, à deux tranchants.** Il s'agit de la parole de Dieu (Hé 4.12-13) : non pas la bonne nouvelle qui invite les hommes au salut, mais les sentences du juge qui condamne. La vision du chapitre 19 précise à souhait l'usage qu'en fait le Roi des rois : il frappe les nations et tue ses ennemis (Ap 19.15, 21). Ésaïe emploie le même genre de langage au sujet du Messie : *De sa parole, comme d'un bâton, il frappera le pays, du souffle de ses lèvres il fera mourir le méchant. (Ésaïe 11.4.)* Voici donc une épée de combat et un instrument de jugement.

Son visage resplendissait, tel le soleil dans tout son éclat. Le plus proche parallèle historique de ce trait symbolique se trouve dans le récit de la transfiguration, où l'apôtre Jean et ses deux compagnons ont vu de leurs propres yeux la majesté glorieuse du Christ (Mt 17.2 ; 2 P 1.16-18).

Dans l'ensemble, quelle est l'impression produite par cette apparition ? Toutes ces images traduisent des attributs que le Christ manifestera dans son triomphe judiciaire. Elles contribuent à souligner sa puissance irrésistible et son autorité absolue en matière de justice. Jésus apparaît en justicier divin, prêt à faire la guerre à ses ennemis et à défendre son peuple.

L'effet de l'apparition sur Jean : 1.17a

verset 1.17a
À sa vue, je tombai comme mort à ses pieds. Pas étonnant ! La vision du juge divin était de nature à inspirer la frayeur, même pour le disciple bien-aimé. Combien plus la figure du Christ serait-elle terrifiante pour les nations qui persécutaient la vérité et ses témoins ! Mais la même main redoutable

qui exerce la vengeance divine sur les méchants s'étend avec tendresse pour réconforter les saints. **Mais il posa sur moi sa droite et dit : Ne crains pas.**

Les paroles du Christ : 1.17b-20

verset 1.17b
Le personnage de la vision commence par donner son identité. **Je suis le premier et le Dernier.** Le Christ revendique ici deux attributs de Dieu lui-même. L'expression « le premier et le dernier » se trouve trois fois chez Ésaïe (És 41.4 ; 44.6 ; 48.12), où le Seigneur l'utilise pour assurer les siens de sa maîtrise absolue de l'histoire. Puisque Dieu est à l'origine et à la fin de toutes choses, il peut non seulement annoncer avec exactitude ce qui doit arriver à l'avenir, mais il peut mener à terme ses desseins. Chez Ésaïe, comme dans l'Apocalypse, il s'agit surtout de juger ses ennemis et de racheter son peuple. Le Christ glorifié applique ce même titre à lui-même et affirme par là sa connaissance parfaite de l'avenir ainsi que sa domination absolue sur les événements. Quand un tel personnage dit : « Sois sans crainte », on peut lui faire confiance !

verset 1.18
Le deuxième titre, **et le Vivant**, apparaît souvent dans l'Ancien Testament pour désigner le Dieu unique qui lève sa main vers le ciel et déclare : « Je suis vivant pour toujours » (Deutéronome 32.40) ! **Je fus mort, et voici, je suis vivant pour les siècles des siècles**. Insistons sur le verbe au passé. Jésus est passé par la mort, mais il en est ressorti victorieux. Le fidèle mourant peut savoir avec certitude que son Maître a déjà réduit la mort à l'impuissance. Ô mort, où est ta victoire ? J

Et je tiens les clés de la mort et de l'Hadès. La mort et le séjour des morts, considérés ici comme des localités, ont leurs portes (Ps 9.14 ; 107.18 ; És 38.10 ; Mt 16.18) ; mais celui qui vit à jamais en a arraché les clés par sa résurrection. Il est maître non seulement des morts (1.5), mais de la mort elle-même. Il peut en ouvrir les portes pour faire entrer ou sortir qui il veut. Les chrétiens menacés de la persécution et du martyre ne devraient pas avoir peur d'entrer dans un lieu dont leur Sauveur possède les clés. Nous non plus !

verset 1.19
Ensuite, le Christ renouvelle et élargit l'ordre déjà donné. **Écris donc ce que tu as vu, ce qui est et ce qui doit arriver ensuite[12].** L'ordre du Christ

---

[12] Certains se servent de ce verset pour diviser le livre en trois parties : « ce que tu as vu », c'est la vision du Christ glorifié (chapitre 1) ; « ce qui est » concerne la totalité de la dispensation de l'Église (chapitres 2-3) ; « ce qui va se produire ensuite » se rapporte exclusivement au temps de la fin (chapitres 4-11). Appliquer les chapitres 2-3 à des périodes historiques éloignées de Jean par des siècles et des siècles, c'est passer complètement à côté. Renvoyer la plus grande partie des prophéties (chapitres 4-22) à une époque encore future, c'est se moquer du livre. Toute interprétation qui ne tient pas compte de ce que Jean dit sur la proximité dans le temps des événements qu'il annonce perd tout droit à la crédibilité. MCGUIGGAN. *Revelation*, p. 39.

porte sur les visions que Jean doit transmettre. La première expression, « ce que tu as vu », répète en substance l'ordre intimé au verset 11 et désigne l'ensemble des visions. Celles-ci sont divisées en deux parties : la vision présente qui est commencée, mais aussi les visions qui vont suivre[13].

verset 1.20

Quant au mystère des sept étoiles que tu as vues dans ma droite et aux sept chandeliers d'or. Le mot « mystère » ne désigne pas dans la Bible quelque chose d'incompréhensible ou d'inaccessible à la raison humaine. Il signifie tout simplement une vérité qui n'a pas auparavant été parfaitement comprise mais dont le sens est maintenant révélé et rendu clair. Jésus va donc nous expliquer une des clés de la vision : **voici : les sept étoiles sont les anges des sept Églises, et les sept chandeliers sont les sept Églises.**

Que faut-il entendre par « les anges des sept Églises » ? Nous verrons que l'Apocalypse se sert souvent d'anges pour représenter des réalités terrestres ou pour accomplir des actions symboliques dans les visions. Il y a des anges pour s'occuper des fleuves, des vents, du feu ; des anges pour sonner des trompettes, verser des coupes de jugement, mobiliser des armées. Toutes sortes de réalités sont pour ainsi dire personnifiées comme anges pour pouvoir jouer leur rôle respectif dans l'immense drame qui se déroule dans ce livre. De même, il est sans doute question ici des Églises personnifiées.

Comme nous le verrons aux chapitres 2-3, c'est l'assemblée proprement dite que Jésus interpelle dans la personne de chaque ange. Les étoiles-anges s'identifient donc aux chandeliers-Églises sans qu'on puisse préciser la nuance entre les deux. Tenues dans la main droite du Christ, ces Églises demeurent en sa puissance, pour être châtiées ou récompensées, et sous sa protection.

---

[13] E. B. ALLO. *Saint Jean, l'Apocalypse*, Paris, 1921, p. 15. Joseph BONSIRVEN. *L'Apocalypse de Saint Jean*, Paris, 1951, p. 101. Robert MOUNCE. *What Are We Waiting For ?* Elgin, 1979, p. 15.

Chapitre 2

La lettre à l'Église d'Éphèse : 2.1-7
Adresse : 2.1
Examen de la situation spirituelle de l'Église : 2.2-4
Éloges : 2.2-3
Reproche : 2.4
Appel à la repentance : 2.5
Nouvel éloge : 2.6
Conclusion : 2.7
La lettre à l'Église de Smyrne : 2.7-11
Adresse : 2.7
Examen de la situation spirituelle de l'Église : 2.9
Encouragement en vue de la tribulation à venir : 2.10
Conclusion : 2.11
La lettre à l'Église de Pergame : 2.12-17
Adresse : 2.12
Examen de la situation spirituelle de l'Église : 2.13-15
Éloge : 2.13
Reproches : 2.14-15
Appel à la repentance : 2.16
Conclusion : 2.17
La lettre à l'Église de Thyatire : 2.18-29
Adresse 2.18
Examen de la situation spirituelle de l'Église : 2.19-20
Éloges : 2.19
Reproche : 2.20
Exhortations consécutives à cet examen : 2.21-25
Menace de jugement et appel à la repentance : 2.21-23
Encouragement des fidèles : 2.24-25
Conclusion : 2.26-29

Les sept lettres transcrites aux chapitres 2 et 3 font partie de la vision qui a débuté dans 1.9. Elles constituent comme un tour d'inspection des Églises et ont pour but de préparer les membres de chaque assemblée à affronter la grande épreuve qui s'approche. Face au culte impérial, imposé avec toute la puissance politique de Rome, il ne faut pas que l'Église se présente avec des forces spirituelles diminuées : ferveur refroidie, tolérance de fausses doctrines, compromis avec le paganisme ambiant, relâchement de la pureté morale. Avant de contempler les horreurs apocalyptiques des chapitres 4 à 22, les destinataires ont donc besoin de s'examiner eux-mêmes.

Jésus adresse ces messages à sept communautés réelles, situées concrètement dans le temps (au premier siècle) et l'espace (dans l'Asie

romaine)[1]. Les lettres font état de la situation qui est propre à chacune de ces Églises et contiennent souvent des allusions aux monuments, à l'histoire, à la vie économique et aux pratiques religieuses de chaque cité. Et pourtant, malgré cette destination précise, les principes énoncés dans ces lettres valent pour l'Église entière de tous les temps[2].

Toutes ces lettres ont la même structure générale. L'adresse comprend un ordre d'écrire qui indique le destinataire, et une formule présentant l'auteur. Il s'agit du Christ lui-même qui prend chaque fois un titre différent, reprenant dans les cinq premières lettres des attributs sous lesquels il est apparu au chapitre 1. Généralement, ces qualités sont en rapport avec le thème du message.

Dans le corps de chaque lettre, Jésus expose l'état spirituel de l'Église, décernant éloges ou reproches selon le cas. Ensuite vient une exhortation consécutive à cet examen spirituel. La conclusion comporte deux parties dont l'ordre est inversé dans les quatre dernières lettres. Il y a d'abord un appel à écouter ce que l'Esprit dit aux Églises. Finalement, Jésus promet des récompenses au vainqueur. En général, les bénédictions promises répondent bien à la situation particulière de chaque Église et aux attributs du Christ mentionnés dans la salutation.

La lettre à l'Église d'Éphèse : 2.1-7

Adresse : 2.1

verset 2.1
À l'ange de l'Église qui est à Éphèse, écris. Il peut nous paraître étrange que Jésus écrive à des anges alors que ses messages visent les Églises. Mais n'oublions pas que nous sommes dans une vision apocalyptique et que les anges y personnifient souvent des réalités terrestres.

Avec environ 250 000 habitants, Éphèse occupait le premier rang parmi les villes de l'Asie Mineure. Elle devait cette distinction surtout à son

---

[1] Selon Charles BRUTSCH (*La clarté de l'Apocalypse*, Genève, 1966, p. 73), c'est à partir de Cocceïus (1603) qu'on a commencé à attribuer à ces lettres une signification prophétique et à dire qu'elles décrivaient par avance toute l'histoire du christianisme en sept périodes distinctes. Chaque assemblée d'Asie représenterait une des sept phases qui devraient se succéder dans l'Église universelle depuis le jour de la Pentecôte jusqu'à la fin du monde. Ainsi, l'assemblée d'Éphèse correspondrait à l'Église apostolique en déclin ; l'Église de Smyrne au temps des persécutions romaines (IIe et IIIe siècles) ; l'Église de Pergame à l'époque de Constantin le Grand ; et ainsi de suite. On peut effectivement établir en ce sens certaines correspondances superficielles, à deux conditions : ne pas tenir compte du contexte originel des lettres ni du détail de leur contenu ; et, ne relever de l'époque en question que des aspects qui cadrent avec la théorie. Sous de telles conditions, chacun peut enlever presque n'importe quel texte biblique de son contexte et le faire se rapporter à presque n'importe quelle époque historique. C'est en effet quand les partisans de cette croyance quittent le domaine des généralités et essaient d'appliquer tous les éléments des lettres (et non pas seulement certains éléments arbitrairement choisis) qu'apparaît le caractère artificiel et forcé de ces correspondances prétendues « parfaites » et « bien définies ».

[2] André FEUILLET. *L'Apocalypse, état de la question*, Paris, 1963, p. 42.

commerce florissant et à sa célébrité religieuse. Le temple d'Artémis, forme hellénisée de la grande déesse-mère de cette région, comptait en effet parmi les sept merveilles du monde antique. Les Éphésiens prétendaient dans Actes 19.27 que « toute l'Asie et le monde entier » rendaient un culte à cette déesse de la fécondité, dont la statue, avec ses multiples rangées de seins, était censée être tombée du ciel (Ac 19.35).

L'établissement de l'Église d'Éphèse remonte à l'activité missionnaire de l'apôtre Paul (Ac 18.19-21 ; 20.31), qui lui adressa une de ses épîtres et, plus tard, y envoya Timothée pour combattre des faux docteurs et régler d'autres questions (1 Tm 1.3). Selon la tradition, l'apôtre Jean se serait installé à Éphèse après la chute de Jérusalem.

Ainsi parle celui qui tient les sept étoiles dans sa droite, qui marche au milieu des sept chandeliers d'or. Jésus rappelle aux chrétiens d'Éphèse qu'il détient l'autorité absolue dans l'Église et qu'il exerce son pouvoir personnellement au milieu des assemblées. La vie ou la mort de celles-ci dépendent entièrement de celui que Dieu a donné pour chef suprême à l'Église (Ép 1.22). Qu'on ne prenne donc pas à la légère la menace du verset 5 !

Examen de la situation spirituelle de l'Église : 2.2-4

Éloges : 2.2-3

L'assemblée d'Éphèse est irréprochable dans trois domaines essentiels : l'activité au service du Seigneur ; la pureté doctrinale ; et l'endurance au sein des épreuves.

verset 2.2

Je sais tes œuvres, ton labeur et ta persévérance. Les Éphésiens ne se sont pas lassés de faire le bien. Le mot grec traduit « labeur » *(copos)* comporte une nuance de peine et de fatigue ; il indique des œuvres exigeant de grands efforts. Le Seigneur sait apprécier de tels sacrifices.

Et que tu ne peux tolérer les méchants. Tu as mis à l'épreuve ceux qui se disent apôtres et ne le sont pas, et tu les as trouvés menteurs. La pratique de bonnes œuvres est accompagnée par le souci de maintenir la pureté morale de l'Église et de défendre la vérité contre ceux qui prétendaient être apôtres. Que ce dernier terme désigne de faux docteurs revendiquant la même autorité que celle des Douze ou simplement des prédicateurs itinérants, l'assemblée éphésienne a su les exposer comme imposteurs. Comment ? En jugeant leur doctrine et leur vie selon le critère de la foi transmise une fois pour toutes aux saints. Si seulement plus de gens faisaient preuve aujourd'hui de cette même vigilance !

verset 2.3

Tu as de la persévérance. Voilà l'une des vertus les plus importantes de la vie chrétienne : la constance face aux difficultés rencontrées dans l'exercice de la fidélité au Christ. L'engagement que ces chrétiens avaient pris lors de

leur baptême les a exposés à des persécutions, mais ils ont tenu bon : **tu as souffert à cause de mon nom et tu n'as pas perdu courage.**

Reproche : 2.4

verset 2.4
Mais j'ai contre toi que ta ferveur première, tu l'as abandonnée. Ce qui est reproché par le Christ, c'est la baisse de l'amour *(agapè)*, leur « amour d'antan » (Bible de Jérusalem). Quand l'amour s'éteint dans une communauté, que reste-t-il ? Un vide qu'aucune mesure de diligence, d'orthodoxie ou de persévérance ne peut combler. Sans l'amour, autant fermer nos salles de réunions et rester chez nous !

En quoi consiste exactement cette faute : un relâchement de l'amour fraternel, ou bien un refroidissement de l'enthousiasme religieux ? Peut-être les deux. Les versets 2 et 6 suggèrent la première interprétation. La rigueur même avec laquelle l'Église a défendu sa pureté doctrinale (et cette rigueur est nécessaire) a peut-être introduit parmi les membres un esprit de débat et d'intolérance. N'y a-t-il pas ici une leçon pour nous ? Si le combat contre les erreurs de doctrine tourne en chasse aux sorcières, la fleur de la vie chrétienne, l'amour, finit par se faner[3].

Toutefois, le reproche peut porter sur une baisse de l'amour zélé qu'ils avaient au début pour le Christ, un amour qui s'exprimait par la ferveur, la gratitude et une consécration spontanée. Une religion de routine a pris la place d'une relation personnelle et intime avec Dieu. Les œuvres subsistaient, mais pas la joie qui devait les inspirer. Quelle que soit la nature précise de leur faute, les Éphésiens ont perdu de vue l'essentiel : aimer.

Appel à la repentance : 2.5

verset 2.5
Le Christ prescrit tout de suite le remède, énoncé en trois impératifs. Premièrement : **Souviens-toi donc d'où tu es tombé.** Souviens-toi de ta première ferveur qui se manifestait dans un amour passionné pour le Christ et les frères. Une chute n'est pas irrémédiable, à condition de reconnaître et d'admettre qu'on est tombé.

Deuxième impératif : **repens-toi,** c'est-à-dire abandonne ton attitude présente pour adopter celle qui est conforme à la pensée de Dieu. Que ce changement de mentalité entraîne un changement de conduite !

Troisièmement : **et accomplis les œuvres d'autrefois.** Retrouve l'inspiration première de tes œuvres : l'amour sans lequel rien ne compte. L'Église doit donc redevenir un organisme vivant au lieu d'être seulement une organisation active.

Faute de quoi, elle disparaîtra : **Sinon je viens à toi, et, si tu ne te repens, j'ôterai ton chandelier de sa place.** Voici une « venue » du Christ. S'agit-il de son dernier avènement à la fin des temps ? Bien sûr que non.

---

[3] Louis LAFONT. *L'Apocalypse de Saint Jean*, Paris, 1979, p. 27.

C'est ici une menace conditionnelle. Si les Éphésiens coupables se repentent, Jésus-Christ ne « viendra » pas ; s'ils ne se repentent pas, il interviendra dans l'histoire pour exécuter la sentence. Il ôtera le chandelier, c'est-à-dire l'Église de sa place. Quelle menace redoutable ! D'après les écrits d'Ignace d'Antioche, la communauté d'Éphèse aurait écouté l'avertissement, au moins pendant quelque temps. Mais aujourd'hui ? Il n'y a plus d'Église à Éphèse depuis des siècles et des siècles ; le pays est complètement musulman. Jésus a visité la ville et a écarté son Église de sa place.

Comme un chandelier, une Église doit dispenser la lumière. Mais sans l'amour, elle ne peut plus remplir sa fonction et perd par là son statut de peuple de Dieu en même temps que son droit d'exister. Qui sait combien d'assemblées dont l'esprit a été terni par un manque d'amour le Christ « viendra » juger un jour ?

Nouvel éloge : 2.6

verset 2.6
Mais tu as ceci en ta faveur : comme moi-même, tu as en horreur les œuvres des Nicolaïtes. Nul autre texte biblique ne mentionne un sentiment d'horreur chez Jésus. Les Éphésiens sont félicités de le partager. Dans une génération qui se veut large d'esprit, nous devons avoir le courage de répudier franchement les fausses doctrines et l'immoralité. Notons pourtant que l'Église, à l'exemple de son Maître, ne hait pas les Nicolaïtes, mais leurs mauvaises œuvres. Il nous est parfois difficile de faire cette distinction, d'aimer le pécheur tout en haïssant son péché. Ce n'est pas pourtant impossible.

On ne sait rien de vraiment certain sur l'origine et la doctrine des Nicolaïtes. Irénée et Hippolyte affirment que la secte remontait au diacre Nicolas (Ac 6.5) qui aurait apostasié. Mais cette tradition, contredite d'ailleurs par d'autres auteurs postapostoliques, est peut-être due à un simple rapprochement de noms. Quoi qu'il en soit, les Nicolaïtes semblent avoir pratiqué un certain laxisme moral et doctrinal, peut-être en s'accommodant des désordres du paganisme. C'est cette tendance libertine que l'Église d'Éphèse détestait.

Conclusion : 2.7

verset 2.7
Celui qui a des oreilles, qu'il entende ce que l'Esprit dit aux Églises. Cette exhortation réapparaît dans les sept lettres et reprend une expression employée par Jésus dans les Évangiles pour attirer l'attention de ses auditeurs. Notons bien le pluriel « aux Églises ». Bien que chacune des lettres s'adresse à une seule assemblée, son message doit servir d'instruction à toutes.

Au vainqueur, je donnerai à manger de l'arbre de vie qui est dans le paradis de Dieu. Le chrétien ne devient pas vainqueur par la force des

armes mais par sa fidélité au Christ. Sa victoire consiste à tenir ferme dans la foi : résister avec courage aux tentations, aux erreurs, au relâchement et endurer la persécution. Même si sa fidélité l'entraîne dans le martyre, le chrétien n'en reste pas moins vainqueur. *Et la victoire qui a vaincu le monde, c'est notre foi. (1 Jean 5.4.)*

L'image de l'arbre de vie vient de Genèse 2.19 et rappelle l'état des choses dans le jardin d'Éden, où l'homme jouissait d'une communion ininterrompue avec son Créateur. Il en est de même pour l'allusion au paradis de Dieu. Comme nous le verrons au chapitre 22, l'arbre de vie donne des fruits qui nourrissent spirituellement les chrétiens fidèles. Il représente la communion avec Dieu qui nous assure tout ce qui est nécessaire à notre subsistance spirituelle. La promesse faite ici peut donc et doit trouver dès ici-bas son accomplissement. Dans l'Église, le chrétien mange déjà de l'arbre qui donne la vie. Déjà Jésus pourvoit à tous ses besoins spirituels.

C'est que les biens promis par le Christ à la fin de chaque lettre ne sont pas tous nécessairement réservés pour l'éternité[4]. Chaque promesse doit être considérée individuellement pour en déterminer la portée. Parfois les promesses renvoient à des réalités déjà présentes dans la vie des chrétiens. La fidélité de ceux-ci dans l'épreuve leur assure qu'ils continueront à recevoir des bénédictions qu'ils possèdent déjà ou bien qu'ils jouiront d'une manière plus profonde de ces biens (2.7 ; 3.12, 21). Parfois, Jésus promet une récompense, telle que la couronne de vie (2.10), qu'il ne décernera qu'à la fin. La nature du bien promis varie selon les lettres, et il faut en tenir compte dans l'interprétation. Que ce soit dans la vie ou la mort, ici-bas ou dans l'au-delà, dans l'Église ou au ciel, le chrétien fidèle a la certitude d'être béni de toute bénédiction spirituelle en Christ[5].

La lettre à l'Église de Smyrne : 2.7-11

Adresse : 2.7

verset 2.8

À l'ange de l'Église qui est à Smyrne, écris. Surnommée « la parure d'Asie » à cause de sa beauté, Smyrne vient aussitôt après Éphèse en importance. C'était à l'époque, comme aujourd'hui, un port florissant.

La ville se distinguait par sa loyauté à la cause romaine. Elle s'était montrée fidèle alliée de Rome bien avant que celle-ci ne soit devenue la maîtresse incontestée du monde. Cette fidélité politique se traduisait par un grand zèle pour le culte impérial. Dès 195 av. J.-C., Smyrne avait élevé un temple à la déesse Rome. En 26 de notre ère, elle obtint, de préférence aux autres villes d'Asie, le droit d'ériger un nouveau temple provincial consacré au culte du césar régnant, Tibère. Une importante colonie juive résidait à Smyrne. Elle s'y était établie à la suite de la politique judéophile

---

[4] Pierre PRIGENT. *Et le ciel s'ouvrit*, Paris, 1980, p. 53.

[5] Jim MCGUIGGAN, Jim. *The Book of Revelation*, West Monroe, 1976, p. 47.

d'Antiochus le Grand et avait vu grossir son nombre après la chute de Jérusalem en 70.

Ainsi parle le Premier et le Dernier, Celui qui fut mort, mais qui est revenu à la vie. Les deux titres retentissants que prend le Christ réaffirment sa souveraineté sur les événements et sa victoire sur la mort. Les chrétiens de Smyrne, qui affronteraient sous peu les persécutions et le martyre, avaient besoin de réentendre que leur Sauveur domine la situation et qu'il a le pouvoir de les délivrer du pire des maux que leurs persécuteurs puissent leur infliger.

Examen de la situation spirituelle de l'Église : 2.9
Cette lettre ne contient aucun blâme, car l'Église de Smyrne est exceptionnellement fidèle.

verset 2.9
Je sais ton épreuve. Il ne s'agit pas d'un mal de tête, ni de dérangements mineurs, mais d'une pression écrasante venant sans doute des responsables locaux du culte impérial. Ceux-ci représentaient un plus grand danger pour les chrétiens que les autres prêtres païens ; car ils pouvaient faire appel aux autorités civiles pour punir ceux qui refusaient de fléchir le genou devant leur dieu, César.

L'Église de Smyrne souffrait aussi de son dépouillement matériel : **et ta pauvreté, — mais tu es riche.** Que leur appauvrissement soit le résultat de leur humble condition sociale ou bien de confiscations judiciaires, ces fidèles possèdent les vraies richesses. On peut rapprocher ce verset de l'éloge fait à des chrétiens d'origine juive : *vous avez accepté avec joie la spoliation de vos biens, vous sachant en possession d'une fortune meilleure et durable. (Hébreux 10.34.)*

Bien que regardés comme n'ayant rien, ces chrétiens sont en réalité les gens les plus riches du monde. Évidemment, ce genre de propos fait sourire le monde. Mais qu'en sait un monde qui rejette l'homme le plus admirable qui ait jamais existé ? Quelle valeur peut-on accorder à l'opinion d'un monde qui continue à repousser avec mépris son Créateur ? Devons-nous nous laisser intimider par ses sourires dédaigneux[6] ?

En plus de la tribulation et de la pauvreté, l'assemblée de Smyrne endurait une troisième épreuve : **et les calomnies de ceux qui se prétendent juifs ; ils ne le sont pas : c'est une « synagogue de Satan ».** Le même Jésus qui parle ici avait un jour dit à un groupe de Juifs qui cherchaient à le faire mourir : *« Vous êtes la descendance d'Abraham, je le sais ; mais* […] *votre père, c'est le diable, et vous avez la volonté de réaliser les désirs de votre père. » (Jean 8.37, 44.)*

Saint Paul développe longuement cette idée dans son Épître aux Romains, où il affirme : *En effet, tous ceux qui sont de la postérité d'Israël ne sont pas Israël (Romains 9.6).* Le seul vrai Juif, même sous l'Ancienne Alliance, est celui qui s'attache fidèlement à la volonté de Dieu (Rm

---

[6] McGuiggan, p. 50.

2.28-29). Par leur rejet du Christ et leur hostilité envers ses véritables adorateurs, les Juifs de Smyrne montrent qu'ils n'appartiennent ni à Abraham, ni au vrai Israël, ni à Dieu. Ils constituent, au contraire, une assemblée de Satan, agissant en son nom et faisant son œuvre.

C'est probablement, en effet, par les calomnies des Juifs, par leurs dénonciations auprès des autorités romaines que les fidèles de Smyrne sont poursuivis. On sait que vers 155, les Juifs poussèrent le peuple à demander la mort de l'évêque Polycarpe, âgé de 86 ans. Non seulement ils accusèrent le vieillard de combattre la religion impériale, mais ils ramassèrent eux-mêmes, un jour de sabbat, du bois pour le bûcher[7] !

Encouragement en vue de l'épreuve à venir : 2.10

verset 2.10

Ne crains pas ce qu'il te faudra souffrir. Le Seigneur connaît d'avance les souffrances et les persécutions qui atteindront bientôt ses disciples et les exhorte à ne pas céder à la crainte jusqu'au point de renier leur foi. Bien sûr que les tortures leur feront pousser des cris de douleur ! Bien sûr qu'il ne sera pas facile d'accepter la mort dans l'arène ! Mais même si le chrétien périt dans la persécution, ce ne sera pas pour lui un véritable mal. S'il persévère jusqu'au bout dans sa fidélité, il ressuscitera pour vivre éternellement. Les Romains ne peuvent que tuer le corps ; or Jésus a déjà vaincu la mort corporelle.

Le seul danger qui risque de perdre le disciple, le seul danger qu'il faut vraiment craindre, c'est l'apostasie. Il vaut beaucoup mieux souffrir par la main des hommes que de perdre, par peur des souffrances, la récompense du vainqueur. (Comparer Lc 12.4-7 ; Rm 8.18.)

Voici, le diable va jeter des vôtres en prison pour vous tenter. Satan agira par l'intermédiaire de ses suppôts — les pouvoirs civils et religieux de Rome et peut-être aussi les dénonciateurs juifs — pour augmenter la pression contre les saints. Il faut probablement comprendre cet emprisonnement comme une incarcération avant jugement plutôt que comme une peine de prison. Ainsi, Jésus prédit l'arrestation de plusieurs chrétiens qui pourront bien se voir condamnés à la torture, à l'exil ou même à la mort.

Jésus précise : **et vous aurez dix jours d'épreuve.** L'expression « dix jours » ne désigne ni une durée de temps littérale, ni dix périodes de persécutions inaugurées par les empereurs romains. Elle marque plutôt le *caractère* de la tribulation. Dans le symbolisme numérique des Juifs, le chiffre dix représente ce qui est humainement complet, ce qui peut être compté sur les deux mains. L'idée est que l'Église endurera une épreuve suffisamment sévère pour être décisive[8].

Le chiffre dix s'emploie figurativement dans l'Ancien Testament pour indiquer qu'on a mis le comble à la mesure. Pour expliquer sa décision de

---

[7] EUSÈBE. *Histoire Ecclésiastique*, IV, xv, 3-45.

[8] Herschel H. HOBBS. *The Cosmic Drama*, Waco, 1971, p. 44.

quitter son oncle Laban, Jacob dit que celui-ci s'est joué de lui et a changé dix fois son salaire (Gn 31.7). Avant de condamner les Israélites à errer dans le désert à cause de leur incrédulité, Dieu affirme qu'ils l'ont mis à l'épreuve déjà dix fois (Nb 14.22). Ne pouvant plus supporter les propos écrasants de ses accusateurs, Job dit : *« Voilà dix fois que vous m'insultez » (Job 19.3).* Daniel et ses compagnons furent éprouvés pendant dix jours, temps suffisamment long pour régler l'affaire en question (Dn 1.12-14). Ainsi, la formule « dix jours » en est venue à symboliser une période d'épreuve décisive et complète.

Sois fidèle jusqu'à la mort ne signifie pas : « jusqu'à la fin de tes jours », mais « jusqu'au martyre », « même si ta fidélité te conduit à la mort ». Bien des chrétiens seraient tentés de maudire le Christ et d'offrir de l'encens à l'image de César afin d'échapper à l'exécution, tout en se persuadant que ce désaveu prononcé sous la contrainte n'avait aucune valeur réelle. Jésus les exhorte ici à tenir bon jusqu'au bout et à accepter la mort plutôt que de renier publiquement leur foi.

Une telle fidélité leur procurera une récompense (et non pas un salaire) incomparable : **et je te donnerai la couronne de vie.** Le mot grec traduit « couronne », *stephanos*, ne désigne pas le diadème royal, mais la guirlande décernée comme signe de leur victoire aux athlètes vainqueurs dans les jeux du stade et aux chefs militaires victorieux. Faites de laurier ou de fleurs périssables, ces couronnes se desséchaient vite et passaient. Cette couronne-ci, par contre, durera éternellement, car elle est faite de vie.

Conclusion : 2.11

verset 2.11
Celui qui a des oreilles, qu'il entende ce que l'Esprit dit aux Églises. Le vainqueur ne souffrira nullement de la seconde mort. Nous expliquerons la seconde mort au chapitre 20. En attendant, contentons-nous de dire que l'expression désigne une défaite totale et irrémédiable et qu'elle s'oppose au signe de victoire qu'est la couronne de vie. Il vaut mieux subir la première mort dans la fidélité au Christ et être ainsi préservé de la seconde mort que de s'exposer à la seconde mort en cherchant à se préserver de la première. Ce contraste implique que la mort corporelle n'est pas le plus grand mal.

La lettre à l'Église de Pergame : 2.12-17

Adresse : 2.12

verset 2.12
À l'ange de l'Église qui est à Pergame, écris. Vis-à-vis d'Éphèse et de Smyrne, plus opulentes, Pergame devait sa réputation à sa célèbre bibliothèque, à son importance politique et à l'abondance de ses sanctuaires païens. Avant l'arrivée des Romains, la dynastie grecque des Attalides avait déjà fait de Pergame, sa capitale, un centre intellectuel très important. Eumène II (197-159) réunit une bibliothèque contenant 200 000 volumes,

deuxième au monde après celle de son rival Ptolémée à Alexandrie. Pour sauvegarder leur prééminence, les libraires de Ptolémée le poussèrent à interdire l'exportation de papyrus à Pergame. C'est alors, selon Pline, qu'Eumène aurait inventé le parchemin (gr. *pergamenè*).

Bâtie sur une haute colline, dominant tout le pays d'alentour, Pergame était surtout une forteresse incomparable et conserve encore aujourd'hui une allure imposante de cité royale, comme le dit l'archéologue William Ramsay. En 133, le dernier des Attalides légua la ville fortifiée aux Romains, qui en firent la capitale officielle de la province d'Asie et le siège du proconsul. C'est là qu'on éleva, en 29 av. J.-C., le premier Augusteum d'Asie, c'est-à-dire un temple consacré au culte de la personne de l'empereur. Ainsi, Pergame devint le centre provincial du culte officiel, dépassant dans ce domaine même la ville de Smyrne.

Pergame était aussi une sorte de capitale du paganisme. Sur son acropole, haute de 300m et couverte de temples, se dressait l'autel colossal de Zeus. Fait en marbre blanc et mesurant à sa base 37m sur 34m, il reposait sur une plate-forme taillée dans le roc et dominait la plaine en contre-bas. Citons aussi le sanctuaire d'Esculape, le dieu guérisseur adoré sous la forme d'un serpent. Des foules de malades, espérant une guérison miraculeuse, venaient en pèlerinage à ce temple et faisaient de Pergame la « Lourdes du monde antique ».

Ainsi parle celui qui a le glaive acéré à deux tranchants. Pour les Romains, l'épée était l'emblème de l'autorité judiciaire de l'empereur et de ses gouverneurs : elle représentait leur droit d'infliger la peine capitale. Qui, dans la capitale d'Asie, possédait ce *jus gladii*, le droit de vie et de mort ? Le proconsul romain ? Pilate avait dit à Jésus : « Ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de te relâcher comme j'ai le pouvoir de te faire crucifier ? » Mais Jésus lui répondit : *« Tu n'aurais sur moi aucun pouvoir s'il ne t'avait été donné d'en haut. » (Jean 19.10-11.)* Ce ne sont pas les magistrats romains, mais le Christ qui détient le droit du glaive. À lui fut donné tout pouvoir sur la terre.

Examen de la situation spirituelle de l'Église : 2.13-15

Éoge : 2.13

verset 2.13

Je sais où tu demeures : c'est là qu'est le trône de Satan. En quoi Pergame peut-elle être considérée comme un lieu où Satan exerce son pouvoir ? Comme nous le verrons plus loin (13.2), le diable donne son autorité et son trône à la bête qui représente l'Empire romain persécuteur. L'expression « le trône de Satan » doit donc désigner Pergame en tant que siège provincial du gouvernement romain et du culte impérial. C'est du quartier général de ses suppôts que le diable peut atteindre les saints le plus directement.

La suite du verset confirme cette interprétation : **Mais tu restes attaché à mon nom et tu n'as pas renié ma foi, même aux jours**

d'Antipas, mon témoin fidèle, qui fut mis à mort chez vous, là où Satan demeure. Dans cette citadelle de l'ennemi, les chrétiens de Pergame ont été mis en demeure de choisir quel nom confesser : celui du Christ ou celui de César. Refusant de céder sous la pression de menaces qui n'étaient pas purement théoriques (on a fait mourir au moins un des membres de la communauté), ils sont restés fidèlement attachés à la foi chrétienne.

Le cas d'Antipas fait pressentir les grandes persécutions que l'Église commencera bientôt à connaître sous Domitien ainsi que la lutte mortelle qui s'engagera entre le christianisme et le culte de l'empereur. Nous ignorons tout sur cet Antipas, sauf qu'il mourut par fidélité au Christ, qui l'appelle son « témoin », *martys* en grec. Au IIe siècle, ce terme prendra la signification particulière de « témoin par le sang ». Antipas mérite le titre dans les deux sens.

Reproches : 2.14-15

verset 2.14
Mais j'ai quelque reproche à te faire : il en est chez toi qui s'attachent à la doctrine de ce Balaam. Bien que certains membres seulement de la communauté soient partisans de cette doctrine néfaste, Jésus réprimande l'Église tout entière. C'est qu'il y avait certainement une tolérance et un manque de discipline condamnables à l'égard des individus en faute.

Le livre de Nombres rapporte l'histoire de Balaam, prophète inspiré mais cupide qui bénit Israël alors que Balak, roi de Moab, l'avait payé pour le maudire (Nb 22-24). Puisque Balaam avait prononcé des prophéties authentiques, Jésus précise de quelle doctrine il s'agit : **qui conseillait à Balaq de tendre un piège aux fils d'Israël pour les pousser à manger des viandes sacrifiées aux idoles et à se prostituer.** Le Christ fait allusion ici à l'affaire de Péor.

> *Israël s'établit à Shittim et le peuple commença à se livrer à la débauche avec les filles de Moab. Elles invitèrent le peuple aux sacrifices de leurs dieux ; le peuple y mangea et se prosterna devant leurs dieux. Israël se mit sous le joug du Baal de Péor et le Seigneur s'enflamma de colère contre lui. (Nombres 25.1-3.) Pourtant, ce sont bien elles qui lors de l'affaire de Balaam ont incité les fils d'Israël à être infidèles au Seigneur, à l'occasion de l'affaire de Péor. (Nombres 31.16.)*

Balaam est devenu dans le Nouveau Testament (2 P 2.15 ; Jude 11) un personnage symbolique, type des prédicateurs corrupteurs. Ce n'est que par analogie que son nom est appliqué à la doctrine suivie par certains chrétiens de Pergame.

Ces Balaamites enseignaient tout d'abord, sans doute sous prétexte d'une liberté mal comprise, que le chrétien avait le droit de manger des viandes sacrifiées aux idoles. Il ne s'agit pas simplement d'acheter au marché et de servir à la maison de la viande provenant d'animaux offerts en

sacrifice à des idoles. Cela aurait été parfaitement licite à condition de ne pas scandaliser un frère (1 Co 8-10, surtout 10.25-30). Il s'agit plutôt d'assister à des banquets idolâtres et de participer à des cérémonies cultuelles célébrées dans des temples païens.

Ces gens prônaient aussi la licence morale, « l'amour libre ». Jésus vise peut-être les pratiques sexuelles — prostitution sacrée, orgies collectives — qui faisaient souvent partie des cultes païens de l'époque. Il serait fatal pour l'Église de tolérer en son sein de tels compromis en ne prenant pas les mesures disciplinaires qui s'imposaient.

verset 2.15
Chez toi aussi, il en est qui s'attachent de même à la doctrine des Nicolaïtes. Contrairement à l'Église d'Éphèse, celle de Pergame n'a pas répudié ce groupe ; au contraire, elle le ménage encore.

Appel à la repentance : 2.16

verset 2.16
Repens-toi donc. Sinon je viens à toi bientôt, et je les combattrai avec le glaive de ma bouche. Voici l'annonce d'une autre « venue » du Christ, juge et guerrier. Cette fois il viendra s'attaquer aux factions hérétiques. La menace implique bien que si l'Église dans son ensemble ne change pas son attitude laxiste et ne prend pas une position ferme contre les coupables, la communauté entière souffrira lors de cette visite.

Conclusion : 2.17

verset 2.17
Celui qui a des oreilles, qu'il entende ce que l'Esprit dit aux Églises. Au vainqueur je donnerai de la manne cachée. En évoquant la nourriture fournie par Dieu aux Israélites dans le désert, Jésus se réfère clairement à lui-même comme nourriture céleste. Ce que la manne était pour le peuple hébreu, Jésus l'est pour les chrétiens, et plus encore. *« Au désert vos pères ont mangé la manne, et ils sont morts. Tel est le pain qui descend du ciel, que celui qui en mangera ne mourra pas. Je suis le pain vivant qui descend du ciel. » (Jean 6.49-51.)*

Source « cachée », c'est-à-dire invisible aux yeux du corps, de nourriture divine, Jésus entretiendra dans les frères la vie spirituelle. Bien sûr, les fidèles reçoivent déjà cette manne cachée. Cette promesse leur assure que le Christ continuera à les en nourrir, à pourvoir à leurs besoins spirituels, quelle que soit la tournure que prendront les événements. Les chrétiens n'avaient pas le droit de participer aux festivités païennes ni de consommer les viandes sacrifiées aux idoles. À la place, Dieu leur offrait une nourriture qui satisferait leur faim spirituelle, maintenant et dans l'éternité.

Le Christ promet au vainqueur une deuxième récompense : **je lui donnerai une pierre blanche**. Il est difficile de préciser la signification

exacte de cette image en raison des nombreux usages auxquels les pierres servaient dans l'Antiquité. Citons, à titre d'exemple, quelques-unes de ces coutumes. Au cours d'un procès, les juges déposaient des pierres pour exprimer leur suffrage : une pierre blanche pour l'acquittement, une pierre noire pour la condamnation. Aux compétitions sportives, le vainqueur recevait parfois une pierre blanche avec son nom gravé qui lui servait de ticket d'entrée au théâtre ou aux jeux. On employait les pierres comme billets d'invitation aux banquets officiels, comme emblèmes d'amitié, comme amulettes magiques.

Remarquons surtout la couleur blanche du caillou. Le blanc, couleur de bon augure, indiquait pour les anciens beaucoup de choses nobles : la pureté rituelle, la justice, la victoire remportée avec l'aide des dieux, la joie des fêtes[9]. Quel que soit l'usage particulier auquel Jésus pense ici, la mention du caillou blanc suffit, dans un contexte religieux, pour évoquer quelque chose de merveilleux.

Et, gravé sur la pierre, un nom nouveau. Dans la pensée biblique, le nom d'une personne symbolise souvent sa nature et son rôle dans le monde. *« Elle enfantera un fils auquel tu donneras le nom de Jésus, car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés. » (Matthieu 1.21.)* Le nom « Jésus » vient d'un mot hébreu qui signifie : « Dieu sauve ». *« Voici que la vierge concevra et enfantera un fils auquel on donnera le nom d'Emmanuel, ce qui se traduit : Dieu avec nous. » (Matthieu 1.23.)* Jésus ne devait pas s'appeler Emmanuel ; ce nom indiquait seulement sa nature et son essence.

Un nom *nouveau* signifie que le vainqueur est promu à un nouvel état, à une position plus élevée. Voilà l'explication des changements de nom dans la Bible : Abram devient Abraham, Jacob devient Israël, Simon devient Pierre. Le nom donné au vainqueur désigne donc une nouvelle position que le chrétien atteindra en vertu de sa fidélité. Il aura une communion plus profonde et plus intime avec son Maître.

Il s'agit d'un nom nouveau **que personne ne connaît sinon qui le reçoit.** La nouvelle et plus profonde communion que le vainqueur aura avec le Christ sera strictement personnelle. De même que nul ne peut subir l'épreuve à sa place, de même nul ne peut expérimenter sa victoire ni connaître dans l'intimité de son âme son expérience du Christ. Bien sûr, les autres fidèles peuvent l'entendre décrire les circonstances de son épreuve et partager la joie de sa victoire, mais ils n'en feront pas pour autant l'expérience personnelle.

Jean nous dira en 19.12 que le Christ porte un nom écrit que nul ne connaît, sinon lui. Et pourtant les versets suivants (13 et 16) révèlent ce nom : la Parole de Dieu, Roi des rois et le Seigneur des seigneurs. Tous peuvent savoir quels sont ces noms, mais seul Jésus occupe la position et possède la nature qu'ils expriment. Il en est de même pour le nom nouveau écrit sur la pierre blanche.

---

[9] E.-B. ALLO, E.-B. *Saint Jean, l'Apocalypse*, Paris, 1921, p. 50.

La lettre à l'Église de Thyatire : 2.18-29

Adresse : 2.18

verset 2.18
À l'ange de l'Église qui est à Thyatire, écris. La plus petite des sept cités, Thyatire avait joué, sous les Séleucides et les rois de Pergame, le rôle de ville-garnison. Point stratégique important, elle gardait l'accès à la capitale Pergame et en cas d'invasion devait tenir bon et retarder l'ennemi jusqu'à ce que le pays ait le temps de mobiliser. Et pourtant, sa situation au milieu d'une large vallée n'offrait pas de dispositions défensives naturelles. C'était une ville faible qui devait se montrer forte jusqu'à l'arrivée des renforts.

Avec la paix romaine, le caractère militaire de la ville céda devant l'artisanat, et Thyatire devint célèbre pour ses nombreuses et florissantes associations de métiers. Les inscriptions retrouvées mentionnent entre autres les guildes des teinturiers (Lydie, la marchande de pourpre convertie par Paul à Philippes, était originaire de Thyatire), des tisserands, des fondeurs. L'appartenance à ces corporations exigeait souvent la participation à des banquets où on célébrait des rites païens, accompagnés de divertissements licencieux.

Ainsi parle le Fils de Dieu, celui dont les yeux sont comme une flamme ardente et les pieds semblables à du bronze précieux. Le Christ se présente à cette Église sous l'aspect solennel du justicier divin. Rien n'échappe à ses yeux pénétrants, rien ne résiste à ses pieds de bronze, prêts à écraser tout mal, y compris les pécheurs obstinés au sein de la communauté.

Examen de la situation spirituelle de l'Église : 2.19-20

Éloges 2.19

verset 2.19
Les louanges prodiguées ici dépassent même celles faites aux Églises de Smyrne et de Philadelphie. **Je sais tes œuvres, ton amour, ta foi, ton service, et ta persévérance ; tes dernières œuvres dépassent en nombre les premières.** Jésus rend témoignage surtout au progrès fait par ces chrétiens, non seulement dans leurs devoirs envers Dieu mais aussi dans les ministères (« service », gr. *diaconia*) exercés en faveur des autres. Peut-être se montraient-ils même trop doux et trop indulgents ; car ils laissaient, sans réagir, une fausse prophétesse faire des ravages dans la communauté.

Reproche : 2.20

verset 2.20
Mais j'ai contre toi que tu tolères Jézabel. Cette femme qui se dit prophétesse et qui égare mes serviteurs. Voilà comment Jésus réprimande

le silence de ceux qui, tout en se tenant à l'écart des doctrines et des pratiques condamnables, les supportaient au sein de l'Église. La communauté tout entière devient coupable si elle ne résiste pas au mal qu'elle voit se propager parmi ses membres.

Désignation très probablement symbolique, le nom de Jézabel fait référence à la femme sidonnienne d'Akhab, roi d'Israël du Nord. *Il n'y eut vraiment personne comme Akhab pour se livrer à de mauvaises actions aux yeux du Seigneur, car sa femme Jézabel l'avait dévoyé. Il commit force abominations en suivant les idoles. (1 Rois 21.25-26.)* Jézabel entraîna son mari, et avec lui une grande partie du peuple, dans l'idolâtrie (1 R 16.31-33), et fut elle-même accusée (peut-être figurativement) de prostitution et de sorcellerie (2 R 9.22).

La pseudoprophétesse jouait un rôle analogue parmi les chrétiens de Thyatire, **leur enseignant à se prostituer et à manger des viandes sacrifiées aux idoles.** Son enseignement suivait une ligne semblable à celle des Nicolaïtes et des Balaamites. Il s'agit surtout de légitimer, au nom de prétendues révélations prophétiques, des concessions au paganisme du monde gréco-romain. À Thyatire, ce compromis prenait sans doute la forme d'une participation aux festivités fraternelles des guildes professionnelles, festivités qui comportaient de nombreux devoirs cultuels rendus aux dieux païens et qui tombaient souvent dans les excès.

Quoi qu'il en soit, cette Jézabel justifiait des pratiques idolâtres et l'immoralité sexuelle (peut-être des relations avec les prostituées sacrées de cultes orgiaques). Quel mal, raisonnait la « prophétesse », pourrait-il y avoir à s'acquitter de ces obligations sociales et professionnelles ? Ne savons-nous pas qu'il n'y a pas d'idole dans le monde, et qu'il n'y a qu'un seul Dieu (1 Co 8.4) ? Pourquoi se faire exclure de la vie économique et sociale de la ville à cause de scrupules au sujet d'idoles qui n'existent même pas ?

L'apôtre Paul répond à ces questions dans sa lettre aux Corinthiens.

> *Que veux-je dire ? Que la viande sacrifiée aux idoles ou que l'idole aient en elles-mêmes quelque valeur ? Non ! Mais comme leurs sacrifices sont offerts aux démons et non pas à Dieu, je ne veux pas que vous entriez en communion avec les démons. Vous ne pouvez boire à la fois à la coupe du Seigneur et à la coupe des démons ; vous ne pouvez participer à la fois à la table du Seigneur et à celle des démons. (1 Corinthiens 10.19-21.)*

Paul admet que le dieu représenté par une idole n'a aucune réalité objective, mais il affirme que les vrais hôtes de ces repas sacrés ce sont les démons. Ce sont eux qui inspirent l'idolâtrie et qui en tirent les bénéfices. Prendre part à des banquets accompagnés de sacrifices aux faux dieux, c'est donc lier société avec les démons. Aucun chrétien n'aurait le droit de faire une telle chose. *C'est pourquoi, mes bien-aimés, fuyez l'idolâtrie. (1 Corinthiens 10.14.)*

Exhortations consécutatives à cet examen : 2.21-25

Menace de jugement et appel à la repentance : 2.21-23

verset 2.21
Je lui ai laissé du temps pour se repentir, mais elle ne veut pas se repentir de sa prostitution. On prend souvent, à ses dépens, la patience de Dieu pour de l'indifférence. Cette femme s'est obstinée dans le mal ; le temps de grâce a passé. Sa prostitution peut figurer son infidélité spirituelle au Christ ou bien faire allusion à de véritables fautes sexuelles qu'elle commettait elle-même ou encourageait chez les autres. Les deux sens sont peut-être en vue ici.

verset 2.22
Voici, je la jette sur un lit d'amère détresse. Un lit de souffrance remplacera le lit où elle se couchait pour commettre son adultère (spirituel ou physique). Ses amants, c'est-à-dire ses disciples risquent de partager la même punition : **ainsi que ses compagnons d'adultère, à moins qu'ils ne se repentent de ses œuvres.** La menace est conditionnelle, au moins en ce qui concerne les chrétiens qui ont embrassé la fausse doctrine. Mais qu'ils ne méprisent pas le délai que le Christ leur accorde !

verset 2.23
Ses enfants, je les frapperai de mort. Le texte distingue les amants et les enfants de Jézabel, mais il est difficile de préciser en quoi consiste la distinction. Dans les deux cas, il s'agit sans doute des adeptes de la prophétesse[10]. On doit peut-être comprendre littéralement la détresse et la mort dont Jésus les frappera. Les châtiments corporels — maladie et mort — infligés par Dieu à des chrétiens coupables de fautes spirituelles ne sont pas inconnus dans le Nouveau Testament (Ac 5.1-11 ; 1 Co 11.30).

Et toutes les Églises sauront que je suis celui qui scrute les reins et les cœurs, et à chacun de vous je rendrai selon ses œuvres. Le châtiment de Jézabel et de ses disciples servira de leçon à toutes les Églises affrontées par les mêmes problèmes. Celles-ci apprendront que leur Seigneur possède les qualités de juge lui permettant d'agir avec toute justice et rigueur contre les impénitents. Son regard de feu peut pénétrer jusqu'au plus profond de l'homme intérieur. Il sonde les reins, siège des sentiments, et les cœurs, siège de l'intelligence, pour déterminer la culpabilité ou l'innocence. L'Ancien Testament attribue souvent ce pouvoir à Dieu, presque toujours dans un contexte judiciaire (Ps 7.10 ; 26.2 ; Jr 11.20 ; 17.10 ; 20.12).

L'expression « rendre à chacun selon ses œuvres » caractérise, elle aussi, l'action justicière de Dieu, soit dans ses interventions historiques contre les nations (Jr 17.10 ; 25.14 ; 51.5, 56 ; Os 4.9 ; 12.3), soit dans son jugement des individus ici-bas ou au dernier jour (Ps 62.13 ; Pr 24.12 ; Rm 2.6). Dans Matthieu 16.27, Jésus l'applique à sa propre intervention contre

---

[10] PRIGENT, p. 58 ; ALLO, p. 33.

la Jérusalem incrédule. La formule n'implique pas nécessairement le jugement dernier.

Encouragement aux fidèles : 2.24-25

verset 2.24
Mais je vous le déclare à vous qui, à Thyatire, restez sans partager cette doctrine et sans avoir sondé leurs prétendues « profondeurs » de Satan. Jésus reprend ici l'une des devises du parti hérétique, et l'on peut l'interpréter de deux manières. D'après certains commentateurs, ces gens prétendraient être les seuls à détenir une connaissance religieuse privilégiée : les « profondeurs ». Mais Jésus dit, par ironie, que cette connaissance profonde dont ils se vantaient avait pour objet les plus hauts secrets de Satan plutôt que ceux de Dieu.

Selon la deuxième explication, les sectateurs appelleraient eux-mêmes leurs connaissances « les profondeurs de Satan ». Ils enseigneraient que le chrétien pourrait participer corporellement au monde païen, à son idolâtrie et à son immoralité sexuelle sans que ces réalités purement physiques puissent atteindre en quoi que ce soit le vrai homme, l'homme « spirituel ». Ce serait même un devoir d'approfondir son expérience des choses sataniques, car cela démontrerait encore plus que le chrétien spirituel est immunisé contre leur souillure[11]. Les gnostiques devaient plus tard reprendre ce genre de raisonnement.

Je ne vous impose pas d'autre fardeau que ce qui a déjà été indiqué : continuer à progresser dans les œuvres louées plus haut et prendre des mesures de discipline à l'égard de ceux qui se sont laissé entraîner dans la doctrine de Jézabel.

verset 2.25
Seulement, ce que vous possédez, tenez-le ferme jusqu'à ce que je vienne. Voilà quel a dû être le mot d'ordre donné autrefois à la garnison de Thyatire : tenez bon jusqu'à ce que le roi arrive avec des renforts ! De même, les saints devaient, eux aussi, résister courageusement à l'ennemi jusqu'à ce que le danger soit passé. Comme dans les autres lettres, le Seigneur ne parle pas ici de sa venue finale, mais d'une intervention limitée, soit pour châtier les hérétiques dans l'Église locale, soit pour délivrer celle-ci de la persécution romaine.

Conclusion : 2.26-29

verset 2.26
Voilà le seul passage de ces lettres où Jésus définit le mot « vainqueur ». **Le vainqueur, celui qui garde jusqu'à la fin mes œuvres.** Les mots « jusqu'à la fin » qualifient moins la durée chronologique de la fidélité du vainqueur (jusqu'à la fin de ses jours ou à la fin du monde) que son intensité (jusqu'au

---

[11] Morris ASHCRAFT. *Revelation*, Nashville, 1972, pp. 269-270.

bout). Le vainqueur est celui qui obéira au Christ, quel qu'en soit le prix, même s'il doit subir le martyre.

À ce genre de disciple, dit le Maître, **je lui donnerai pouvoir sur les nations**. Quelle est cette autorité et quand le fidèle la reçoit-il ? Ce passage ne porte aucune trace d'un règne millénaire que le Christ et les saints exerceraient à l'avenir. Au contraire, Jésus a déjà reçu ce pouvoir sur le monde déchu et le partage dès à présent avec les siens. Pierre appelle les chrétiens un sacerdoce royal (1 P 2.9), et Paul affirme que les bénéficiaires de la grâce de Dieu sont appelés à régner dans la vie par Jésus-Christ (Rm 5.17 ; voir aussi le commentaire sur Ap 1.6, 9 ; 5.9-10). Que l'on n'objecte pas que les apparences prouvent le contraire, car cet argument ne vaut rien. Si l'on jugeait sur les apparences, on en conclurait que Dieu lui-même ne règne pas ou même qu'il n'existe pas du tout.

Comment donc les chrétiens participent-ils au règne présent du Messie sur le monde ? Relevons seulement trois aspects de leur règne qui commencent tous par la lettre « p ». Premièrement, les saints exercent leur autorité sur les nations par la *prière*. C'est Dieu qui, dans la personne de son Fils, détient le pouvoir sur les autorités civiles de la terre. Aussi l'Église peut-elle demander au Père d'intervenir dans les affaires des nations en faveur des fidèles : pour que ceux-ci puissent vivre dans la paix (1 Tm 2.1-2), pour que des portes soient ouvertes à l'annonce de l'Évangile (Col 4.2-4), pour que Dieu fasse tomber ses jugements contre les nations impies (Ap 8.1-5), pour influencer le moment exact des interventions divines dans l'histoire (Mt 24.20-22). Les prières des saints agissent avec puissance sur la vie des nations.

Deuxièmement, les chrétiens peuvent contribuer à diriger les nations par la *proclamation* de l'Évangile. Les préceptes de la parole de Dieu éclairent les peuples qui les acceptent, les rendent pacifiques et appellent sur eux les bénédictions de Dieu (Pr 14.34 ; És 2.1-5 avec Lc 24.44-49 ; Ap 21.24). En tant que sel de la terre, le chrétien peut accomplir beaucoup de bien pour les nations par la diffusion de la parole de Dieu.

Troisièmement, les chrétiens disposent de toutes les ressources matérielles des nations par le moyen de la *providence* divine. Dieu gouverne son monde pour le bien de son peuple et pourvoit à ses besoins physiques. Les chrétiens sont ainsi comme les copropriétaires de toutes choses (Mt 6.25-33 ; Rm 8.28-34 ; 1 Co 3.21-23).

verset 2.27

Et il les mènera paître avec une verge de fer, comme on brise les vases d'argile. Jésus cite ici la prophétie messianique du Psaume 2.9 et en étend l'application aux chrétiens. *« Demande-moi, et je te donne les nations comme patrimoine, en propriété les extrémités de la terre. Tu les écraseras avec un sceptre de fer, et, comme un vase de potier, tu les mettras en pièces. » (Psaume 2.8-9.*) Par leur communion avec le Christ, les fidèles partagent son pouvoir judiciaire et sa royauté sur les nations de la terre.

verset 2.28
Le sceptre de fer qui sert à briser (ou à faire paître, selon une variante des anciennes traductions) les nations est peut-être le bâton du berger qui, muni d'un embout de fer, faisait une arme redoutable. Jésus précise au sujet de cette promesse : **de même que moi aussi j'en ai reçu pouvoir de mon Père.** Allo fait la remarque suivante : « le verbe est un parfait employé dans son sens le plus propre ; le Christ règne déjà comme Messie[12] ».

Et je lui donnerai l'étoile du matin. D'après Apocalypse 22.16, l'étoile du matin désigne le Christ lui-même, le porte-lumière. Au terme de l'heure sombre des épreuves, l'étoile brillante de l'aurore se lèvera dans le cœur des vainqueurs, les inondant de sa clarté (comparer 2 P 1.19). Cette promesse ne signifie pas qu'ils ne possédaient pas encore le Christ ; ils l'avaient déjà (1 Jn 5.12), il demeurait déjà en eux (Jn 14.23). Il s'agit plutôt d'une participation encore plus étroite à sa personne, d'une jouissance encore plus intime de sa présence. Qu'il survive à l'épreuve qui menace ou qu'il meure à cause de sa fidélité, le chrétien qui tient ferme jusqu'au bout entrera dans une communion encore plus profonde avec son Sauveur.

verset 2.29
Celui qui a des oreilles, qu'il entende ce que l'Esprit dit aux Églises.
Notons en passant qu'à partir d'ici l'appel à écouter le message de l'Esprit aux assemblées suit les promesses faites au vainqueur au lieu de les précéder. Ce changement d'ordre ne paraît pas avoir une signification particulière.

---

[12] ALLO, p. 34.

Chapitre 3

La lettre à l'Église de Sardes : 3.1-6
Adresse : 3.1a
Examen de la situation spirituelle de l'Église : 3.1b
Exhortations consécutives à cet examen : 3.2-3
Encouragement aux fidèles : 3.4
Conclusion : 3.5-6
La lettre à l'Église de Philadelphie : 3.7-13
Adresse : 3.7
Examen de la situation spirituelle de l'Église : 3.8
Encouragement en vue des épreuves prochaines : 3.9-11
Conclusion : 3.12-13
La lettre à l'Église de Laodicée : 3.14-22
Adresse : 3.14
Examen de la situation spirituelle de l'Église : 3.15
Appel à la repentance : 3.16-20
Conclusion : 3.21-22

La lettre à l'Église de Sardes : 3.1-6

Adresse : 3.1a

verset 3.1a
À l'ange de l'Église qui est à Sardes, écris. Une des plus anciennes villes de l'Asie mineure, Sardes se situait sur un éperon du mont Tmolus, à 400 mètres de hauteur. Sa situation en faisait une place forte presque imprenable. Jadis capitale du puissant royaume de Lydie, elle se dressait comme l'ennemi oriental des cités grecques et leur arrachait, l'une après l'autre, leurs colonies asiatiques.

Sardes atteignit son apogée avec Crésus (VIe siècle av. J.-C.), réputé être le roi le plus riche de l'histoire. En 549, devant la menace perse, Crésus entreprit la lutte contre Cyrus le Grand, après avoir consulté l'oracle de Delphes. Celui-ci lui avait annoncé : « Si tu traverses l'Halys, tu détruiras un grand royaume. » Il se trouva que le royaume qu'il détruisit fut le sien. Car il traversa la frontière, subit une défaite écrasante et se retira en hâte devant Cyrus. Assiégé dans la citadelle de Sardes, le roi lydien attendait avec confiance le rassemblement de ses armées et alliés. Mais se fiant trop aux falaises « infranchissables » qui constituaient les remparts de la forteresse sur trois de ses côtés, les assiégés ne pensèrent pas à en garder l'accès. Des soldats perses parvinrent une nuit à escalader le mur de rocher,

à pénétrer dans la ville et à en ouvrir les portes. Trois siècles plus tard, Antiochus le Grand s'empara de Sardes par la même ruse[1].

Après la conquête perse, la ville passa au second plan. À l'époque romaine, elle était le centre de l'industrie lainière en Asie Mineure, mais continuait à déchoir. De son passé glorieux, elle ne gardait qu'une réputation, un nom. Les habitants de la région adoraient la déesse-mère Cybèle et avaient une réputation de débauche. Aucune autre des sept villes ne présentait alors de plus déplorable contraste entre son prestige passé et son déclin présent[2]. À certains égards, il semble que l'Église de Sardes reflète l'histoire de la cité.

Ainsi parle celui qui a les sept esprits de Dieu et les sept étoiles. Dans 5.6, les sept esprits sont identifiés aux sept yeux de l'Agneau et indiquent la plénitude de la connaissance. Détenteur de l'Esprit omniscient, le Christ voit et sait toutes choses. Quelle que soit la réputation dont jouissent les chrétiens de Sardes, il les connaît, eux et leurs œuvres, tels qu'ils sont réellement. Avec cette connaissance parfaite des Églises, Jésus possède également l'autorité absolue sur elles. Il tient dans sa main droite leur destin.

Examen de la situation spirituelle de l'Église : 3.1b

verset 3.1b

Je sais tes œuvres : tu as renom de vivre, mais tu es mort ! La situation de l'Église ressemblait à celle de la ville : son passé était plus glorieux que son présent. Ses multiples activités spirituelles d'autrefois lui avaient peut-être valu un certain renom auprès des autres communautés, mais elle avait maintenant sombré dans la léthargie. Les chrétiens de Sardes se seraient tellement accommodés à leur milieu païen et se seraient laissés aller à une telle passivité qu'ils ne suscitaient plus aucune opposition de l'extérieur. Il n'y a pas de trace dans cette lettre de luttes, ni avec Rome, ni avec les adorateurs de Cybèle qui dominaient la vie religieuse de la ville, ni avec les Juifs calomniateurs. Satan pouvait bien laisser en paix une assemblée mourante qui ne lui offrait plus aucune résistance.

Exhortations consécutives à cet examen : 3.2-3

verset 3.2

Sois vigilant ! Affermis le reste qui est près de mourir. On aurait pu penser qu'il ne restait plus rien à affermir. Mais ce verset indique que la communauté possédait encore un peu de vie, encore quelques membres qui demeuraient fidèles et actifs. Jésus ne veut pas éteindre le lumignon qui fume encore. Il encourage l'Église à suivre l'exemple du petit reste fidèle et à imiter leurs œuvres. La vigilance recommandée n'est pas seulement

---

[1] A. R., « Sardes ». Dans Alexandre WESTPHAL. *Dictionnaire encyclopédique de la Bible*, Valence, 1973, pp. 634-635.

[2] H. TROADEC. *Le message de Saint Jean*, s.l., 1962, pp. 135-136.

intérieure ou spirituelle (et ne consiste certainement pas à scruter les événements d'aujourd'hui pour y discerner des signes annonciateurs de la fin du monde !), mais elle est surtout active dans l'accomplissement fidèle d'une charge reçue au service de Dieu.

Car je n'ai pas trouvé tes œuvres parfaites aux yeux de mon Dieu. La déficience de ces œuvres réside dans leur caractère imparfait, c'est-à-dire incomplet et inachevé. Cette Église ne fait son travail qu'à moitié. Elle manque de persévérance et de vitalité pour terminer ce qu'elle a commencé. Jésus l'exhorte donc à se raffermir et à reprendre les œuvres qui peuvent encore être achevées. Les mots « sois vigilant » ont dû faire vibrer une corde sensible en chaque chrétien de Sardes. Deux fois au cours de son histoire la ville s'était laissé surprendre, faute de vigilance.

verset 3.3

Souviens-toi donc de ce que tu as reçu et entendu. Garde-le et repens-toi ! Pour ces chrétiens, le premier pas vers un renouveau de vie consiste à se mettre en mémoire la ferveur avec laquelle ils avaient reçu, au début, l'appel du Seigneur et comment ils s'étaient donnés entièrement à sa parole. Qu'ils s'ouvrent de nouveau à sa puissance vivifiante et reconnaissent ses droits sur eux !

Si tu ne veilles pas, je viendrai comme un voleur, sans que tu saches à quelle heure je viendrai te surprendre. La mention d'un voleur souligne le caractère inattendu et soudain de l'intervention du Christ pour châtier cette communauté. La même image est employée par le Christ au sujet de son avènement contre Jérusalem (Mt 24.32 ; Lc 12.39-40 ; 2 P 3.10), contre Rome (Ap 16.15) et de son avènement final (1 Th 5.2). Jésus n'est jamais venu et ne viendra jamais comme un voleur pour ceux qui veillent en restant fidèlement actifs dans son service. Cette menace contient peut-être une allusion historique aux escalades nocturnes qui avaient surpris la forteresse de Sardes au temps de Crésus et d'Antiochus le Grand. Si tel est le cas, elle a dû impressionner d'autant plus les lecteurs.

L'Église de Sardes semble s'être repentie après l'avertissement de cette lettre. La ville devint au IIe siècle un centre important du christianisme. L'un de ses évêques, Méliton (vers 175), aurait écrit un commentaire sur l'Apocalypse.

Encouragement aux : 3.4

verset 3.4

Cependant, à Sardes, tu as quelques personnes qui n'ont pas souillé leurs vêtements. Quelques fidèles ne sont pas retournés aux dérèglements de leur milieu païen. C'est par sa mauvaise conduite que le chrétien, lavé de ses péchés, souille ses vêtements ; c'est par son obéissance à Dieu qu'il les garde purs.

Elles m'accompagneront, vêtues de blanc, car elles en sont dignes. Les œuvres justes des fidèles deviendront comme leurs vêtements (19.8). La couleur blanche évoque toute une variété d'idées (voir le verset 5), surtout,

dans le cas présent, la pureté morale. Dans l'Église, les fidèles resteront en communion avec leur Maître. Celui-ci, par son sang, continuera à les purifier de leurs péchés et peut les présenter devant Dieu irréprochables et sans tache. Le mot « dignes » n'entend pas exprimer une idée de mérite. Il signifie que ces disciples se conduisent en hommes qui connaissent le Christ et qui font profession de le suivre.

Conclusion : 3.5-6

verset 3.5

Trois bénédictions sont promises au vainqueur. **Ainsi le vainqueur portera-t-il des vêtements blancs.** Les habits blancs symbolisent non seulement la pureté mais aussi la victoire et la joie. Jésus fait peut-être allusion à la toge blanche que portait un général romain victorieux lors de son défilé triomphal. Mais le port du blanc exprime aussi la festivité et le bonheur (Qo 9.8). En 7.9, nous verrons une grande foule vêtue de blanc qui participe non pas à un triomphe romain mais célèbre la fête des Tabernacles. Cette fête marquait pour les Juifs la fin des récoltes et suivait le jour des expiations, où Dieu rachetait les péchés du peuple. C'était la fête la plus joyeuse du calendrier juif. L'idée de festivité semble prédominer ici.

Deuxièmement : **je n'effacerai pas son nom du livre de vie.** L'image de livres célestes se retrouve régulièrement dans la Bible (Ex 32.32-33 ; Ps 56.5 ; 69.29 ; 139.16 ; Dn 7.10 ; 12.1 ; Ml 3.16-18). Le livre de vie, par analogie avec les registres civils, contient les noms des élus, de ceux qui sont sauvés (Lc10.20 ; Ph 4.3 ; Hé 12.33 ; Ap13.8 ; 17.8 ; 21.27). La promesse du Seigneur implique clairement qu'un chrétien peut, par son infidélité, faire effacer son nom du livre et perdre son salut[3].

Troisième promesse : **et j'en répondrai devant mon Père et devant ses anges.** Jésus n'aura pas honte de reconnaître comme siens les vrais fidèles qui n'ont pas eu peur de confesser ouvertement son nom devant une société hostile et menaçante. Cette promesse, elle aussi, implique une menace, celle que le Christ énonce dans l'évangile : *« Je vous le dis : quiconque se déclarera pour moi devant les hommes, le Fils de l'homme aussi se déclarera pour lui devant les anges de Dieu ; mais celui qui m'aura*

---

[3] Ce livre de vie pose un vrai problème pour ceux qui embrassent la doctrine calviniste selon laquelle il est impossible pour le chrétien de perdre son salut. Alexander (pp. 113-114), par exemple, affirme que sont inscrits dans ce livre tous les hommes pour lesquels Jésus est mort et qui peuvent, à condition de croire, bénéficier du salut. Les noms de ceux qui refusent d'accepter le Christ seront effacés. Mais Apocalypse 13.8 l'oblige à admettre « certaines exceptions » dont les noms ne se sont jamais trouvés dans le livre de vie. Ces gens ont été exclus par avance du plan du salut. Qui sont-ils ? Alexander cite Judas et « tous les habitants de la terre » (Ap 13.8) qui épouseront la cause de l'Antéchrist à la fin des temps. Ce qu'il omet de dire, c'est qu'il s'agit (selon sa propre interprétation de l'Apocalypse) de centaines de millions de personnes dont la plupart (encore, si son interprétation de l'Apocalypse est vraie) vivent actuellement sur la terre ! Ces gens n'auraient donc jamais le moindre espoir d'être sauvés parce que prédestinés par Dieu à être perdus. Apparemment, l'apôtre Paul ne pensait pas à ces millions d'« exceptions » quand il a écrit : *Voilà ce qui est beau et agréable aux yeux de Dieu notre Sauveur, qui veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité. Car il n'y a qu'un seul Dieu, un seul médiateur aussi entre Dieu et les hommes, un homme : Christ Jésus, qui s'est donné en rançon pour tous. (2 Timothée 2.36.)*

renié par-devant les hommes sera renié par-devant les anges de Dieu. » (Luc 12.8-9.) Dans le contexte de l'instruction donnée aux douze Apôtres, cette sentence se rapporte au danger de renier Jésus devant leurs persécuteurs. Il en est de même pour les chrétiens de Sardes. Pour recevoir les biens promis, il faut qu'ils maintiennent leur adhésion au Christ. Sinon, celui-ci les désavouera devant le tribunal du Père et effacera leur nom du livre de vie.

verset 3.6
Celui qui a des oreilles, qu'il entende ce que l'Esprit dit aux Églises.

La lettre à l'Église de Philadelphie : 3.7-13

Adresse : 3.7

verset 3.7
À l'ange de l'Église qui est à Philadelphie, écris. La petite ville de Philadelphie fut fondée comme colonie de Pergame par le roi Attale II Philadelphe (159-138 av. J.-C.), à qui elle devait son nom. Située dans une région volcanique, elle subissait de fréquents tremblements de terre. En l'an 17 de notre ère, un séisme particulièrement violent détruisit la cité, mais elle s'en releva grâce à l'aide financière de l'empereur Tibère. En reconnaissance, elle prit le nom nouveau de Néocésarée, c'est-à-dire nouvelle ville de César. Plus tard, pendant le règne de Vespasien, elle s'appela Flavia, du nom de la famille impériale. Puis elle reprit son nom. Elle était la seule cité du pays à se revêtir ainsi d'un nom nouveau.

Les cultes païens abondaient à Philadelphie. On y adorait surtout Dionysios (le Bacchus des Romains), le dieu du vin. Le pays était en effet connu pour ses vignobles fertiles. Il y avait également, tout comme à Smyrne, une importante colonie juive qui s'opposait à l'Église.

La communauté chrétienne ne reçoit de Jésus aucune critique. Elle semblait connaître encore le même épanouissement une génération plus tard, lorsque Ignace lui adressait des éloges dans une de ses lettres. Vers le milieu du IIe siècle, onze de ses membres moururent martyrs en même temps que Polycarpe de Smyrne. « Ces renseignements fragmentaires s'accordent pour nous présenter une communauté chrétienne pleine de zèle et de courage[4]. »

Les trois désignations que Jésus se donne expriment sa dignité messianique et s'opposent aux fausses prétentions de ses adversaires juifs. Ceux-ci affirmaient qu'ils constituaient une nation sainte, un peuple mis à part pour Dieu. Mais cela ne correspondait pas à la réalité.

Ainsi parle le Saint. Ce terme, appliqué à Jésus, équivaut au titre de Messie (Jc 4.34 ; Jn 6.69 ; Ac 3.14), celui que Dieu a consacré et mis à part pour accomplir son dessein. Les prétentions des Juifs incrédules n'étaient que mensonges (verset 9), tandis que Jésus se nomme ainsi à juste titre. Il

---

[4] Pierre PRIGENT. *Et le ciel s'ouvrit*, Paris, 1980, p. 69.

est aussi **le Véritable**. Le mot grec *(alethinos)* signifie : authentique, vrai. Il se retrouve dans l'Évangile de Jean, où Jésus se déclare la vraie lumière, le vrai pain, le vrai cep. La religion juive n'a jamais été qu'une « ombre des biens à venir » (Col 2.16 ; Hé 10.1). Jésus, lui, représente la substance, ce qui est authentique, la réalité.

Le Christ se présente encore comme celui **qui tient la clé de David, qui ouvre et nul ne fermera, qui ferme et nul ne peut ouvrir.** Jésus fait clairement allusion ici à Ésaïe 22, où Dieu annonce son intention de destituer Shevna, gouverneur du palais royal et ministre du roi Ézéchias.

> *Et ce jour-là, je ferai appel à mon serviteur, Élyaqim, fils de Hilqiyahou, je le revêtirai de ta tunique, j'assurerai son maintien avec ta ceinture, je remettrai ton pouvoir entre ses mains. Il sera un père pour les habitants de Jérusalem et pour la maison de Juda. Je mettrai la clé de la maison de David sur son épaule, il ouvrira et nul ne fermera, il fermera et nul n'ouvrira. (Ésaïe 22.20-22.)*

Ainsi, Élyaqim devait recevoir sur l'épaule la clé du palais royal en signe des pouvoirs gouvernementaux que Dieu lui confierait. Il devient donc comme une préfiguration du Christ, qui prétend posséder maintenant ce même pouvoir.

De quel pouvoir s'agit-il ? Posséder la clé de David, c'est exercer le règne promis à un des descendants de David, c'est siéger sur le trône de David.

> *Car un enfant nous est né, un fils nous a été donné. La souveraineté est sur ses épaules. On proclame son nom : « Merveilleux-Conseiller, Dieu-fort, Père à jamais, Prince de la paix. » Il y aura une souveraineté étendue et une paix sans fin pour le trône de David et pour sa royauté, qu'il établira et affermira sur le droit et la justice dès maintenant et pour toujours l'ardeur du Seigneur, le tout-puissant, fera cela. (Ésaïe 9.5-6.)*

Il s'agit donc de tous les pouvoirs du règne messianique : autorité sur Israël, sur la terre et le ciel, sur les anges, sur les rois terrestres, sur l'Église, sur toutes choses. C'est Jésus, celui que les Juifs ont crucifié, qui possède cette autorité davidique. Il la possède déjà. Il n'attend pas de la recevoir un jour. Ce verset répond donc aux contradictions que pouvaient formuler les Juifs de l'époque au sujet des prétentions de Jésus à la royauté messianique.

Cette royauté comporte le droit d'admettre les hommes dans le royaume messianique ou de les en exclure. Déjà pendant son ministère terrestre, Jésus avait reproché aux Pharisiens et aux scribes d'avoir fermé la porte du royaume de Dieu aux hommes qui voulaient y entrer (Mt 23.13). Non seulement les chefs religieux rejetaient Jésus, mais ils faisaient tout leur possible pour empêcher les autres de le reconnaître comme le Messie.

Les Juifs incrédules de Philadelphie semblent animés du même esprit. Ayant repoussé avec mépris la messianité de Jésus, ils se moquaient de ceux qui confessaient son nom et les déclaraient exclus des bienfaits du salut. En plus, ils prétendaient avoir le droit de fixer les conditions à remplir pour y avoir accès : obéissance à la loi mosaïque et aux traditions rabbiniques, incorporation au peuple d'Israël. Les titres que prend le Christ démentent formellement ces prétentions juives.

Examen de la situation spirituelle de l'Église : 3.8

verset 3.8
Je sais tes œuvres. Voici, j'ai placé devant toi une porte ouverte que nul ne peut fermer. Paul emploie à plusieurs reprises l'image d'une porte ouverte pour signifier une occasion d'évangélisation. Rien dans le présent contexte ne suggère ce sens-là. Il s'agit plutôt de la porte donnant accès aux bénédictions du royaume messianique (Mt 7.13-14 ; 25.10 ; Lc 13.23-30). Le Christ, qui détient tout pouvoir dans le royaume de David, y avait laissé entrer les chrétiens de Philadelphie. Il leur avait ouvert la porte, et tous les Juifs du monde entier ne pourraient la refermer. Toutes leurs moqueries et leurs calomnies ne la bougeraient pas d'un pouce.

Jésus possédait aussi le pouvoir de fermer la porte. Pour entrer dans le royaume, il faut accueillir le Messie et mettre en pratique ses enseignements. Autrement, on se trouvera au dehors, en train de frapper inutilement à une porte fermée à clé (Lc13.23-30). Les Juifs incrédules de Philadelphie avaient refusé l'Évangile. C'est pourquoi, en dépit de leur descendance d'Abraham, en dépit de leurs rites, de leur loi et de leur histoire, la porte du royaume leur restait bien fermée. Tous les propos méprisants qu'ils lançaient contre les chrétiens n'y changeraient rien du tout[5].

Jésus fait ensuite l'éloge de l'Église : **Tu n'as que peu de force, et pourtant tu as gardé ma parole et tu n'as pas renié mon nom.** La force de ces chrétiens ne résidait pas dans leur grand nombre, ni dans leur rang social supérieur, ni dans leur influence politique, mais dans leur fidélité malgré leur faiblesse apparente comparée à leurs adversaires. La pression destinée à faire renier la foi chrétienne semble être venue des Juifs aussi bien que des païens.

Encouragement en vue des épreuves prochaines : 3.9-11

verset 3.9
Voici, je te donne des gens de la synagogue de Satan, de ceux qui se disent juifs, mais ne le sont pas, car ils mentent. Aujourd'hui comme au temps de Jean, le vrai Juif est le descendant d'Abraham (en passant par Jacob) qui a donné sa vie au Christ. Tout Juif qui n'écoute pas l'oint de Dieu se trouve coupé du vrai Israël (Ac 3.22-23).

---

[5] Jim McGuiggan. *The Book of Revelation*, West Monroe, 1976, p. 65.

Voici, je les ferai venir se prosterner à tes pieds, et ils reconnaîtront que je t'ai aimé. Voilà une prédiction qui a dû faire hurler de rage les Juifs incrédules de Philadelphie. Car Jésus retourne contre eux le langage employé par Ésaïe pour annoncer à Jérusalem que les païens viendraient un jour lui rendre hommage. *Les fils de ceux qui t'humiliaient, ils se prosterneront à tes pieds, tous ceux qui te bafouaient. Ils t'appelleront « Ville du Seigneur », « Sion du Saint d'Israël ». (Ésaïe 60.14.)*

Au verset 12, le Christ promet aux fidèles d'écrire sur eux le nom « de la cité de mon Dieu, la Jérusalem nouvelle » ; on les appellera « ville du Seigneur ». Les élus de Philadelphie connaîtront la joie de voir s'accomplir en eux ces promesses, tandis que les Juifs arrogants seront obligés d'admettre que c'est bien cette Église qu'ils persécutent et méprisent tant que Dieu considère comme son peuple. Ils reconnaîtront que l'ancienne Jérusalem a fait place à la nouvelle.

L'avenir réservait donc aux chrétiens philadelphiens un jour où Dieu leur donnerait raison face à leurs adversaires juifs. Je ne sais pas dans quel événement précis cette prophétie se réalisa. Il se peut que Jésus fasse allusion à la deuxième guerre entre Juifs et Romains (132-135). Selon l'historien romain Dion Cassius, le nombre de combattants juifs tués atteignit 580 000 hommes, mais « quant à ceux qui succombèrent par la faim, la maladie et le feu, le nombre est incalculable. La Judée tout entière, ou peu s'en faut, devint un désert[6]. » La ville de Jérusalem tomba pour la deuxième fois aux mains des Romains, qui l'interdirent aux Juifs et en firent une cité romaine, Aeilia Capitolina.

L'échec de cette insurrection marqua la fin des grandes espérances des Juifs, qui se battaient pour reconstruire le temple détruit en 70 et pour rétablir la théocratie mosaïque. Ainsi, Dieu aurait confirmé à nouveau son rejet de la ville sainte et du système politico-religieux de l'Ancienne Alliance. Cela dit, il est possible que Jésus envisage ici un autre événement, de nature plus localisée qui entraîna l'humiliation des Juifs.

verset 3.10

Le Christ aborde maintenant le sujet qui formera le thème principal du livre. **Parce que tu as gardé ma parole avec persévérance, moi aussi je te garderai de l'heure de l'épreuve, qui va venir sur l'humanité entière, et mettre à l'épreuve les habitants de la terre.** L'épreuve en question doit s'abattre sur « les habitants de la terre », expression qui désigne dans ce livre les ennemis de l'Église et plus précisément les partisans et adorateurs de l'Empire romain (6.10 ; 8.13 ; 11.10 ; 13.8, 14 ; 17.8). Il s'agit donc, non d'une persécution contre les chrétiens, mais des séries de fléaux qui frapperont l'empire persécuteur. Comme dans Luc 2.1 et d'autres textes, le « monde entier » signifie le monde romain.

Le verbe « garder de » ne veut pas dire que les chrétiens échapperont aux souffrances et aux calamités qui doivent éprouver l'empire. Au contraire, ils subiront les effets de la guerre ou de la famine tout comme les

---

[6] Texte cité dans Pierre PRIGENT. *La fin de Jérusalem*, Neuchâtel, 1969, p. 65.

incroyants. Mais s'ils tiennent ferme dans leur persévérance, même jusqu'au martyre, leur Seigneur les fera sortir victorieux de l'épreuve et les gardera d'être condamnés avec le monde. Pour le chrétien, souffrance n'est pas synonyme de châtiment.

La vision du chapitre 7 nous fournit une représentation imagée de cette même promesse. Là, Dieu fait marquer les 144 000 de son sceau pour les préserver d'être jugés avec le monde dans la grande épreuve ; et pourtant, ils doivent traverser celle-ci (7.14). L'idée rejoint celle que Jésus exprime dans sa prière pour ses disciples : *« Je ne te demande pas de les ôter du monde, mais de les garder du Mauvais. » (Jean 17.15.)*

verset 3.11

Je viens bientôt. Cet avènement proche se manifestera sans doute par les jugements qui commenceront à frapper les persécuteurs. Cette note d'imminence anime tout le livre. **Tiens ferme ce que tu as, pour que nul ne te prenne ta couronne.** Jusqu'ici, l'Église de Philadelphie a supporté les épreuves sans renier la foi. Aussi n'a-t-elle qu'à persévérer dans sa ligne pour affermir sa possession de la vie éternelle. Il existe toujours le danger de succomber aux pressions extérieures et de laisser échapper la récompense promise.

Conclusion : 3.12-13

verset 3.12

Le vainqueur, j'en ferai une colonne dans le temple de mon Dieu, il n'en sortira jamais plus. Dans ce pays sujet aux séismes, les adorateurs d'idoles avaient plus d'une fois senti trembler la terre et vu s'écrouler les colonnes de leurs temples. À de tels moments, il n'y avait qu'une chose à faire : se sauver au plus vite. Mais le temple de Dieu, c'est-à-dire l'Église (Ép 2.21-22 ; 1 Co 3.16-17 ; 1 P 2.5-9) ne s'écroulera jamais quoi qu'il arrive dans le domaine physique[7]. Les fidèles y jouiront d'une communion indestructible avec leur Dieu. Les vainqueurs deviendront des colonnes dans ce temple, telles que Pierre, Jacques et Jean (Ga 2.9). Par leur maturité et stabilité spirituelles, ces chrétiens éprouvés aideront à soutenir l'édifice.

Le vainqueur sera consacré par une triple inscription marquant son appartenance à Dieu, à la nouvelle Jérusalem et au Christ. **Et j'inscrirai sur lui le nom de mon Dieu.** Israël prétendait être encore le peuple élu et l'unique porteur du nom divin. Par ce geste, Dieu nous rappelle qu'il a répudié définitivement le système mosaïque et qu'il a maintenant un nouveau peuple.

Deuxième inscription : **et le nom de la cité de mon Dieu, la Jérusalem nouvelle qui descend du ciel d'auprès de mon Dieu.** L'ancienne Jérusalem, celle de la Judée, avait cessé depuis plus de quarante ans d'être la cité de Dieu. Elle avait cruellement rejeté son Messie, et Dieu l'avait détruite, elle et son temple. Il y avait maintenant une nouvelle Sion :

---

[7] McGuiggan, p. 67.

l'Église, bénéficiaire d'une nouvelle alliance (Ga 4.21-26). Le fait que la nouvelle Jérusalem descende du ciel montre son origine divine. C'est une cité bâtie « sans le secours d'aucune main », une cité dont Dieu lui-même est l'architecte et le constructeur.

Troisième inscription : **et mon nom nouveau.** Il s'agit sans doute d'un des noms du Christ qui expriment sa qualité de vainqueur : Seigneur (Ph 2.9-11), Roi des rois et Seigneur des seigneurs (Ap 19.16), Parole de Dieu (Ap 19.13). La réception de ce nom implique pour le vainqueur une nouvelle communion, plus intime, avec le Vainqueur par excellence.

verset 3.13
Celui qui a des oreilles, qu'il entende ce que l'Esprit dit aux Églises.

La lettre à l'Église de Laodicée : 3.14-22

Adresse : 3.14

verset 3.14
À l'ange de l'Église qui est à Laodicée, écris. Située au carrefour de plusieurs grandes routes commerciales, Laodicée était une ville relativement riche et célèbre. Une de ses principales industries était la préparation de laines noires lustrées, avec lesquelles on fabriquait des étoffes, des tapis et des vêtements de luxe. La ville abritait de nombreuses banques, vantées par Cicéron. L'aisance des Laodicéens leur permit, après un tremblement de terre en 61, de rebâtir leur ville sans recourir à l'aide pécuniaire de Rome que toutes les grandes cités d'Asie avaient toujours acceptée en pareil cas. Laodicée possédait aussi une école de médecine célèbre où on soignait en particulier les maladies des yeux. On y fabriquait un collyre qui était tiré d'une pierre et qu'on exportait dans tout le monde romain. Les formules de la lettre font allusion à ces diverses circonstances locales.

L'apôtre Paul mentionne l'assemblée de Laodicée dans son épître aux Colossiens (2.1 ; 4.13-16). Il semble qu'elle avait des rapports fraternels étroits avec ses voisines de Colosses et d'Hiérapolis.

Jésus se donne trois titres qui s'opposent très nettement au caractère des Laodicéens. **Ainsi parle l'Amen.** Le mot hébreu *amen* sert de formule solennelle d'affirmation : « C'est vrai ! C'est ferme ! » Prononcé pour ratifier une parole ou prendre un engagement, il marquait une prise de position claire, nette et irrévocable. Ce nom contraste avec l'indifférence et le manque de conviction de cette assemblée.

Deuxième titre : **le Témoin fidèle et véritable.** Ces qualités avaient amené Antipas au martyre (2.13), mais on ne pouvait guère s'attendre à une telle force de volonté chez les Laodicéens. Ceux-ci n'avaient même pas assez de zèle pour rendre témoignage aux vérités qu'ils avaient reçues au sujet du Christ. Ils ne prenaient pas une position nette et distinctive face au monde ambiant.

Le troisième titre, **le Principe de la création de Dieu,** rappelle aux Laodicéens suffisants, qui se vantaient de s'être enrichis et de n'avoir besoin

de personne, de quelle source venaient tous leurs biens. Le mot grec traduit « principe », *archè*, signifie « ce qui marche en avant, commencement, chef ». Il ne faut pas l'interpréter dans le sens de « première créature », mais plutôt dans le sens de « source créatrice et souveraine ».

Le même titre apparaît dans Colossiens 1.18 (où l'on traduit « commencement »). Là, l'apôtre Paul présente le Christ comme le créateur et donc comme le chef de toutes choses (Col 1.15-18). Il en est de même dans l'Apocalypse, qui accouple deux fois les termes « commencement » *(archè)* et « fin », appliquant le titre ainsi formé une fois à Dieu (21.6), l'autre fois à Jésus (22.13). Cette désignation composée sert à affirmer l'action souveraine du Dieu créateur sur toute la succession des événements historiques. Les faibles et misérables créatures qu'étaient les Laodicéens faisaient preuve d'une présomption et d'une ingratitude incroyables en attribuant à eux-mêmes l'origine de leur prospérité.

Examen de la situation spirituelle de l'Église : 3.15

verset 3.15

Je sais tes œuvres : tu n'es ni froid ni bouillant. L'état spirituel des chrétiens de Laodicée se situait entre la froideur de l'incroyance et la chaleur d'une vie ardente pour le Christ. Leur tiédeur venait sans doute d'un manque de conviction et du désir de ne pas apparaître comme des fanatiques devant le monde.

Que n'es-tu froid ou bouillant ! Jésus préférerait-il vraiment que les Laodicéens soient froids plutôt que tièdes, ou bien s'exprime-t-il ainsi simplement pour souligner la gravité de leur condition ? Je ne suis pas certain. Pierre dit au sujet des apostats qui retournent aux souillures du monde : *Car il aurait mieux valu pour eux ne pas avoir connu le chemin de la justice que, l'ayant connu, de s'être détournés du saint commandement qui leur avait été transmis. (2 Pierre 2.21.)* De même, les Laodicéens ne pouvaient pas plaider l'ignorance. Il aurait mieux valu pour eux aussi ne s'être pas engagés dans une vie d'obéissance que, s'y étant engagés, de tomber dans l'indifférence, la médiocrité et la compromission.

Appel à la repentance : 3.16-20

verset 3.16

Mais parce que tu es tiède, et non froid ou bouillant, je vais te vomir de ma bouche. Cette menace, la plus terrible des sept lettres, contient peut-être une allusion aux sources thermales de la région. Leurs eaux, apportées par un aqueduc à Laodicée, convenaient parfaitement aux baignades, mais leur tiédeur les rendait imbuvables et provoquait le dégoût.

verset 3.17

Voici les symptômes de cette tiédeur. **Parce que tu dis : je suis riche, je me suis enrichi, je n'ai besoin de rien.** Cette Église croyait se suffire à elle-même. Peut-être mettait-elle toute sa confiance dans ses ressources

matérielles. Peut-être s'imaginait-elle posséder toutes les qualités spirituelles au point de ne plus avoir besoin du Seigneur. Quoi qu'il en soit, elle avait oublié la parole prononcée par Jésus à ses disciples : *« Car en dehors de moi vous ne pouvez rien faire. » (Jean 15.5.)* Ainsi, la vantardise des Laodicéens manifestait une présomption sans bornes. Devant celui qui possède le monde entier et tout ce qu'il renferme, ils prétendaient s'être enrichis ! Devant celui qui dispense tout don excellent et tout bienfait spirituel, ils disaient : « Nous n'avons besoin de rien ! »

La réalité était tout autre : **et que tu ne sais pas que tu es misérable, pitoyable, pauvre, aveugle et nu.** Alors que l'Église de Smyrne, dans sa pauvreté, possédait la vraie richesse, l'inverse vaut pour Laodicée. Se croyant riche et bénie, elle était en réalité un objet de pitié.

verset 3.18

L'exhortation continue en reprenant figurativement trois éléments de la vie commerciale de la ville : **je te conseille d'acheter chez moi de l'or purifié au feu pour t'enrichir.** Les chambres fortes des banques laodicéennes recelaient beaucoup d'or, mais cet or-ci ne s'acquérait que chez le Seigneur. Jésus pense peut-être ici à une foi affinée, passée par le creuset de l'adversité (1 P 1.7).

Deuxième achat nécessaire : **et des vêtements blancs pour te couvrir et que ne paraisse pas la honte de ta nudité.** Les vêtements de laine noire fabriqués à Laodicée couvraient le corps mais ne pouvaient pas dissimuler la nudité déshonorante de l'âme. Pour cela, il fallait des vêtements blancs, symbole peut-être des bonnes œuvres (19.8).

Quant au collyre célèbre inventé par l'école de médecine laodicéenne, il n'agissait nullement sur l'aveuglement qui ne perçoit ni les réalités divines ni sa propre misère. Pour recouvrer la vue spirituelle, l'Église doit recourir à un remède divin : **et un collyre pour oindre tes yeux et recouvrer la vue.**

verset 3.19

Moi, tous ceux que j'aime, je les reprends et les corrige. La correction est un signe de l'amour du Christ pour les siens. C'est ainsi que Dieu forme notre caractère afin de nous faire participer à sa sainteté (Hé 12.10). Au lieu de se rebiffer contre la discipline divine, le chrétien devrait la désirer ardemment et en être reconnaissant. Tant que le Seigneur peut encore nous reprendre, nous ne sommes pas perdus[8]. C'est lorsque nous dédaignons toutes ses réprimandes que nous risquons de subir le châtiment le plus terrible : il nous livre à nos propres conseils.

Sois donc fervent et repens-toi ! L'ardeur s'oppose diamétralement à la tiédeur reprochée et implique que les Laodicéens devraient revenir à une obéissance inconditionnelle. Ils devraient prendre position publiquement et tenir ferme, quoi que cela puisse leur coûter.

---

[8] H. LILJE. *L'Apocalypse, le dernier livre de la Bible*, Paris, 1959, p. 105.

verset 3.20
Voici, je me tiens à la porte et je frappe. On s'est souvent servi de ce verset pour appeler les non-chrétiens à la conversion. Une telle interprétation ne fait pas violence au texte lui-même. On notera cependant que l'application originelle de l'image vise des croyants tièdes et satisfaits d'eux-mêmes qui avaient pour ainsi dire exclu le Christ de leur vie. Par des exhortations à la repentance, Jésus cherche patiemment à y être réadmis et à renouer des rapports affectueux.

Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui et je prendrai la Cène avec lui et lui avec moi. Celui qui sortira de sa tiédeur connaîtra la joie de reprendre avec son Maître une communion spirituelle intime.

Conclusion : 3.21-22

verset 3.21
Le vainqueur, je lui donnerai de siéger avec moi sur mon trône, comme moi aussi j'ai remporté la victoire et suis allé siéger avec mon Père sur son trône. Par une obéissance jusqu'à la mort, Jésus devint vainqueur et entra dans son règne messianique sur toutes choses. Il a donc déjà commencé à exercer son autorité royale. Ici, il promet de partager cette autorité avec tout chrétien fidèle et obéissant. On dit généralement que cette promesse vise uniquement l'avenir. Ceci ne s'impose nullement. Le règne du Christ, étant déjà commencé, devient dès ici-bas celui du chrétien qui est en communion avec lui[9]. (Voir commentaire sur 1.9 et 2.26-27.)

verset 3.22
Celui qui a des oreilles, qu'il entende ce que l'Esprit dit aux Églises. Nous avons pris soin de placer ces lettres dans le contexte des situations locales auxquelles elles avaient trait. Mais n'oublions pas qu'à travers ces messages, l'Esprit de Dieu continue encore aujourd'hui à nous parler.

---

[9] Pierre PRIGENT. *Et le ciel s'ouvrit*, p. 79.

Chapitre 4

La visite du ciel : 4.1
La vision du trône : 4.2-3
La cour céleste : 4.4-8
- Les vingt-quatre anciens autour du trône : 4.4
- Les éclairs, les voix et les tonnerres sortant du trône : 4.5a
- Les sept lampes devant le trône : 4.5b
- La mer de verre devant le trône : 4.6a
- Les quatre êtres vivants autour du trône : 4.6b-8

Louanges adressées à l'occupant du trône : 4.9-11

La vision des chapitres 1-3 nous a montré la situation spirituelle des sept assemblées d'Asie au temps de Vespasien. Nous abordons maintenant la partie principale de ce livre (chapitres 4-22), qui raconte la victoire de l'Église sur son adversaire : Satan agissant par l'intermédiaire de l'Empire romain.

Des visions terrifiantes et des événements dramatiques vont remplir les chapitres suivants. Au cours de la lutte qu'ils doivent soutenir contre Rome, les saints auront lieu de s'inquiéter. Ils ont donc besoin, avant de plonger leurs regards dans l'avenir, d'être rassurés. Voilà justement l'objet des chapitres 4-5 : inculquer la conviction qu'aussi désespérée que paraisse la situation, le déroulement des événements est entièrement commandé par le Dieu tout-puissant et son Christ.

Cette vision inaugurale comporte deux parties nettement distinguées. La scène du trône (chapitre 4) montre Dieu régnant au ciel en souverain maître de l'univers. Ce n'est pas en Italie que siège celui qui détient le pouvoir absolu sur le monde ! La vision de l'Agneau (chapitre 5) montre le Christ associé à la royauté divine et recevant le pouvoir d'exécuter les jugements de Dieu contre le persécuteur. Le thème du chapitre 4 est celui du Créateur tout-puissant auquel aucun ennemi ne saurait résister. Le thème du chapitre 5 est celui du Rédempteur qui prend en mains la conduite de l'histoire, et cela pour le bien de son peuple. Pris ensemble, ces deux chapitres rappellent aux chrétiens que c'est à Dieu et à l'Agneau que l'on doit rendre un culte et non pas à quelque chef terrestre arrogant.

N'oublions pas que nous entrons maintenant en pleine vision apocalyptique et que Jean ne cherche pas à nous donner une description littérale du ciel. Les divers éléments du décor céleste ne sont que des images qui doivent se traduire en idées. Ils ne correspondent pas nécessairement à des réalités tangibles ou sensibles.

La visite du ciel : 4.1

verset 4.1
Après cela je vis : Une porte était ouverte dans le ciel. Le ciel s'ouvre devant Jean, comme devant Ézéchiel (Éz 1.1), pour qu'il reçoive les révélations divines qu'il doit transmettre. Bien qu'il ait pu voir une vraie porte, on ne doit pas en conclure que celle-ci existe littéralement. Son apparition sert simplement à nous signaler que Dieu va donner à Jean accès aux secrets divins.

Et la première voix que j'avais entendue me parler, telle une trompette, dit : Monte ici. Il est bien possible que Jean ait été transporté corporellement au ciel. Mais étant donné que ses autres déplacements (dans le désert, 17.3 ; ou sur une haute montagne, 21.10) et ses autres gestes (par exemple, l'acte de manger le petit livre, 10.10 ; ou de mesurer le temple, 11.1) ne se sont réalisés qu'à l'intérieur de la vision, on peut conclure qu'il n'est pas monté physiquement à un ciel localisé.

Si, en effet, certaines scènes de l'Apocalypse ont pour théâtre le ciel, c'est-à-dire la demeure de Dieu par opposition à la terre des hommes, c'est plus pour exprimer des vérités ayant trait à la vie présente que pour dépeindre le monde de l'au-delà. Nous reviendrons plus loin à cette idée. Ici, Jean monte en vision au ciel pour souligner sa connaissance directe et l'origine divine de son message. Le prophète va maintenant apprendre les événements qui, suivant l'indication de 1.1, doivent « arriver bientôt » : **et je te montrerai ce qui doit arriver ensuite[1].**

La vision du trône : 4.2-3

verset 4.2
Aussitôt je fus saisi par l'Esprit. Et voici, un trône se dressait dans le ciel. Le trône de Dieu domine toutes les visions de l'Apocalypse ; il va y apparaître une quarantaine de fois. Il est manifeste que dans la vision Jean aperçoit un vrai siège. Mais il est tout aussi évident que ce « meuble » a valeur de symbole et qu'il sert simplement à évoquer l'autorité royale de Dieu qui règne irrésistiblement sur toute la création.

Ce trône se situe au ciel, le monde de Dieu, pour suggérer la souveraineté divine sur les royaumes humains. Il était réconfortant pour l'Église persécutée de savoir qu'au dessus du trône des empereurs, il y a celui de Dieu[2]. Il n'y a pas d'autorité qui ne vienne de Dieu (Rm 13.1) ; le

---

[1] De nombreux auteurs futuristes voient dans cette invitation céleste une allusion à l'enlèvement de l'Église sept ans avant le retour de Jésus. Rien dans ce verset ne permet une telle interprétation. Celle-ci convient peut-être à un schéma prophétique préconçu qu'on essaie d'imposer au texte, mais ne saurait guère être déduite du texte lui-même. Car celui-ci indique clairement le but de l'ascension de Jean en vision. Le prophète doit monter au ciel pour apprendre ce qui doit arriver bientôt afin de le faire connaître, lors de son « retour » sur terre, aux membres des sept Églises d'Asie (1.1 ; 22.16).

[2] Étienne CHARPENTIER. « Au fil de l'Apocalypse » dans *Une lecture de l'Apocalypse* (Cahiers Évangile, 11), Paris, 1975, p. 23.

Très-Haut domine sur toute royauté humaine. Voilà la leçon que Nabuchodonosor a apprise dans Daniel 4.

De nombreux passages placent le trône de Dieu dans un ciel localisé et nettement distingué de la terre (1 R 22.19 ; Ps 11.4 ; 103.19 ; És 66.1 ; Mt 5.34 ; Hé 8.1). Mais le langage imagé de la Bible assimile souvent la notion du ciel en tant que monde situé au-delà et au-dessus du nôtre à la notion du ciel en tant que « lieu » où Dieu demeure et règne avec son peuple sur la terre. Dieu exerce son pouvoir non seulement depuis un palais lointain et inaccessible, mais aussi dans son peuple et au milieu de lui.

Parlant du temple, sa Maison, Dieu dit : *« Fils d'homme, c'est l'emplacement de mon trône et la place de mes pieds ; c'est là que j'habiterai, au milieu des fils d'Israël, pour toujours. » (Ézéchiel 43.7.)* Les écrivains inspirés comparent souvent le Saint des saints du temple à une salle de trône et l'arche de l'alliance au siège royal de Dieu (Nb 7.89 ; 1 S 4.4 ; 2 S 6.2 ; Ps 80.1-2 ; 99.1 ; És 37.16). Plus loin dans l'Apocalypse (22.1-5), nous verrons le trône de Dieu placé au milieu de la nouvelle Jérusalem qui représente l'Église.

Tout ceci nous avertit de ne pas trop localiser et concrétiser les images célestes que nous verrons dans ce livre. Retenons plutôt l'idée que le ciel n'est pas essentiellement un lieu où l'on va, mais un état de communion avec Dieu. Le chrétien n'a pas besoin d'attendre l'éternité dans l'au-delà pour jouir de cette communion et pour participer au règne de Dieu. Déjà citoyen et habitant du ciel (Ph 3.20 ; Ap 12.12 ; 13.6), le fidèle siège dès à présent dans les lieux célestes en Christ.

Remarquons dans cette même ligne de pensée que si les visions présentent le ciel tout d'abord comme une salle de trône, elles disposent le décor céleste d'après le modèle fourni par le temple de l'Ancienne Alliance. Nous apprendrons que le trône se trouve à l'intérieur d'un temple (7.15) où figure un Saint des saints (15.5) avec son arche de l'alliance (11.9) et ses chérubins (4.6b-8) ; les vingt-quatre classes de sacrificateurs (4.4) ; le chandelier à sept lampes (4.5) ; la cuve de bronze (4.6a) ; l'autel des holocaustes (6.9) ; et l'autel des parfums (8.3). Il est vrai que Dieu trône au ciel (le « lieu »), mais il est également vrai qu'il siège dans l'Église, son temple, et qu'il exerce sa souveraineté avec et parmi ses fidèles sur la terre.

Et, siégeant sur le trône, quelqu'un. Ce quelqu'un n'était ni Satan ni César, car ni l'un ni l'autre ne possédaient l'autorité suprême sur le monde. C'est Dieu lui-même : pas un vieillard tremblotant avec une barbe blanche, pas le petit « bon Dieu » avec lequel on s'arrange toujours, mais le Roi tout-puissant.

verset 4.3

Celui qui siégeait avait l'aspect d'une pierre de jaspe et de sardoine. Le prophète n'essaie pas de décrire Dieu sous forme humaine. Il se contente de suggérer l'éclat de la présence divine en évoquant le scintillement des plus belles pierres précieuses. On ne peut pas identifier avec certitude les deux gemmes citées, car les noms donnés aux pierres dans l'Antiquité ne correspondent pas toujours à leur appellation moderne. D'après Pline et

Apocalypse 21.11, le jaspe d'alors était une pierre précieuse translucide comme du cristal. La sardoine correspond peut-être à notre cornaline, une gemme rouge transparente.

Une gloire nimbait le trône de reflets d'émeraude. Cette description évoque un arc-en-ciel autour du trône. Depuis le déluge (Gn 9.8-17), l'arc-en-ciel marque la miséricorde du juge divin et sa fidélité aux alliances qu'il traite avec les hommes. Comme dans la vision d'Ézéchiel (1.28), sa présence ici atteste que Dieu, même quand il se manifeste dans sa puissance terrifiante pour juger le monde, reste favorable à son peuple. Le signe de sa bienveillance l'entoure même sur son trône judiciaire.

La cour céleste : 4.4-8

Les vingt-quatre anciens autour du trône : 4.4

L'identification de ces personnages a donné matière à beaucoup de discussions. Considérons l'une après l'autre chacune des cinq données que fournit ce verset pour voir si nous pouvons aboutir à une conclusion.

verset 4.4

Autour du trône vingt-quatre trônes, et, sur ces trônes, vingt-quatre anciens siégeaient. On peut dégager trois indices de cette partie du verset. Premièrement, ces personnages siègent sur des trônes autour du trône divin et sont ainsi associés au règne de Dieu sur le monde. Jean a déjà souligné la royauté des membres fidèles de l'Église (1.6) ; et dans les sept lettres, Jésus a deux fois promis au chrétien vainqueur un pouvoir et un trône royaux (2.26-27 ; 3.21).

Deuxièmement, ils sont vingt-quatre, chiffre qui correspond au nombre des classes sacerdotales qui servaient dans le culte du temple (1 Ch 24.4-19) et au nombre des classes de chantres lévites (1 Ch 25.1-31). Le chiffre 24 était donc celui de l'organisation du culte et indique symboliquement le caractère sacerdotal des anciens de l'Apocalypse. D'ailleurs, ceux-ci, munis de harpes et d'encensoirs, remplissent un rôle plutôt sacerdotal (Ap 5.8). Ils sont donc prêtres aussi bien que rois.

Troisièmement, le nom même d'anciens *(presbyteros)* évoquerait à l'esprit des lecteurs chrétiens les évêques responsables des Églises locales.

Quatrièmement, les anciens sont **vêtus de blanc**. Dans l'Apocalypse, seuls les fidèles portent des vêtements blancs. Ceux-ci indiquent la sainteté, la victoire et la joie des vainqueurs (3.4-5).

Cinquièmement : **et, sur leurs têtes des couronnes d'or.** Non pas des couronnes de rois mais des couronnes de vainqueurs *(stephanos)*. L'Apocalypse attribue ces couronnes deux fois aux chrétiens qui surmontent victorieusement leurs épreuves (2.10 ; 3.11).

Tous ces indices nous amènent à conclure que les vingt-quatre anciens représentent l'Église chrétienne, apparaissant comme un sacerdoce royal auprès de Dieu. Jésus réunit dans sa personne la dignité sacerdotale et la royauté. En lui, les disciples participent par grâce à ce que, lui, il a reçu par mérite.

Les éclairs, les voix et les tonnerres sortant du trône : 4.5a

verset 4.5a
Du trône sortaient des éclairs, des voix et des tonnerres. Dans l'imagerie de l'Apocalypse, ces trois phénomènes exaltent la puissance de Dieu et accompagnent les manifestations de sa colère (8.5 ; 11.19 ; 16.18). Ils inspirent la terreur chez les coupables mais émeuvent profondément ceux qui ont mis leur confiance en lui.

Les sept lampes devant le trône : 4.5b

verset 4.5b
Sept lampes ardentes brûlaient devant le trône, ce sont les sept esprits de Dieu. Cette image rappelle le chandelier d'or qui devait rester continuellement allumé dans le saint lieu, devant le Saint des Saints où trônait Dieu. *Tu lui feras des lampes, au nombre de sept ; on allumera les lampes de manière à éclairer l'espace qui est devant lui. (Exode 25.37.)* Les lampes du chandelier étaient les porte-lumières destinés à illuminer tout le sanctuaire. Chez Jean, elles représentent le Saint-Esprit, celui qui révèle et qui voit tout (Ap 5.6). Le Dieu qui siège sur le trône a constamment à sa disposition toute la sagesse et toute la connaissance de l'Esprit omniscient[3].

La mer de verre devant le trône : 4.6a

verset 4.6a
Devant le trône, comme une mer limpide, semblable à du cristal.
Puisque nous avons dans cette scène un décor modelé d'après le temple, il faut sans doute chercher l'origine de cette image dans la cuve de bronze (2 Ch 4.2-6). Appelé « Mer de fonte » à cause de ses grandes dimensions (2,50 m de hauteur, 5m de diamètre, capacité de 50 000 litres), ce vaste bassin était placé entre l'autel des holocaustes et la porte du sanctuaire. Il servait aux ablutions de purification que les sacrificateurs devaient, sous peine de mort, accomplir avant d'entrer dans la présence de Dieu manifestée dans le lieu saint (Ex 30.17-21). Ainsi, la Mer de fonte marquait la séparation entre le Dieu parfaitement saint et les hommes pécheurs qui ne pouvaient s'approcher de lui sans avoir d'abord lavé leurs souillures. La mer de verre exprime ici la même idée : la transcendance du Dieu saint et inaccessible.

Les quatre animaux autour du trône : 4.6b-8

verset 4.6b
Au milieu du trône et l'entourant, quatre animaux. Il n'y a pas de doute sur l'identité de ces créatures. Ce sont les quatre chérubins d'Ézéchiel

---

[3] Jim McGuiggan. *The Book of Revelation*, West Monroe, 1976, pp. 80-81

(1.4-28) auxquels on a attribué certains traits des séraphins d'Ésaïe (6.2-6). Il ne faut pas confondre, soit dit en passant, ces chérubins et les petits anges à tête d'enfant représentés dans certaines œuvres d'art. Car il s'agit dans la Bible d'êtres angéliques dont la description provoque stupeur et frayeur. Les Écritures les dépeignent comme les gardes du corps de Dieu et les défenseurs de sa sainteté. Ils veillent à ce que rien d'impur ne vienne souiller le sanctuaire divin et ils exécutent les jugements de Dieu contre les impies. Ils font respecter la distance qui sépare le Dieu saint et l'homme pécheur.

Regardons quelques textes qui montrent les chérubins remplissant leurs fonctions. Ils apparaissent pour la première fois dans le récit de la chute. *Ayant chassé l'homme, il posta les chérubins à l'orient du jardin d'Éden avec la flamme de l'épée foudroyante pour garder le chemin de l'arbre de vie. (Genèse 3.24.)* Dans le livre de l'Exode, Dieu ordonne à Israël de tisser des chérubins dans le voile séparant l'homme de la présence divine. *Puis tu feras un voile de pourpre violette, pourpre rouge, cramoisi éclatant et lin retors ; on y fera des chérubins artistement travaillés. Et le voile marquera pour vous la séparation entre le lieu saint et le lieu très saint. (Exode 26.31, 33.)* Les sacrificateurs ne pouvaient entrer dans le sanctuaire sans passer d'abord par les chérubins et sans apporter le sang d'une victime animale innocente pour expier les péchés du peuple.

Les chérubins montaient la garde même à l'intérieur du Saint des saints. On y en trouve deux, faits d'or et disposés face à face aux extrémités du propitiatoire, le couvercle de l'arche de l'alliance (Ex 25.18-20). S'inclinant au-dessus du propitiatoire, ils avaient la face tournée vers l'arche et les deux tables de la loi qu'elle contenait. Cette loi, expression de la sainteté de Dieu, que les hommes transgresseraient sans cesse. S'il n'y avait eu le sang innocent répandu sur le propitiatoire, ces défenseurs de la sainteté divine auraient réclamé que la justice soit immédiatement exécutée à l'encontre des coupables[4].

Notons aussi que les ailes étendues des deux chérubins formaient un trône pour Dieu, qui dit à Moïse : *« Là, je te rencontrerai et, du haut du propitiatoire, d'entre les deux chérubins situés sur l'arche de la charte. » (Exode 25.22.)* Cette image se trouve encore ailleurs dans la Bible. Par exemple : *Le Seigneur est roi : Que les peuples tremblent ! Il siège sur les chérubins : que la terre frémisse ! (Psaume 99.1.)* (Voir Nb 7.89 ; 1 S 4.4 ; 2 S 6.2 ; Ps 80.2 ; És 37.16).

L'Écriture associe les chérubins à l'exécution de la vengeance divine. Le livre des Chroniques (1 Ch 28.18) les appelle « le char ». David décrit ainsi l'intervention du Seigneur contre ses ennemis : *Sur le char du chérubin il s'envola, planant sur les ailes du vent. (Psaume 18.11.)* Mais ce sont les visions d'Ézéchiel (1.4-28 ; 10.1-22) qui fournissent la description (symbolique, bien entendu) la plus détaillée des chérubins. Là, ils forment avec leurs roues le char de guerre de Dieu et une sorte de trône mobile. Ils forment le véhicule terrifiant que prend le Seigneur pour venir en jugement

---

[4] McGuiggan, p. 81.

contre la Jérusalem infidèle. Plus loin dans l'Apocalypse, nous verrons les êtres vivants participer à l'exécution des châtiments divins contre l'Empire romain (6.1, 3, 5, 7 ; 15.7).

Tout comme les roues d'Ézéchiel (1.18 ; 10.12), les quatre animaux sont **couverts d'yeux par-devant et par-derrière.** Ces yeux dont ils sont constellés (de façon difficilement compréhensible, 5.8) symbolisent leur vigilance et leur capacité de détecter toute transgression, toute atteinte à la justice de Dieu. Rien ne leur échappe. Voilà de quoi dégriser les impies et rassurer les saints.

verset 4.7

Le premier animal ressemblait à un lion, le deuxième à un jeune taureau, le troisième avait comme une face humaine, et le quatrième semblait un aigle en plein vol. Chez Ézéchiel (1.10), chaque chérubin a ces quatre faces, tandis qu'ici chacun n'en a qu'une. Ce sont quand même les mêmes êtres. Ces différences de forme doivent nous avertir que si les chérubins existent réellement, les traits sous lesquels ils apparaissent dans la vision sont symboliques. On ne doit pas s'attendre à trouver au ciel des anges constitués physiquement selon la description donnée ici.

L'aspect animal des chérubins indique leur puissance redoutable pour exécuter les jugements de Dieu. Le lion est, parmi les bêtes sauvages, le roi des prédateurs. Le veau, c'est-à-dire le jeune taureau, symbolise chez les anciens la force et la virilité et représente le plus puissant des animaux domestiques. L'homme, le plus malin de toutes les créatures, fait contrepoids au caractère animal des chérubins et indique qu'il n'y a rien d'irrationnel ou de bestial dans leur activité. L'aigle est le roi des oiseaux de proie.

Êtres angéliques particulièrement élevés, les chérubins, comme le suggère leur aspect, n'en sont pas moins des créatures et des serviteurs de Dieu. Un commentaire rabbinique sur les quatre créatures qui représentent les chérubins dit : « Tous ont reçu une autorité, la grandeur leur a été accordée, et pourtant ils sont sous le char de Celui qui est Saint[5]. »

verset 4.8

Les quatre animaux avaient chacun six ailes couvertes d'yeux tout autour et au-dedans. Munis de nombreux yeux pour la vigilance et de six ailes pour la rapidité, les chérubins possèdent les qualités nécessaires à l'accomplissement de leur tâche au service de Dieu. **Ils ne cessent jour et nuit de proclamer : Saint, saint, saint, le Seigneur, le Dieu tout-puissant, Celui qui était, qui est et qui vient !** Les chérubins se préoccupent sans cesse de la sainteté de Dieu. Ils s'appliquent constamment à la défendre et à la manifester. Voilà pourquoi ils entonnent le « trois fois saint » (És 6.3).

---

[5] *Midrash R. Shemoth*, 23, sur Exode 15.1.

Louanges adressées à l'occupant du trône : 4.9-11

verset 4.9
Et chaque fois que les animaux rendaient gloire, honneur et action de grâce à celui qui siège sur le trône, au Vivant pour les siècles des siècles, c'est-à-dire sans cesse jour et nuit,

verset 4.10
les vingt-quatre anciens se prosternaient devant celui qui siège sur le trône, ils adoraient le Vivant pour les siècles des siècles et jetaient leurs couronnes devant le trône en disant. Cette scène, difficile à concevoir littéralement, suggère un culte rendu sans interruption à Dieu par les anges et par l'Église. En jetant leurs couronnes de vainqueur devant le trône, les rachetés manifestent leurs gratitude et soumission envers Dieu et reconnaissent humblement qu'ils lui doivent tout.

verset 4.11
Tu es digne, Seigneur notre Dieu, de recevoir la gloire, l'honneur et la puissance. Sous peu, Domitien adjoindra au culte impérial des titres tels que « saint », « gloire de la terre », « puissance », « notre seigneur et dieu », « seigneur de la terre ». Quiconque reconnaît le droit exclusif de Dieu à ces honneurs ne saurait les rendre à de simples hommes, même à des hommes aussi puissants que les maîtres de l'Empire romain. On pose déjà les fondements d'un refus absolu du culte romain par l'Église.

Car c'est toi qui créas toutes choses ; tu as voulu qu'elles soient, et elles furent créées. Essentiellement, cette louange célèbre Dieu comme créateur et gouverneur souverain du monde. Dieu a créé toutes choses. Même l'Empire romain devait son existence à Dieu. Même l'Empire romain n'échappait pas à sa volonté et à son pouvoir sans commune mesure avec les puissances humaines. Puis qu'il en est ainsi, les chrétiens n'ont pas à paniquer.

Le chapitre 4 nous présente un Roi tout-puissant qui, trônant au milieu de son Église, règne sur l'univers. Les membres de l'Église apparaissent comme des rois et des prêtres portant les vêtements des vainqueurs. Entouré par la puissance terrible des chérubins, ce Roi divin dispose de toute la connaissance infinie de l'Esprit. Les hommes sur la terre peuvent le blasphémer et le défier, mais ce sont ses mains qui sont aux commandes de l'histoire. C'est entre ses mains que nous sommes.

Chapitre 5

Le livre scellé : 5.1
La recherche d'un être digne d'ouvrir le livre : 5.2-4
La présentation de celui qui seul est digne d'ouvrir le livre : 5.5-7
Son identité annoncée par un ancien : 5.5
Son apparition comme l'Agneau immolé : 5.6
Sa réception du livre : 5.7
Les louanges rendues à l'Agneau : 5.8-14
Par les quatre êtres vivants et les vingt-quatre anciens : 5.8-10
Par d'innombrables anges : 5.11-12
Par toutes les créatures : 5.13
L'amen final : 5.14

La scène qui se déroule dans ce chapitre constitue la suite immédiate de la vision décrite au chapitre 4. Celle-ci nous a montré un trône occupé par le Créateur tout-puissant. La vision du chapitre 5 nous présente le Rédempteur qui est mort pour les siens et qui prend en main leur destinée. N'oublions pas que nous nous trouvons en pleine vision apocalyptique et qu'il ne faut pas exiger une cohérence rigide des images symboliques que nous y contemplons.

Le livre scellé : 5.1

verset 5.1
Et je vis, dans la main droite de celui qui siège sur le trône, un livre. Ce document a la forme d'un rouleau de papyrus et non d'un codex relié. On n'est pas réduit à conjecturer sur son contenu, car les visions suivantes décrivent ce qui se passe quand il est ouvert. Il ne fait pas de doute que le rouleau renferme la révélation, en images, de « ce qui doit arriver bientôt » (1.1 ; 4.1) : les persécutions qui attendent les saints, les décrets divins contre l'Empire romain persécuteur, la victoire totale de l'Église sur son oppresseur impitoyable.

Voilà justement ce que Jean veut connaître et ce vers quoi sont tournées les âmes à cette époque : l'avenir immédiat de l'Église et l'issue de sa lutte avec Rome. Notons que Dieu tient le livre dans sa main droite. Les événements que contient ce rouleau représentent les desseins arrêtés et la volonté souveraine de Dieu lui-même.

Le fait que ce livre est **écrit au-dedans et au-dehors,** c'est-à-dire au recto et au verso, indique qu'il contient la révélation de tous les desseins de Dieu dans l'affaire de Rome. Généralement, on n'écrivait que sur la face intérieure du papyrus. Si celui-ci est rempli des deux côtés, c'est peut-être

que le recto n'a pas été suffisant pour transcrire les nombreux jugements que Dieu va exécuter contre Rome !

Surtout, ce livre est **scellé de sept sceaux**, probablement des cachets de cire fixant l'extrémité de la feuille sur le reste du rouleau. Les sceaux sont au nombre de sept (chiffre de la plénitude et de la perfection) pour assurer la fermeture parfaite et le secret absolu. Personne ne peut lire le livre ni connaître son contenu.

La recherche d'un être digne d'ouvrir le livre : 5.2-4

verset 5.2
Et je vis un ange puissant qui proclamait d'une voix forte : Qui est digne d'ouvrir le livre et d'en rompre les sceaux ? L'appel lancé par cet ange est un procédé dramatique destiné à susciter la tension qui anime toute cette scène. Tous les chrétiens d'Asie s'inquiétaient au sujet des événements prochains, mais qui est digne d'ouvrir le livre et de les faire connaître ? La question n'a besoin d'être posée que pour faire ressortir plus tard la prééminence du Christ sur toutes les créatures.

On a nettement l'impression dans ce texte et par la suite que l'ouverture du livre implique plus qu'une simple lecture ou révélation de son contenu. Celui qui est trouvé digne d'ouvrir le livre ne se contentera pas de connaître les décrets divins sur l'avenir, il présidera aussi à leur exécution. Non seulement il révélera les événements en question, mais aussi il les déclenchera et dirigera leur déroulement. Les destinées des gens qui sont en cause dépendent de celui qui se présentera pour relever le défi de l'ange.

verset 5.3
Mais nul, dans le ciel, sur la terre ni sous la terre, n'avait pouvoir d'ouvrir le livre ni d'y jeter les yeux. Personne dans les trois parties du cosmos ne se trouve digne d'ouvrir le rouleau scellé : aucun ange du ciel, aussi puissant et élevé en dignité qu'il soit ; aucun homme vivant sur la terre, pas même le serviteur de Dieu le plus dévoué ; aucun saint d'autrefois, pas même le plus grand des patriarches ou des prophètes. L'expression « sous la terre » signifie le séjour des morts — le *shéol* ou l'*hadès* — que les anciens considéraient comme un lieu souterrain (Ép 4.9 ; Rm 10.7).

Cette mise en scène a pour but de préparer l'apparition de l'Agneau divin. Notons comment elle fait croître progressivement le suspense : la présentation du livre contenant un message capital mais secret ; le défi lancé par l'ange ; l'attente angoissée et le silence qui laissent croire à Jean que personne n'est habilité à ouvrir le livre.

verset 5.4
Je me désolais de ce que nul ne fût trouvé digne d'ouvrir le livre ni d'y jeter les yeux. Jean désire anxieusement savoir ce que l'avenir réserve aux communautés chrétiennes ; il veut connaître l'issue de la persécution romaine qui s'abattra bientôt sur elles. Non pas pour satisfaire une curiosité

oiseuse, mais afin de pouvoir transmettre aux saints un message de victoire et de réconfort face au colosse romain qui se retournera contre eux. En cet instant, il semble que le prophète et ses compagnons seront privés de cette connaissance. Il semble que le but dans lequel il a été ravi en vision au ciel ne se réalisera pas, qu'il ne verra pas ce qui doit arriver bientôt.

La présentation de celui qui seul est digne d'ouvrir le livre : 5.5-7

Son identité annoncée par un ancien : 5.5

verset 5.5
Mais l'un des anciens me dit. L'Apocalypse a été vécue en visions, puis écrite comme un drame antique[1]. Au cours de la « représentation », nous verrons certains personnages — un ange ou l'un des anciens — remplir des rôles secondaires, notamment pour fournir à Jean et aux lecteurs des renseignements ou des explications, ou simplement pour faire avancer l'action. Ces rôles ont une signification purement dramatique. Ici, un ancien intervient pour consoler Jean et les saints d'Asie : **Ne pleure pas !** et pour annoncer le Christ.

L'identité de celui-ci est définie par deux titres messianiques : **Voici, il a remporté la victoire, le lion de la tribu de Juda**. Cette image vient de la bénédiction prophétique que Jacob mourant prononça sur son fils.

> *« Juda, c'est toi que tes frères célébreront. Ta main pèsera sur la nuque de tes ennemis, les fils de ton père se prosterneront devant toi. Tu es un lionceau, ô Juda, ô mon fils, tu es revenu du carnage ! Il a fléchi le genou et s'est couché tel un lion et telle une lionne, qui le fera lever ? Le sceptre ne s'écartera pas de Juda, ni le bâton de commandement d'entre ses pieds jusqu'à ce que vienne celui auquel il appartient et à qui les peuples doivent obéissance. » (Genèse 49.8-10.)*

Cette prédiction annonce tout d'abord la vocation royale de la tribu de Juda en Israël et commença à se réaliser avec l'intronisation de David. Elle a aussi un sens messianique et préfigure le règne du Christ, originaire de la tribu de Juda (Hé 7.14), sur Israël et sur les nations. L'image du lion, considéré comme le roi des animaux et le plus redoutable des prédateurs, exprime sa puissance et sa majesté royale.

Le deuxième titre messianique, **le rejeton de David**, reprend le langage de l'oracle d'Ésaïe : *Un rameau sortira de la souche de Jessé, un rejeton jaillira de ses racines. (Ésaïe 11.1.)* (Voir aussi És 11.10 ; Rm 15.12 ; Ap 22.16.) Ce texte compare la maison royale de David (dont Jessé était le père) à un arbre qu'on a coupé, mais dont il reste les racines et la souche. Le rameau qui sort de cette souche et qui fructifie indique qu'un jour la dynastie davidique serait restaurée et qu'un grand roi siégerait de

---

[1] Lucien CERFAUX et Jules CAMBIER. *L'Apocalypse de saint Jean lue aux chrétiens*, Paris, 1955, p. 55.

nouveau sur le trône de David[2]. La prophétie fait allusion évidemment à Jésus, né de la descendance de David et assis actuellement sur son trône. Ces deux titres soulignent donc la royauté messianique de Jésus.

Le Messie-Roi, nous déclare l'ancien, a remporté la victoire : **il ouvrira le livre et ses sept sceaux.** Quelle est cette victoire qui donne à Jésus le droit d'ouvrir le rouleau et de réaliser son contenu ? Les versets qui suivent nous montrent que le mot « vaincre » résume ici toute l'œuvre rédemptrice du Christ : sa mort sacrificielle (verset 9), sa résurrection d'entre les morts (verset 7), et l'établissement de son royaume (verset 10).

Il n'a pas seulement triomphé de ses adversaires — Satan, les forces du mal, le péché — mais en réussissant, malgré l'opposition des hommes pécheurs, à fonder son royaume, il a acquis le droit de prendre en main les destinées de ce royaume et de le soutenir contre ses ennemis. Qui serait plus digne de présider à l'avenir de l'Église dans sa lutte avec Rome que le Roi victorieux qui, par son amour sacrificiel, l'avait instituée ?

Son apparition comme l'agneau immolé : 5.6

verset 5.6

Signalons tout d'abord la place qu'occupe l'Agneau. **Alors je vis : au milieu du trône et des quatre animaux, au milieu des anciens, un agneau.** Le fils d'homme de la première vision (1.13) apparaît au milieu des chandeliers (les Églises). Ici l'Agneau se tient là même où règne Dieu, dans son Saint des saints, sur les chérubins, au milieu des vingt-quatre anciens (l'Église). Ceci ne nous indique-t-il pas une fois de plus que le trône de Dieu se trouve parmi les chrétiens, dans l'Église[3] ?

La représentation du Christ sous la forme d'un agneau revient vingt-huit fois dans l'Apocalypse et se réfère aux agneaux immolés en sacrifice dans le culte de l'Ancienne Alliance. On songe surtout à l'agneau pascal dont le sang assura le salut des Israélites lors de la première Pâque égyptienne (Ex 12). De même, Jésus est l'Agneau pascal qui rachète les hommes au prix de son sang (1 Co 5.7 ; Jn 1.29, 36 ; 1 P 1.18-20).

La figure de l'agneau se rattache probablement aussi à la prophétie messianique du serviteur du Seigneur qui souffre à la place de l'homme. *Brutalisé, il s'humilie ; il n'ouvre pas la bouche, comme un agneau traîné à l'abattoir, comme une brebis devant ceux qui la tondent : elle est muette ; lui n'ouvre pas la bouche. (Ésaïe 53.7.)* Même en tant que Roi messianique exerçant sa domination sur le monde, le Christ demeure celui qui nous a aimés et qui s'est donné lui-même en sacrifice pour nous.

Jean voit donc un agneau qui **se dressait, qui semblait immolé**, littéralement « égorgé ». Le verbe « semblait » ne met pas en doute la réalité de la mise à mort de l'Agneau, comme si celui-ci n'avait pas été vraiment égorgé. L'expression signifie simplement qu'il portait encore les traces de

---

[2] Edward J. YOUNG. *The Book of Isaiah*, Grand Rapids, 1965, Vol. 1, pp. 379, 393.

[3] Jim MCGUIGGAN. *The Book of Revelation*, West Monroe, 1976, p. 87.

son supplice. Il avait simplement l'air égorgé parce que maintenant il se tient debout, il est vivant. L'allusion à la résurrection est assez claire.

Il avait sept cornes. L'arme du bélier, du taureau et du buffle, la corne symbolise chez les Hébreux la puissance victorieuse et la force irrésistible, surtout pour briser les ennemis. En bénissant prophétiquement la famille de Joseph, Moïse dit : *Il est son taureau premier-né, honneur à lui ! Ses cornes sont des cornes de buffle, il en frappe les peuples, toutes les extrémités de la terre à la fois. (Deutéronome 33.17.)* Nos versions françaises rendent souvent le mot hébreu signifiant « corne » par les termes « puissance », « force », « vigueur ». Par exemple : *« Le Seigneur jugera la terre entière. Il donnera la puissance à son roi, il élèvera le front* [littéralement, « la corne »] *de son messie. » (1 Samuel 2.10.)*

Par leur nombre de sept, les cornes de l'Agneau expriment la plénitude de sa puissance redoutable. Il possède tout pouvoir dans le ciel et sur la terre pour vaincre toute opposition à son règne.

Passons au dernier attribut de l'Agneau : **et sept yeux qui sont les sept esprits de Dieu envoyés sur toute la terre.** L'image des sept yeux vient de la prophétie de Zacharie, où il signifie l'omniscience de Dieu. Dans les visions de Zacharie 3-4, Dieu assure le peuple d'Israël que malgré les doutes de certains, Zorobabel achèvera la reconstruction du temple. Le Seigneur fait élever une pierre sur laquelle sont gravés sept yeux (Za 3.9). *« Ces sept lampes représentent les yeux du Seigneur ; ils inspectent toute la terre » (Zacharie 4.10)*. Avec sa connaissance parfaite, Dieu pouvait voir ce que les yeux du peuple ne percevaient pas : l'achèvement futur du temple. (Notez aussi l'association des sept yeux avec les sept lampes — Za 4.2, 10 et Ap 4.5 — et avec l'Esprit de Dieu — Za 4.6 et Ap 1.4 ; 3.1 ; 4.5.)

La même vigilance continuelle de Dieu en faveur des siens se rencontre dans les paroles adressées par le prophète Hanani au roi Asa.

> *Est-ce que les Nubiens et les Libyens ne formaient pas une armée nombreuse avec des chars et des cavaliers en quantité énorme ? Et, parce que tu t'es appuyé sur le Seigneur, il les a livrés en tes mains. Car le Seigneur promène ses yeux sur toute la terre, pour soutenir ceux dont le cœur est entièrement à lui. » (2 Chroniques 16.8-9.)*

Les sept yeux de l'Agneau rappellent donc aux saints que leur Maître et champion possède la plénitude de la connaissance qui vient de l'Esprit omniscient. Tous les événements de leur avenir se dérouleront sous les yeux vigilants de leur Rédempteur.

Sa réception du livre : 5.7

verset 5.7

Il s'avança pour recevoir le livre de la main droite de celui qui siège sur le trône. Voici le dénouement de cette scène. L'action est pour ainsi dire terminée, sauf les acclamations qui suivront. Dieu remet au Christ le livre

scellé pour qu'il dévoile et réalise les desseins divins dans la lutte imminente entre Rome et l'Église. Faut-il rappeler ici que ce n'est que dans une vision symbolique qu'un agneau peut prendre un livre et en rompre les sceaux ?

Les louanges rendues à l'agneau : 5.8-1

Par les quatre animaux et les vingt-quatre anciens : 5.8-10

verset 5.8
Et, quand il eut reçu le livre, les quatre animaux et les vingt-quatre anciens se prosternèrent devant l'agneau. La remise du livre au Christ provoque l'adoration de toute la cour céleste. Les anciens et peut-être aussi les chérubins accomplissent des actes cultuels qui rappellent le service célébré au temple sous l'Ancienne Alliance.

Chacun tenait une harpe. La harpe ou la lyre était l'un des principaux instruments de musique utilisés par les lévites dans le culte de l'Ancien Testament. Elle apparaît dans le décor céleste pour évoquer l'idée de louange joyeuse.

Les anciens tiennent aussi un deuxième ustensile sacré : **et des coupes d'or pleines de parfum, qui sont les prières des saints.** La mention des coupes à parfums suppose la présence au ciel d'un autel des parfums ; on le verra en effet en 8.3. La relation entre les parfums ou l'encens et la prière est habituelle (Ps 141.2 ; Lc 1.9-10). Le peuple juif avait l'habitude de prier dans la cour extérieure du temple à l'heure où un prêtre offrait le parfum dans le sanctuaire. Les prières des adorateurs montaient en même temps que la fumée de l'encens.

Les prières présentées ici correspondent peut-être à celles de 6.10 et de 8.3-5, où les saints demandent l'intervention de Dieu contre le persécuteur. Ou bien, il s'agit simplement de louanges et d'actions de grâces. Quoi qu'il en soit de ce dernier point, on ne saurait utiliser ce verset pour faire des anciens des intercesseurs angéliques sous prétexte que les anciens et les saints sur la terre forment deux groupes différents. S'ils semblent être distincts, ce n'est qu'au niveau de la vision, afin de jouer dans le drame leurs rôles respectifs.

verset 5.9
Ils chantaient un cantique nouveau. L'expression « cantique nouveau » revient souvent dans l'Ancien Testament. Elle y désigne un chant de louange et de reconnaissance composé en l'honneur de nouveaux actes de puissance et de bonté accomplis par Dieu. Dans Ésaïe 42, le Seigneur, auteur de merveilles passées, en annonce de nouvelles : *Les premiers événements, les voilà passés, et moi j'en annonce de nouveaux, avant qu'ils se produisent, je vous les laisse entendre. Chantez pour le Seigneur un chant nouveau (Ésaïe 42.9-10)*, pour célébrer son intervention future[4].

---

[4] Pierre PRIGENT. *Et le ciel s'ouvrit*, Paris, 1980, p. 96.

Le cantique entonné en Apocalypse 5 est dit nouveau probablement par rapport à celui que Moïse avait composé à l'occasion de l'exode (Ex 15 ; Ap 14.3 avec 15.3). La délivrance que Dieu a réalisée par l'intermédiaire de Moïse méritait bien les louanges de son peuple, mais la délivrance qu'il accomplirait par le Christ dépasserait de loin la première. Cette nouvelle délivrance est liée étroitement à la réception et à l'ouverture du livre scellé.

Dieu a jugé le Christ, et lui seul, digne de diriger les événements futurs. Les personnages célestes applaudissent à ce choix : **Tu es digne de recevoir le livre et d'en rompre les sceaux.** Le Christ s'est acquis le droit de présider aux destinées de l'Église, son héritage particulier, et du monde entier par l'œuvre rédemptrice qu'il a accomplie.

Quatre aspects de cette œuvre sont cités ici. Premièrement, son caractère expiatoire : **car tu as été immolé**. Jésus a pris la place des agneaux immolés en Israël. Victime innocente, il s'est offert en sacrifice pour le salut des pécheurs. Deuxièmement, son effet libérateur : **et tu as racheté pour Dieu, par ton sang, des hommes**. La mort du Christ a libéré les hommes de l'esclavage du péché (1.5) pour qu'ils appartiennent à Dieu et le servent (Rm 6.22-23 ; 1 Co 6.20). Troisièmement, sa portée universelle : **de toute tribu, langue, peuple et nation.** Les rachetés viennent de tout groupement humain : social, linguistique, ethnique, politique.

verset 5.10

Quatrièmement, sa manifestation collective : **Tu en as fait, pour notre Dieu, un royaume et des prêtres.** L'œuvre du Christ a abouti à la création d'un nouveau peuple saint appelé à remplir la mission assignée autrefois à Israël. *« Et vous serez pour moi un royaume de prêtres et une nation sainte. Telles sont les paroles que tu diras aux fils d'Israël. » (Exode 19.6.)* C'est l'Église et non plus Israël qui appartient en propre à Dieu, et le Nouveau Testament n'hésite pas à appliquer aux chrétiens les plus hauts titres de noblesse des Juifs. *Mais, vous, vous êtes la race élue, la communauté sacerdotale du roi, la nation sainte, le peuple que Dieu s'est acquis, pour que vous proclamiez les hauts faits de celui qui vous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière. (1 Pierre 2.9.)*

Jésus a fait de toute l'Église une congrégation sacerdotale et royale. Chaque chrétien est à la fois prêtre, ayant le privilège d'accéder directement à Dieu pour le servir, et roi, participant à la domination du Christ sur le monde.

La fin de ce verset fait ressortir cette dernière vérité : **et ils régneront sur la terre.** Au lieu de « ils régneront », plusieurs bons manuscrits grecs portent « ils règnent ». Cette variante, retenue par de nombreux exégètes et versions (Allo, Gelin, Lohmeyer, Hailey, Beasley-Murray, Roberts, Maredsous, etc. ; la Bible de Jérusalem traduit : « régnant sur la terre »), correspondrait très bien à la pensée de l'Apocalypse, qui souligne le règne que les saints partagent dès maintenant avec le Christ (1.6, 9 ; 2.26-27 ; 3.12, 21). Le verbe au présent exprimerait peut-être l'idée que les chrétiens

sont déjà les souverains des autorités impériales qui se mettront bientôt à les persécuter.

Si on lisait « ils régneront », ce serait sans doute une allusion à l'avenir qui suivrait le jugement divin contre Rome. L'Apocalypse considère en effet la chute de Rome comme une manifestation éclatante du règne des saints (voir commentaire sur 20.4). Quoi qu'il en soit, le temps futur du verbe ne saurait mettre en question le règne présent des saints sur la terre. Dans 20.6, il est dit que les saints ayant part à la première résurrection « seront sacrificateurs de Dieu ». Or, personne ne songerait à citer ce texte pour prouver que ces chrétiens n'étaient pas encore des prêtres. Le verbe au futur sert tout simplement à assurer aux fidèles que ni la persécution, ni le martyre ne peuvent leur faire perdre leur dignité sacerdotale et royale[5].

Par d'innombrables anges : 5.11-12

verset 5.11
Alors je vis : Et j'entendis la voix d'anges nombreux autour du trône, des animaux et des anciens. Leur nombre était myriades de myriades et milliers de milliers. Ces dernières expressions poétiques signifient tout simplement un nombre énorme, incalculable d'anges. Il ne s'agit pas d'un problème de multiplication (10 000 fois 10 000 et 1 000 fois 1 000) ! Les armées des anges vont se joindre aux chérubins et aux anciens pour rendre gloire à celui qui a été fait pour un peu de temps inférieur aux anges.

verset 5.12
Ils proclamaient d'une voix forte : Il est digne, l'agneau immolé, de recevoir puissance, richesse, sagesse, force, honneur, gloire et louange. Cette doxologie énumère sept (la plénitude) titres honorifiques qui dans d'autres textes sont habituellement adressés à Dieu.

Par toutes les créatures : 5.13

verset 5.13
Et toute créature au ciel, sur terre, sous terre et sur mer, tous les êtres qui s'y trouvent, je les entendis proclamer : À celui qui siège sur le trône et à l'agneau, louange, honneur, gloire et pouvoir pour les siècles des siècles. Ce troisième chœur comprend toutes les créatures sans exception. La scène, ne l'oublions pas, se déroule dans une vision. Elle n'entend pas signifier littéralement que tous les hommes sur la terre — pécheurs et saints, croyants et païens, chrétiens et juifs — ont acclamé ce jour-là la majesté et l'autorité du Christ. C'est comme si tous les figurants du drame cosmique auquel nous assistons ne pouvaient s'empêcher de se joindre aux chœurs célestes pour louer l'Agneau et reconnaître ses droits.

---

[5] McGuiggan, pp. 89-90.

L'amen final : 5.14

verset 5.14
L'amen des chérubins et l'adoration des anciens achèvent et confirment ces louanges. **Et les quatre animaux disaient : Amen ! Et les anciens se prosternèrent et adorèrent.**

Cette double vision du Créateur tout-puissant et du Rédempteur victorieux est destinée à rendre l'espérance aux premiers destinataires de Jean : les chrétiens persécutés de l'Empire romain. Mais elle apporte le même encouragement aux fidèles de tous les temps. Ayant contemplé le trône même de Dieu, les chrétiens peuvent affronter sans panique le conflit imminent, sachant que leur Sauveur est maître même de ces persécutions et de ces calamités qui sembleront à première vue démentir sa domination sur les événements. Malgré les visions des chapitres suivants, ils savent que Dieu n'a pas abdiqué en faveur de César et qu'il règne, toujours souverain, sur son trône. C'est donc à lui seul qu'ils doivent rendre un culte.

Chapitre 6

Le premier sceau : 6.1-2
Le deuxième sceau : 6.3-4
Le troisième sceau : 6.5-6
Le quatrième sceau : 6.7-8
Le cinquième sceau : 6.9-11
Le sixième sceau : 6.12-17

Avec ce chapitre, nous abordons l'action principale de l'Apocalypse : trois septénaires de visions (les sept sceaux, les sept trompettes et les sept coupes) à travers lesquels nous avancerons progressivement vers le jugement définitif de l'Empire romain persécuteur. Le reste du livre est en réalité l'explication du contenu du rouleau scellé. Ayant décrit rapidement l'ouverture des six premiers sceaux, Jean consacrera neuf chapitres (8-16) au septième sceau. Ce dernier contient les sept trompettes, dont la septième contient à son tour les sept coupes. Les derniers chapitres de l'Apocalypse reprennent, et expliquent plus en détail, des prophéties annoncées dans les septénaires.

Nous entrons donc maintenant dans le vif du sujet. Ici commence la révélation de « ce qui doit arriver bientôt » (1.1), le dessein de Dieu dans l'affaire romaine[1].

La fonction d'un sceau est d'assurer la fermeture d'un document et ainsi de tenir secret son contenu. À chaque rupture de sceau, l'Agneau va donc dévoiler une partie du dessein divin jusqu'à ce que finalement le message tout entier soit révélé. N'oublions pas que l'Agneau brise les

---

[1] Il faut peut-être dire quelques mots sur une méthode d'interprétation, qui a cours surtout chez certains millénaristes. Ceux-ci mettent les sept sceaux en parallèle avec le discours prophétique de Jésus en Matthieu 24 et appliquent les deux textes à la fin du monde. En effet, on trouve de part et d'autre des éléments semblables : guerres, famines, tremblements de terre, persécutions, ébranlements cosmiques. De cette similitude de langage, on conclut, en faisant abstraction des contextes respectifs des deux prophéties, qu'elles parlent du même sujet. Mais c'est justement là le problème. Pour interpréter correctement une prophétie, il faut tenir compte de son contexte, qui indique la portée et l'orientation générales du passage. En regardant ainsi les deux textes en question — Matthieu 24 et Apocalypse 6 —, on constate qu'ils ont trait à deux sujets différents. Dans le premier, Jésus annonce aux Apôtres la destruction de Jérusalem en 70. Dans l'Apocalypse, l'objet principal des oracles est le jugement de l'Empire romain. Une ressemblance de langage ne prouve pas une identité de sujets !

Ne pas tenir compte du contexte des prophéties bibliques réduit leur interprétation à un jeu de devinette. Dans son livre largement diffusé, *L'agonie de notre vieille planète*, Hal LINDSEY admet que son schéma des événements futurs est composé de prophéties « juxtaposées pour former une image cohérente, même si les pièces du puzzle sont dispersées en petits morceaux à travers l'Ancien et le Nouveau Testament (p. 52). » Mais ceci n'est pas de l'exégèse. C'est jouer à l'exégèse. N'importe qui peut arracher des morceaux d'Écriture de leur contexte, les rassembler comme les pièces détachées d'un puzzle et en faire un programme prophétique. Seulement, la Bible n'est pas un puzzle et ne doit pas être traitée comme tel.

sceaux, non seulement pour faire connaître les décrets du livre scellé, mais aussi pour présider à leur exécution.

Souvenons-nous aussi que l'ordre des diverses prophéties annoncées dans ces séries ne doit pas être compris dans le sens d'une succession chronologique. Par exemple, l'Apocalypse ne prédit pas, dans les deuxième et troisième sceaux, une guerre suivie chronologiquement d'une famine. Il s'agit plutôt d'événements parallèles cités les uns après les autres dans le seul but de donner au texte une tension et une progression dramatiques[2].

Le premier sceau : 6.1-2

Les quatre premiers sceaux forment un groupe distinct et présentent les célèbres quatre cavaliers de l'Apocalypse.

verset 6.1

Alors je vis : Quand l'agneau ouvrit le premier des sept sceau. C'est l'Agneau, et lui seul, qui a le droit de rompre les sceaux, c'est-à-dire de commander le déroulement des événements que contient le rouleau. C'est lui qui va déclencher les fléaux vengeurs. Il est maître même du mal et en utilise souverainement les manifestations pour accomplir ses jugements. L'exercice de sa domination entraîne une série de malheurs, qui répondent à une exigence de sa justice contre les hommes qui s'opposent à la vérité[3]. Les fléaux annoncés font partie de son jugement sur le monde romain coupable ; ils sont donc sous son contrôle.

J'entendis le premier des quatre animaux s'écrier d'une voix de tonnerre : Viens ! La rupture des quatre premiers sceaux s'accompagne d'une intervention des quatre chérubins, défenseurs et exécuteurs de la justice divine. Nous sommes donc dans un contexte judiciaire comme l'indique aussi la mention du tonnerre, phénomène souvent associé au jugement et à de sombres nouvelles. Chaque chérubin, exprimant la volonté de celui qui est assis sur le trône, appellera sur la scène un cavalier symbolique.

verset 6.2

Les commentateurs ont proposé de nombreuses interprétations différentes du cavalier qui surgit au premier appel. Sans discuter de toutes leurs hypothèses, nous pouvons les grouper dans deux grandes catégories. La première rattache le premier cavalier aux trois autres, porteurs de fléaux, et l'identifie à une puissance malfaisante : les guerres de conquête, l'impérialisme, les Parthes, les faux messies, l'orgueil humain, la séduction, ou l'antéchrist en personne. La deuxième tendance considère ce cavalier comme une figure céleste évoquant la victoire divine : le progrès irrésistible

---

[2] Alfred LAPPLE. *L'Apocalypse de Jean*, Paris, 1970, p. 118.

[3] H. M. FERET. *L'Apocalypse de Saint Jean, vision chrétienne de l'histoire*, Paris, 1946, p. 157.

de l'Évangile, le Christ triomphant, ou la personnification des jugements de Dieu.

Laquelle de ces interprétations est la bonne ? Je crois que les traits distinctifs du premier cavalier nous amènent à conclure qu'il s'agit du Christ lui-même venant en vainqueur pour juger l'Empire romain.

Et je vis : c'était un cheval blanc. Il n'y a dans l'Apocalypse qu'un autre cheval blanc qui se détache autant : celui qui sert de monture à Jésus lors qu'il mène l'armée des saints contre les armées de la bête romaine (19.11, 21). D'autres chevaux blancs apparaissent dans la vision — ceux des saints qui suivent le Christ —, mais aucun d'eux n'est signalé avec autant de relief que le destrier blanc du Roi des rois.

La couleur blanche comporte toujours dans l'Apocalypse un sens moral positif : elle évoque pureté, joie, victoire. En plus de notre passage, le blanc revient quinze fois dans le livre et il n'y est jamais attribué à un être maléfique. Au contraire, il indique toujours l'appartenance au camp de Dieu. Le blanc est la couleur de la tête et des cheveux du Christ (1.14) ; du caillou promis au vainqueur (2.17) ; des vêtements offerts aux fidèles (3.4, 5, 18) ; des vêtements des vingt-quatre anciens (4.4) ; des robes données aux martyrs (6.11) ; du costume des serviteurs de Dieu (7.9, 13) ; de la nuée sur laquelle apparaît le Christ (14.14) ; du cheval de Jésus (19.11) et des chevaux de son armée (19.14) ; du vêtement des combattants célestes (19.14) ; et du trône de Dieu (20.11). La signification symbolique de cette couleur reste donc absolument constante dans les visions et nous invite fortement à voir dans le premier cavalier une figure sainte et victorieuse.

Celui qui le montait tenait un arc. Ce détail fait peut-être allusion à l'arc et aux flèches du Seigneur, qui dans l'Ancien Testament font partie de son armement lors qu'il vient châtier les nations. Le livre des Lamentations parle ainsi du jugement de Dieu contre Jérusalem : *Il bande son arc comme un ennemi, la droite en position comme un adversaire, et il tue tous ceux qui charmaient les yeux. Sur la tente de la Belle Sion il déverse comme un feu sa fureur. (Lamentations 2.4.)* (Voir aussi Dt 32.23-25, 42 ; Lm 3.12-13 ; Éz 5.16-17 ; Ha 3.9-14.)

On notera particulièrement Dt 32.23-25 et Éz 5.16-17, qui parlent des flèches malfaisantes que Dieu lancera sur Juda ; les données de ces passages — la guerre, la famine, la peste et les bêtes sauvages — se retrouvent toutes dans les quatre premiers sceaux. L'arc du cavalier semble donc indiquer une intervention punitive.

Une couronne de triomphe *(stephanos)* vient compléter le costume du cavalier. Dès qu'il s'élance, on lui promet solennellement la victoire : **Une couronne lui fut donnée, et il partit en vainqueur et pour vaincre.** Dans la mission de jugement que le Tout-Puissant lui confie et qui forme le sujet du livre scellé, le Christ remportera infailliblement la victoire. Il détruira la bête, symbole de l'Empire romain.

L'équipement du premier cavalier évoque clairement celui des Parthes, dont les pièces de monnaie portaient souvent l'effigie d'un cavalier couronné et armé d'un arc. En effet, les armées parthes, composées caractéristiquement d'archers à cheval, constituaient à l'époque de Jean une

menace grave et continuelle aux frontières orientales de l'Empire romain. Déjà en 53 av. J.-C., les Parthes avaient écrasé les légions de Crassus à Carrhes. Rome n'oublia jamais cette défaite et pendant longtemps considéra les Parthes comme l'un de ses adversaires les plus redoutables. Plus proche encore de Jean, en 51 de notre ère, le roi parthe Vologèse envahit l'Arménie, protectorat romain, et y installa son frère. En 62, il remporta une victoire éclatante contre les Romains sur le Tigre[4]. L'image parthe convient donc très bien au Christ guerrier, car celui-ci apparaît justement comme ennemi de Rome.

La rupture du premier sceau fait donc intervenir le Christ en tant que conquérant victorieux et exécuteur des jugements de Dieu à l'encontre de Rome. Il apparaît en tête, d'abord pour montrer que toute l'affaire est sous son contrôle et ensuite pour rassurer à l'avance les fidèles. Ayant été assurés de la victoire certaine du Christ, ceux-ci peuvent attendre les fléaux terribles qui vont suivre sans céder à la panique. Ces malheurs sont soumis à la volonté du Vainqueur, et c'est pour accomplir son dessein à lui qu'ils exercent leur action dans le monde. Ils travaillent au triomphe de la justice divine. Il y a donc comme premier facteur de cette affaire la victoire incontestée du cavalier messianique.

Quelles sont les objections qu'on pourrait formuler contre l'identification du premier cavalier au Christ ? Examinons-en brièvement les deux principales. Il est difficile pour certains commentateurs d'admettre que l'Agneau, ayant rompu le premier sceau, change de costume en quelque sorte pour réapparaître aussitôt dans le rôle du cavalier blanc. Et pourtant, ces mêmes commentateurs ne s'étonnent pas du même genre de changement au chapitre 19. Là, l'Agneau célébrant ses noces devient le roi guerrier monté sur un cheval blanc. Ils ne trouvent pas étrange non plus qu'un agneau à sept yeux prenne (comment, dans ses pattes ?) un rouleau pour en rompre les sceaux ! Nous avons affaire dans ce livre à des visions symboliques, et nous savons que la cohérence matérielle des images n'y est pas un facteur important au point de constituer à lui seul un principe suffisant d'interprétation.

D'autres objecteront peut-être que le premier cavalier figure dans un quatuor dont les trois autres membres personnifient clairement des fléaux. Il faut donc, diront-ils, l'identifier, lui aussi, à un fléau tel que les guerres de conquête. Cette objection a plus de poids que la première. On y répondra dans le commentaire sur le verset 8. Qu'il suffise pour le moment de dire que le schéma de quatre chevaux emprunté à Zacharie (1.8-15 ; 6.1-8) et celui des quatre fléaux emprunté à Ézéchiel (5.16-17 ; 14.21) sera laissé intact. Car l'élément évincé du quatuor traditionnel (guerre, famine, peste et bêtes sauvages) par le passage du premier cavalier à un autre ordre de pensée, y sera réintégré au quatrième sceau.

---

[4] P. TOUILLEUX. *L'Apocalypse et les cultes de Domitien et de Cybèle*, Paris, 1935, pp. 53-54.

Le deuxième sceau : 6.3-4

verset 6.3
Quand il ouvrit le deuxième sceau, j'entendis le deuxième animal s'écrier : Viens !

verset 6.4
Alors surgit un autre cheval, rouge-feu. À celui qui le montait fut donné le pouvoir de ravir la paix de la terre pour qu'on s'entretue, et il lui fut donné une grande épée. Ce deuxième cavalier, monté sur un cheval rouge comme le sang, personnifie la guerre dont l'épée est le symbole classique. Rome avait bâti son empire par la guerre. Elle qui avait pris l'épée finirait par périr par l'épée. Ceux qui identifient le premier cavalier aux guerres de conquête ou aux invasions voient parfois dans le cheval rouge la guerre civile. Bien que restant possible, cette interprétation ne cadre pas très bien avec le schéma traditionnel des « quatre châtiments terribles » auquel Jean fait allusion (voir le verset 8). Il vaut mieux voir représentée ici la guerre sous toutes ses formes, internationale ou civile.

Le troisième sceau : 6.5-6

verset 6.5
Quand il ouvrit le troisième sceau, j'entendis le troisième animal s'écrier : Viens ! Et je vis : c'était un cheval noir. Celui qui le montait tenait une balance à la main. Voici le fléau noir de la famine. La balance que tient ce cavalier est celle du rationnement et sert à peser rigoureusement les vivres. Plusieurs passages de l'Ancien Testament annoncent une disette envoyée comme châtiment par Dieu en évoquant la nécessité de manger la nourriture « au poids », c'est-à-dire en se rationnant (Lv 26.26 ; Éz 4.10, 16). Il ne semble pas s'agir, du moins pas encore, d'une famine totale, mais d'une pénurie sévère de certaines denrées indispensables.

verset 6.6
Et j'entendis comme une voix, au milieu des quatre animaux, qui disait : Une mesure de blé pour un denier et trois mesures d'orge pour un denier. D'après les textes de l'époque, on a calculé que les prix cités ici sont environ dix fois les prix habituels. La mesure (gr. *choinix*, parfois rendu « la chénice ») équivalait à 1 litre, 08 et représentait à peu près la ration journalière d'un ouvrier manuel. Le denier était alors le salaire journalier d'un ouvrier agricole (Mt 20.2). Il faudra donc, selon la voix prophétique, qu'un homme dépense tout ce qu'il gagne rien que pour assurer sa subsistance personnelle. S'il veut encore nourrir sa famille, il sera contraint d'acheter pour la même somme trois mesures d'orge, nourriture inférieure. Même alors ce ne sera qu'une faible ration. Il y aura donc du pain à acheter, mais à des prix exorbitants.

La voix céleste donne une dernière consigne au cavalier de la famine : **quant à l'huile et au vin, n'y touche pas.** L'ordre d'épargner l'huile et le

vin, qui étaient pour les anciens non pas des produits de luxe mais des denrées ordinaires, indique que pour le moment Dieu tempère ses jugements et en limite la portée. Il s'agit d'une famine sévère mais pas absolue. Après tout, nous ne sommes qu'au début des trois séries de fléaux qui doivent étendre progressivement le champ de leur action.

Le quatrième sceau : 6.7-8

verset 6.7
Quand il ouvrit le quatrième sceau, j'entendis le quatrième animal s'écrier : Viens !

verset 6.8
Et je vis : c'était un cheval blême. Le mot grec *cloros* désigne, en relation avec l'herbe et les plantes, un vert frais et agréable. Appliqué à un être vivant, il signifie un vert pâle, jaunâtre, couleur de la maladie et de la décomposition (Lv 13.49 ; 14.37).

Celui qui le montait, on le nomme « la mort », et l'Hadès le suivait. Comme nous le verrons, ce troisième cavalier maléfique résume dans sa personne les fléaux précédents. Il galope à travers la scène, suivi par l'Hadès personnifié qui marche derrière pour ramasser les victimes. L'Apocalypse considère ces deux personnages macabres comme des ennemis déjà vaincus par le Christ (1.18). Ils sont donc tenus d'exécuter toute mission qu'il pourrait leur imposer[5].

Pouvoir leur fut donné sur le quart de la terre, pour tuer. Les ravages de ces premiers fléaux sont limités de manière symbolique et schématique au quart de la terre. Cela nous signale qu'il ne s'agit pas encore dans la succession des visions du jugement total et définitif de Rome. On verra que la limitation sera moins importante lors de la série des trompettes, qui toucheront le tiers de la terre. La série des coupes accomplira pleinement la colère de Dieu contre Rome. Pour le moment, le châtiment reste partiel.

Ce châtiment est exercé par le moyen de quatre fléaux classiques de la prophétie juive : **par l'épée, la famine, la mort et les fauves de la terre[6].** Au cours de l'histoire, Dieu s'est toujours servi des mêmes instruments de rétribution pour punir les nations coupables. Ce cavalier en réunit quatre,

---

[5] Jim McGuiggan. *The Book of Revelation*, West Monroe, 1976, p. 100.

[6] La mention des bêtes sauvages met dans l'embarras les commentateurs qui appliquent Apocalypse 6 à notre époque, où les animaux sauvages ne constituent plus une menace pour l'humanité. Certains ont donc essayé d'identifier « les bêtes sauvages de la terre » aux microbes ou aux armes bactériologiques qui, selon eux, doivent bientôt décimer la population du monde. Cette interprétation paraît invraisemblable. Car il est évident que la vision de Jean s'inspire de menaces prophétiques stéréotypées de l'Ancien Testament. Or ces menaces indiquent clairement de quel genre d'animaux il s'agit : « les animaux des champs » (Lv 26.22) ; « la dent des bêtes » et « le venin des reptiles » (Dt 32.24) ; « les chiens pour lacérer, les oiseaux du ciel et les bêtes de la terre pour dévorer et détruire » (Jr 15.3) ; les animaux en rase campagne (Éz 33.27) ; les bêtes féroces qui parcourent le pays (Éz 14.15) et qui dévorent les enfants (Éz 5.17). Dans l'accomplissement historique de ces menaces, Dieu n'envoie pas littéralement des animaux sauvages contre les coupables, pas plus qu'il n'obscurcit littéralement leurs cieux, déplace leurs montagnes, etc.

que le Seigneur appelle ses « quatre châtiments terribles ». *Car ainsi parle le Seigneur Dieu : Même si j'ai envoyé mes quatre terribles châtiments contre Jérusalem : l'épée, la famine, les bêtes féroces et la peste, pour en retrancher hommes et bêtes… (Ézéchiel 4.21).* (Voir ces mêmes moyens habituels de jugement dans Lv 26.21-26 ; Dt 32.23-25 ; Éz 5.17 ; 14.12-20.)

Ainsi, on trouve reconstitué le quatuor traditionnel de fléaux. L'épée et la famine renvoient respectivement aux deuxième et troisième cavaliers. La peste et les bêtes sauvages se retrouvent comme éléments nouveaux dans le quatrième cavalier. Reste alors le premier cavalier, au cheval blanc, qui est à part dans la série qu'il ouvre. Étant donné que la place d'une des calamités a été prise par le Christ, la série de quatre fléaux ne pouvait être conservée qu'en dédoublant l'un des trois derniers cavaliers[7].

Le cinquième sceau : 6.9-11

L'ouverture du cinquième sceau introduit un aspect différent de l'avenir dévoilé par le Christ : la persécution des fidèles par Rome. Elle montre ainsi la raison principale des châtiments annoncés par l'apparition des cavaliers. La suite du livre s'en expliquera plus amplement.

verset 6.9

Quand il ouvrit le cinquième sceau, je vis sous l'autel les âmes de ceux qui avaient été immolés à cause de la parole de Dieu et du témoignage qu'ils avaient porté. Voilà des martyrs qui, comme l'Agneau, ont été « égorgés » ou « immolés » à cause de leur foi ; à cause, littéralement, « du témoignage qu'ils avaient », c'est-à-dire qu'ils avaient reçu et retenu. Ils sont victimes des persécutions perpétrées par « les habitants de la terre » (verset 10) : les adversaires romains de l'Église. Certains commentateurs voient en eux les martyrs de la persécution de Néron. Mais puisque le livre scellé a trait à l'avenir, je ne crois pas qu'on doive exclure les victimes des vagues de persécutions futures déchaînées par Domitien et ses successeurs. En tout cas, ce sont des chrétiens massacrés par l'Empire romain au cours des persécutions.

Pourquoi les âmes de ces martyrs se trouvent-elles symboliquement sous l'autel ? C'est sans doute pour assimiler leur mort à un sacrifice offert à Dieu. Car dans le culte de l'Ancienne Alliance, on jetait le sang des victimes animales égorgées pour les sacrifices au pied de l'autel des holocaustes (Lv 4.7). Dans la pensée biblique, l'âme ou la vie réside dans le sang. En répandant le sang, c'est la vie qu'on offrait à Dieu. Jean ne nous dit pas comment il a vu des âmes en principe invisibles. Celles-ci reçoivent des vêtements au verset 11. On peut donc supposer qu'elles avaient dans la vision une forme humaine (Mt 14.26 ; Lc 24.37).

verset 6.10

Ils criaient d'une voix forte : Jusques à quand, maître saint et véritable, tarderas-ru à faire justice et à venger notre sang sur les habitants de la

---

[7] Pierre PRIGENT. *Et le ciel s'ouvrit*, Paris, 1980, p. 104. McGUIGGAN, p. 100.

terre ? Le cri de ces martyrs ne contient aucune haine, aucune animosité vengeresse contre leurs adversaires romains. Les saints égorgés demandent seulement que Dieu fasse retomber sur leurs persécuteurs le châtiment que ceux-ci méritent et qu'il mette fin à leur victoire apparente. Ils réclament simplement que justice leur soit faite. On n'a donc pas à faire des excuses pour ces martyrs. Au contraire, s'ils se scandalisent de voir tant durer le triomphe de leur ennemi, c'est un signe qu'ils jugent les événements de l'histoire à la lumière de la toute-puissance de Dieu et des exigences de sa justice.

Pour celui qui croit au règne de Dieu dans le monde, il n'est pas normal que le mal semble y vaincre aussi impunément. Trop de croyants se résignent passivement aux triomphes apparents du mal parmi nous, plus disposés, semble-t-il, à se faire pardonner leur foi dans le règne de Dieu qu'à contribuer efficacement à sa victoire. Comment peuvent-ils donc y contribuer ? Par la prière ! Telle est l'intervention des saints dans la marche de l'histoire humaine. Il y a là une leçon que la suite de l'Apocalypse ne cessera de mettre en un relief croissant[8]. Les prières des saints influenceront l'action divine.

verset 6.11

Le cri des martyrs reçoit dans ce verset une première réponse qu'on peut diviser en trois parties. **Alors il leur fut donné à chacun une robe blanche.** Ce geste de consolation indique sans doute que la cause des martyrs est juste et que la victoire leur appartient déjà, même si la réalisation de cette victoire doit attendre. En effet, la deuxième partie de la réponse ajoute : **et il leur fut dit de patienter encore un peu**. Cette exhortation à patienter encore un peu de temps se réfère à la période de lutte avec Rome plutôt qu'à la succession des siècles jusqu'à la fin des temps. Dieu promet de satisfaire aux exigences de la justice que formulent les martyrs. Même si les cavaliers-fléaux ont déjà commencé dans la vision à infliger des punitions, le moment du jugement définitif n'est pas encore venu.

Pourquoi donc la vengeance tarde-t-elle ? La réponse se trouve dans la troisième partie du verset. Les martyrs doivent attendre **jusqu'à ce que fût au complet le nombre de leurs compagnons de service et de leurs frères, gui doivent être mis à mort comme eux.** Dieu laissera la persécution suivre son cours jusqu'à ce que le péché des persécuteurs atteigne son comble. Alors le jugement interviendra. Beaucoup d'autres chrétiens subiront encore le martyre, mais Dieu leur dit en substance : « Ne vous en scandalisez pas trop. Chaque goutte de sang innocent que répandent vos oppresseurs remplit un peu plus la coupe de leur culpabilité. Quand la coupe aura débordé, ma colère retombera sur eux. »

Dans ses desseins souverains, Dieu avait donné à Rome une position de domination sur les saints (Ap 13.5-7), et elle conserverait son pouvoir jusqu'à ce que les desseins divins soient accomplis. Le prophète Daniel énonce cette même vérité sur Rome : *Le roi agira à sa guise ; il s'exaltera*

---

[8] FERET, pp. 148, 159-160.

et se grandira au-dessus de tout dieu, et contre le Dieu des dieux il dira des choses étonnantes. Il réussira, jusqu'à ce que soit consommée la colère, car ce qui est décrété sera exécuté. […] *Et il arrivera à sa fin sans que personne lui vienne en aide. (Daniel 11.36, 45.)*[9]

Dieu permettra à Rome de maltraiter les saints et d'exercer une domination sur eux jusqu'au moment fixé par la volonté divine. Quand Rome aura fini de jouer son rôle dans le dessein de Dieu, sa fin sera inévitable.

E.-B. Allo et d'autres commentateurs distinguent dans cette dernière partie de notre verset deux groupes différents dont le nombre doit être complété avant que puisse intervenir la vengeance divine. Il y a premièrement les « compagnons de service » des martyrs, c'est-à-dire tous ceux qui doivent se convertir et se mettre au service de Dieu ; et deuxièmement, les frères qui vont subir eux aussi le martyre. S'il en est ainsi, ce texte présente un parallèle intéressant avec la parabole du juge inique (Lc 18.1-8). Dans les deux cas, les saints sont persécutés (dans Luc 18, par les Juifs incrédules) et demandent à Dieu, dont la vengeance semble tarder, d'intervenir promptement. Dans les deux cas, la raison de la patience de Dieu serait la même : il veut donner aux persécuteurs le temps de se repentir.

Si Dieu ne châtie pas sur-le-champ le monde romain, c'est en considération de ceux qui doivent éventuellement se convertir avant la venue du jugement. Si Dieu avait décrété la fin de Rome dès le début des persécutions, si les saints n'avaient pas accepté de souffrir courageusement et d'attendre l'intervention divine, des milliers d'hommes et de femmes auraient été exclus du nombre des élus. Ainsi, la réponse faite aux martyrs soulignerait la patience de Dieu, qui ne veut pas qu'aucun périsse mais qui veut que tous arrivent à la repentance.

Le sixième sceau : 6.12-17

Comme s'il répondait au cri des martyrs, l'Agneau ouvre le sixième sceau, et c'est un déferlement d'ébranlements cosmiques. Cette vision de catastrophes met en scène des images traditionnelles qui, chez les prophètes, annoncent le déchaînement de la colère de Dieu contre les nations coupables sans qu'il soit question de la fin du monde. Citer ces images dans des textes prédisant justement la punition de tel peuple ou de telle ville fera mieux ressortir leur valeur symbolique. Ceci nous montrera comment la Bible les utilise souvent pour augmenter l'expression dramatique des prophéties concernant des interventions particulières de Dieu dans l'histoire.

Nous verrons que les divers phénomènes énumérés dans le sixième sceau illustrent chez les prophètes la chute de grandes puissances nationales lorsqu'elles sont jugées par Dieu. Il s'agit dans l'Apocalypse d'une puissance qui porte la responsabilité du meurtre des saints et qui a donc sujet de redouter la colère de l'Agneau : Rome. Mais l'identité de celle-ci n'est révélée qu'aux chapitres 13 et 17.

---

[9] Voir McGuiggan, Jim. *The Book of Daniel*, Lubbock, 1978, pp. 230-231.

verset 6.12

Et je vis : Quand il ouvrit le sixième sceau. Jean assiste maintenant à six bouleversements cosmiques qui font tous partie de l'imagerie conventionnelle des prophéties de l'Ancien et du Nouveau Testament. Considérons ces six phénomènes les uns après les autres.

Premièrement, **il se fit un violent tremblement de terre.** Les textes prophétiques comportent souvent l'image d'un tremblement de terre comme élément de jugement, pas nécessairement pour prédire un séisme littéral, mais pour faire sentir la dimension divine de l'événement annoncé. Quand Dieu vient dans sa sainte colère, la terre tremble devant sa majesté, tout comme elle a littéralement tremblé à Sinaï (Jg 5.4-5 ; Ps 97.4 ; Na 1.5).

De plus, Dieu s'est servi de vrais tremblements de terre comme instruments de jugement, par exemple dans la guerre contre les Philistins au temps de Jonathan (1 S 14.15). C'est pourquoi les séismes se retrouvent dans les tableaux imagés prédisant la défaite de tel ou tel ennemi de Dieu. Nous lisons, par exemple, au sujet de la prise de Babylone par les Mèdes et les Perses : *En effet, j'ébranlerai les cieux et la terre tremblera sur ses bases, sous la fureur du Seigneur, du tout-puissant, le jour de son ardente colère. (Ésaïe 13.13.)* (Voir aussi És 24.18-20 ; Éz 38.19 ; Am 8.8 ; etc.) Ce tremblement de terre fait partie de la vision prophétique mais non pas de la réalisation concrète de l'événement envisagé.

Deuxième phénomène : **Le soleil devint noir comme une étoffe de crin.** Parlant de sa puissance pour délivrer son peuple de ses ennemis, Dieu dit : *Je revêts les cieux de noir et je leur mets, comme couverture, un sac. (Ésaïe 50.3.)* Historiquement, Dieu a frappé de ténèbres les Égyptiens du temps de Moïse. Ce jugement historique devient le modèle de menaces imagées proférées plus tard par les prophètes contre des nations impies.

Par exemple, contre Babylone : *Les étoiles du ciel et leurs constellations ne feront plus briller leur lumière. Dès son lever, le soleil sera obscur et la lune ne donnera plus sa clarté. (Ésaïe 13.10.)* Contre l'Égypte de l'époque babylonienne : *Lorsque ta lumière sera éteinte, je couvrirai les cieux, et j'obscurcirai les étoiles, je couvrirai le soleil d'une nuée et la lune ne laissera pas luire sa lumière. Tous les luminaires des cieux, je les obscurcirai à cause de toi, je mettrai les ténèbres sur ton pays oracle du Seigneur Dieu. (Ézéchiel 32.7-8.)* Cette prophétie décrit la défaite de l'Égypte et ses alliés par Babylone (Éz 32.11) et n'annonce pas un obscurcissement littéral du ciel égyptien.

Troisièmement, **et la lune entière comme du sang.** Cette image vient de Joël 3, qui associe les deux aspects de l'avènement du Messie : l'effusion de l'Esprit pour les Juifs qui invoqueront le nom du Seigneur ; un jugement grand et redoutable pour les Juifs impénitents. La prophétie de jugement se réalisa historiquement par la destruction de Jérusalem en 70. Voici comment Dieu décrit son intervention : *Je placerai des prodiges dans le ciel et sur la terre, du sang, du feu, des colonnes de fumée. Le soleil se changera en ténèbres et la lune en sang à l'avènement du jour du Seigneur, grandiose et*

redoutable. (Joël 3.3-4.) L'image de la lune changée en sang vient ainsi à figurer le jugement divin du monde des impies.

verset 6.13
La chute des étoiles constitue le quatrième élément de ce tableau : **Les étoiles du ciel tombèrent sur la terre comme fruits verts d'un figuier battu par la tempête.** Parlant à ses apôtres de sa venue pour détruire le temple et la Jérusalem incrédule, Jésus dit : *« Aussitôt après la détresse de ces jours-là, le soleil s'obscurcira, la lune ne brillera plus, les étoiles tomberont du ciel, et les puissances des cieux seront ébranlées. » (Matthieu 24.29.)*

Il s'agit à nouveau des événements de la guerre juive contre les Romains en 66-70. S'exprimant à la manière des prophètes hébreux (És 13.10 ; Éz 32.7 ; Jl 2.10), Jésus n'entend pas qu'on prenne ces prédictions littéralement comme des préludes de la fin du monde, mais comme des images consacrées par l'usage pour évoquer les malheurs prêts à fondre sur le monde des Juifs incrédules. La chute des étoiles revêt chez Jean le même sens en ce qui concerne le monde des Romains. La preuve en est que la chute d'une seule étoile suffirait à anéantir complètement la terre.

verset 6.14
La cinquième image de ce tableau décrit la disparition du ciel. **Le ciel se retira comme un livre qu'on roule,** c'est-à-dire telle une feuille de papyrus que l'on roule pour la fermer et l'enlever. C'est ainsi que Dieu évoque la ruine d'Édom :

> *Toute l'armée des cieux se décomposera, les cieux seront roulés comme un document et toute leur armée tombera comme tombent les feuilles de la vigne et celles du figuier. Mon épée, dit le Seigneur, est ivre dans les cieux. Voici qu'elle s'abat sur Édom, sur le peuple que j'ai voué à l'interdit. (Ésaïe 34.4.)*

(Voir aussi 2 P 3.10.) Quand une nation s'effondre sous la colère de Dieu, son ciel disparaît, dans le langage prophétique, comme un parchemin que l'on roule.

Sixième bouleversement cosmique : **toutes les montagnes et les îles furent ébranlées.** L'ébranlement des montagnes appartient également au stock d'images traditionnelles utilisées par les prophètes pour dépeindre le jugement des nations. Ésaïe, par exemple, annonce ainsi le châtiment qui doit frapper Israël et Juda à cause de leur infidélité :

> *C'est pourquoi la colère du Seigneur s'enflamme contre son peuple, il étend la main pour le frapper, les montagnes tremblent et leurs cadavres sont comme des ordures au milieu des rues. Mais avec tout cela, sa colère ne s'est pas détournée et sa main est encore étendue. Il lève un étendard pour une nation*

lointaine, il la siffle des extrémités de la terre et la voici qui se hâte et arrive très vite. (Ésaïe 5.25-26.)

Dieu exécuta sa menace en envoyant contre son peuple les Assyriens et puis les Babyloniens.

Jérémie décrit sous les mêmes traits la dévastation de Juda quand Dieu fait venir contre le pays une armée d'invasion : *Je regarde les montagnes : elles tremblent ; toutes les collines sont ballottées (Jérémie 4.24).* (Voir aussi Ps 97.5 ; Mi 1.3-4 ; Na 1.5.)

Même si le déplacement des îles ne se retrouve pas dans les textes prophétiques de l'Ancien Testament, il réapparaîtra comme élément de jugement plus loin dans l'Apocalypse (16.20).

Ces exemples nous permettent un premier jugement sur l'accomplissement matériel des phénomènes énumérés dans le sixième sceau. C'est l'orchestration traditionnelle en images de l'intervention justicière de Dieu contre le monde des impies. Dans l'imagerie prophétique, quand Dieu juge une nation — par exemple, l'Égypte, Babylone, Israël ou Rome — c'est au monde entier des coupables qu'il s'attaque. Dieu fait disparaître leur ciel, secoue leur terre, obscurcit leur soleil. Ce langage figuré est un lieu commun du genre littéraire prophétique. Il exprime la ruine certaine menaçant les impénitents sans qu'il faille prendre au pied de la lettre les images.

verset 6.15

Les rois de la terre, les grands, les chefs d'armée, les riches et les puissants, tous, esclaves et hommes libres, se cachèrent dans les cavernes et les rochers des montagnes. La fuite des coupables dans les cavernes fait partie, elle aussi, du matériel apocalyptique traditionnel. *Entrez dans les creux des rochers et dans les antres de la terre, devant la terreur du Seigneur et l'éclat de sa majesté quand il se lèvera pour terrifier la terre. (Ésaïe 2.19.)*

Notons en passant que Jean énumère sept classes d'hommes pour englober toute la société d'alors, depuis les rois et les officiers romains (*chiliarchos* = « chef de mille ») jusqu'aux esclaves. Aucun des coupables n'échappera à la justice de Dieu.

Ce verset nous invite, encore une fois, à ne pas prendre à la lettre les cataclysmes des versets précédents. Si le monde devait subir littéralement un grand séisme, l'obscurcissement du soleil, la transformation de la lune en sang, la chute des étoiles sur la terre, la disparition du ciel et le déplacement de toutes les montagnes et îles, alors les hommes n'auraient guère le loisir de se cacher ou de se préoccuper de leur sécurité ! Toute vie terrestre aurait déjà disparu depuis longtemps.

verset 6.16

Ils disaient aux montagnes et aux rochers : Tombez sur nous et cachez-nous loin de la face de celui qui siège sur le trône, et loin de la colère de l'agneau ! Ce cri de terreur, lancé par ceux qui voudraient, s'il était

possible, échapper au jugement de Dieu, se retrouve dans deux autres textes bibliques. Le premier décrit la ruine du royaume du Nord avec sa capitale Samarie par les Assyriens :

> *C'en est fait de Samarie, de son roi : il est comme un éclat de bois à la surface de l'eau. Les hauts lieux de la Fausseté seront supprimés, ce péché d'Israël ; les ronces et les épines grimperont sur leurs autels et ils diront aux montagnes : Couvrez-nous ! et aux collines : Tombez sur nous ! (Osée 10.7-8.)*

Dans le deuxième texte, Jésus, sur le chemin de la croix, s'adresse aux femmes de Jérusalem qui se lamentent sur lui. Il emploie le langage d'Osée pour évoquer la grande détresse que connaîtra la ville sainte quand les Romains viendront exécuter contre elle la vengeance divine. *« Alors on se mettra à dire aux montagnes : "Tombez sur nous", et aux collines : "Cachez-nous." (Luc 23.30.)* Dans chaque cas, ce langage s'applique à une calamité nationale. Plus loin dans l'Apocalypse, nous apprendrons l'identité de la nation dont il s'agit dans les présentes visions.

On remarquera à la fin du verset l'expression frappante « la colère de l'Agneau ». Elle nous renvoie à l'image du Christ possédant sept cornes pour briser tous ses ennemis.

verset 6.17

Car il est venu le grand jour de leur colère. L'expression « jour de la colère » désigne dans l'Ancien Testament une intervention justicière de Dieu dans l'histoire des nations. Dans Ésaïe 13, par exemple, c'est Babylone qui doit tomber sous le coup de la vengeance divine. *Voici que vient le jour du Seigneur, implacable, et le débordement d'une ardente colère qui va réduire le pays à la désolation et en exterminer les pécheurs. (Ésaïe 13.9.)*

Chez Sophonie, le jugement est dirigé contre Juda, qui sera bientôt envahi par les Babyloniens.

> *Il est proche, le grand jour du Seigneur, il est proche, il vient en grande hâte. On criera amèrement au jour du Seigneur, le brave lui-même appellera au secours. Jour de fureur que ce jour, jour de détresse et d'angoisse, jour de désastre et de désolation, jour de ténèbres et d'obscurité, jour de nuée et de sombres nuages, jour de sonneries de cor et de cris de guerre contre les villes fortes et contre les hautes tours d'angle. Je jetterai les hommes dans la détresse et ils marcheront comme des aveugles, car ils ont péché contre le Seigneur. Leur sang sera répandu comme de la poussière et leurs tripes comme des ordures. Ni leur argent ni leur or ne pourra les délivrer : au jour de la fureur du Seigneur, au feu de sa jalousie, toute la terre sera dévorée ; car il va faire l'extermination et ce sera terrible de tous les habitants de la*

terre. Entassez-vous, tassez-vous, ô nation sans honte, avant que survienne le décret et que le jour se soit enfui comme la bale ; avant que vienne sur vous l'ardeur de la colère du Seigneur, avant que vienne sur vous le jour de la colère du Seigneur. Recherchez le Seigneur, vous tous les humbles de la terre, qui mettez en pratique le droit qu'il a établi ; recherchez la justice, recherchez l'humilité, peut-être serez-vous à l'abri au jour de la colère du Seigneur. (Sophonie 1.14 - 2.3.)

David décrit ainsi la domination du Messie sur la terre : *Le Seigneur est à ta droite : il a écrasé des rois au jour de sa colère ; il juge les nations ; les cadavres s'entassent : partout sur la terre, il a écrasé des têtes. (Psaume 110.5-6.)* Le « jour de la colère » a toujours le même sens mais s'applique à des circonstances historiques différentes.

Devant la fureur de ce jugement, la question est posée : **et qui peut subsister ?** Joël a posé cette même question au sujet de l'invasion babylonienne de Juda : *Le Seigneur donne de la voix à la tête de son armée. Ses bataillons sont très nombreux : puissant est l'exécuteur de sa parole. Grand est le jour du Seigneur, redoutable à l'extrême : qui peut le supporter ? (Joël 2.11.)* Nahoum l'a posée à l'égard du jugement de Ninive, capitale des Assyriens : *Face à son indignation, qui tiendrait ? Qui se dresserait quand s'embrase sa colère ? Sa fureur déferle comme l'incendie ; les roches s'éboulent devant lui (Nahoum 1.6).* La réponse évidente qu'appellent ces questions, c'est que personne, du moins personne parmi les coupables, ne tiendra devant la colère de Dieu.

Chapitre 7

Les 144 000 marqués du sceau : 7.1-8
Les quatre anges de jugement : 7.1
L'ange apportant le sceau : 7.2-3
Le nombre et l'identité de ceux marqués du sceau : 7.4-8
La vision de la grande foule : 7.9-17
Description des membres de la foule : 7.9
Louanges criées par la foule et par la cour céleste : 7.10-12
L'identité de la foule : 7.13-14
La situation spirituelle de la foule : 7.15-17

Se situant entre la rupture des sixième et septième sceaux, le chapitre 7 interrompt le déroulement des visions et constitue un intermède. Son message n'a pas pourtant le caractère accessoire d'une parenthèse. Au contraire, ce chapitre est destiné à réconforter les lecteurs chrétiens en leur rappelant le thème fondamental de tout le livre : leur victoire en Jésus-Christ sur l'oppresseur romain. On retrouvera encore d'autres intermèdes consolants intercalés régulièrement dans la suite des visions.

Le chapitre 6 s'est terminé par des images terrifiantes du châtiment divin qui doit s'abattre sur le monde romain. Nous étions restés sur cette question : Qui pourrait subsister devant la colère de Dieu et de l'Agneau ? Le chapitre 7 répond à cette question en ce qui concerne les saints. Il montre en deux scènes successives leur position pendant les jugements décrits dans ce livre. La première scène (7.1-8) représente la mesure de préservation prise pour les chrétiens en vue des fléaux qui vont se déchaîner sur la terre. La deuxième scène (7.9-17) nous permet de constater l'efficacité de cette mesure.

Les 144 000 marqués du sceau : 7.1-8

Les quatre anges de jugement : 7.1

verset 7.1
Après cela, je vis quatre anges debout aux quatre coins de la terre. On ne doit pas conclure de cette phrase que Jean croyait la terre carrée ou rectangulaire. L'expression « les quatre coins de la terre » correspond tout simplement à nos points cardinaux et comporte une nuance d'universalité. Elle se rapporte au monde de l'homme dans sa totalité. Quelle que soit la fonction de ces anges, ils l'exercent sur la terre entière.

Ils retenaient les quatre vents de la terre, afin que nul vent ne souffle sur la terre, sur la mer ni sur aucun arbre. Ces quatre anges sont

préposés aux vents, comme d'autres anges sont, dans l'Apocalypse, responsables des autres phénomènes naturels (14.18 ; 16.5). Leur fonction consiste à retenir les vents destructeurs, qui représentent ici l'ensemble des fléaux que Dieu enverra contre Rome jusqu'au moment fixé par les décrets divins. L'Ancien Testament emploie souvent en effet l'image des vents pour symboliser les jugements de Dieu contre une nation donnée.

> *Je fais venir sur Élam quatre vents des quatre coins de l'horizon. Je les jette aux quatre vents, et il n'y aura pas de nation où ne parviennent les dispersés d'Élam. (Jérémie 49.36.) Ainsi parle le Seigneur : Je vais susciter contre Babylone et contre les habitants du « cœur de mes adversaires » un vent destructeur. J'envoie contre elle des étrangers qui la vannent, qui vident son pays. Ils surgissent contre elle de partout, au jour du malheur. (Jérémie 51.1-2.)* (Voir aussi És 57.13 ; Jr 4.11-13 ; 25.32 ; 49.32 ; Os 13.15.)

Postés aux quatre points de l'horizon, ces quatre anges chargés d'exécuter les jugements de Dieu attendent d'être lâchés pour ravager le monde romain. Ces jugements ne sont pas le déchaînement aveugle de puissances sauvages, ni la conséquence fortuite de forces impersonnelles ; ils font partie des desseins de Dieu et demeurent sous le contrôle de ses agents[1].

L'ange apportant le sceau : 7.2-3

verset 7.2
Et je vis un autre ange monter de l'Orient. Il tenait le sceau du Dieu vivant. Cet ange vient du soleil levant, du côté de la lumière, comme il convient au héraut d'une bonne nouvelle. Il est chargé d'une mission de miséricorde (comparer Lc 1.76-79).

On peut se représenter le sceau de Dieu comme une sorte de cachet officiel dont l'empreinte est apposée sur un homme pour marquer son appartenance à Dieu et son inviolabilité. En 14.1, on précisera que le sceau porte gravé le nom du Christ et de son Père. Il ne correspond à aucune réalité concrète mais fait simplement partie du décor de la vision. C'est une image destinée à exprimer la double idée de propriété et de préservation. Tout homme marqué de ce sceau appartient à Dieu et se trouve sous sa protection : il n'est pas permis de mettre la main sur lui.

L'ordre que l'ange au sceau donne aux anges destructeurs indique sur quel point portera cette protection. **D'une voix forte il cria aux 4 anges qui avaient reçu pouvoir de nuire à la terre et à la mer :**

---

[1] H. LILJE. *L'Apocalypse, le dernier livre de la Bible*, Paris, 1959, p. 137.

verset 7.3
Gardez-vous de nuire à la terre, à la mer ou aux arbres, avant que nous ayons marqué du sceau le front des serviteurs de notre Dieu. Cette scène s'inspire de la vision d'Ézéchiel 9, qui a trait à la destruction de Jérusalem par Nabuchodonosor en 586 av. J.-C. Lisons ce texte afin de relever, si possible, des indices pour orienter l'interprétation de notre passage[2].

> *Il cria à mes oreilles d'une voix forte : « Le châtiment de la ville est proche ; que chacun ait en main son instrument d'extermination ». Voilà que six hommes venaient de la porte supérieure qui est tournée vers le nord ; chacun avait en main son instrument d'extermination. Au milieu d'eux il y avait un homme vêtu de lin, avec une écritoire de scribe à la ceinture. Ils vinrent et se tinrent à côté de l'autel de bronze. La gloire du Dieu d'Israël s'éleva au-dessus du chérubin sur lequel elle se trouvait et se dirigea vers le seuil de la Maison ; alors il appela l'homme vêtu de lin et portant une écritoire à la ceinture. Le Seigneur lui dit : « Passe au milieu de la ville, au milieu de Jérusalem ; fais une marque sur le front des hommes qui gémissent et se plaignent à cause de toutes les abominations qui se commettent au milieu d'elle ». Puis je l'entendis dire aux autres : « Passez dans la ville à sa suite et frappez ; que vos yeux soient sans compassion et vous sans pitié. Vieillards, jeunes hommes et jeunes filles, enfants et femmes, vous les tuerez jusqu'à l'extermination ; mais ne vous approchez de personne qui portera la marque. ».* […] *Ils sortirent et frappèrent dans la ville (Ézéchiel 9.1-7).*

À prendre littéralement les données de cette vision, on dirait qu'aucun juste de Jérusalem ne devait périr lors de l'invasion babylonienne de Juda. Dans la vision, la marque au front les préserve des exterminateurs. Mais dans la réalisation historique de cette vision, les choses ne se sont pas passées ainsi. Les Babyloniens massacrèrent justes et méchants sans distinction :

> *« Fils d'homme, dirige tes regards vers Jérusalem ; invective les sanctuaires ; prononce un oracle contre la terre d'Israël. Tu diras à la terre d'Israël : Ainsi parle le Seigneur : Je viens contre toi ; je tirerai mon épée du fourreau et je retrancherai de toi le juste et le méchant. C'est parce que je vais retrancher de toi le juste et le méchant, c'est pour cela que mon épée va sortir du fourreau contre toute chair, du Néguev jusqu'au nord. » (Ézéchiel 21.7-9.)*

---

[2] Je dois l'explication qui suit à Jim McGuiggan. *The Book of Revelation*, West Monroe, 1976, pp. 107-112 ; *The Book of Ezekiel*, Lubbock, 1979, pp. 97-99.

Si la marque préservatrice n'a pas exempté les justes de la mort lors de l'invasion babylonienne, de quoi les a-t-elle préservés ? Que signifie-t-elle ?

La marque garantit aux fidèles que le jugement annoncé n'est pas pour eux un châtiment. La colère de Dieu vise les impies en Juda ; mais il arrivera que lors de l'exécution du jugement divin contre les impies, des justes parmi le peuple souffrent et meurent eux aussi. Cela ne signifie pas pour autant que les souffrances de ceux-ci ont valeur de punition. Parfois l'innocent souffre avec le coupable sans être pour autant puni avec lui. Les bébés qui périrent dans le déluge ou lors de la prise de Jéricho souffrirent dans des jugements divins dirigés contre leurs parents ; mais ils ne furent pas punis et condamnés avec leurs parents.

Où est donc la différence, puisque l'innocent et le coupable meurent tous deux ? Il y aune énorme différence entre la souffrance infligée par Dieu comme châtiment mérité et la souffrance tout court. Il y a une énorme différence entre le fait de mourir hors du Seigneur et le fait de mourir dans le Seigneur.

Ainsi, Dieu donne aux lecteurs d'Ézéchiel un message sous la forme de cette image de la marque écrite au front : les justes sont exempts de ce jugement contre Juda. L'invasion babylonienne n'est pas une punition des fidèles même si cette intervention divine peut amener pour eux des souffrances et même la mort.

Nous apprenons ainsi d'Ézéchiel deux principes. Premièrement, la marque symbolique signifie que les saints sont tous exemptés du jugement divin prêt à fondre sur la nation coupable. Deuxièmement, cette marque ne préserve pas les saints des épreuves physiques que peut entraîner pour eux la réalisation de ce jugement.

Appliquons maintenant ces principes à notre texte. Les circonstances historiques ont changé, mais le sens profond des deux visions reste le même. Chez Jean, ce sont « les serviteurs de Dieu » qui recevront au front la marque de Dieu. Dans l'Apocalypse, cette expression désigne régulièrement les chrétiens, membres de l'Église de cette époque. Ils sont opposés d'ailleurs, dans une antithèse qui court à travers tout le livre, aux serviteurs de la bête romaine. Ceux-ci portent eux aussi au front une marque : celle du nom de la bête. Cette opposition aux partisans de Rome nous aide à identifier ces serviteurs de Dieu à des chrétiens de l'époque romaine.

De quel jugement ces chrétiens doivent-ils être préservés ? Le contexte indique clairement que Jean pense à l'ensemble des calamités dont il a eu la vision et que vont bientôt déchaîner les quatre anges des vents. Il s'agit donc des manifestations de la colère divine contre le monde romain. Les saints n'échapperont pas aux effets de ces malheurs collectifs, auxquels s'ajoutera d'ailleurs la persécution[3]. Mais ce terrible temps d'épreuve nesera pas pour eux, comme il le sera pour leurs persécuteurs, un châtiment. Il sera au contraire le moyen choisi par le Père pour les amener à la victoire et à la

---

[3] E.-B. ALLO. *Saint Jean, l'Apocalypse*, Paris, 1921, p. 93.

perfection. La valeur de l'épreuve variera donc selon la position spirituelle des individus.

Le nombre et l'identité d ceux marqués du sceau : 7.4-8

verset 7.4
Et j'entendis le nombre de ceux qui étaient marqués du sceau : 144 000 marqués du sceau. Jean ne décrit pas l'opération de l'ange, il entend seulement le nombre des serviteurs de Dieu qui reçoivent l'empreinte au front. Combien sont-ils ? 144 000. Ce nombre est évidemment symbolique et exprime non pas une limitation mais le caractère complet de ce qui est compté. Il est formé à partir du chiffre 12, élevé au carré et multiplié par 1000 : 12 x 12 x 1000.

Le chiffre 12 caractérise dans la Bible le peuple de Dieu : les douze tribus d'Israël, les douze apôtres. Au chapitre 21, la cité du peuple de Dieu, la nouvelle Jérusalem, aura douze portes et des murailles soutenues par 12 fondements.

Ce chiffre comportait aussi une idée symbolique de plénitude. Chez les Juifs de l'époque du Nouveau Testament, l'expression « les douze tribus d'Israël » indiquait la totalité de la communauté juive alors que les douze tribus n'existaient pas en tant que telles depuis longtemps. Tout chiffre mis au carré garde la même signification avec une intensité plus forte : milliers de milliers, myriades de myriades, etc. Multiplier un chiffre par mille, coefficient de la multitude, souligne encore plus son caractère complet. La somme totale obtenue par ces opérations, 144 000, désigne la totalité des fidèles du temps de Jean, en nombre indéfini, qui doivent passer par la grande épreuve annoncée par ce livre et qui ont besoin d'en être préservés. Dieu dit en substance par ce chiffre : Dans les jugements à venir, mes serviteurs demeureront sous ma protection. Non pas certains d'entre eux, non pas la plupart d'entre eux, mais *tous* !

Ces 144 000 scellés viennent **de toutes les tribus des fils d'Israël.** Si les 144 000 représentent l'ensemble des chrétiens, d'origine païenne aussi bien que juive, dont Dieu prendra soin dans l'épreuve à venir, alors pourquoi Jean les appelle-t-il des Israélites ? Nous sommes dans un livre de symboles, et Jean a déjà appliqué à ce groupe deux traits symboliques : la marque du sceau et le nombre 144 000. On ne devrait donc pas s'étonner de ce qu'il emprunte le nom d'Israël, désignation consacrée du peuple de Dieu, pour qualifier figurativement les membres de l'Église. D'autant plus qu'il a déjà deux fois dans son livre (2.9 ; 3.9) refusé le titre de Juifs à des Israélites selon la chair qui, par leur incrédulité endurcie, ont perdu leur statut de peuple de Dieu[4].

---

[4] McGuiggan, *Revelation*, pp. 113-114. Dans les autres livres du Nouveau Testament, moins symboliques que l'Apocalypse, les termes « Juifs » ou « Israël » semblent s'appliquer (du moins dans la plupart des cas) aux descendants biologiques de Jacob. Ils y désignent soit la nation d'Israël selon la chair, soit le reste fidèle à l'intérieur de la nation, c'est-à-dire les Juifs qui acceptent le Messie et deviennent le nouvel Israël.

verset 7.5
L'énumération des douze tribus, avec la répétition du chiffre symbolique 12 000 (12 x 1 000), sert simplement à souligner la plénitude du nombre des saints scellés. Dieu dénombre soigneusement les chrétiens, comme ce fut le cas pour l'Israël du désert (Nb 1-3), pour montrer qu'il n'oubliera pas un seul des siens dans la protection qu'il leur accordera. Lisons maintenant ce recensement : **De la tribu de Juda 12 000 marqués du sceau. De la tribu de Ruben 12 000, de la tribu de Gad 12 000,**

verset 7.6
de la tribu d'Aser 12 000, de la tribu de Nephtali 12 000, de la tribu de Manassé 12 000,

verset 7.7
de la tribu de Siméon 12 000, de la tribu de Lévi 12 000, de la tribu d'Issakar 12 000, de la tribu de Zabulon 12 000,

verset 7.8
de la tribu de Joseph 12 000 de la tribu de Benjamin 12 000 marqués du sceau. Notons en passant que cette liste omet Dan et met à sa place la demi-tribu de Manassé, premier-né de Joseph. Jean évite pourtant de nommer la demi-tribu d'Éphraïm, second fils de Joseph, et mentionne à sa place Joseph lui-même, ce qui répète en quelque sorte la tribu de Manassé.

L'omission de Dan et d'Éphraïm s'explique peut-être par l'association de leurs noms à l'apostasie. Dan avait depuis le temps des juges une réputation d'infidélité envers Dieu (Jg 18), et Éphraïm fut le centre politique du royaume du Nord, entraîné par son premier roi dans l'idolâtrie. C'est en effet sur le territoire de ces deux tribus que Jéroboam installa le culte des deux veaux d'or (1 R 12.25-33). Quoi qu'il en soit de cette explication, les irrégularités de la liste nous invitent à ne pas la prendre littéralement comme une table généalogique prophétique.

La vision de la grande foule : 7.9-17
Cette deuxième partie de l'intermède prépare bien le prophète et ses lecteurs à affronter les malheurs qui les attendent dans la suite des visions.

Description des membres de la foule : 7.9

verset 7.9
Après cela je vis : C'était une foule immense que nul ne pouvait dénombrer. Ce verset insiste sur l'impossibilité de compter la foule. Mais cette indication, pas plus que le nombre 144 000, ne doit être prise littéralement. La composition cosmopolite de cette multitude, **de toutes nations, tribus, peuples et langues**, correspond à celle du royaume des rachetés en 5.9, c'est-à-dire de l'Église.

Ils se tenaient debout devant le trône et devant l'agneau, vêtus de robes blanches et des palmes à la main. La situation de ces gens, dans la

présence de Dieu, et leurs vêtements blancs, emblème de pureté, de joie et de triomphe, seront repris et expliqués aux versets 14 et 15. Les palmes, signe de joie et d'adoration, caractérisent la fête des Tabernacles dont le symbolisme domine toute cette scène. De toutes les fêtes de l'ancien Israël, celle des tabernacles était la plus joyeuse et la plus fréquentée. Elle se célébrait en automne, après le battage du blé sur l'aire et la vendange. Avec une grande allégresse, le peuple rendait grâce au Seigneur pour toutes les récoltes de l'année (Dt 16.13-15). La fête devait commémorer aussi la protection que Dieu avait accordée à son peuple dans le désert après leur délivrance d'Égypte (Lv 23.42-43).

D'après l'Ancien Testament et les sources rabbiniques, cette fête comportait des processions où le peuple entrait dans l'enceinte du temple en agitant des palmes et des branches d'autres arbres. *Le premier jour vous vous munirez de beaux fruits, de feuilles de palmiers, de rameaux d'arbres touffus ou de saules des torrents, et vous serez dans la joie pendant sept jours devant le Seigneur votre Dieu. (Lévitique 23.40.)* Cette fête s'accompagnait donc de grandes réjouissances en l'honneur du Seigneur qui avait tant béni son peuple et manifesté ainsi qu'il était bien vraiment le Dieu d'Israël. Le livre de Zacharie projette cette fête dans les temps messianiques, où elle rassemble des gens de toutes les nations (Za 14.16-19[5])

Louanges criées par la foule et par la cour céleste : 7.10-12

verset 7.10
Ils proclamaient à haute voix : Le salut est à notre Dieu qui siège sur le trône et à l'agneau. Au cours des sept jours de la fête des Tabernacles, on chantait souvent le Hallel (les Psaumes 113-118) dont un verset (Ps 118.25) contient une prière : « Accorde le salut ! » Cette acclamation traduit un mot hébreu qui adonné en français *hosanna* (Jn 12.13) et qui se rapproche de notre verset. Ici, les fidèles attribuent à Dieu et au Christ leur salut, c'est-à-dire leur délivrance des puissances hostiles (12.10). Ils célèbrent non seulement leur rédemption du péché mais surtout leur passage victorieux à travers les persécutions et les épreuves. Ils reconnaissent qu'ils doivent leur préservation à Dieu et à l'Agneau.

verset 7.11
Et tous les anges rassemblés autour du trône, des anciens et des quatre animaux tombèrent devant le trône, face contre terre, et adorèrent Dieu.

verset 7.12
Ils disaient : Amen ! Louange, gloire, sagesse, action de grâce, honneur, puissance et force à notre Dieu pour les siècles des siècles ! Amen !
Encore une doxologie de sept éléments, encadrés cette fois par deux Amen.

---

[5] L. CERFAUX et I. CAMBIER. *L'Apocalypse de Saint Jean lue aux chrétiens*, Paris, 1955, p. 67.

L'identité de la foule : 7.13-14

verset 7.13
L'un des anciens prit alors la parole et me dit : Ces gens, vêtus de robes blanches, qui sont-ils et d'où sont-ils venus ? L'ancien ne pose pas cette question pour s'informer, car il connaît déjà la réponse. Il s'agit à nouveau d'un procédé dramatique destiné à introduire dans le livre des explications.

verset 7.14
Je lui répondis : Mon Seigneur, tu le sais ! Il me dit : Ils viennent de la grande épreuve. Voilà les vainqueurs qui ont témoigné, par le martyre ou d'une autre façon, leur fidélité au Christ à travers la grande épreuve. Et dans quel état reviennent-ils ? Fourbus, meurtris et brisés ? Au contraire, ils apparaissent comme des gens qui célèbrent leur victoire par la plus joyeuse des fêtes, qui éprouvent une allégresse sans limites.

De quelle « grande épreuve » la foule sort-elle[6] ? C'est sans aucun doute le temps de détresse que les saints de l'époque romaine auraient à traverser. La fin du chapitre 6 annonce un grand jour de colère venant sur le monde romain. Dans la première scène du chapitre 7, nous entendons parler de 144 000 serviteurs de Dieu scellés en vue de cette épreuve à venir, ce qui implique clairement qu'ils auront à la traverser. Maintenant nous rencontrons une foule sortie de la « grande épreuve ». Manifestement, il s'agit de l'épreuve du chapitre 6 : les jugements annoncés contre Rome, auxquels s'ajoute la persécution.

Il est vrai que ce jugement vise la société des impies, mais Dieu n'enlève pas son peuple de la terre pendant les temps difficiles. Un jour les saints jugeraient le monde romain (20.4). Mais en attendant, si Dieu envoyait l'épée, ils souffriraient avec le monde. Si la famine sévissait, ils auraient faim et leurs enfants aussi[7].

Ainsi, la foule innombrable se compose des chrétiens de l'époque romaine. Leur fidélité en a fait des vainqueurs : ils ont triomphé de la bête, de son image et du chiffre de son nom (15.2) ; ils n'ont pas adoré la bête ni reçu sa marque (20.4). Leur victoire ne suppose pas nécessairement le martyre. Beaucoup de fidèles échappèrent à la persécution suprême sans renier leur foi, en passant, par exemple, dans la clandestinité. On ne peut guère douter que les 144 000 et les membres de la grande foule figurent les mêmes personnes. Seul le point de vue dont Jean les considère a changé. Dans la première phase de la vision (7.1-8), les 144 000 saints marqués du sceau protecteur devaient encore passer par l'épreuve. Dans cette deuxième phase, l'épreuve est passée ; ils l'ont traversée victorieusement.

---

[6] Jésus (Mt 24.21 et parallèles) et Daniel (12.1) avaient prédit une grande épreuve qui viendrait sur le peuple juif lors de la destruction de Jérusalem par les Romains. Mais cette prophétie s'était déjà réalisée au moment où Jean écrivait son livre. Il faut donc distinguer ces deux « grandes épreuves ».

[7] McGuiggan, *Revelation*, p. 117.

L'identité de ces deux groupes est confirmée, d'ailleurs, par les traits que la grande foule partage avec les 144 000, mentionnés à nouveau au chapitre 14. Les deux groupes se trouvent « devant le trône » (7.9, 15 ; 14.3) ; ils suivent tous deux l'Agneau, c'est-à-dire ils sont disciples du Christ (7.17 ; 14.4) ; et ils ont été tous deux sauvés, c'est-à-dire « lavés » (7.14) ou « rachetés » (14.14).

La fin du verset 14 définit, en effet, les membres de la grande foule comme des chrétiens purifiés de leurs péchés : **Ils ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'agneau.** Cette image paradoxale fait sans doute allusion au moment du baptême, que le Nouveau Testament compare souvent à un lavage spirituel et purificateur (Ac 22.16 ; Hé 10.22 ; 1 P 3.16). En Apocalypse 22.14, nous verrons que seuls ceux qui ont lavé leurs robes ont le droit d'entrer dans la nouvelle Jérusalem, l'Église.

La situation spirituelle de la foule : 7.15-17

L'intermède se termine par une vision exprimant en images la vie riche de bienfaits spirituels que possèdent les fidèles dans l'Église sur terre. Bien que située au ciel dans la vision, cette scène, comme tant d'autres dans l'Apocalypse, figure des réalités qui existent ici-bas et qu'on ne doit pas nécessairement renvoyer à l'état éternel. Le « ciel », la « terre », la « mer » et l'« abîme » sont des parties de la scène où se joue le drame des visions de Jean. Si un certain personnage ou élément du décor se trouve dans une de ces parties de la scène, c'est généralement pour des raisons symboliques ou dramatiques, et non pour indiquer sa position littérale dans le monde réel. Dans les versets suivants, nous verrons les chrétiens sur terre, jouissant dans l'Église de la présence de Dieu, le servant en tant que prêtres, et bénéficiant de ses soins continuels.

verset 7.15

C'est pourquoi ils se tiennent devant le trône de Dieu, et lui rendent un culte jour et nuit dans son temple. À cause de leur purification dans le sang du Christ et à cause de leur fidélité dans l'épreuve, ces saints ont le privilège de se tenir directement et continuellement dans la présence de Dieu. Notons qu'ils se trouvent à la fois devant le trône et dans le sanctuaire *(naos)*. Les visions présentent le ciel d'après le modèle du temple juif. Il ne s'agit pas, bien sûr, d'un temple matériel situé littéralement au ciel, mais de l'Église sur terre. C'est là, au milieu de son peuple, que Dieu règne et demeure. Dans l'Église, les fidèles remplissent le rôle de prêtres, offrant à Dieu un culte ininterrompu avec une entière dévotion.

Et celui qui siège sur le trône les abritera sous sa tente. Pendant la fête des huttes, les Juifs vivaient sous la tente ou dans des huttes faites de feuillage. Mais ici, les chrétiens n'ont pas besoin de dresser chacun sa tente, car Dieu les abritera tous sous la sienne. Là, dans son tabernacle, il habite au milieu des siens, leur garantissant par sa présence la protection et les bénédictions de son alliance avec eux. Cette faveur représente donc la communion intime avec Dieu dont jouit le croyant dans l'Église. Elle se retrouvera dans la nouvelle Jérusalem, distincte du ciel (Ap 21.3).

verset 7.16
Ils n'auront plus faim, ils n'auront plus soif, le soleil et ses feux ne les frapperont plus. Faut-il prendre au sens physique cette faim, cette soif et cette chaleur ? Bien sûr que non. Ce verset contient une allusion à l'oracle d'Ésaïe : *Ils n'endureront ni faim ni soif, jamais ne les abattront ni la brûlure du sable, ni celle du soleil ; car celui qui est plein de tendresse pour eux les conduira, et vers les nappes d'eau les mènera se rafraîchir. (Ésaïe 49.10.)* Le passage auquel ce verset appartient parle tout d'abord des faveurs divines accordées aux Juifs retournant de l'exil babylonien. Mais le contexte est nettement messianique et décrit dans le langage de l'exil le rétablissement du règne davidique et les bienfaits promis à ceux que le Messie sauvera[8].

verset 7.17
Car l'agneau qui se tient au milieu du trône sera leur berger, il les conduira vers des sources d'eaux vives. L'Agneau devient, paradoxalement encore, un berger. Un bon berger qui prend bien soin de son troupeau, le faisant reposer dans de verts pâturages, lui procurant les eaux vives jaillissant jusqu'à la vie éternelle. Ce verset rappelle une foule de textes bibliques qui évoquent par les mêmes images la sécurité et l'abondance de vie dont jouissent ceux qui se laissent conduire par le Seigneur (Ps 23.1-2 ; És 40.11 ; Jr 31.10 ; Éz 34.12-16 ; Jn 4.12, 14 ; 7.37-39 ; 10.1-30).

Une dernière grâce divine complète le tableau : **Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux.** Les saints avaient pleuré amèrement pendant cette grande épreuve et avaient beaucoup souffert. Mais ces jours de deuil sont maintenant terminés. Dieu promet la même consolation à Israël, subjugué par une nation puissante et tyrannique. Ayant anéanti celle-ci, *Il fera disparaître la mort pour toujours. Le Seigneur Dieu essuiera les larmes sur tous les visages et dans tout le pays il enlèvera la honte de son peuple. Il l'a dit, Lui, le Seigneur. (Ésaïe 25.8.)* (Comparer És 30.19 ; 60.20.) Dans l'Église, Dieu pourvoira à tous les besoins spirituels de ceux qui restent fidèles à travers les épreuves, et il les réconfortera dans toutes leurs afflictions.

Intercalé entre les scènes effrayantes des chapitres 6 (les sceaux) et 8-9 (les trompettes), cet intermède rassure les fidèles en leur montrant symboliquement l'issue de leurs épreuves. Celles-ci ne sauraient leur faire perdre les biens surnaturels qu'ils possèdent dans l'Église. Si ce chapitre a réconforté les saints d'Asie, ne servira-t-il pas aussi à encourager les chrétiens de tous les temps qui endurent fidèlement l'adversité en tant que serviteurs de Jésus-Christ ?

---

[8] E. J. YOUNG. *The Book of Isaiah*, Grand Rapids, 1965, vol. III, pp. 278-279.

Chapitre 8

Le septième sceau : 8.1
Prélude à la sonnerie des sept trompettes : 8.2-6
Les sept anges aux trompettes : 8.2
Les prières des saints et le jugement à venir : 8.3-5
La préparation à sonner les trompettes : 8.6
Le retentissement des quatre premières trompettes : 8.7-12
La première trompette : 8.7
La deuxième trompette : 8.8-9
La troisième trompette : 8.10-11
La quatrième trompette : 8.12
L'annonce des trois dernières trompettes : 8.13

Après l'intermède du chapitre 7, on est prêt pour la rupture du septième sceau qui achèvera de révéler et d'accomplir le contenu du livre scellé : les desseins divins dans la lutte entre l'Église et Rome. Mais voici que le dernier sceau s'ouvre sur un nouveau septénaire, celui des trompettes. La septième trompette introduira à son tour une dernière série de sept, celle des coupes. C'est donc tout le reste de l'Apocalypse que contient ce dernier sceau rompu.

Le septième sceau : 8.1

verset 8.1
Quand il ouvrit le septième sceau, il se fit dans le ciel un silence d'environ une demi-heure. Là où on attend une intervention décisive du ciel contre Rome, rien ne s'y produit pendant une demi-heure. Que signifie cette pause inattendue ? Elle sert sans doute à accroître la tension dramatique et à mettre en valeur, comme le calme avant la tempête, la scène qui suivra. Ce silence pèse, comme celui qui précède au tribunal le moment où le verdict va être prononcé.

Mais il y a plus qu'un simple effet dramatique. Car ce silence a une durée d'une demi-heure. Or, dans les écrits de Jean, le terme « heure » ne désigne pas simplement une mesure de temps, mais souvent un moment critique qui amène une crise ou qui pousse à une action décisive.

Jésus exprime ainsi son trouble devant l'arrivée du moment de sa mort : *Maintenant mon âme est troublée, et que dirai-je ? Père, sauve-moi de cette heure ? Mais c'est précisément pour cette heure que je suis venu. (Jean 12.27.)* De même, la première épître de Jean parle de la crise provoquée dans l'Église par l'arrivée d'antéchrists, c'est-à-dire d'enseignants hérétiques : *Mes petits enfants, c'est la dernière heure. Vous*

avez entendu annoncer qu'un antéchrist vient ; or dès maintenant beaucoup d'antéchrists sont là ; à quoi nous reconnaissons que c'est la dernière heure. (1 Jean 2.18.) Le temps de crise (il ne s'agit pas ici de la fin des temps) prédit par les Apôtres était venu. Pour Jean, le mot « heure » signifie donc un moment critique qui fait aboutir un événement crucial.

Que pourrait donc signifier une *demi*-heure ? Comme toute fraction dans l'Apocalypse, cette heure brisée indique que quelque chose manque, qu'il y a un retard, que le moment décisif n'est pas encore venu. Dieu n'exécutera pas tout de suite sa pleine vengeance contre les persécuteurs, car il ne prend pas plaisir à la mort de ceux qui périssent dans leur péché. Il va donc freiner sa colère pour leur donner le temps de se repentir[1]. Par ce silence, Dieu dit aux chrétiens, qui risquent justement de devenir impatients à cause de son inaction apparente, qu'il cherche le salut, même de leurs oppresseurs. Ce silence représente donc la première manifestation dans ce chapitre de la patience miséricordieuse de Dieu envers les coupables.

Prélude à la sonnerie des sept trompettes : 8.2-6

Les sept anges aux trompettes : 8.2

verset 8.2
Et je vis les sept anges qui se tiennent devant Dieu. La position de ces anges auprès de Dieu comme des ministres auprès d'un roi implique des pouvoirs et une dignité particulièrement élevés. Jean fait peut-être allusion aux créatures célestes que la tradition juive appelle « anges de la face » ou « anges de la présence » : Gabriel, Michaël, Uriel, Raphaël, Raguel, Saraqiel, Remeiel. Quoi qu'il en soit, leur qualité souligne l'importance de la mission dont leur Maître les charge.

Il leur fut donné sept trompettes. Dans plusieurs textes prophétiques (Jl 2.1 ; Os 5.8 ; Mt 24.31 ; 1 Th 4.16), la trompette annonce ou accompagne des interventions divines de jugement. Elle servait également à donner l'alarme et à avertir d'un danger qui approche (Éz 33.2-6). Telles semblent être les fonctions des trompettes dans cette vision. Elles sonnent l'alarme destinée aux impies et donnent le signal des jugements d'avertissement que Dieu envoie contre eux.

Les prières des saints et le jugement à venir : 8.3-5
Entre la présentation des sept anges et les sonneries de leurs trompettes, une courte scène révèle la cause des fléaux qui vont s'abattre sur le monde. Dieu les envoie en réponse aux prières des saints persécutés.

verset 8.3
Un autre ange vint se placer près de l'autel. Il portait un encensoir d'or, et il lui fut donné des parfums en grand nombre, pour les offrir avec les prières de tous les saints sur l'autel d'or qui est devant le trône. Ce rite

---

[1] Jim McGuiggan. *The Book of Revelation*, West Monroe, 1976, p. 125.

suit le modèle fourni par l'offrande de l'encens dans le temple de l'ancienne Loi. L'ange remplit les fonctions du prêtre lévitique : il prend dans sa pelle à encens (pas à proprement parler un encensoir) des charbons ardents sur l'autel des holocaustes, les dépose sur l'autel des parfums, où il jette l'encens.

Ce dernier autel se trouvait en face de l'entrée du Saint des saints, c'est-à-dire juste devant le trône de Dieu formé par les ailes des chérubins. Ainsi, la fumée odorante montait devant et vers Dieu comme un sacrifice qui lui était agréable. À l'heure de l'offrande des parfums, le peuple se rassemblait devant le sanctuaire pour prier (Lc 1.10). Voilà pourquoi la Bible associe parfois la prière et la fumée de l'encens qui montent ensemble devant Dieu.

verset 8.4

Et, de la main de l'ange, la fumée des parfums monta devant Dieu, avec les prières des saints. Cette vision est conçue à l'image du rituel du temple terrestre ; c'est une mise en scène dans laquelle cet ange joue le rôle du prêtre. On ne doit pas en conclure que dans la vie réelle les anges servent de médiateurs entre l'homme et Dieu, que nos prières doivent passer par la médiation angélique avant d'atteindre le Père. Il serait également erroné d'identifier cet ange au Christ sous prétexte que lui seul est notre grand prêtre et médiateur. L'Esprit Saint se sert de cette scène, dont l'imagerie serait facilement comprise par les lecteurs du livre, pour assurer aux saints que Dieu entend leurs supplications et que celles-ci lui sont agréables. Il les accepte comme un parfum de bonne odeur.

D'ailleurs, il ne s'agit pas ici de toutes les prières de tous les saints de tous les temps, mais de la demande qui s'est déjà formulée à l'ouverture du cinquième sceau (6.9-11). Là, les martyrs ont réclamé que le jugement de Dieu s'exerce enfin sur leurs persécuteurs. Les prières offertes ici sur l'autel doivent tendre au même but ; car c'est effectivement une nouvelle série de châtiments divins qui, en réponse à ces prières, va s'abattre sur le monde romain.

Cette scène exprime donc la puissance invincible de l'arme secrète des chrétiens persécutés : l'exaucement divin de leurs prières. C'est par là que les saints participent au règne de Dieu sur le monde et qu'ils contribuent activement à réaliser les desseins divins dans l'histoire.

verset 8.5

L'ange alors prit l'encensoir, il le remplit du feu de l'autel et le jeta sur la terre. Ce geste symbolique de l'ange représente les châtiments que la colère divine va, en réponse aux prières des saints, faire retomber sur l'empire coupable. L'image s'inspire d'Ézéchiel 10.2, où un ange prend des charbons brûlants du char du Seigneur pour les répandre sur la ville de Jérusalem remplie d'abominations et vouée à la destruction. Dans la vision de Jean, le feu de l'autel résume les jugements redoutables que vont déclencher les sept coups de trompette.

Il résulte de l'action de l'ange des phénomènes terrifiants : **et ce furent des tonnerres, des voix, des éclairs et un tremblement de terre.** Ces signes annoncent la vengeance imminente de Dieu. Ils indiquent une dernière fois que les fléaux qui vont suivre sont le résultat et l'exaucement des prières de l'Église.

La préparation à sonner les trompettes : 8.6

verset 8.6
Les sept anges qui tenaient les sept trompettes se préparèrent à en sonner. Le contenu du jugement divin représenté par le feu sera réparti entre sept sonneries de trompette. Tout est prêt maintenant pour en décrire les effets.

Le retentissement des quatre premières trompettes : 8.7-12.
Avant de considérer individuellement chacune des trompettes, quelques remarques d'ordre général sur le septénaire dans son ensemble seront utiles.

Premièrement, les jugements déchaînés par les trompettes doivent servir d'avertissements à l'empire persécuteur et idolâtre. En présence des malheurs qui fondront sur la terre, les impies doivent réfléchir et se détourner de leur méchanceté. Les derniers versets du chapitre 9 impliquent clairement que les trompettes ont pour but non seulement de châtier les coupables mais aussi de les appeler à la repentance (Ap 9.20). Bien qu'atteignant durement les hommes, ces avertissements ultimes de Dieu ne réussissent pas à briser leur obstination.

La deuxième observation que nous pouvons faire sur les trompettes, c'est qu'elles évoquent manifestement les plaies que le Seigneur fit pleuvoir sur l'Égypte pour que le pharaon libère enfin le peuple élu de l'oppression où il le tenait[2]. Il y a donc une analogie entre la situation des Israélites en Égypte et celle des chrétiens persécutés de l'Empire romain. Dans les deux cas, les punitions infligées par Dieu ont la même valeur d'avertissements et le même but : obliger l'oppresseur à capituler avant qu'il ne soit trop tard, avant que la ruine totale ne s'abatte sur lui.

Cela nous amène à une troisième constatation : les fléaux des trompettes frappent généralement le tiers de ce qu'ils visent. Ceci constitue déjà une progression par rapport au quart cité dans la série des sceaux. L'étau se resserre, les jugements se font de plus en plus sévères en s'acheminant vers le plein déchaînement de la colère divine. Mais pour le moment, les hommes, du moins ceux qu'épargnent les catastrophes, ont la possibilité de se repentir.

Quatrième remarque générale : le septénaire des trompettes présente la même structure de composition que celui des sceaux. Après un groupe de quatre éléments homogènes qu'on évoque brièvement, on décrit plus

---

[2] J.-M. FERET. *L'Apocalypse de Saint Jean, vision chrétienne de l'histoire*, Paris, 1946, p. 180.

longuement le cinquième et le sixième. Suit alors une longue parenthèse, après laquelle le septième élément introduit un nouveau septénaire[3].

	Les sceaux	**Les trompettes**
1-4	6.1-8	8.7-12
5	6.9-11	9.1-12
6	6.12-17	9.13-21
intermède	7.1-17	10.1 - 11.14
7	8.1 = trompettes	11.15-18 = coupes

Les quatre premières trompettes, distinguées des trois dernières par Ap 8.13, annoncent des jugements divins frappant l'espace vital des hommes : la terre, la mer, l'eau douce et les astres. Les deux trompettes suivantes viseront les hommes plus directement.

Cette composition schématique nous rappelle que les sept trompettes ne sont pas à interpréter comme une succession chronologique d'événements qui se réaliseront littéralement, ni à l'époque romaine, ni de nos jours. Ce sont simplement des images, des scènes d'un drame qui évoquent des jugements avertisseurs de Dieu sans pour autant décrire leur réalisation historique.

La puissance évocatrice de ces scènes réside en grande partie dans leur analogie bien marquée avec les plaies d'Égypte, type traditionnel des fléaux de Dieu contre les ennemis de son peuple. Le message de cette typologie, bien que transposé en style apocalyptique, n'échapperait à aucun chrétien de l'époque de Jean. Tout comme il l'a fait contre l'Égypte du temps de Moïse, Dieu se servira souverainement de toutes les forces de l'univers pour détruire Rome et libérer son peuple. Mais avant la destruction finale, des calamités partielles appelleront les ennemis de l'Église à se repentir.

La première trompette : 8.7

verset 8.7
Le premier fit sonner sa trompette : grêle et feu mêlés de sang tombèrent sur la terre. L'allusion à la septième plaie d'Égypte est évidente.

> *Moïse étendit son bâton vers le ciel et le Seigneur déchaîna le tonnerre et la grêle ; la foudre s'abattit sur la terre et le Seigneur fit tomber la grêle sur le pays d'Égypte. Grêle, foudre mêlée à la grêle : ce fut si violent que tout le pays d'Égypte n'avait rien vu de semblable depuis qu'il était une nation. (Exode 9.23.)*

Un orage destructeur aux proportions surnaturelles frappa l'Égypte.

---

[3] Le schéma s'inspire d'Alfred LAPPLE. *L'Apocalypse de Jean*, Paris, 1970, p. 134.

À la suite de ce miracle, l'image de la grêle mêlée de feu se retrouve dans l'Ancien Testament pour décrire figurativement l'intervention de Dieu contre les ennemis de son peuple. David dit du Seigneur, venu le délivrer de ses adversaires : *Une lueur le précéda et ses nuages passèrent : grêle et braises en feu ! (Psaume 18.13.)* Dieu utilise les mêmes armes contre les Assyriens : *Le Seigneur fera entendre sa voix majestueuse et on verra s'abattre son bras, dans la violence de sa colère, dans la flamme d'un feu dévorant, dans une tornade de pluie et de grêle. (Ésaïe 30.30.)* (Voir aussi Éz 31.22.)

La vision de Jean rend la plaie encore plus terrifiante en ajoutant le sang qui tombe du ciel. Ces phénomènes ne devaient pas se produire littéralement dans l'Empire romain, mais comme dans les derniers passages cités ne sont que des images, des réalités d'une pure vision apocalyptique[4].

Le tiers de la terre flamba, le tiers des arbres flamba, et toute végétation verdoyante flamba. Tout comme la grêle de l'Exode, la plaie de la première trompette vise surtout la production agricole (Ex 9.25). Il n'est pas précisé si le feu consume toute l'herbe de la terre entière ou simplement le tiers de l'herbe. En tout cas, le fléau ne dévaste qu'une fraction (1/3) deux fois plus petite que le secteur épargné, car il a pour but d'avertir plus que de détruire.

La deuxième trompette : 8.8-9

verset 8.8

Le deuxième ange fit sonner sa trompette : on eût dit qu'une grande montagne embrasée était précipitée dans la mer. Qui peut mettre le feu à une montagne et en faire une masse embrasée et fumante ? Dieu seul ! C'est ainsi que David demande à Dieu d'intervenir contre ses ennemis, *Seigneur, déplie les cieux et descends. Touche les montagnes et qu'elles fument (Psaume 144.5).* (Voir aussi Ex 19.18 ; Ps 104.32.) Dans les descriptions figurées des avènements justiciers de Dieu contre les nations, les masses rocheuses des montagnes se liquéfient à son apparition. *Voici que le Seigneur sort de sa demeure. Il descend, il marche sur les hauts lieux de la terre. Les montagnes fondent sous ses pas, les fonds de vallée se crevassent, comme la cire devant le feu, comme l'eau répandue sur une pente. (Michée 1.3-4.)* (Voir aussi Ps 97.5.)

Seul Dieu possède le pouvoir non seulement d'embraser les montagnes dans ses jugements mais aussi de les déplacer. *Riche en sagesse ou taillé en force, qui l'a bravé et resta indemne ?*

> *Lui qui déplace les montagnes à leur insu, qui les culbute en sa colère (Job 9.4-5).*

---

[4] Un certain nombre d'auteurs modernes ont mis en vogue l'idée selon laquelle la série des trompettes décrirait en détail, mais en des termes « non spécialisés », le déroulement d'une guerre atomique. Une telle interprétation fantaisiste, si éloignée de la nature de l'imagerie biblique et du cadre chronologique de l'Apocalypse, ne saurait s'imposer à ceux qui connaissent même les principes les plus élémentaires du langage prophétique dans la Bible

Et depuis longtemps nous sommes ceux sur qui tu n'exerces plus ta souveraineté, ceux sur qui ton nom n'est plus appelé. Ah, si tu déchirais les cieux et si tu descendais, tel que les montagnes soient secouées devant toi, tel un feu qui brûle des taillis, tel un feu qui fait bouillonner des eaux, pour faire connaître ton nom à tes adversaires ; les nations seraient commotionnées devant toi (Ésaïe 63.19 - 64.1).

Qu'on n'imagine donc pas que ce fléau (ni aucun des autres de cette série) soit l'effet du hasard ou de causes naturelles. C'est au contraire l'œuvre de Dieu. Il exerce les terribles forces de vengeance dont lui seul dispose pour faire trembler les persécuteurs et les amener au repentir.

Notons en passant le rapprochement qu'on peut établir entre notre verset et la prophétie de la chute de Babylone : *À nous deux, Montagne-qui-Détruit — oracle du Seigneur —, toi qui détruis toute la terre ! Je pointe la main contre toi, je te fais dégringoler du haut des rochers et te transforme en montagne de braises. (Jérémie 51.25.)* Ce passage présente Babylone sous l'image d'une montagne redoutable que Dieu jettera bas et détruira par le feu.

Dans l'Apocalypse, l'image de la montagne embrasée ne semble pas figurer l'écroulement final de Rome, car on se trouve toujours dans la série de jugements partiels. Le rapprochement des deux textes confirme toutefois le caractère punitif de cette action divine dirigée contre Rome, la nouvelle Babylone. Le Dieu qui peut embraser et déplacer les montagnes n'aura aucun mal à renverser les puissances politiques humaines.

L'effet produit par le jet de la montagne dans la mer rappelle la première plaie d'Égypte. **Le tiers de la mer devint du sang.**

verset 8.9

Le tiers des créatures vivant dans la mer périt, et le tiers des navires fut détruit. L'Égypte devait au Nil sa fertilité, sa civilisation, son existence même. Quand Dieu frappa le fleuve vénéré, en changea les eaux en sang et en tua les poissons, il attaquait une ressource essentielle à la vie du pays d'Égypte. Il en est de même ici, où Dieu porte un coup terrible à la pêche et au commerce maritimes, si importants pour la prospérité et la survie de l'empire. Rome avait fait de la Méditerranée un « lac romain », mais voici que Dieu en transforme le tiers en sang. « Une grande mortalité de poissons s'ensuit, et le ravitaillement des zones côtières doit s'en ressentir. Au lieu d'être l'artère vitale de l'Empire romain, la Méditerranée devient la tombe des fiers vaisseaux[5]. »

Mais puisqu'il s'agit encore d'un jugement d'avertissement, le désastre reste limité au tiers de la mer. Cette limitation dans une même masse liquide nous rappelle que ces fléaux ne se réalisent pas à la lettre. Ce sont des scènes conventionnelles qui ne se déroulent qu'au niveau de la vision.

---

[5] Charles BRUTSCH. *La clarté de l'Apocalypse*, Genève, 1966, p. 154.

La troisième trompette : 8.10-11

verset 8.10
Le troisième ange fit sonner sa trompette : et, du ciel, un astre immense tomba, brûlant comme une torche. Tout comme la montagne embrasée de la trompette précédente, cette étoile fait simplement partie de l'imagerie biblique de jugement (Mt 24.29 ; Ap 6.13). Même les astres sont aux ordres de Dieu, ils sont prêts à le servir comme instruments de vengeance. Le cantique de Débora célèbre dans les termes suivants la victoire d'Israël sur ses oppresseurs cananéens et leur général Sisera : *Du haut des cieux les étoiles ont combattu, de leurs orbites elles ont combattu contre Sisera. (Juges 5.20.)* Dieu domine même les étoiles du ciel et peut les jeter sur la terre comme autant de traits enflammés dans sa lutte contre les ennemis de son peuple.

La chute de cet astre empoisonne le tiers de l'eau potable. **Il tomba sur le tiers des fleuves et sur les sources des eaux.**

verset 8.11
Son nom est : Absinthe. Le tiers des eaux devint de l'absinthe, et beaucoup d'hommes moururent à cause des eaux qui étaient devenues amères. Il y a une réminiscence des eaux du Nil rendues imbuvables lors de la première plaie d'Égypte. Chez Jean, l'eau devient non seulement infecte mais aussi toxique. L'absinthe est une plante aromatique à l'essence amère mais pas à proprement parler vénéneuse. Son nom hébraïque signifie « plante maudite », et on le trouve souvent associé dans l'Ancien Testament au poison et à la malédiction (Dt 29.17 ; Lm 3.15, 19 ; Am 6.12). Aux Judéens rebelles et idolâtres, Dieu profère la menace suivante : *Eh bien ! ainsi parle le Seigneur le tout-puissant, le Dieu d'Israël : Je vais leur faire avaler la ciguë, leur faire boire de l'eau empoisonnée. (Jérémie 9.14.)* L'eau empoisonnée par l'absinthe symbolise donc le malheur et l'amertume dont Dieu abreuvera le monde romain.

La quatrième trompette : 8.12

verset 8.12
Le quatrième ange fit sonner sa trompette : le tiers du soleil, le tiers de la lune et le tiers des étoiles furent frappés. Ils s'assombrirent du tiers : le jour perdit un tiers de sa clarté et la nuit de même. Ce fléau renouvelle, du moins partiellement, la neuvième plaie d'Égypte. *Moïse étendit sa main vers le ciel et, pendant trois jours, il y eut des ténèbres opaques sur tout le pays d'Égypte. (Exode 10.22.)* En obscurcissant le ciel égyptien, Dieu montra qu'il domine sur tous les corps célestes (Jb 9.7).

Dans de nombreux textes prophétiques, l'obscurcissement du soleil, de la lune et des étoiles accompagne (figurativement, dans le langage des prophètes, mais pas littéralement dans la réalisation historique de leurs prophéties) les jugements de Dieu. Pour des exemples, voir les passages

cités dans l'explication du sixième sceau, 6.12-17. Pour l'instant, Dieu ne diminue la lumière des astres que d'un tiers, car il s'agit encore d'avertissements.

Au son des quatre premières trompettes, Dieu envoie contre le monde romain des jugements partiels qui marquent le commencement de la fin de Rome, à moins que la repentance de celle-ci ne vienne changer le cours de son destin. Ces quatre jugements atteignent toutes les parties du monde des injustes : leur terre, leur mer, leurs eaux douces et leur ciel. Leur foyer est devenu un musée des horreurs. Ces interventions puissantes de Dieu rappellent en même temps aux saints son autorité sur les forces de la nature[6].

L'annonce des trois dernières trompettes : 8.13

Un verset isolé interrompt la série de trompettes pour nous avertir de la sévérité exceptionnelle des trois derniers jugements.

verset 8.13

Alors je vis : Et j'entendis un aigle qui volait au zénith proclamer d'une voix forte : Malheur ! Malheur ! Malheur aux habitants de la terre, à cause des sonneries de trompettes des trois anges qui doivent encore sonner ! L'apparition de ce messager extraordinaire apporte un nouvel élément effrayant à cette scène et souligne la solennité de sa proclamation. Le prédateur redoutable planant au milieu d'un ciel vide lance son cri perçant qui glace le sang : Malheur, malheur, malheur !

L'aigle solitaire annonce ainsi que les fléaux annoncés par les trois dernières trompettes, qui s'intituleront aussi les « trois malheurs », éprouveront durement les hommes. Les victimes de ces trois plaies particulièrement terrifiantes sont « les habitants de la terre ». Cette expression comporte toujours dans l'Apocalypse une nuance péjorative. Ce sont les partisans de Rome dans leur hostilité à Dieu et à son peuple.

---

[6] McGuiggan, p.131.

Chapitre 9

La cinquième trompette : 9.1-11
La fumée de l'abîme : 9.1-2
Les sauterelles infernales : 9.3-11
Leur mission : 9.3-6
Leur apparence : 9.7 -10
Leur roi : 9.11
L'annonce des deux derniers malheurs : 9.12
La sixième trompette : 9.13-21
Les quatre anges de châtiment déliés : 9.13-15
La cavalerie terrible : 9.16-19
L'endurcissement des survivants de ce fléau : 9.20-21

Les quatre premières trompettes ont annoncé des jugements dirigés contre le monde des impies, contre les quatre parties de leur environnement. Les hommes n'ont été atteints que par contrecoup. Les fléaux que déclenchent les cinquième et sixième trompettes visent les hommes plus directement. On remarquera dans ce chapitre la fréquence des termes de comparaison tels que « comme », « ressembler à », « semblable à », « pareil à ». Ces expressions accentuent le caractère figuré des visions de Jean et nous rappellent qu'il ne faut pas en attendre la réalisation littérale.

La cinquième trompette : 9.1-11

La fumée de l'abîme : 9.1-2

verset 9.1
Le cinquième ange fit sonner sa trompette : je vis une étoile précipitée du ciel sur la terre. La suite de ce passage montrera que nous avons affaire à une personne (ou du moins à une personnification) et non pas à un simple astre. Il pourrait bien s'agir d'un personnage angélique qui n'existe que dans la vision et qui entre en scène pour jouer un rôle de geôlier (comme l'ange de 20.1), ou bien, plus simplement, de Satan lui-même. Quoi qu'il en soit, une identification positive de cet être n'est pas essentielle pour comprendre la scène.

Notons en passant que l'apôtre Jean n'assiste pas à la chute de cette étoile, mais la voit déjà tombée du ciel. Or, appliquée à un personnage, l'image d'une telle chute exprime l'idée non pas tellement d'une déchéance, mais plutôt celle d'une défaite impressionnante (És 14.12 ; Lc 10.18. ; Ap 12.8-9). L'astre tombé représenterait donc un ennemi déjà vaincu qui n'a d'autre choix que de servir les desseins de son vainqueur.

Et il lui fut donné la clé du puits de l'abîme. Voici, avec le ciel et la terre, une autre partie de la scène où se joue le drame de l'Apocalypse : l'abîme. Il s'agit des régions infernales, une sorte de gouffre profond où sont enfermés les démons, les damnés, les puissances du mal. Dans la vision, l'abîme communique avec la terre par une sorte de puits fermé à clé ; Dieu remet celle-ci à l'étoile en vue d'une tâche déterminée.

Tout ceci est évidemment une image. Elle signifie que Dieu va utiliser même les forces du mal dans le châtiment de Rome. Il est vrai que l'étoile, que l'on peut identifier à l'ange de l'abîme du verset 11, exerce le pouvoir d'ouvrir l'abîme et de libérer les nouveaux fléaux qu'il recèle. Mais elle n'exerce ce pouvoir qu'avec l'autorisation de Dieu.

verset 9.2

Elle ouvrit le puits de l'abîme, et il en monta une fumée, comme celle d'une grande fournaise. Le soleil en fut obscurci, ainsi que l'air. Fléau en elle-même, la fumée de l'abîme commence par répandre des ténèbres, empêchant les hommes de voir la lumière. Ceci rappelle les ténèbres palpables de la neuvième plaie d'Égypte.

Mais dans la vision de Jean, l'obscurité n'est pas d'ordre physique. Montée du royaume maléfique des démons, la fumée plonge dans une nuit spirituelle les incrédules dont le dieu de ce siècle a aveuglé les pensées, afin qu'ils ne voient pas resplendir le glorieux Évangile du Christ (2 Co 4.4). Elle contamine l'atmosphère morale et aveugle spirituellement les hommes. Voici toutes les forces destructrices du mal — l'erreur, le mensonge, l'immoralité sous toutes ses formes — qui, de l'intérieur, rongeront l'âme de la société romaine et contribueront à sa désagrégation.

Ce qu'il faut surtout noter dans tout ceci, c'est la part que prend l'égarement moral dans le châtiment que Dieu inflige aux pécheurs. Dans Romains 1.18-32, l'apôtre Paul explique comment la colère divine s'est manifestée contre le monde païen qui a rejeté la vérité sur Dieu pour adorer les idoles. Dieu lui-même a livré les idolâtres au mal vers lequel ils se portaient eux-mêmes, il les a abandonnés sur la pente où ils s'étaient d'eux-mêmes engagés. Il en résulte un débordement presque infini du mal, une prolifération de tous les vices qui contribuent à bouleverser l'équilibre et l'ordre sociaux et qui s'opposent au véritable bien-être de l'individu.

Parlant, dans un autre contexte, de ceux qui n'ont pas reçu la vérité pour être sauvés, saint Paul dit : *C'est pourquoi Dieu leur envoie une puissance d'égarement qui les fait croire au mensonge, afin que soient jugés tous ceux qui n'ont pas cru à la vérité mais ont pris plaisir à l'injustice. (2 Thessaloniciens 2.11.)* Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que Dieu livre les impies à leur propre mentalité pervertie, qu'il laisse le mal envahir leur vie à un tel point qu'ils ne peuvent plus juger sainement et perdent le sens même de leur propre intérêt. Ce passage appelle donc les chrétiens de l'Empire romain à reconnaître dans la décadence morale autour d'eux l'effet d'un jugement divin contre l'oppresseur[1].

---

[1] Jim McGuiggan. *The Book of Revelation*, West Monroe, 1976, pp. 133-134.

Les sauterelles infernales : 9.3-11

Leur mission : 9.3-6

verset 9.3
Et, de cette fumée, des sauterelles se répandirent sur la terre. Les sauterelles rappellent encore une autre plaie d'Égypte, la huitième (Ex 10.12-15). Elles évoquent souvent dans l'Ancien Testament l'idée de dévastation et de destruction (Jl 1-2 ; etc.). Tel est leur rôle dans cette vision : elles représentent les ravages que la dépravation morale fait dans la société, les tourments que le péché inflige à ceux qui le pratiquent. C'est pourquoi ces sauterelles fantastiques sont dotées du pouvoir de piquer les hommes : **Il leur fut donné un pouvoir pareil à celui des scorpions de la terre.**

verset 9.4
Il leur fut défendu de faire aucun tort à l'herbe de la terre, à rien de ce qui verdoie, ni à aucun arbre, mais seulement aux hommes qui ne portent pas sur le front le sceau de Dieu. Contrairement aux sauterelles naturelles lâchées sur l'Égypte lors de la huitième plaie, celles-ci ne sont pas chargées de dévorer la végétation. Elles ont plutôt pour mission de faire souffrir les hommes, et plus précisément ceux qui à cette période de l'histoire n'appartenaient pas au peuple de Dieu.

Cette exemption des chrétiens suggère, une fois de plus, que ce fléau est d'ordre spirituel et qu'il consiste à livrer l'oppresseur aux conséquences morales de son péché. Alors que les forces dévastatrices du mal sapaient les fondements de la société romaine, elles ne pouvaient pas atteindre les fidèles. Car ceux-ci ne faisaient pas vraiment partie du mauvais système du monde.

verset 9.5
Il leur fut permis non de les faire mourir, mais d'être leur tourment. Ces monstres infernaux font souffrir les non-chrétiens mais ne les tuent pas[2]. Il est presque certainement question ici de maux spirituels : angoisses, peurs, affres de la mauvaise conscience, remords, dépressions, toutes les douleurs d'enfer qui torturent les coupables et empoisonnent leur vie[3]. Dieu permet et utilise ces souffrances pour amener les pécheurs à le rechercher, mais le plus souvent ils refusent de se repentir pour être guéris.

Les hommes seront tourmentés **cinq mois durant.** Il est difficile de déterminer la signification symbolique précise de cette indication temporelle. Il me semble qu'elle exprime à la fois l'intensité des souffrances infligées par les sauterelles et le caractère limité du fléau. Dans la réalité, ni

---

[2] Voilà qui démolit l'interprétation qui voit dans ces sauterelles des avions de combat, des hélicoptères d'attaque ou d'autres engins de guerre modernes. Car de telles armes sont faites justement pour tuer les hommes et non pour les tourmenter.

[3] E.-B. ALLO. *Saint Jean, l'Apocalypse*, Paris, 1921, p. 112.

une invasion de sauterelles, ni les effets d'une piqûre de scorpion ne dureraient aussi longtemps. Les cinq mois viseraient donc à rendre ce fléau encore plus redoutable et à souligner son origine surnaturelle. Mais en même temps, même si les hommes pécheurs ont à subir ces douleurs pendant de longs mois, le temps de l'épreuve est strictement mesuré. Les jugements des trompettes ne visent pas à détruire définitivement les coupables mais à les avertir. Il faut donc que dans la vision le fléau ne soit pas mortel et qu'il laisse à ses victimes la possibilité de se repentir.

Quoi qu'il en soit, le double caractère de ce tourment — terriblement douloureux mais pas fatal correspond aux effets habituels d'une piqûre de scorpion : **Et le tourment qu'elles causent est comme celui de l'homme que blesse un scorpion.**

verset 9.6

En ces jours-là, les hommes chercheront la mort et ne la trouveront pas. Ils souhaiteront mourir et la mort les fuira. Voici la mesure de la douleur endurée sans répit par ceux qui sont livrés aux souffrances de ce fléau. Empoisonnés par des peines intérieures envoyées de l'abîme à la suite du péché, ils jugent la mort préférable à la vie. Mais, suprême tourment, la mort ne vient pas.

Leur apparence : 9.7-10

Les divers traits de cette description ont pour but de produire ensemble une impression de terreur et d'évoquer le caractère redoutable du mal qui sévira irrésistiblement dans la civilisation du temps de Jean. Les monstres représentés ici ne correspondent à aucune réalité tangible telle que des nuées de sauterelles mutantes ou des escadres d'avions à réaction.

verset 9.7

Les sauterelles avaient l'aspect de chevaux équipés pour le combat. Elles apparaissent comme des chevaux de bataille prêts à foncer dans le camp des impies et y faire des ravages. **Sur leurs têtes on eût dit des couronnes d'or.** Voici le seul texte de l'Apocalypse qui attribue la couronne de vainqueur *(stephanos)* à quelqu'un d'autre que le Christ et les saints. Elle dénote ici la puissance victorieuse que Dieu accorde aux sauterelles pour accomplir leur mission punitive. Le troisième trait de ces créatures indique que ce sont des adversaires malins, doués d'intelligence : **et leurs visages étaient comme des visages humains.** Un visage d'homme sur un insecte, voilà de quoi terrifier n'importe qui !

verset 9.8

Elles avaient des cheveux comme des cheveux de femme, et leurs dents étaient comme des dents de lion. Elles joignent la parure et le charme de la femme à la férocité du lion, l'innocence et la douceur féminines à la cruauté

animale. N'est-ce pas là l'une des caractéristiques de la corruption morale : elle promet tout tandis qu'elle déchire et dévore l'âme de ses victimes[4] ?

verset 9.9
Elles semblaient être comme cuirassées de fer. La dureté de leur armure les rend invincibles, impossibles à écraser. Le mal semble avoir une réponse toute prête à toute protestation de la conscience ou de la raison ; il se défend contre toutes les armes humaines. Jamais Rome n'a manqué de philosophes et de moralistes pour s'élever contre l'avilissement des mœurs, mais leurs idéaux ne pouvaient rien contre l'immoralité qui dévorait leur société de l'intérieur. Seule l'épée de l'Esprit peut percer les cuirasses de fer portées par le péché.

Le trait suivant évoque la sourde rumeur de leur avance irrésistible : **et le bruit de leurs ailes était comme le bruit de chars à plusieurs chevaux courant au combat.** Le fracas de nombreux chars de guerre était sans doute l'un des sons les plus épouvantables pour les anciens. Plusieurs prophètes (Jr 47.3 ; Jl 2.5 ; etc.) évoquent ce bruit pour caractériser les instruments des vengeances divines.

verset 9.10
Elles ont des queues comme celles des scorpions, armées de dards, et dans leurs queues réside leur pouvoir de nuire aux hommes cinq mois durant. Le péché nuit aux hommes, leur inflige des douleurs cuisantes et empoisonne leur vie. Le pécheur porte en lui-même les germes de sa propre ruine. Inévitablement le dard perfide du mal le frappera ; il sera nourri du fruit de ses propres voies ; ses propres œuvres retomberont sur lui et, à moins qu'il ne se repente, l'entraîneront à la perdition.

Leur roi : 9.11

verset 9.11
Elles ont comme roi l'ange de l'abîme. On doit probablement identifier cet ange-roi à l'étoile tombée du verset 1. Ayant reçu le pouvoir de libérer de l'abîme ses troupes infernales, il se met à leur tête pour tourmenter les pécheurs[5].

Jean indique ensuite la nature de cet ange **qui se nomme, en hébreu, Abaddon et, en grec, porte le nom d'Apollyon.** Le mot hébreu *abaddon* signifie : « perdition, ruine, destruction » et désigne dans l'Ancien Testament l'abîme de perdition mis en parallèle avec le tombeau, la mort ou le séjour des morts (Jb 26.6 ; 28.22 ; 31.12 ; Ps 88.12 ; Pr 15.11 ; 27.20). Pour traduire ce titre en grec, Jean utilise le participe présent du verbe « détruire ». C'est donc le destructeur. S'agit-il de Satan lui-même ou simplement d'un personnage fourni par la vision pour personnifier le rôle destructeur des sauterelles ? Les nouveaux éléments apportés par ce verset

---

[4] McGuiggan, p. 135.

[5] Allo, p. 114.

ne nous permettent pas vraiment de trancher avec certitude. En tout cas, on ne peut douter que toute son activité s'exerce sous le signe de la perdition.

L'annonce des deux derniers malheurs : 9.12

verset 9.12
Le premier « malheur » est passé : voici, deux « malheurs » viennent encore à la suite. Les trois malheurs annoncés par l'aigle en 8.13 coïncident avec les trois dernières trompettes. La cinquième trompette a donc déchaîné le premier malheur et a révélé l'un des instruments que le Seigneur utilisera pour abattre les oppresseurs de son peuple : l'aveuglement moral. La sixième trompette introduira le deuxième malheur ainsi qu'un nouvel instrument de la vengeance divine.

La sixième trompette : 9.13-21

Les quatre anges de châtiment déliés : 9.13-15

verset 9.13
Le sixième ange fit sonner sa trompette : j'entendis une voix venant des cornes de l'autel d'or qui se trouve devant Dieu. Cette voix provient de l'autel des parfums sur lequel les prières des saints ont été offertes devant Dieu (8.3-5). On doit sans doute comprendre que le fléau déclenché par l'ordre de la voix fait partie de la réponse divine aux prières des chrétiens. Ceux-ci avaient demandé que Dieu exerce sa justice contre leurs persécuteurs.

L'autel des parfums possédait, aux quatre coins, des cornes, c'est-à-dire des prolongements en forme de corne (Ex 30.2 ; 37.25). C'était sur ces cornes que le prêtre mettait le sang des sacrifices pour faire l'expiation des péchés (Ex 30.10 ; Lv 4.7, 18). Car la corne symbolisait pour les anciens la force et la puissance ; ainsi, les « cornes » de l'autel en étaient la partie la plus sacrée, la plus efficace. Ce verset nous rappelle donc l'efficacité de la prière et le rôle privilégié qu'elle joue dans le gouvernement du monde.

verset 9.14
Elle disait au sixième ange qui tenait la trompette : Libère les quatre anges qui sont enchaînés sur le grand fleuve Euphrate.. La mention de l'Euphrate nous met sur la voie pour identifier ces anges. Car ce fleuve symbolisait, surtout pour les Juifs, la menace de grandes invasions militaires. C'est de cette frontière traditionnelle que jadis les armées d'Assyrie et de Babylone avaient déferlé comme instruments de la justice divine sur l'Israël coupable. Ésaïe utilise l'image des eaux de l'Euphrate (que parfois les écrivains bibliques appellent simplement « le fleuve » ou « le grand fleuve ») pour évoquer le flot puissant d'envahisseurs armés que Dieu charge d'une mission punitive :

À cause de cela, le Seigneur fera monter contre eux les eaux puissantes et abondantes du Fleuve le roi d'Assyrie et toute sa gloire. Il s'élèvera partout au-dessus de son lit, il franchira toutes ses berges. Il envahira Juda, il débordera, inondera, arrivera jusqu'au cou et l'extension de ses rives remplira la largeur de ton pays, ô Emmanuel ! (Ésaïe 8.7.)

Dans la vision de Jean, le nom de l'Euphrate a perdu toute signification géographique et n'a plus qu'un sens symbolique. Il nous signale que Dieu va maintenant lâcher sur l'Empire romain, objet de sa colère, des invasions militaires. La suite de la vision confirmera cette interprétation.

Les quatre anges retenus sur l'Euphrate représentent donc les forces armées dont Dieu dispose pour attaquer Rome. Le texte n'explique pas clairement la relation de ces anges avec la cavalerie décrite aux versets 16-19. Le verset 15 dit que ce sont les quatre anges déliés que Dieu charge de tuer les hommes, tandis que le verset 18 attribue le pouvoir de tuer aux chevaux des 200 millions de cavaliers. On doit peut-être comprendre que les anges suscitent la cavalerie fantastique pour remplir par son intermédiaire leur mission exterminatrice ; ou bien que les anges se mettent à la tête de la cavalerie pour la conduire au combat.

verset 9.15

On libéra les quatre anges qui se tenaient prêts pour l'heure, le jour, le mois et l'année où ils devaient mettre à mort le tiers des hommes. Les anges ne peuvent intervenir qu'au moment précis fixé par le dessein divin. Les armées du châtiment demeureront totalement sous le contrôle de Dieu. L'extermination d'une fraction des hommes nous rappelle que nous restons dans le cadre des jugements partiels destinés à appeler le monde à la repentance.

La cavalerie terrible : 9.16-19

Jean passe sans transition des quatre anges à la description d'une armée d'invasion. Il serait faux de chercher une allusion à une opération militaire particulière ; il s'agit plutôt du type de toutes les invasions qui devaient ébranler l'empire persécuteur des chrétiens. D'ailleurs, il ne saurait exister dans la réalité une armée telle que Jean la décrit. Il est manifestement question d'une description imagée destinée à inspirer l'effroi.

verset 9.16

Et le nombre des troupes de la cavalerie était : deux myriades de myriades. J'en entendis le nombre. Notons tout d'abord que l'armée se compose uniquement de cavaliers, plus redoutables que des fantassins[6]. Leur force numérique suffirait à elle seule pour faire trembler de peur les légions romaines : deux myriades de myriades, c'est-à-dire 2 x 10 000 x

---

[6] Joseph BONSIRVEN. *L'Apocalypse de Saint Jean*, Paris, 1951, p. 187.

10 000 soit 200 millions. Cela donnerait une colonne de cavalerie large de 500m, allant de Lyon à Paris[7]. Le sens de ce chiffre n'est pas à chercher dans sa valeur arithmétique mais dans sa puissance évocatrice. Il symbolise une armée innombrable et irrésistible.

verset 9.17

Tels m'apparurent, dans la vision, les chevaux et leurs cavaliers : ils portaient des cuirasses de feu, d'hyacinthe et de soufre. L'hyacinthe est, semble-t-il, une pierre précieuse de couleur bleue. Les cuirasses des cavaliers évoqueraient donc les flammes et la fumée bleuâtres du soufre brûlant. À la suite de la destruction de Sodome et Gomorrhe, le feu et le soufre sont toujours dans la Bible associés à la colère de Dieu. Le présent verset ne constitue pas une exception.

On ne parlera plus des cavaliers ; en effet, c'est par leurs montures qu'ils tuent. **Les têtes des chevaux étaient comme des têtes de lion, et leurs bouches vomissaient le feu, la fumée et le soufre.** Ces deux traits accentuent encore plus, si possible, l'épouvante que cette armée doit inspirer chez les coupables. Il s'agit de créatures de vision. On ne doit pas s'attendre à voir un jour de tels monstres en chair et en os.

Les prophètes Joël (2.4-11) et Habaquq (1.6-8) se servaient eux aussi d'images semblables pour faire sentir aux Juifs rebelles la puissance irrésistible de la cavalerie babylonienne que Dieu enverrait contre Juda :

> *Car me voici ! Je fais surgir les Chaldéens, ce peuple impitoyable et impétueux qui parcourt des étendues de pays pour s'approprier des demeures qui ne sont pas à lui. Il est épouvantable et terrible, c'est lui-même qui fonde son droit et sa suprématie. Ses chevaux sont plus lestes que des léopards, ils ont plus de mordant que les loups du soir. Ses cavaliers se déploient, ses cavaliers viennent de loin, ils volent comme l'aigle qui fond sur sa proie. (Habaquq 1.6-8.)*

À prendre cette description au pied de la lettre, les Chaldéens devaient envahir la Judée montés sur des chevaux volants plus rapides que des léopards et plus féroces que des loups ! Un tel langage est évidemment figuré ; il n'a pour but que de faire peur aux coupables pour les faire réfléchir.

verset 9.18

Par ces trois fléaux, le feu, la fumée et le soufre, que vomissaient leurs bouches, le tiers des hommes périt. Le feu, le soufre et la fumée rappellent la destruction de Sodome (Gn 19.24-27) et marquent la dimension divine de cette invasion. Seul Dieu peut armer ainsi les instruments de son jugement.

verset 9.19

---

[7] « ... a troop of cavalry one mile wide and eighty-five miles long ! » Ray SUMMERS. *Worthy is the Lamb*, Nashville, 1951, pp. 158-159.

Car le pouvoir des chevaux réside dans leurs bouches ainsi que dans leurs queues. En effet, leurs queues ressemblent à des serpents, elles ont des têtes et par là peuvent nuire. La seule vue de ces monstres suffirait à paralyser de peur le plus courageux et à démoraliser toute résistance éventuelle. Imaginez un cheval à tête de lion qui crache le feu et le soufre et qui possède en guise de queue un serpent venimeux. Multipliez maintenant cette vision par 200 millions. Vous aurez alors une petite idée de la puissance terrifiante de l'armée que Dieu peut susciter contre les légions supposées invincibles de Rome. Cette armée apocalyptique symbolise toutes les invasions guerrières dont Dieu se servira pour punir les ennemis de son peuple.

L'endurcissement des survivants de ce fléau : 9.20-21

verset 9.20
Quant au restant des hommes, ceux qui n'étaient pas morts sous le coup des fléaux, ils ne se repentirent pas des œuvres de leurs mains. En déclenchant les fléaux des trompettes, Dieu incitait ceux qu'ils épargnaient (les deux tiers des hommes) à la repentance. Cependant, aucune crise ni aucun jugement d'avertissement ne parviennent à les changer. Ils refusent d'écouter les signaux d'alarme divins et de profiter du délai que Dieu dans sa grâce, leur accorde. Les versets 20 et 21 signalent par deux fois cet endurcissement.

Ceci nous rappelle à nouveau les dix plaies d'Égypte, devant lesquelles le Pharaon endurcit son cœur et refusa de laisser partir les Israélites (Ex 11.9-10). De même, les fléaux d'avertissement annoncés par les trompettes n'entraînent pas la repentance des persécuteurs romains. Ceux-ci sont maintenant mûrs pour la ruine totale.

Le reste du chapitre précise la nature des œuvres des impénitents : **ils continuèrent à adorer les démons, les idoles[8] d'or ou d'argent, de bronze, de pierre ou de bois, qui ne peuvent ni voir, ni entendre, ni marcher.** Même après avoir été témoins de la puissance infinie du vrai Dieu manifestée dans les jugements des trompettes, les païens s'accrochent obstinément à leurs idoles inanimées[9]. L'impuissance des dieux traditionnels face au Seigneur aurait dû convaincre les idolâtres de la vanité de leur religion. Mais c'est le contraire qui s'est produit.

De nombreux païens attribuèrent les malheurs et la décadence de l'empire à la colère des dieux dont le culte avait été abandonné par les chrétiens. C'est pour réfuter cette idée que Cyprien écrivit, vers 250, dans sa lettre à Demetrianus le paragraphe suivant :

« Quant aux guerres plus fréquentes, aux soucis de plus en plus graves que nous donnent les famines et la stérilité qu'il nous faut surmonter, au déchaînement des maladies qui ruinent la santé, aux ravages que fait la peste

---

[8] Plusieurs textes mettent en rapport l'idolâtrie et le culte des démons. Ceux-ci inspirent les fausses religions et en tirent profit. Voir Dt 32.17 ; 1 Co 10.19-21.

[9] Charles BRUTSCH. *La clarté de l'Apocalypse*, Genève, 1966, p. 165.

parmi les hommes — cela aussi sache-le bien, a été prédit : que dans les temps derniers se multiplieraient les maux, que l'adversité prendrait de nouveaux visages, et qu'à l'approche du jour du jugement, le châtiment de Dieu indigné tournerait à la ruine des hommes. Ce n'est pas en effet, comme tu le proclames à tort dans ton ignorance de la vérité, parce que vos dieux ne reçoivent pas de culte de notre part, mais bien plutôt parce que le vrai Dieu n'est pas adoré de vous[10]. »

Les jugements exercés par Dieu contre l'empire païen visaient donc à détourner les Romains de leur idolâtrie, source profonde de leur condition pécheresse. Malheureusement, ce résultat n'a pas été obtenu.

verset 9.21

Ils ne se repentirent pas de leurs meurtres ni de leurs sortilèges, de leurs débauches ni de leurs vols. Ces fautes caractérisent la société païenne en général et le monde romain en particulier : violence meurtrière y compris les homicides commis en masse au nom de l'état, pratiques occultes et superstition, licence sexuelle, spoliations de tous genres. Dieu a toujours puni les nations coupables de ces péchés (Na 3.1 ; Dt 18.9-12 ; Lv 18 ; Éz 22.27-29). Rome tombait sous le coup de la colère divine non seulement à cause de son idolâtrie et de sa persécution des saints, mais aussi à cause de ses crimes contre la loi morale de Dieu.

Le chapitre 9 nous présente deux instruments de jugement dont Dieu se sert contre Rome. La corruption morale ronge l'empire de l'intérieur ; la guerre le ravage de l'extérieur. Ces châtiments sévères mais limités avaient pour but d'amener l'oppresseur à la repentance, mais celui-ci ne fait qu'endurcir son cœur et s'obstiner dans son péché.

---

[10] Cité dans Santo MAZZARINO. *La fin du monde antique*, s.l., 1973, p. 39.

Chapitre 10

L'ange puissant : 10.1-7
Son apparition à Jean : 10.1-2
Son cri et les sept tonnerres : 10.3-4
Son serment : 10.5-7
Le petit livre ouvert : 10.8-11
Le petit livre avalé par Jean : 10.8-10
L'ordre de continuer à prophétiser : 10.11

Les six premières trompettes ont maintenant sonné pour faire s'abattre de sévères jugements d'avertissement sur le monde. Avant que retentisse la septième et dernière trompette, voici que s'insère dans le fil de la narration un nouvel intermède, comparable à celui qui sépare le sixième sceau du septième.

Cette vision intermédiaire (10.1 - 11.13) se compose de trois épisodes distincts : l'ange apportant le petit livre ouvert (10.1-11) ; le temple mesuré (11.1-2) ; et les deux témoins (11.3-13). Ces trois scènes, tout comme les deux du chapitre 7, sont destinées à réconforter et à rassurer les lecteurs avant de passer au septénaire suivant. En effet, elles introduisent toute la deuxième moitié de l'Apocalypse et en laissent entrevoir les thèmes principaux.

Au chapitre 10, la consolation est apportée par un ange puissant, chargé d'une double mission. Tout d'abord, il doit confirmer solennellement la consommation prochaine et totale du jugement divin contre Rome. Il doit ensuite confier à Jean un livre contenant les prophéties de ce jugement pour que le voyant puisse les annoncer. Les saints peuvent se rassurer : le jugement final du persécuteur est imminent et sera révélé dans la suite du livre.

L'ange puissant : 10.1-7

Son apparition à Jean : 10.1-2

verset 10.1
Et je vis un autre ange puissant qui descendait du ciel. Tous les traits de cet ange tendent à montrer sa puissance et sa dignité exceptionnelles, presque divines. Il possède des attributs qui ailleurs sont ceux de Dieu ou du Christ, si bien que certains ont reconnu en lui Jésus lui-même. Cependant, la

ressemblance ne prouve pas nécessairement l'identité ; et il est plus probable que cet ange puissant n'est qu'un ange[1].

Sa dignité exceptionnelle indique sans doute l'importance prééminente de sa mission et garantit l'authenticité de son message. Il s'agit peut-être d'un archange qui vient en tant que représentant personnel du Christ. En tout cas, l'expression, « un autre ange puissant » semble se référer à l'ange puissant qui, dans Ap 5.2, invitait à ouvrir le livre aux sept sceaux. Ainsi, les deux figures angéliques appartiendraient au même ordre d'êtres célestes et occuperaient au ciel un rang supérieur.

Considérons maintenant l'apparence de cet ange puissant. **Il était vêtu d'une nuée**, comme celle qui enveloppe Dieu quand il se manifeste ou qui escorte le Fils quand il vient exercer un jugement. Cet ange, comme nous le verrons, apparaît dans la vision revêtu d'une mission divine ayant trait à un jugement.

Une gloire nimbait son front. L'arc-en-ciel était le signe de la fidélité de Dieu à ses alliances avec les hommes (Ap 4.3). Le jugement que l'ange puissant vient annoncer satisfera les aspirations des fidèles[2]. En détruisant enfin leur ennemi, Dieu respectera son engagement envers ses serviteurs, auxquels il a promis de faire justice. (Comparer Ap 11.18-19).

On remarque ensuite l'aspect glorieux de l'ange : **son visage était comme le soleil** et ressemble ainsi au visage du Fils (1.16) qui est rayonnement de la gloire du Père (Hé 1.3). Le visage resplendissant de l'ange indique peut-être qu'il se présente, tel Moïse (Ex 34.29-35), comme un messager venu directement de la présence de Dieu. Le dernier trait de l'ange évoque sa puissance redoutable et ajoute à la description un autre élément — le feu — associé au jugement : **et ses pieds comme des colonnes de feu.**

verset 10.2

Il tenait dans la main un petit livre ouvert. Ce livre appartient à la deuxième partie de la mission de l'ange ; on en reparlera plus longuement aux versets 8-11. Contentons-nous pour l'instant d'une seule remarque. De même qu'il y a une parenté certaine entre l'ange puissant de ce chapitre et celui du chapitre 5, de même les deux livres qu'ils présentent — le livre scellé et le petit livre ouvert — ne sont pas sans rapport entre eux[3].

Il posa le pied droit sur la mer, le pied gauche sur la terre. Cette position montre la taille colossale et la puissance incroyable de cet ange. Il peut se tenir sur la mer comme s'il s'agissait de la terre ferme ! Tout ceci

---

[1] On peut, à la rigueur, admettre l'interprétation qui voit dans cet ange le Christ. Par contre, on ne saurait que rejeter celle qui identifie l'apparition de l'ange au retour de Jésus pour prendre possession de la planète terre et y établir un royaume visible. Telle n'est pas du tout dans ce chapitre la mission de l'ange puissant, qui joue plutôt le rôle d'un messager. D'ailleurs, la terre appartient déjà au Christ, il n'a nullement besoin d'en prendre possession.

[2] E.-B. ALLO. *Saint Jean, l'Apocalypse*, Paris, 1921, p. 120.

[3] Pierre PRIGENT. *L'Apocalypse de Saint Jean*, Lausanne, 1981, p. 151. A. FEUILLET. *Études johanniques*, Paris, 1962, p. 225.

souligne l'importance de sa mission et nous assure que son message se réalisera certainement.

Son cri et les sept tonnerres : 10.3-4

verset 10.3
Et cria d'une voix forte, comme rugit un lion. Ce cri effrayant est, comme le rugissement du Dieu vengeur (Jr 25.30 ; Am 1.2 ; Jl 4.16), lourd de menaces. Il sert sans doute de signal aux sept tonnerres. **Quand il eut crié, les sept tonnerres firent retentir leurs voix.** Dans tous les autres textes de l'Apocalypse où il apparaît, le tonnerre présage ou accompagne des jugements divins (8.5 ; 11.19 ; 16.18). Le chiffre 7 symbolise plénitude et perfection. Quel qu'en soit leur contenu précis, les paroles des sept tonnerres doivent se rapporter à la pleine réalisation d'un jugement.

verset 10.4
Et quand les sept tonnerres eurent retenti, comme j'allais écrire, j'entendis une voix qui, du ciel, me disait : Garde secret le message des sept tonnerres et ne l'écris pas. On ne peut savoir avec certitude ce que la voix des tonnerres a dit au prophète. Peut-être leur message correspond-il au contenu des sept coupes par lesquelles doit s'accomplir pleinement la colère de Dieu contre Rome. Dans ce cas, l'ordre de tenir secrète la révélation des tonnerres signifie qu'elle ne doit être tue que provisoirement.

Autre possibilité : l'interdiction de divulguer leurs paroles est peut-être absolue. Dieu assurerait ainsi à ses saints qu'il dispose, dans son arsenal de jugements, d'armes secrètes qui complètent les instruments de châtiment révélés dans ce livre. Il y a dans la révélation une part réservée ; l'homme ne peut connaître toutes les voies de Dieu (Dt 29.28).

Son serment : 10.5-7

verset 10.5
Et l'ange que j'avais vu debout sur la mer et sur la terre, leva la main droite vers le ciel. L'ange accomplit le geste classique de celui qui fait serment (Gn 14.22 ; Dt 32.40 ; Éz 20.15 ; Dn 12.7). On prenait ainsi Dieu à témoin du serment et l'on attestait solennellement la vérité de la chose jurée.

verset 10.6
Et jura, par celui qui vit pour les siècles des siècles, qui a créé le ciel et ce qui s'y trouve, la terre et ce qui s'y trouve, la mer et ce qui s'y trouve. L'ange invoque comme garant de son serment le plus grand des témoins : Dieu lui-même (Hé 6.13-14). Voici l'essentiel de sa déclaration : **il n'y aura plus de délai.**

Les martyrs sous l'autel avaient demandé à Dieu : « Jusques à quand tardes-tu à faire justice et à venger notre sang ? » On leur avait répondu d'attendre « encore quelque temps » (6.10-11). Pendant ce délai imposé à la réalisation de la vengeance divine, Dieu a envoyé des signes

d'avertissement contre les coupables. Il a freiné sa colère pour leur donner le temps de se repentir. Mais ils ont méprisé ce temps de grâce ; maintenant leur heure est venue. L'exécution totale du jugement provisoirement différée ne sera plus reportée ; il n'y aura plus de délai, plus de retard.

C'est dans cette assurance que les saints trouveront la consolation apportée par ce premier épisode de l'intermède.

verset 10.7

Mais aux jours où l'on entendra le septième ange, quand il commencera de sonner de sa trompette, alors sera l'accomplissement du mystère de Dieu. Au son de la septième trompette, s'accomplira pleinement l'événement vers lequel le livre nous achemine peu à peu : la chute de l'Empire romain. Pourquoi la septième trompette ? Parce qu'elle englobera les sept coupes, tout comme le septième sceau a contenu les sept trompettes. Les « jours où l'on entendra le septième ange » correspondent au temps où les sept coupes seront déversées. Or, les sept coupes sont les sept dernières plaies ; par elles s'accomplira la colère de Dieu contre Rome (Ap 15.1). Au retentissement de la septième trompette, le cycle de jugements aura donc achevé sa course.

Quel est donc le « mystère de Dieu » dont l'accomplissement coïncide avec la sonnerie de la septième trompette ? Il s'agit évidemment du mystère qui constitue le sujet de ce livre de révélation : le conflit entre l'Église chrétienne et l'Empire romain et surtout la défaite définitive de ce dernier[4]. Lorsque les sept coupes déverseront sur la terre la colère divine dans toute son ampleur, c'est en effet à la chute de Rome que nous assisterons.

Ce mystère de Dieu se réaliserait **comme il en fit l'annonce à ses serviteurs les prophètes.** Bien que ce mystère comporte l'annonce de souffrances pour les saints, sa révélation apporte avant tout la joie : la joie de savoir que l'Église finira par triompher de son ennemi, la joie de se savoir plus que vainqueur en Christ. Voilà en quoi ce mystère peut-être appelé bonne nouvelle. La mention des prophètes se réfère en premier lieu aux prophètes chrétiens et notamment à Jean. Mais il y a aussi au moins un prophète de l'Ancien Testament qui a reçu la révélation de ce mystère : Daniel. Lui aussi a célébré d'avance la victoire des saints sur la bête romaine (Dn 7).

Le petit livre ouvert : 10.8-11

Ayant reçu l'assurance que Dieu va (dans la vision) passer maintenant à la phase finale de son intervention contre Rome, Jean se voit à nouveau chargé d'en transmettre le récit.

---

[4] Jim McGuiggan. *The Book of Revelation*, West Monroe, 1976, p. 143.

Le petit livre avalé par Jean : 10.8-10

verset 10.8
Et la voix que j'avais entendue venant du ciel me parla de nouveau et dit : Va, prends le livre. Le mot grec employé est un double diminutif que l'on pourrait traduire « tout petit livre » ou « petit livret ». Sa petitesse l'oppose sans doute au livre scellé qui renferme tous les desseins de Dieu dans la lutte entre l'Église et l'empire.

À mon avis, le petit livre représente un extrait du plus grand : son dernier chapitre en quelque sorte. Le reste des visions en développera le contenu. Il est vrai que le « petit » livre correspondrait alors à la moitié de l'Apocalypse. Mais si on le considère schématiquement en fonction des septénaires, il ne représente plus que la septième partie d'une autre septième partie (la dernière trompette à l'intérieur du dernier sceau). Cela expliquerait ses dimensions modestes.

Contrairement au livre fermé de sept sceaux, ce petit livre est **ouvert**. L'Agneau a déjà brisé tous les sceaux et déroulé le grand livre, exposant du même coup le contenu du petit. Voilà pourquoi celui-ci n'a pas besoin d'être ouvert mais seulement transmis à Jean par l'un des intermédiaires de la révélation prophétique, un ange[5]. Le livre se trouve, effectivement, **dans la main de l'ange qui se tient debout sur la mer et sur la terre.**

verset 10.9
Je m'avançai vers l'ange et le priai de me donner le petit livre. Il me dit : Prends et mange-le. Cette scène s'inspire d'une vision analogue chez Ézéchiel :

> *Je regardai : une main était tendue vers moi, tenant un livre enroulé. Elle le déploya devant moi ; il était écrit des deux côtés ; on y avait écrit des plaintes, des gémissements, des cris. Il me dit : « Fils d'homme, mange-le, mange ce rouleau ; ensuite tu iras parler à la maison d'Israël. »* […] *Je le mangeai : il fut dans ma bouche d'une douceur de miel (Ézéchiel 2.9 - 3.1, 3)*

Ces deux scènes expriment symboliquement la même réalité. Le prophète doit assimiler le message reçu de Dieu et se charger de le délivrer à ses destinataires. En avalant le rouleau, Jean acceptera la mission d'en transmettre le contenu aux Églises, tout comme Ézéchiel accepta d'aller parler à Israël.

Le contenu du rouleau provoquera en Jean deux réactions différentes : **Il sera amer à tes entrailles, mais dans ta bouche il aura la douceur du miel.** Le rouleau lui paraîtra d'abord doux non seulement parce qu'il renferme une parole divine (Ps 19.10-11 ; 119.103), mais aussi parce qu'il annonce le triomphe de l'Église. Il aura ensuite un goût amer parce qu'il prophétise aussi les souffrances des saints dans leur conflit avec la bête. Le

---

[5] ALLO, pp. 120-121.

rouleau d'Ézéchiel possédait la même qualité douce-amère : doux à cause de son origine divine, amer à cause des prédictions malheureuses qu'il contenait (Éz 2.10 ; 3.14-15).

verset 10.10
Je pris le petit livre de la main de l'ange et le mangeai. Dans ma bouche il avait la douceur du miel. Mais quand je l'eus mangé, mes entrailles en devinrent amères. Ayant reçu l'ordre de manger le rouleau, Jean s'exécute. Il accepte ainsi le message divin et la responsabilité de le transmettre.

L'ordre de continuer à prophétiser : 10.11

verset 10.11
Et l'on me dit : Il te faut à nouveau prophétiser sur des peuples, des nations, des langues et des rois en grand nombre. Ce verset indique le contenu du petit livre. Il s'agit des prophéties que Jean doit prononcer et qui sont selon toute probabilité relatées dans le reste de l'Apocalypse.

Des nations ont déjà fait l'objet de prophéties délivrées dans la première partie du livre sans pourtant être identifiées explicitement. Jusqu'ici le lecteur devine seulement que les visions ont trait à Rome. Le petit livre comblera cette lacune et apportera des précisions politiques sur l'avenir des peuples en question. Il ira jusqu'à révéler l'identité et le destin de certains rois particuliers (chapitre 17). Il reprendra donc le récit du grand livre aux sept sceaux et en précisera les termes d'une façon plus immédiatement intelligible pour les premiers lecteurs.

Chapitre 11

Le temple et la ville sainte : 11.1-2
Les deux témoins : 11.3-13
Leur ministère : 11.3-6
Leur martyre : 11.7-10
Leur résurrection : 11.11-13
L'annonce du troisième malheur : 11.14
La septième trompette : 11.15-18
La trompette sonnée : 11.15a
La réponse céleste : 11.15b-18
L'arche de l'alliance de Dieu : 11.19

Ce chapitre apporte encore une consolation aux saints avant d'introduire la deuxième section de l'Apocalypse (chapitres 12-22). Les deux épisodes du temple mesuré et des deux témoins présentent en raccourci le thème général du livre. L'Église sera persécutée implacablement par Rome, mais en même temps gardée par Dieu, qui la mènera à la victoire à travers les souffrances et les luttes.

Le temple et la ville sainte : 11.1-2

verset 11.1
Alors on me donna un roseau semblable à une règle d'arpenteur, et l'on me dit : Lève-toi et mesure. Cette scène s'inspire de la vision d'Ézéchiel 40-48, où le prophète voit un homme mesurer la maison de Dieu et la ville sainte. Chez Ézéchiel, l'action de mesurer souligne la consécration à Dieu des constructions de la vision et marque symboliquement la séparation entre le saint et le profane (Éz 42.30). Il en est de même dans notre texte, qui comporte en plus l'idée de protection. Ce que Jean va circonscrire avec son roseau sera mis à part comme sacré et donc préservé de toute profanation, tandis que le reste sera livré aux nations. Ainsi, l'image de la mesure exprime, sous une autre forme, la même idée de sécurité inviolable symbolisée au chapitre 7 par la marque du sceau.

Ce que Jean doit mesurer c'est **le temple de Dieu et l'autel et ceux qui y adorent.** De quel temple s'agit-il ? Lorsque ces lignes furent écrites par Jean, il n'existait qu'un seul lieu du culte agréé par le Dieu vivant : son Église. *Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? Si quelqu'un détruit le temple de Dieu, Dieu le détruira. Car le temple de Dieu est saint et ce temple, c'est vous. (1 Corinthiens 3.16-17.)* (Voir aussi 2 Co 6.16 ; Ép 2.21-22 ; 1 Tm 3.15 ; 1 P

2.5.) L'édifice mesuré par Jean représente, selon une image classique du Nouveau Testament, le temple spirituel que forment les chrétiens.

Puisque consacré au culte de Dieu, ce temple possède un autel en vue d'offrir des sacrifices spirituels (comparer Hé 13.10, 15-16). Les adorateurs qui rendent ce culte spirituel dans ce temple spirituel constituent nécessairement un sacerdoce spirituel. En effet, le mot grec traduit « temple » dans notre verset est celui qui désigne le sanctuaire intérieur *(naos)* et non pas celui qui désigne l'ensemble de l'édifice sacré avec ses parvis *(hieron)*. Seuls les prêtres avaient accès à cette partie du temple et possédaient le droit d'y desservir l'autel.

Le temple, l'autel et les adorateurs sacerdotaux se réfèrent donc à la même réalité : l'Église que Dieu veut protéger. *Vous-mêmes, comme des pierres vivantes, entrez dans la construction de la Maison habitée par l'Esprit, pour constituer une sainte communauté sacerdotale, pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ. (1 Pierre 2.5.)*

verset 11.2

Mais le parvis extérieur du temple, laisse-le de côté et ne le mesure pas, car il a été livré aux nations. Contrairement au sanctuaire, la partie extérieure du temple ne bénéficiera pas de la protection divine contre les attaques de l'ennemi. Non que le parvis n'appartienne de plein droit à l'édifice, mais Dieu l'abandonne, au moins provisoirement, à la domination des païens[1].

La partie mesurée et la partie non mesurée du temple ne représentent pas deux réalités différentes, mais deux aspects différents de la même réalité : la destinée immédiate de l'Église. Dieu laissera au persécuteur païen une très grande liberté d'agir contre le peuple saint, qui souffrira beaucoup et subira la loi de ses oppresseurs (Ap 13.5-7). Et pourtant, même au milieu de ses adversités extérieures, l'Église restera dans la main de Dieu, qui en protégera la vie profonde et la soutiendra jusqu'au bout. Conformément au dessein divin, l'Église va entrer dans une période où elle sera préservée spirituellement mais en même temps livrée à la persécution. Dieu permettra que son peuple souffre, mais pas qu'il soit anéanti (2 Co 4.8-9).

L'extérieur du temple sera au pouvoir des nations **qui fouleront aux pieds la cité sainte.** Lorsque Jean rédigea son livre, il n'existait plus qu'une seule « ville sainte » : la cité de Dieu, la nouvelle Jérusalem. Dans l'Apocalypse, ces expressions désignent toujours l'Église (3.12 ; 21.2, 10 ; 22.19). Quoique sacrée, cette cité sera livrée à la domination d'une puissance impie pour être profanée et piétinée. Voilà une autre image du traitement indigne que réservent aux chrétiens les pouvoirs profanateurs de Rome.

La domination païenne durera **pendant quarante-deux mois.** Cette donnée temporelle se retrouve dans plusieurs autres textes apocalyptiques, où elle est parfois exprimée en années ou en jours (Dn 7.25 ; Ap 11.3 ; 12.6,

---

[1] H.-M. FERET. *L'Apocalypse de Jean, vision chrétienne de l'histoire*, Paris, 1946, p.225.

14 ; 13.5). En effet, 42 mois lunaires de 30 jours équivalent à 1 260 jours ou à 3 ans et demi (« un temps, des temps et la moitié d'un temps »). Comme c'est généralement le cas dans l'Apocalypse, ces expressions chiffrées ne désignent pas une période de temps littérale mais ont une signification symbolique. Elles indiquent le *caractère* d'une époque et non pas sa *durée*.

Que signifient au juste ces trois ans et demi symboliques ? L'expression apparaît pour la première fois dans Daniel 7.25, oracle sur l'empereur romain Domitien :

> *Les Saints seront livrés en sa main durant une période, deux périodes et une demi-période. Puis le tribunal siégera, et on fera cesser sa souveraineté, pour l'anéantir et le perdre définitivement. Quant à la royauté, la souveraineté et la grandeur de tous les royaumes qu'il y a sous tous les cieux, elles ont été données au peuple des Saints du Très-Haut (Daniel 7.25-27).*

Dieu permettra à Domitien d'opprimer les chrétiens, mais le triomphe du persécuteur sera éphémère et sa domination imparfaite. Car son pouvoir sur les saints est qualifié numériquement par le chiffre 3 1/2, la moitié de sept. Comme sept représente la plénitude et la perfection, trois et demi, qui est un « sept manqué », nous avertit que la puissance de Rome n'est pas parfaite. Dieu en fixe les limites et la garde strictement sous son contrôle. La persécution terrible qui s'abattra sur les fidèles ne signifie pas que Dieu les abandonne. Au contraire, sa sollicitude a veillé à limiter l'épreuve et à en rendre les victimes plus que vainqueurs[2].

La signification de ce symbole chronologique reste la même dans l'Apocalypse. Il dépeint le double caractère d'une période où les saints subissent la domination des forces du mal, mais où en même temps ils se savent gardés et soutenus par la main de Dieu[3]. Dans notre texte, les nations piétinent la ville sainte et l'extérieur du temple sans pouvoir toucher au sanctuaire divinement protégé. En 11.3, les deux témoins prophétisent pendant 1 260 jours, en butte à une opposition violente. Dieu les protège toutefois et ne laisse pas leurs ennemis les empêcher d'accomplir leur ministère. Au chapitre 12, le dragon poursuit la femme et l'oblige à s'enfuir au désert, lieu d'adversité ; mais Dieu l'y nourrit pendant 1 260 jours (12.6) ou 3 ans et demi (12.14). En 13.5, la bête romaine reçoit le pouvoir d'agir contre les saints, mais seulement pendant 42 mois.

Dans chacun de ces exemples, la durée symbolique de 3 ans et demi atteste au peuple saint que les événements n'échappent nullement au contrôle de Dieu. Le Seigneur veillera sur les siens même quand il permet à leurs ennemis de les faire souffrir.

Ainsi, cette vision a pour objet l'Église chrétienne représentée simultanément par le temple de Dieu et la ville sainte. Puisque Dieu le veut

---

[2] Pierre PRIGENT. *L'Apocalypse de saint Jean*, Lausanne, 1981, p. 162.

[3] Pierre PRIGENT. *Et le ciel s'ouvrit*, Paris, 1980, p. 142.

ainsi, cette Église doit traverser une période de persécution provoquée par l'Empire romain idolâtre. Même foulée aux pieds par les païens, elle restera néanmoins sous la protection de Dieu.

Les deux témoins : 11.3-13

Leur ministère : 11.3-6

verset 11.3
Et je donnerai à mes deux témoins de prophétiser. Qui sont-ils ? On va découvrir qu'il ne s'agit pas de personnages historiques mais de figures symboliques. Ils personnifient l'Église entière dans l'exercice de sa mission prophétique au sein de l'Empire romain hostile. S'ils sont deux, c'est que ce chiffre définit régulièrement dans la Bible un témoignage confirmé. L'attestation de deux témoins suffit en général pour régler une affaire (Nb 35.30 ; Dt 17.6 ; 19.15 ; Mt 18.6 ; Lc 10.1 ; Jn 5.31 ; 8.17 ; 1 Tm 5.19 ; Hé 10.28).

Les témoins doivent remplir leur ministère, **vêtus de sacs**. Jean parle de l'étoffe grossière que les anciens portaient en signe de deuil, de lamentation et de malheur. C'est dire que le témoignage de l'Église se fera dans l'épreuve, que la vie des deux témoins ne sera pas toute rose. Et pourtant, malgré l'affliction qu'ils connaîtront en chemin, ils continueront à accomplir leur mission pendant **1 260 jours**. Leur prédication durera tout aussi longtemps que durera la domination des nations sur la ville sainte (11.2), tout aussi longtemps que la bête sévira contre les saints (13.5). Même pendant la période des persécutions, Rome ne réussira pas à empêcher l'Église du Christ de rendre témoignage à son Maître.

verset 11.4
Par une référence à un oracle de Zacharie, ce verset nous aide à identifier les deux témoins. **Ce sont les deux oliviers et les deux chandeliers qui se tiennent devant le Seigneur de la terre.** En Zacharie 4.2-3, nous avons la vision d'un chandelier d'or encadré par deux oliviers qui, semble-t-il, lui fournissent l'huile nécessaire à ses lampes. À la fin du chapitre, on explique à Zacharie l'image des deux oliviers. *Il me dit alors : « Ce sont les deux hommes désignés pour l'huile, ceux qui se tiennent devant le Maître de toute la terre. » (Zacharie 4.14.)*

D'après le contexte, ces deux « oints » sont le chef civil et le chef religieux du peuple d'Israël après son retour de l'exil babylonien. Il s'agit du prince royal Zorobabel (de la lignée davidique, 1 Ch 3.19) et du grand prêtre Josué. C'est par ces deux oints (en Israël, on consacrait rois et prêtres par une onction d'huile, Lv 8.12, 30 ; 1 S 10.1 ; 2 S 16.1-13) que Dieu accomplira son dessein de faire rebâtir le temple et d'y rétablir le service mosaïque. Cette allusion aux deux oliviers de Zacharie nous renvoie donc à la dignité royale et sacerdotale des deux témoins. Ce sont des rois et des prêtres. Ce sont aussi, transformant un peu l'imagerie de Zacharie, deux chandeliers.

Tout ce symbolisme s'applique sans aucun doute à l'Église. L'Apocalypse ne cesse de nous répéter que les chrétiens sont par leur communion au Christ prêtres et rois (1.6, 9 ; 4.4 avec 5.9 ; 5.10 ; 20.6). Ils s'assoient déjà sur le trône de Jésus et par lui rendent un culte à Dieu dans son temple spirituel. De plus, les deux témoins ont en tant que chandeliers la fonction de répandre la lumière de la vérité dans le monde. Rappelons-nous que la vision inaugurale (1.20) présente les Églises sous l'image de chandeliers et évoque ainsi leur vocation de témoins. Les deux témoins-oliviers-chandeliers représentent donc l'Église dans sa fonction de sacerdoce royal appelé à annoncer les vertus de celui qui l'a délivrée des ténèbres et l'a rendue capable d'avoir part à la lumière (1 P 2.9).

verset 11.5

Si quelqu'un veut leur nuire, un feu sort de leur bouche et dévore leurs ennemis. Oui, si quelqu'un voulait leur nuire, ainsi lui faudrait-il mourir. Ceci nous laisse entendre que les deux témoins se heurteront à une opposition violente. Toutefois, aucune puissance ne pourra leur nuire au point d'empêcher leur ministère. En effet, ils possèdent le pouvoir, pour le moins étonnant, de détruire tout adversaire par un feu sortant, non du ciel, mais de leur bouche.

On ne doit pas supposer que les chrétiens de l'époque ont littéralement accompli ce miracle. Un tel pouvoir fait simplement partie des images de la vision. Il montre que l'Église restera invincible dans l'accomplissement de sa mission, que rien ne peut l'arrêter, quoi qu'il arrive. L'image du feu dévorant fait peut-être allusion à un épisode de la vie d'Élie. Par deux fois le prophète fit descendre le feu du ciel pour tuer les soldats envoyés contre lui par le roi méchant d'Israël, Ahazia (2 R 1.10-12).

verset 11.6

Ils ont pouvoir de fermer le ciel, et nulle pluie n'arrose les jours de leur prophétie. Ils ont pouvoir de changer les eaux en sang et de frapper la terre de maints fléaux, autant qu'ils le voudront. Les châtiments infligés par les deux témoins font écho aux prodiges accomplis par deux des plus grands prophètes de l'Ancien Testament. Élie avait empêché la pluie de tomber pendant 3 ans et demi (la même durée que celle du ministère des témoins) pour punir le roi Akhab de son idolâtrie (1 R 17.1 ; Lc 4.25 ; Jc 5.17). Moïse avait transformé les eaux du Nil en sang et déchaîné dix plaies contre l'Égypte.

De même, les deux témoins peuvent frapper la terre de fléaux autant qu'ils le voudront. « II faudra rapprocher ceci de la description des fléaux qui s'abattent sur l'empire : saint Jean ne cache pas que les chrétiens sont cause de ces fléaux en ce sens que Dieu défend les siens et répond à leurs prières ; les païens ne savent pas combien ils disent vrai en les accusant de leurs maux[4]. »

---

[4] Lucien CERFAUX et Jules CAMBIER. *L'Apocalypse de saint Jean lue aux chrétiens*, Paris, 1955, p. 96.

Leur martyre : 11.7-10
Jusqu'ici, la vision des témoins ne nous a montré qu'une seule face de l'existence de l'Église : son invincibilité dans sa mission. Nous allons voir maintenant le revers de la médaille. Bien que protégée par Dieu, l'Église subira des persécutions.

verset 11.7
Mais quand ils auront fini de rendre témoignage, c'est-à-dire après les 3 ans et demi, on tuera les témoins. Cette vision présente en deux étapes successives deux réalités qui dans l'histoire existaient simultanément : l'accomplissement de la mission prophétique de l'Église et la persécution de l'Église. Dans la réalité, l'Église rend son témoignage *pendant que* Rome lui fait la guerre. Dans la vision, par contre, elle reste intouchable jusqu'à l'entier achèvement de son œuvre[5]. Cette présentation en deux séquences souligne que rien ne peut empêcher l'Église de remplir son office. (Comparer Ap 13.5-7, où la bête met à mort les saints pendant et non après les 3 ans et demi symboliques.)

La mort des deux témoins est attribuée à **la bête qui monte de l'abîme**. Voici la première apparition de la bête que nous retrouverons longuement aux chapitres 13 et 17. Ces derniers textes dévoileront son identité. Il s'agit de l'Empire romain persécuteur. Elle vient de l'abîme, demeure des forces du mal, parce que c'est Satan qui la dresse contre les chrétiens et qui fera d'elle son instrument pour atteindre l'Église (Ap 13.2, 4).

Pour l'instant, la bête l'emporte sur les deux témoins. Elle **leur fera la guerre, les vaincra et les fera périr.** Jean avertit ainsi ses lecteurs de la violence des persécutions romaines à venir. Elles entraîneront le martyre des saints et une victoire, apparente au moins, de l'empire (Dn 7.21 ; Ap 13.7 ; 17.6). Et pourtant, nous savons qu'en dépit de tout le sang versé dans les arènes, l'Église ne finira pas perdante.

verset 11.8
Leurs corps resteront sur la place de la grande cité. Dans l'Apocalypse, l'expression « la grande cité » désigne toujours Rome, la capitale de l'empire idolâtre, ou son équivalent symbolique « Babylone la grande » (14.8 ; 16.19 ; 17.5, 18 ; 18.2, 10, 16, 18, 19, 21). Nous aurons à en parler plus amplement dans les chapitres cités.

Le présent texte ne précise pas l'identité de la grande cité mais l'assimile symboliquement à trois autres localités, types mêmes de l'impiété et de l'opposition au peuple de Dieu. Il la qualifie de ville **qu'on nomme prophétiquement Sodome et Égypte, là même où leur Seigneur a été crucifié.** On peut l'appeler Sodome à cause de sa profonde corruption morale et sa débauche. On peut l'appeler Égypte, parce que son empereur, tout comme le pharaon égyptien, opprime cruellement le peuple des saints. On peut l'appeler Jérusalem, ville qui a tué les prophètes et crucifié le

---

[5] Jim McGuiggan. *The Book of Revelation*, West Monroe, 1976, p. 154.

Témoin fidèle lui-même puisque Rome, elle aussi, met à mort les envoyés de Dieu.

Le martyre des deux témoins se situe dans la ligne du sort de leur Maître. Voilà pourquoi c'est à Jérusalem (symboliquement, dans la vision) qu'ils trouvent la mort. Peut-être y a-t-il aussi dans ce verset une allusion au rôle joué par Rome dans la crucifixion du Christ. La sentence de mort prononcée contre Jésus ne provint-elle pas du gouverneur romain ? C'est par la main des païens que les Juifs tuèrent leur Messie (Ac 2.23). Jérusalem et Rome, dans la personne des membres du sanhédrin et de Ponce Pilate, se liguèrent contre le Seigneur et contre son Oint (Ac 4.25-28[6]).

verset 11.9

Des peuples, des tribus, des langues et des nations, on viendra pour regarder leurs corps pendant trois jours et demi. L'exposition des cadavres dure assez longtemps pour donner au triomphe de la bête une apparence d'irrévocabilité. Les deux témoins sont bien morts. Rome a irrémédiablement réglé son compte à l'Église. Seulement, le chiffre 3 1/2 est un sept manqué et nous signale que la mort n'a pas sur les témoins une prise solide et parfaite. Ils ne resteront pas morts, et leur martyre ne doit pas être interprété comme une victoire définitive de la bête.

La mort des deux prophètes provoquera deux réactions chez les habitants de la terre hostiles au christianisme. Premièrement : **et sans leur accorder de sépulture.** Laisser un cadavre sans sépulcre, exposé à la risée des passants, constituait pour les anciens l'affront le plus grave qu'on pouvait infliger. Il s'agit ici d'une expression de la méchanceté des persécuteurs envers les chrétiens, haine que même la mort de ceux-ci n'arrive pas à assouvir.

verset 11.10

Deuxième réaction des ennemis de l'Église : une joie méchante. **Les habitants de la terre se réjouiront à leur sujet, ils seront dans la joie, ils échangeront des présents, car ces deux prophètes leur avaient causé bien des tourments.** La cessation de la prédication des témoins devient pour les païens une occasion de fête. Ils s'envoient des cadeaux pour célébrer la défaite de l'Église et s'imaginent en être débarrassés pour toujours.

Leur résurrection : 11.11-13

verset 11.11

Mais après ces trois jours et demi, un souffle de vie, venu de Dieu, entra en eux et ils se dressèrent. Cette résurrection est décrite dans les mêmes termes que celle des ossements que l'esprit de Dieu ramène à la vie dans la vision d'Ézéchiel 37.10 pour figurer la restauration nationale d'Israël. Dans notre vision aussi, la résurrection a une signification symbolique, étant

---

[6] McGuiggan, p. 154-155.

donné que les deux ressuscités sont des personnages figuratifs. Elle représente la victoire finale de l'Église sur son ennemi après le triomphe apparent de celui-ci.

Les persécutions les plus sanglantes ne réussiront pas à détruire le peuple de Dieu. Sa survie a dû engendrer chez les païens étonnement et effroi. **Alors une grande frayeur tomba sur ceux qui les regardaient.**

verset 11.12

Ils entendirent une voix forte qui, du ciel, leur disait : Montez ici. Et ils montèrent au ciel dans la nuée, sous les yeux de leurs ennemis. De même que leur Maître, les deux témoins morts et ressuscités montent au ciel pour y être glorifiés. Leur ascension fait éclater la victoire certaine de l'Église aux yeux de ses oppresseurs. Ceux-ci doivent comprendre maintenant que leur cause est vouée à la défaite.

verset 11.13

À l'heure même il se fit un violent tremblement de terre, le dixième de la cité s'écroula. La portée limitée de ce tremblement de terre indique qu'il ne s'agit que d'un acompte. Il présage qu'un jour, au lieu d'une dixième partie, c'est la grande cité (Rome) tout entière qui s'effondrera (Ap 16.18, 19)[7]. **Et 7 000 personnes périrent dans cette catastrophe.** Le chiffre 7 000, évidemment symbolique, ne correspond pas forcément au dixième de la population de la ville. Il indique probablement que toute une partie des habitants périra en aussi grand nombre qu'exigera la justice de Dieu.

Les survivants, saisis d'effroi, rendirent gloire au Dieu du ciel. Cette glorification de Dieu ne signifie pas que les habitants de Rome se convertissent à la foi chrétienne, mais qu'ils finissent par reconnaître la puissance supérieure du Seigneur et la certitude de leur propre défaite. Ceci les remplit d'une sorte de crainte respectueuse sans pour autant les amener à la repentance. On peut constater ce même genre de réaction chez les magiciens égyptiens (Ex 8.15) ou Nabuchodonosor (Dn 4.31-34).

L'annonce du troisième malheur : 11.14

Après les trois épisodes de l'intermède qui sépare les sixième et septième trompettes, nous reprenons le scénario interrompu depuis la fin du chapitre 9.

verset 11.14

Le deuxième « malheur » est passé. Voici, le troisième « malheur » vient bientôt. Le troisième et dernier malheur correspond à la septième trompette. Il concerne le jugement final de Dieu contre Rome.

La septième trompette : 11.15-18

La trompette sonnée : 11.15a

---

[7] Michel PLANQUE. *Introduction à l'Apocalypse de Saint Jean*, Paris, 1959, p. 50.

verset 11.15a

Le septième ange fit sonner sa trompette. Selon la « loi d'emboîtement » qui commande la succession des septénaires, le retentissement de cette trompette doit introduire une nouvelle série de sept : celle des coupes. L'effusion des coupes amènera le plein accomplissement de la colère punitive de Dieu contre l'Empire romain. Ainsi, le septième coup de trompette signale la phase ultime du combat entre le Christ et Rome. Quand auront lieu tous les événements embrassés par la septième trompette, c'en sera fini du persécuteur ; l'Agneau aura triomphé définitivement de la bête. Voilà pourquoi la cour céleste peut déjà célébrer la victoire du Christ même si le contenu de la septième trompette (c'est-à-dire des sept coupes) ne se réalise qu'aux chapitres 15 et 16.

La réponse céleste : 11.15b-18

La septième trompette doit englober le grand événement attendu dans tout le livre : la victoire définitive du Christ sur l'Empire romain. La description détaillée des différents actes de ce triomphe ne trouvera place qu'aux chapitres suivants. Pour l'instant, un cri triomphal retentit au ciel pour célébrer par anticipation la victoire divine comme si elle avait déjà eu lieu. En effet, sa réalisation est certaine puisque la septième trompette a maintenant sonné (Ap 10.7). Il y aura donc dans ces acclamations célestes des allusions aux événements (présentés comme des faits accomplis) qui ne seront racontés que plus tard.

verset 11.15b

Il y eut dans le ciel de grandes voix qui disaient : Le royaume du monde est maintenant à notre Seigneur et à son Christ. Ce verset ne signifie pas du tout que le royaume de Dieu et du Christ, ou plus exactement leur souveraineté royale sur le monde, commencera seulement lors du jugement de Rome (et encore moins à la fin du monde). Il parle plutôt d'une manifestation éclatante du règne divin sur les nations, règne que Dieu exerce depuis toujours et qu'il délégua à son Christ au moment de son ascension. Pour mieux saisir cette idée, revoyons-en les trois points un par un[8].

Premièrement, Dieu a toujours régné et régnera toujours sur les nations de la terre. Le jour où il ne régnera plus sur elles ne viendra jamais. La Bible affirme catégoriquement l'universalité et l'éternité de la souveraineté divine sur notre monde.

> *À toi, Seigneur, la grandeur, la force, la splendeur, la majesté et la gloire, car tout ce qui est dans les cieux et sur la terre est à toi. À toi, Seigneur, la royauté et la souveraineté sur tous les êtres. (1 Chroniques 29.11.)*
>
> *Au Seigneur, la royauté ! Il domine les nations (Psaume 22.29).*

---

[8] Je suis ici la discussion de McGuiggan, pp. 158-159.

Le Seigneur trône sur le déluge, le Seigneur trône comme roi éternel. (Psaume 29.10.)

Car le roi de toute la terre, c'est Dieu. Chantez pour le faire savoir. Dieu règne sur les nations ; Dieu s'est assis sur son trône sacré. (Psaume 47.8-9.)

Ton Règne est un règne de tous les temps et ton empire dure à travers tous les âges. (Psaume 145.13.)

(Voir aussi Ex 15.18 ; Ps 93.1-2 ; 96.10 ; 97.1-3 ; 99.1-3 ; 146.10 ; Jr 27.5-11 ; Dn 2.21.)

Dieu a frappé de folie le roi orgueilleux Nabuchodonosor afin que les vivants sachent que le Très-Haut domine sur toute royauté humaine, qu'il la donne à qui il lui plaît (Dn 4.14). L'histoire sacrée abonde littéralement en exemples où Dieu intervient en roi dans la vie des nations pour les susciter, délivrer, châtier ou détruire. Ce sont là des manifestations marquantes de son règne permanent et invisible.

Deuxième principe biblique : le Christ exerce depuis sa résurrection et son ascension l'autorité royale sur les nations de la terre. (Voir commentaire sur 1.5 ; 2.26-27.) Dieu l'avait fait « souverain des rois de la terre » et « Seigneur des seigneurs » bien avant la rédaction de l'Apocalypse, bien avant l'accomplissement des prophéties de Jean sur Rome. Le royaume du monde lui appartenait déjà en tant que roi messianique. L'événement célébré par les voix célestes ne marque donc le commencement ni du règne de Dieu, qui n'a pas de commencement, ni du règne de Jésus, qui fut établi à la fin de son ministère terrestre.

Que signifie donc notre verset ? Le troisième principe à considérer nous aidera beaucoup à le comprendre. On a établi jusqu'ici que Dieu règne toujours sur les nations, qu'il n'a à aucun moment de l'histoire abandonné sa souveraineté sur le monde des hommes. Cela dit, il faut admettre que la réalité de son règne n'est pas toujours évidente, surtout lors qu'il permet dans ses desseins insondables à une nation impie de continuer impunément à pécher et à opprimer les fidèles. Alors les méchants se moquent des menaces de jugement, et même les fidèles commencent peut-être à s'impatienter. Dans ce cas, quand Dieu fait finalement triompher sa justice et qu'il punit enfin la puissance coupable, son règne est comme réaffirmé. En triomphant de l'ennemi, Dieu montre aux yeux de tous que la souveraineté lui avait effectivement toujours appartenu.

Or, lorsque se produit cette intervention tant attendue de Dieu, les écrivains inspirés la comparent à une sorte de nouvel avènement ou établissement du règne divin. Citons quelques exemples.

À cause de la conduite odieuse des Édomites à l'égard de Juda, Dieu décrète la dévastation de leur pays. *Des libérateurs gravissent la montagne de Sion pour gouverner la montagne d'Ésaü. Et le Seigneur assume son Règne ! (Abdias 21.)* Le prophète n'avait jamais douté que le Seigneur règne

en roi ; il attendait simplement que le règne divin se manifeste ouvertement dans cet acte de justice contre les Édomites coupables.

En annonçant son intervention pour détruire la Jérusalem incrédule, Jésus l'assimile à une « venue » du royaume messianique. *Et il leur disait : « En vérité, je vous le déclare, parmi ceux qui sont ici, certains ne mourront pas avant de voir le Règne de Dieu venu avec puissance. » (Marc 9.1.)* (Comparer Mt 16.27-28 ; Lc 9.26-27 ; 21.31-32.) La ruine de Jérusalem en 70 ne devait pas inaugurer le règne du Messie, car Dieu l'avait établi quelque quarante ans auparavant. Elle en serait simplement une manifestation puissante.

Le même genre de langage se rencontre dans l'Apocalypse. D'abord, lors de la défaite de Satan par l'archange Michel, (Ap 12.10) ; ensuite pour célébrer le jugement de la grande prostituée, Rome (Ap 19.6). Notre texte en Apocalypse 11 parle lui aussi d'une démonstration manifeste, et non pas du commencement chronologique, de la royauté divine. Les chrétiens persécutés ont attendu impatiemment la manifestation du règne de Dieu contre l'oppresseur romain (6.10-11). À la sonnerie de la septième trompette, leur attente prend fin (10.6-7). C'est dans ce sens-là que « le royaume du monde est maintenant à notre Seigneur et à son Christ ».

Il régnera pour les siècles des siècles. Le règne messianique que Jésus exerce actuellement sous le régime de la nouvelle alliance est un aspect particulier du règne éternel et permanent de Dieu. Cet aspect n'est pas destiné à durer pour toujours. Quand le Christ aura, lors de la résurrection, vaincu le dernier ennemi (la mort), quand il aura ainsi achevé son œuvre messianique, il remettra son règne à Celui qui le lui avait donné (Mt 28.18 ; 1 Co 15.20-28). Il continuera bien à régner aux siècles des siècles, non plus en tant que Christ mais en tant que Dieu, non plus en vertu d'une autorité déléguée mais en vertu de sa propre divinité[9].

verset 11.16

Les vingt-quatre anciens qui, devant Dieu, siègent sur leurs trônes tombèrent face contre terre, et adorèrent Dieu. Les vingt-quatre anciens, symboles de l'Église, répondent à la proclamation des voix célestes par une prière d'action de grâces.

verset 11.17

En disant : Nous te rendons grâce, Seigneur Dieu Tout-Puissant, qui es et qui étais, car tu as exercé ta grande puissance, et tu as établi ton Règne. Dans le jugement de Rome, la puissance du Tout-Puissant, longuement contenue, se déploiera ouvertement. L'autorité royale du Roi éternel sera enfin mise en action aux yeux de tous. Dieu règne depuis toujours ; mais en rendant justice à son peuple opprimé, il démontrera d'une manière éclatante la réalité de sa souveraineté. C'est pour cette nouvelle manifestation, ce nouvel « établissement » de son règne que les anciens remercient Dieu.

---

[9] McGuiggan, p.160.

verset 11.18
Ce verset résume tous les événements englobés dans la vision de la septième trompette et les présente comme déjà réalisés. Jean les décrira en détail dans les chapitres suivants : le châtiment de Rome, le jugement de ses partisans et la victoire de l'Église. **Les nations se sont mises en colère, mais c'est ta colère qui est venue.** Cette colère correspond à celle que déverseront sur l'Empire romain les sept coupes. Elle englobe la chute de Rome (Ap 16.17 - 17.18) et la grande bataille d'Harmaguedon (16.12-16 ; 19.11-21).

Les « jours de la voix du septième ange » amènent non seulement la colère divine mais encore trois autres faits. Premièrement : **C'est le temps du jugement pour les morts.** Il ne s'agit pas ici du dernier jugement à la fin des temps, mais de celui que décrit la vision de 20.11-15 (voir commentaire). Là, passeront en jugement tous les païens qui auront péri dans leur opposition à Dieu : les victimes des fléaux des septénaires, de la bataille d'Harmaguedon, etc. (6.8 ; 8.11 ; 9.18 ; 11.13 ; 19.21).

Deuxièmement, **le temps de la récompense pour tes serviteurs les prophètes, les saints et ceux qui craignent ton nom, petits et grands.** La récompense des saints consistera dans la joie de voir triompher leur cause contre leur ennemi. Dieu leur rendra justice et les confirmera dans leur possession du royaume ainsi que dans leur jouissance de tous les bienfaits du salut dans l'Église (Ap 20.1-6 ; 21.1 - 22.5 ; Dn 7.22). Troisièmement : **le temps de la destruction pour ceux qui détruisent la terre.** La destruction de ceux qui détruisent (gr. *diaphtheirô*) la terre se réfère au jugement de la grande prostituée Rome, qui corrompait (gr. *phtheirô* la terre par son inconduite (Ap 19.2). Tous ces événements se produiront sous le signe de la septième trompette.

L'arche de l'alliance de Dieu : 11.19
Avant que le lecteur chrétien rencontre les bêtes terrifiantes des chapitres 12 et 13, un dernier verset l'assure de la fidélité de Dieu et de la détermination divine de lui rendre justice.

verset 11.19
Et le temple de Dieu dans le ciel s'ouvrit, et l'arche de l'alliance apparut dans son temple. Dans l'Ancien Testament, l'arche de l'alliance était un témoignage de la fidélité de Dieu envers son peuple. Située dans le Saint des saints, sa présence continuelle devant le Seigneur garantissait qu'il n'oublierait jamais l'accord qu'il avait conclu avec les siens. De même, l'apparition d'une arche céleste dans la vision de Jean assure aux chrétiens que leur Seigneur exécutera infailliblement tout ce qu'il leur a promis de faire. Quoi qu'il arrive dans les jours difficiles à venir, le Dieu fidèle leur donnera la victoire. Et dans sa fidélité aux saints, il rendra l'affliction à ceux qui les affligent.

Alors il y eut des éclairs, des voix, des tonnerres, un tremblement de terre et une forte grêle. Ces phénomènes expriment toujours le déplaisir

de Dieu et annoncent, comme en 8.5, des jugements qui vont fondre sur un monde impénitent.

Ainsi, ce chapitre assure les fidèles de la protection divine, même s'ils peuvent être appelés à endurer l'adversité, la souffrance et une mort violente. Dieu est fidèle ; il les vengera et les rendra vainqueurs.

Chapitre 12

La femme, le dragon et l'enfant : 12.1-6
- La femme : 12.1-2
- Le dragon : 12.3-4
- L'enfant : 12.5
- La fuite de la femme : 12.6

La guerre dans le ciel : 12.7-12
- A. La défaite du dragon : 12.7-9
- B. La défaite du dragon célébrée au ciel : 12.10-12

La femme poursuivie par le dragon : 12.13-16
Le dragon contre la descendance de la femme : 12.17-18

Déjà la première moitié du livre nous a laissé entrevoir l'opposition de l'empire à l'égard de l'Église. Au cours des deux premiers septénaires — les sceaux et les trompettes —, Rome a subi des jugements de plus en plus sévères, sans se repentir. Maintenant que la septième trompette a sonné, le combat va entrer dans sa phase ultime. Celle-ci se déroulera lorsque les sept coupes de la colère divine seront versées sur la terre (chapitres 15-16). Avant d'en arriver là, Jean ouvre une longue parenthèse (chapitres 12-14) pour préciser la vraie nature du conflit et pour dévoiler enfin l'identité des forces en présence.

On commence par présenter le camp adverse. Le chapitre 12 en identifie le chef : le grand dragon, Satan. C'est lui qui est à l'origine de l'irréductible hostilité prête à s'abattre sur l'Église. Un ennemi redoutable ! Et pourtant, le message de ce chapitre réconfortera les saints persécutés. Il leur montre trois défaites successives qu'essuie Satan : défaites contre Jésus sur la terre, contre Michel dans le ciel et contre l'Église. Apprendre que les persécutions à venir sont les derniers soubresauts furieux d'un ennemi déjà vaincu encouragera les fidèles à tenir bon jusqu'à la fin de l'épreuve.

La femme, le dragon et l'enfant : 12.1-6

Bien des traits de cette vision proviennent de l'oracle de Genèse 3.15, où Dieu dit au serpent : je mettrai inimitié entre toi et la femme, entre ta descendance et sa descendance : celle-ci t'écrasera la tête, et tu lui écraseras le talon. Dans notre chapitre, nous avons les mêmes éléments : une femme et un serpent vaincu par la descendance de la femme.

La femme : 12.1-2

verset 12.1

Un grand signe apparut dans le ciel. Le théâtre de cette scène semble être le ciel, non pas en tant que demeure de Dieu (Ap12.5), mais en tant que voûte de la terre. En fait, les phases essentielles de l'action dramatique se dérouleront sur la terre. Si les deux premiers personnages apparaissent dans le ciel, c'est peut-être pour indiquer leur importance ou bien la portée cosmique du drame qu'ils vont jouer.

Jean contemple **une femme, vêtue du soleil, la lune sous les pieds, et sur la tête une couronne de douze étoiles.** Cette femme radieuse représente certainement le peuple de Dieu. L'Ancien Testament avait souvent personnifié la communauté sainte sous la figure d'une femme (És 37.22 ; 50.1 ; 54.1-10 ; 62.4-5 ; Os 2.16-22), et les rédacteurs chrétiens du Nouveau Testament ont repris cette personnification (Ga 4.26 ; Ép 5.22-33 ; Ap 19.7 ; 21.19). Ici, cette femme est enveloppée des corps célestes qui donnent lumière et vie à la terre. L'image nous rappelle que la communauté des justes est porteuse de la lumière de la révélation divine dans le monde ténébreux (Mt 5.14 ; Ph 2.15). La couronne de douze étoiles, elle aussi, met la femme en relation avec le peuple de Dieu. D'abord par le chiffre 12, qui évoque les douze tribus ou les douze apôtres ; et ensuite par la couronne de victoire qui caractérise dans ce livre les fidèles vainqueurs.

S'agit-il d'Israël ou bien de l'Église ? Il ne peut être question uniquement de l'Église chrétienne, car la femme précède le Messie. C'est elle qui le met au monde (verset 5). Il ne peut non plus être question uniquement du peuple de l'Ancienne Alliance, car le dragon persécute la femme après l'enfantement et la glorification du Messie. Ce n'est pas Israël qui est l'objet des persécutions annoncées dans ce livre. D'ailleurs, les autres enfants de la femme « retiennent le témoignage de Jésus » (verset 17) et représentent incontestablement des chrétiens. La femme symbolise donc le peuple de Dieu dans sa continuité à travers les âges : d'abord, la communauté de l'Ancien Testament, de qui est issu, selon la chair, le Christ (Rm 9.5) ; puis, à partir de là, l'Église du Nouveau Testament en butte aux persécutions de Satan.

verset 12.2

Elle était enceinte et criait dans le travail et les douleurs de l'enfantement. En contraste avec la clarté céleste qui l'entoure, la femme se tord dans les douleurs. Il est possible que ces souffrances traduisent, comme le suggère Bengel, « la recherche angoissée, les soupirs, les prières, l'attente mûrissante des saints du royaume de Dieu[1] ». Il me semble plus probable qu'elles signalent simplement l'imminence (dans la vision) de l'accouchement de la femme. La vision rétrospective reprend cette histoire au moment critique.

---

[1] Cité dans H. LILJE. *L'Apocalypse, le dernier livre de la Bible*, Paris, 1959, p. 175.

Le dragon : 12.3-4

verset 12.3
Alors un autre signe apparut dans le ciel : C'était un grand dragon. Le verset 9 identifiera ce dragon : c'est le diable, qui surgit ici comme un adversaire puissant et redoutable. Dans l'Ancien Testament grec (LXX), le mot « dragon » (gr. *dracôn*) désigne un serpent géant ou un monstre marin plus ou moins fabuleux, tel Léviathan. On faisait de cette bête effrayante l'image des ennemis historiques de Dieu et de son peuple. Ainsi le Pharaon ou l'Égypte (Ps 74.13-14 ; És 51.9 ; Ez 29.3 ; 32.2) et Nabuchodonosor de Babylone (Jr 51.34).

Quelle que soit l'identité précise de la nation antagoniste qui se dresse contre Dieu et les siens, le jour viendra où elle subira le jugement punitif du Seigneur. Dieu combattra le dragon et se montrera victorieux. *Ce jour-là, le Seigneur interviendra avec son épée acérée, énorme, puissante contre Léviatan, le serpent fuyant, contre Léviatan, le serpent tortueux, il tuera le Dragon de la mer (Ésaïe 27.1)*[2]. L'image du dragon monstrueux évoque donc un ennemi dangereux, mais un ennemi dont Dieu a toujours su, au cours des siècles, triompher.

Le dragon porte des attributs qui manifestent sa puissance terrible. Sa couleur **rouge-feu**, couleur des tueries de la guerre (Ap 6.4), dénote une cruauté assoiffée de sang. Elle convient bien au caractère meurtrier du diable (Jn 8.44 ; 1 Jn 3.12-15).

Il avait sept têtes et dix cornes. Ces traits indiquent peut-être tout d'abord une plénitude de ruse (sept têtes) et de force agressive (dix cornes). Cet ennemi violent est pleinement équipé pour mettre ses desseins meurtriers à exécution. Les sept têtes et les dix cornes ont toutefois une signification encore plus pertinente. Car on retrouvera ces mêmes caractéristiques chez la bête de la mer (Ap 13.1 ; 17.7), image de l'Empire romain persécuteur. C'est qu'au temps de Jean, Satan s'incarnait en quelque sorte dans la puissance temporelle qui lui servait d'instrument contre les saints. Nous reparlerons au chapitre 13 de la relation entre le dragon et la bête.

Un dernier détail dépeint encore le pouvoir dont dispose Satan : **et, sur ses têtes, sept diadèmes.** Le diadème, emblème de royauté, n'est pas à confondre avec le *stephanos*, symbole de victoire. Le peuple de Dieu fait son apparition (verset 1) déjà coiffé du *stephanos* et donc assuré dès le début de la victoire finale. Satan, par contre, s'en va en guerre paré de ses diadèmes. Le diable possède un certain pouvoir, mais même un roi puissant peut perdre une guerre. Il peut porter ses diadèmes sans jamais gagner la couronne du vainqueur.

---

[2] Voir l'explication de ce verset dans Edward J. YOUNG. *The Book of Isaiah*, volume II, Grand Rapids, 1965, pp. 232-235.

verset 12.4
Sa queue, qui balayait le tiers des étoiles du ciel, les précipita sur la terre. Cette image s'inspire de Daniel 8. Là, une petite corne qui symbolise le roi séleucide Antiochus Épiphane fait d'incroyables ravages dans le peuple d'Israël et cause même des apostasies parmi les Juifs les moins affermis. *Elle grandit jusqu'à l'Armée du ciel ; elle fit tomber par terre une partie de cette Armée et des étoiles qu'elle piétina (Daniel 8.10).* Peut-être notre verset fait-il allusion au pouvoir de Satan pour persécuter, tuer et même faire tomber une partie des fidèles. Quoi qu'il en soit, ce coup de queue fantastique concrétise la force effrayante et la taille titanesque du monstre ennemi de la lumière[3].

Le dragon se posta devant la femme qui allait enfanter, afin de dévorer l'enfant dès sa naissance. Voici la première attaque de Satan. S'attendant à une victoire facile, il s'en prend au Christ au moment où celui-ci paraît le plus vulnérable, c'est-à-dire pendant son séjour sur la terre en tant qu'homme. Jésus vient à peine de naître que le diable tente, par l'intermédiaire d'Hérode (lui-même pantin de Rome), de tuer le nouveau-né. Tout au long de son ministère public, le Fils doit affronter les embûches que le diable lui tend pour anéantir son œuvre, pour le détourner de sa mission. Ce n'est pas à la femme que le dragon s'attaque en premier lieu, mais à son enfant. Satan doit empêcher à tout prix le garçon messianique de remplir sa destinée royale.

L'enfant 12.5

verset 12.5
Elle mit au monde un fils, un enfant mâle ; c'est lui qui doit mener paître toutes les nations avec une verge de fer. Cette phrase identifie formellement l'enfant mâle en citant le psaume messianique par excellence : le Psaume 2. Il s'agit sans aucun doute du Christ venu sur la terre pour devenir souverain des nations (Ps 2.9 ; Ap 2.27 ; 19.15). Au moment où le Christ reçoit, lors de sa résurrection, la royauté effective sur le monde entier, il déjoue l'attentat du diable et lui inflige une défaite décisive, sans rémission.

Et son enfant fut enlevé auprès de Dieu et de son trône. Cet enlèvement au ciel ne peut être que l'ascension de Jésus et son intronisation en tant que roi messianique. Le dragon n'a pas pu empêcher le Christ, même dans son abaissement terrestre, de devenir Seigneur de la terre et Maître de l'histoire. Si Satan avait pu l'emporter, il l'aurait fait au cours des trente-trois ans de la vie humaine du Fils.

Mais le diable échoue. Il échoue même au moment où, à la croix, il croit tenir Jésus à sa merci. Car Dieu arrache son Fils des griffes de la mort et le fait siéger avec lui sur son trône (Ap3.21), d'où le Christ régnera hors d'atteinte pour toujours. L'ascension manifeste donc le triomphe définitif de Dieu, qui, en dépit de tous les efforts de Satan, accomplit son dessein

---

[3] E.-B. ALLO. *Saint Jean, l'Apocalypse*, Paris, 1921, p. 160.

éternel : réunir sous un seul chef, le Christ, tout ce qui est dans les cieux et ce qui est sur la terre (Ép 1.10).

La fuite de la femme : 12.6
Ce verset introduit un nouveau sujet : le sort du peuple élu dans sa lutte avec le diable.

verset 12.6
Alors la femme s'enfuit, menacée évidemment par le dragon. On notera un léger changement dans le symbolisme de la femme. Représentant jusqu'ici le peuple de Dieu de l'Ancien Testament, elle devient maintenant l'Église chrétienne poursuivie par la haine de Satan déjà vaincu. Bien entendu, la femme en tant qu'Église occupe une place prépondérante dans ce chapitre. La femme-Israël n'apparaît que momentanément pour donner naissance au Messie.

Vulnérable et persécutée, la femme-Église trouve refuge **au désert, où Dieu lui a fait préparer une place, pour qu'elle y soit nourrie.** Il y a ici une évocation assez claire de l'exode. Pour le délivrer des griffes du dragon égyptien (Ps 74.13 ; És 51.9), Dieu avait conduit l'ancien Israël au désert et l'y avait nourri de la manne. La femme demeurera au désert pendant **1 260 jours**, c'est-à-dire trois ans et demi. On peut reconnaître ici une autre allusion biblique et peut-être même l'origine de cette durée symbolique. Dieu avait miraculeusement nourri le prophète Élie pendant les trois ans et demi de sécheresse qui avaient frappé Israël sous le règne d'Akhab (1 R 17.1-16 ; Lc 4.25 ; Jc 5.17).

Ce verset reprend donc la même vérité énoncée dans les visions du chapitre 11. Dans les deux cas, il s'agit du double caractère inhérent à l'existence de l'Église. À l'instar du temple mesuré et des deux témoins, la femme est à la fois persécutée et préservée, souffrante et secourue, vulnérable et victorieuse[4]. Dieu veille sur son peuple et l'aidera à résister pendant toute la période des trois ans et demi, c'est-à-dire pendant tout le temps de l'épreuve.

La guerre dans le ciel : 12.7-12
La scène à laquelle nous assistons dans ces versets est l'une des plus mystérieuses de toute l'Apocalypse. De quoi s'agit-il ? Relevons pour commencer la place qu'occupe ce tableau dans la suite des visions du chapitre 12. Le verset 6 nous a montré dans la fuite de la femme au désert la protection de l'Église face à Satan (dans son « incarnation » romaine) après l'ascension du Messie. Au verset 13, nous serons revenus à la même situation.

Il semble en conséquence que le texte des versets 7-12 a trait au même sujet, c'est-à-dire à l'hostilité du diable vis-à-vis de l'Église et non plus à l'œuvre rédemptrice du Christ (verset 5). C'est une mise en scène qui transpose dans un combat d'anges l'échec du dragon contre le peuple de

---

[4] Pierre PRIGENT. *L'Apocalypse de saint Jean*, Lausanne, 1981, p. 176.

Dieu. Le triomphe de Michel sur le dragon correspond à la protection divine accordée à la femme-Église que les poursuites de Satan ne peuvent détruire. Puisque cette lutte céleste se déroule dans une vision, elle a sans doute un caractère plutôt symbolique que réel. Elle figure sous forme de drame apocalyptique le fait que Dieu ne laissera pas prévaloir les puissances démoniaques contre son peuple.

La défaite du dragon : 12.7-9

verset 12.7
Il y eut alors un combat dans le ciel. Bien qu'elle ne traite pas la question en détail, la Bible indique bien que les anges se combattent mutuellement dans la sphère céleste invisible aux hommes. À cet égard, deux textes de Daniel 10 sont particulièrement instructifs.

Dans le premier, un messager angélique explique ce qui l'a retardé à réaliser sa mission de transmettre au prophète la réponse divine à ses prières :

> *Il me dit : « Ne crains pas, Daniel, car depuis le premier jour où tu as eu à cœur de comprendre et de t'humilier devant ton Dieu, tes paroles ont été entendues, et c'est à cause de tes paroles que je suis venu. Le Prince du royaume de Perse s'est opposé à moi pendant vingt-et-un jours, mais voici que Michel, l'un des Princes de premier rang, est venu à mon aide, et je suis resté là auprès des rois de Perse. » (Daniel 10.12-13.)*

Cet ange a eu à combattre « le Prince du royaume de Perse », c'est-à-dire le mauvais esprit ou la puissance démoniaque cachée derrière cet empire païen. Ce n'est que parce qu'il a été secouru par l'archange Michel que le messager divin a enfin pu arriver chez Daniel.

Après avoir rempli sa tâche, l'ange dit au prophète :

> *« Sais-tu pourquoi je suis venu vers toi ? Je reprendrai maintenant le combat contre le Prince de Perse, et je vais sortir, et voici que va venir le Prince de Grèce. Mais je t'annoncerai ce qui est inscrit dans le Livre de vérité. Il n'y a personne qui me prête main-forte contre ceux-là, sinon Michel, votre Prince. » (Daniel 10.20.)*

Ce deuxième texte indique que la Perse, bien qu'elle demeure sous la domination de Dieu et serve les desseins divins, est néanmoins soutenue dans sa carrière d'impiété par une puissance démoniaque. Cette idée sera reprise en Apocalypse 13 à propos de Rome. C'est donc contre l'« ange gardien » de la Perse que le messager de Daniel doit reprendre la lutte. Après avoir obtenu la victoire (« je vais sortir », c'est-à-dire quand je sortirai victorieux de la bataille), il aura à se mesurer avec l'allié surnaturel de la Grèce.

Ce sont apparemment cet ange saint et Michel que Dieu a chargés de résister aux êtres maléfiques qui manipulent les deux nations païennes et de défendre contre elles les intérêts du peuple élu. En effet, Michel est présenté comme « votre Prince », l'ange gardien de Daniel et de son peuple. Les fidèles ont peut-être dans le monde spirituel des adversaires redoutables, mais ils ont aussi de puissants alliés. Notons, avant de quitter Daniel 10, que la défaite des Princes démoniaques de la Perse et de la Grèce correspond à la chute des deux empires terrestres qu'ils patronnent.

Il faut peut-être voir dans la guerre d'Apocalypse 12.7-9 un événement réel qui eut lieu au ciel entre des combattants angéliques. De telles luttes ne sont pas inconnues dans la Bible, comme nous venons de le voir. Cependant, il peut tout aussi bien s'agir d'une mise en scène symbolique modelée d'après le genre de combats que nous décrit la prophétie de Daniel. Dans l'un et l'autre cas, le message exprimé par cette scène est le même : la défaite des forces sataniques qui cherchent à nuire au peuple de Dieu sur la terre.

Une bataille s'engage donc dans le ciel. Du côté divin, elle est menée par **Michaël et ses anges**. La Bible donne à Michel le titre d'« archange » (Jude 9) et le décrit comme « l'un des Princes de premier rang » (Dn 10.13) des cohortes angéliques. Le nom de Michel *(Mi-ka-el)* signifie en hébreu « qui est comme Dieu ». L'archange apparaît effectivement comme le véritable représentant de Dieu dans les luttes contre les mauvais esprits (Dn 10.20-21) et dans les contestations avec le diable lui-même (Jude 9). La fonction distinctive de Michel consiste à veiller au nom du Très-Haut sur Israël, c'est-à-dire sur la communauté des saints. C'est l'ange gardien, le protecteur attitré du peuple de Dieu. Dans Daniel 10.21, le messager angélique l'a appelé « votre Prince », en s'adressant à un fidèle juif.

Le rôle particulier de Michel apparaît encore plus clairement en Daniel 12. Ce texte annonce la punition du judaïsme incrédule et la destruction de Jérusalem en 70 par les Romains :

> *En ce temps-là se dressera Michel, le grand Prince, lui qui se tient auprès des fils de ton peuple. Ce sera un temps d'angoisse tel qu'il n'en est pas advenu depuis qu'il existe une nation jusqu'à ce temps-là. En ce temps-là, ton peuple en réchappera, quiconque se trouvera inscrit dans le Livre. (Daniel 12.1.)*

Notons surtout l'expression descriptive qui définit la fonction de Michel : « le grand Prince, lui qui se tient auprès des fils de ton peuple ». Pourquoi ce protecteur du peuple de Dieu se dressera-t-il ? Pour veiller sur les fidèles qui auront grand besoin de son aide dans ce temps de détresse. Grâce à son intervention, le peuple des saints (ici les chrétiens d'origine juive) fuira la Judée et échappera au désastre qui frappera le reste de la nation coupable.

Dans la vision de Jean, l'archange et ses troupes **combattirent contre le dragon.** Selon Pierre Prigent, une traduction plus exacte de ce dernier

verbe serait « eurent à combattre » ou « durent combattre[5] ». Quel est donc le motif qui a provoqué l'intervention de Michel ? On a supposé que l'archange a dû repousser une invasion de Satan qui aurait décidé de poursuivre au ciel l'enfant qui lui avait échappé sur la terre. Ou encore que les armées angéliques se livraient à une simple opération de nettoyage destinée à expulser des lieux célestes un ennemi vaincu par la résurrection du Christ.

Ces deux explications ne tiennent pas compte du verset 6, où la vision a changé de sujet. On ne parle plus de l'attentat du dragon contre l'enfant messianique, déjà inaccessible au ciel (verset 5), mais du danger que le dragon pose pour la femme demeurée sur la terre (verset 6). C'est ce danger-là qui déclenche le combat céleste. De dures épreuves attendent le peuple de Dieu, de graves dangers le guettent. Il faut à nouveau que Michel se lève pour défendre la nation sainte (non plus Israël, mais l'Église) que Dieu a mise sous sa protection. Il faut qu'il livre combat au nom de Dieu, contre la puissance spirituelle cachée derrière l'empire qui menace les saints.

Si Michel et ses anges se lèvent pour soutenir la cause de l'Église, qui se fait le champion de la cause romaine ? **Et le dragon lui aussi combattait avec ses anges.** Le dragon — Satan lui-même — joue dans ce drame le rôle du « Prince de Rome », l'ange gardien de cet empire terrible entre tous (Dn 7.7, 19). N'oublions pas que le diable apparaît à travers ce livre dans son « incarnation » romaine : il possède, à l'image de la bête, sept têtes et dix cornes. C'est lui qui appuiera Rome et inspirera ses campagnes de persécution. Ceci nous indique le véritable enjeu de cette guerre : la réussite ou l'échec des persécutions que Satan entreprendra contre l'Église par l'intermédiaire de l'Empire romain.

verset 12.8

Mais il n'eut pas le dessus : il ne se trouva plus de place pour eux dans le ciel. La lutte tourne au détriment du dragon et de ses troupes, qui ne peuvent se maintenir sur ce champ de bataille qu'est le ciel. Il ne faut pas voir ici le bannissement de Satan qui à la suite de l'œuvre du Christ n'aurait plus le droit de demeurer dans la présence de Dieu. Le langage du verset signifie simplement que le dragon est mis complètement en déroute et chassé du théâtre des combats.

verset 12.9

Il fut précipité, le grand dragon, l'antique serpent, celui qu'on nomme Diable et Satan, le séducteur du monde entier. Toutes ces appellations désignent l'être maléfique qui s'oppose à Dieu depuis l'origine. L'expression « antique serpent » renvoie évidemment à Genèse 3, où le diable commence sa carrière de tentateur des hommes. Le mot hébreu « Satan » signifie « adversaire », que la traduction grecque de l'Ancien Testament rend par le terme *diabolos* : « calomniateur », « accusateur ». Cet

---

[5] 5. PRIGENT, p.191.

ennemi des justes manœuvre dans le monde pour égarer les hommes et les détourner de Dieu.

En dépit de son pouvoir de séduction, Satan mord cette fois-ci la poussière : **il fut précipité sur la terre et ses anges avec lui.** Le fait que le dragon se voit jeté bas avec violence indique qu'il a subi une défaite écrasante. L'image d'une « chute » de Satan ne nous oblige pas à voir dans ce verset la victoire définitive que Jésus a remportée par sa mort et sa résurrection. Il est vrai que Jésus lui-même a déclaré peu de temps avant sa passion : *« C'est maintenant le jugement de ce monde, maintenant le prince de ce monde va être jeté dehors. » (Jean 12.31.)* Mais il est vrai aussi qu'il applique le même langage figuré à d'autres épisodes victorieux de la lutte contre les puissances démoniaques. Il dit, en faisant allusion aux exorcismes réussis par les soixante-dix disciples : *« Je voyais Satan tomber du ciel comme l'éclair. » (Luc 10.18.)*

Voici donc le message essentiel de cette scène. La victoire de Michel sur le dragon dans la sphère céleste préfigure la victoire de l'Église sur l'Empire romain sur la terre. Le défenseur angélique du peuple de Dieu triomphe de l'ange gardien du persécuteur. Quoi que celui-ci puisse faire aux saints, leur victoire ne peut être remise en cause.

La défaite du dragon célébré au ciel : 12.10-12

Dans ces versets une voix céleste commente la vision qui vient de se dérouler et nous permet d'en préciser le sens. Le triomphe de Michel est célébré surtout comme une manifestation puissante du règne de Dieu et comme une victoire des confesseurs chrétiens.

verset 12.10

Et j'entendis une voix forte qui, dans le ciel, disait : Voici le temps du salut, de la puissance et du Règne de notre Dieu, et de l'autorité de son Christ. Cette proclamation ressemble beaucoup à trois autres de l'Apocalypse : celle de 7.10, où les membres de la grande foule louent Dieu pour leur avoir fait traverser victorieusement la grande tribulation ; celle de 11.15, 17, où le ciel et l'Église éclatent en louanges à la sonnerie de la septième trompette annonçant les derniers jugements contre l'Empire romain ; et celle de 19.1, 6, qui célèbre la chute de Rome, que Dieu fait tomber pour venger le sang des martyrs. Lisez ces textes avec notre verset pour constater leur similitude. Ils ont tous trait essentiellement au même sujet : la victoire de la cause chrétienne sur ses adversaires romains.

Le salut mentionné ici (et en 7.10 ; 19.1) se réfère moins au pardon des péchés qu'à la délivrance que Dieu opère pour les saints en détruisant leur ennemi. Tout comme en 11.15-17 et 19.1, 6, la défaite du persécuteur ne signale pas le début chronologique de la puissance et du règne divins, ni de l'autorité souveraine du Messie. Le Père et le Fils régnaient déjà : Dieu, depuis toute éternité ; et le Christ, depuis son ascension. C'est plutôt que leur intervention victorieuse contre Rome, représentée dans la personne de son ange gardien, a manifesté leur règne d'une manière éclatante. La défaite du dragon a répondu à la question posée dans l'esprit des saints en

conséquence des persécutions : qui exerce le pouvoir dans le monde, Dieu ou Satan, Christ ou César ?

Car il a été précipité, l'accusateur de nos frères, celui qui les accusait devant notre Dieu, jour et nuit. Satan est représenté conformément à l'imagerie de Job 1-2 et de Zacharie 3.1-2, comme l'accusateur des serviteurs de Dieu. Comment faut-il comprendre cette activité satanique ? Reportons-nous au livre de Job :

> *Et le Seigneur lui demanda : « As-tu remarqué mon serviteur Job ? Il n'a pas son pareil sur terre. C'est un homme intègre et droit qui craint Dieu et s'écarte du mal ». Mais l'Adversaire répliqua au Seigneur : « Est-ce pour rien que Job craint Dieu ? Ne l'as-tu pas protégé d'un enclos, lui, sa maison et tout ce qu'il possède ? Tu as béni ses entreprises, et ses troupeaux pullulent dans le pays. Mais veuille étendre ta main et touche à tout ce qu'il possède. Je parie qu'il te maudira en face » ! Alors le Seigneur dit à l'Adversaire : « Soit ! Tous ses biens sont en ton pouvoir. Évite seulement de porter la main sur lui. » (Job 1.8-12.)*

L'activité accusatrice du diable ne consiste pas à porter les péchés des hommes devant le tribunal de Dieu comme s'il remplissait le rôle d'un procureur de la République. Il s'agit plutôt de mettre en question la sincérité et la fidélité des hommes de Dieu. Pour prouver qu'il a raison, Satan demande à Dieu certains pouvoirs sur eux afin de les pousser à l'apostasie. Dans le cas de Job, il commence par enlever à l'homme pieux tous ses biens matériels et toute sa famille. Mais Job sort de l'épreuve sans renier son Seigneur.

Alors Satan demande à Dieu la permission d'augmenter la sévérité de l'affliction. *Mais veuille étendre ta main, touche à ses os et à sa chair. Je parie qu'il te maudira en face » ! Alors le Seigneur dit à l'Adversaire : « Soit ! Il est en ton pouvoir ; respecte seulement sa vie. » (Job 2.5-6.)* Alors le diable frappe tout le corps de Job d'un ulcère extrêmement douloureux. Mais Job accepte cette nouvelle épreuve comme étant la volonté souveraine de Dieu et demeure ferme dans sa foi.

Ainsi, la Bible nomme Satan « l'accusateur » dans le sens qu'il n'hésite pas à tout mettre en œuvre pour compromettre la fidélité des saints. Il essaie tout pour ébranler leur confiance en la puissance et l'amour de Dieu pour les convaincre, comme il a tenté de le faire avec Job, que Dieu ne les aime pas et qu'ils feraient mieux de le maudire.

Voilà pourquoi l'apôtre Paul encouragea l'Église de Rome, laquelle devait quelques années plus tard subir les atrocités de Néron.

> *Qui nous séparera de l'amour du Christ ? La détresse, l'angoisse, la persécution, la faim, le dénuement, le danger, le glaive ? Selon qu'il est écrit : À cause de toi nous sommes mis à mort tout le long du jour, nous avons été considérés comme des*

bêtes de boucherie. Mais en tout cela, nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés (Romains 8.35-37).

Considérons maintenant Apocalypse 12.10 à la lumière de ces données. Les frères que Satan accusait sont les chrétiens du verset 11, ceux qui ont vaincu le diable en restant fidèles au Christ à travers les persécutions romaines. La chute de l'accusateur, qui correspond à celle de Rome, signifie que Satan ne peut plus poursuivre ses « accusations » contre les chrétiens par cet instrument particulier. Ce n'est pas la fin définitive de l'œuvre de Satan. La voix se réjouit simplement de ce qu'il n'a plus le pouvoir d'agir contre l'Église par l'intermédiaire de Rome.

Tout ceci anticipe, bien entendu, sur les visions de la fin du livre (surtout 10.1-2) ; mais nous avons déjà vu ce genre d'anticipation (11.15-18). D'ailleurs, la scène de Michel luttant contre le dragon ne considère le combat de l'Église que sous son aspect céleste ; son aspect terrestre se dévoilera progressivement dans la suite du livre.

verset 12.11

La victoire de Michel sur Satan est maintenant présentée comme celle des chrétiens. Notons qu'effectivement il ne sera plus question de l'archange et ses armées. **Mais eux, ils l'ont vaincu par le sang de l'agneau.** Voilà la cause première de ce triomphe (et de tout triomphe) des saints sur Satan : la mort sanglante du Christ. Par son sacrifice, Jésus a écrasé le diable (Hé 2.14), détruit ses œuvres (1 Jn 3.8), jugé le prince du monde (Jn 16.11) et dépouillé les principautés et les pouvoirs (Col 2.15). Il a ainsi assuré de la victoire tous ceux qui se rangent sous la bannière de la croix. Les hommes que le sang de l'Agneau a rachetés pour Dieu appartiennent par là au camp des vainqueurs.

Pour avoir part à la victoire, les fidèles doivent tenir fermement la confession de leur foi : **et par la parole dont ils ont rendu témoignage.** Les chrétiens seront vainqueurs dans la mesure où ils auront le courage de retenir et de rendre le témoignage de Jésus, même s'il faut risquer le martyre.

Voici la mesure de leur fidélité : **Ils n'ont pas aimé leur vie jusqu'à craindre la mort.** Le verbe « craindre » ne se trouve pas dans le texte grec. Ces disciples ont renoncé à eux-mêmes et ont remis sans réserve leur vie à Dieu pour qu'il en fasse selon sa volonté, sachant que toutes choses coopèrent au bien de ceux qui l'aiment. Ils ont accepté librement tout sacrifice que leur imposait leur engagement envers le Christ. Ils ont mis leur destin entre les mains de Dieu et dit avec Job : « Je boirai la coupe que tu me tends et bénirai ton nom ! » (Voir Jb 1.21 ; Lc 9.23-24 ; 14.26-27.) Ce n'est pas qu'ils aient recherché le martyre, mais que leur soumission à Dieu passait avant tout ce qu'ils possédaient sur terre.

verset 12.12

C'est pourquoi soyez dans la joie, vous les cieux, et vous qui y avez votre demeure ! L'expression « ceux qui avez votre demeure dans les

cieux » s'oppose aux « habitants de la terre » et désigne le peuple de Dieu (Ap 13.6). Le chrétien, tout en vivant sur la terre, a sa citoyenneté au ciel (Ph 3.20), où il demeure déjà avec le Christ (Ép 2.6 ; Col 3.1-3). L'issue favorable de la guerre céleste doit donc faire éclater en acclamations tous les chrétiens (comparer Ap 18.20). Car cet épisode, quoique symbolique et joué par des acteurs angéliques, les assure à l'avance (car dans la perspective des visions, les persécutions n'ont pas encore commencé) de la certitude de leur victoire.

Malheur à vous, la terre et la mer, car le diable est descendu vers vous, emporté de fureur. Cette déclaration de malheur ne vise pas les saints, mais les habitants de « la terre et la mer », c'est-à-dire les païens dont Satan se servira pour persécuter l'Église et assouvir sa rage attisée par sa défaite au ciel. Le malheur causé par la présence du dragon se retournera contre ceux qui se font ses complices, car il ne se soucie pas du tout de leur bien-être. Au contraire, il ne fera que les entraîner avec lui-même à la perdition.

Bien que se sentant déjà battu et condamné à l'échec, Satan tentera quand même d'exercer sa vengeance jusqu'au bout, **sachant que peu de temps lui reste.** Ce peu de temps dont dispose le dragon ne correspond pas vraiment à une durée temporelle (les persécutions romaines durèrent plus de deux siècles), mais plutôt à un état des choses. La défaite céleste de Satan a imposé à ses entreprises terrestres une sérieuse limitation : elles ne peuvent aboutir à une victoire ! Il sait que ses jours sont comptés dans cette affaire et agit plus par haine que par un véritable espoir de l'emporter.

La femme poursuivie par le dragon : 12.13-16

Ce passage reprend la donnée du verset 6 : la lutte, dans son aspect terrestre, entre Satan et l'Église.

verset 12.13

Quand le dragon se vit précipité sur la terre, il se lança à la poursuite de la femme qui avait mis au monde l'enfant mâle. Ayant échoué contre l'enfant de la femme et contre l'ange gardien de la femme, Satan s'en prend maintenant à la femme elle-même. L'enfant règne à présent avec un sceptre de fer sur le trône de Dieu, inaccessible et invulnérable ; l'archange Michel reste maître du champ de bataille angélique. Le dragon en est réduit à une proie que l'on estimerait plus à sa taille : l'Église sur la terre. Mais on verra que, grâce à la protection divine, il ne peut rien non plus contre elle.

verset 12.14

Mais les deux ailes du grand aigle furent données à la femme, pour qu'elle s'envole au désert, au lieu qui lui est réservé pour y être nourrie, loin du serpent, un temps, des temps et la moitié d'un temps. Cette vision emprunte évidemment ses images à l'exode. Comme Israël délivré jadis par Dieu de l'esclavage et des poursuites des Égyptiens, la femme-Église échappe miraculeusement aux attaques diaboliques. Les ailes du grand aigle symbolisent la puissance du secours divin. Dieu annonce aux

Israélites : *« Vous avez vu vous-mêmes ce que j'ai fait à l'Égypte, comment je vous ai portés sur des ailes d'aigle et vous ai fait arriver jusqu'à moi. » (Exode 19.4.)* La subsistance procurée à la femme dans le désert évoque bien entendu la manne. Les trois ans et demi sont l'équivalent des 1 260 jours du verset 6. Elles caractérisent la condition de l'Église dans ce livre : attaquée par les forces du mal, mais soutenue et défendue par Dieu.

Ce sauvetage figuré n'implique pas nécessairement que Dieu mettra son peuple à l'abri de toute souffrance physique. Dans le contexte de l'Apocalypse dans son ensemble, il exprime la providence attentive de Dieu envers son peuple au milieu de l'adversité[6].

verset 12.15

Jean décrit ensuite les efforts de Satan pour anéantir l'Église. **Alors le serpent vomit comme un fleuve d'eau derrière la femme pour la faire emporter par les flots.** Dieu, lui, sait commander aux eaux pour leur faire engloutir ses ennemis. Rappelons-nous celles du déluge qui ont détruit le monde au temps de Noé ou celles de la mer Rouge qui ont noyé les soldats du Pharaon. Satan essaie d'imiter cette même puissance destructrice, mais il n'est pas à la hauteur.

Il y a peut-être dans ce fleuve vomi par la bouche du dragon un écho du passage de la mer Rouge. Lorsque les Israélites fuyaient le dragon égyptien et que les flots menaçants constituaient pour eux un obstacle infranchissable, Dieu s'est servi de la terre sèche pour les conduire à un lieu de refuge, le désert (Ex 14.21-31 ; Ps 106.9)[7].

verset 12.16

Mais la terre vint au secours de la femme : la terre s'ouvrit et engloutit le fleuve vomi par le dragon. Toutes les forces de la nature sont aux ordres de Dieu. La terre et la mer interviennent comme instruments de sa volonté pour venir en aide à son peuple ou pour engloutir ses ennemis.

Voici donc la troisième fois que le dragon, l'éternel perdant, se voit battre dans ce chapitre. Précipité sur la terre, il n'arrive même pas à l'emporter sur le peuple de Dieu. Notre Seigneur a en effet promis à l'Église qu'il allait bâtir que les puissances de l'enfer ne prévaudraient pas contre elle.

Le dragon contre la descendance de la femme : 12.17-18

verset 12.17

Dans sa fureur contre la femme, le dragon porta le combat contre le reste de sa descendance. Puisqu'il n'a pas pu détruire le premier-né de la femme, ni le protecteur angélique de la femme, ni la femme elle-même, le dragon exaspéré décide d'attaquer ses autres enfants. Qui sont-ils ? Il s'agit certainement des chrétiens individuels, frères cadets de Jésus et fils de

---

[6] Adela Yarbro COLLINS. *The Apocalypse*, Wilmington, 1979, p. 87.

[7] Jim MCGUIGGAN. *The Book of Revelation*, West Monroe, 1976, p.177.

l'Église. La vision établit une distinction entre l'Église en tant que collectivité (la femme) et les membres individuels de l'Église (les enfants de la femme). Voyant voués à l'échec tous ses efforts pour abattre l'Église en elle-même, Satan s'emploie à perdre les saints qui la composent, les seuls qu'il puisse espérer vaincre désormais.

Il va porter le combat à **ceux qui observent les commandements de Dieu et gardent le témoignage de Jésus.** Cette expression désigne les chrétiens définis par leur obéissance fidèle à la loi divine et par leur fermeté à garder la foi. Le dragon va les persécuter, les faire souffrir et même réussir à les faire mettre à mort. Mais le triomphe satanique ne sera qu'apparence et illusion. Car, tant qu'ils tiennent ferme dans leur fidélité au Christ, les croyants persécutés ont l'assurance d'être — même dans la mort — plus que vainqueurs.

verset 12.18

Puis il se posta sur le sable de la mer. Ayant conçu un projet de guerre contre les chrétiens, le dragon se place sur le rivage de la mer pour en faire sortir le premier de ses alliés : la bête à sept têtes qui apparaîtra au chapitre 13. La mer représente les nations dans leur agitation, et l'entité monstrueuse qui en surgira pour servir les desseins de Satan sera donc une puissance politique. Ce verset 5 sert ainsi de transition, préparant l'action de la scène suivante et nous donnant une première indication de sa signification.

Chapitre 13

La bête qui monte de la mer : 13.1-8
Son apparition : 13.1-2
Sa blessure mortelle et guérison : 13.3-4
Son activité et pouvoir : 13.5-8
Exhortation adressée aux saints persécutés : 13.9-10
La bête qui monte de la terre : 13.11-17
Son apparition : 13.11
Son activité : 13.12-17
Le chiffre de la bête : 13.18

Le chapitre 12 s'est terminé par la vision du dragon partant en guerre contre les chrétiens. Le chapitre 13 nous présente, sous forme de bêtes monstrueuses, les deux instruments dont Satan se servira pour lancer son offensive. Il s'agit des puissances terrestres qui mèneront de violentes persécutions contre l'Église. Et pourtant, si fort que puisse paraître le diable et si redoutables ses agents, les saints ne doivent pas les craindre. Ayant assisté aux conflits du chapitre 12, ils savent que le chef du camp adverse n'est en réalité qu'un vaincu allant de défaite en défaite.

La bête qui monte de la mer : 13.1-8

Son apparition : 13.1-2

verset 13.1
Alors, je vis monter de la mer une bête. Les explications données dans les versets suivants et au chapitre 17 rendront absolument manifeste la signification de cette image. La bête représente incontestablement l'Empire romain dans la mesure où il réclame l'adoration des hommes et persécute l'Église de Dieu. Le symbolisme vise une puissance politique précise que les destinataires de Jean savaient très bien reconnaître par les allusions faites à l'histoire de leur propre époque et aux images prophétiques de l'Ancien Testament.

L'origine de la bête indique d'emblée qu'il s'agit d'un pouvoir impérial. Dans la Bible, la mer symbolise la multitude agitée des nations d'où s'élèvent les grands empires. Dans la vision de Daniel 7, par exemple, le prophète voit apparaître quatre « superpuissances » de l'Antiquité. *Et quatre bêtes monstrueuses s'élevaient de la Mer, différentes les unes des autres (Daniel 7.3).* L'ange-interprète d'Apocalypse 17 dira expressément que les « eaux » situées sous la bête sont des peuples, des foules, des nations

et des langues (Ap 17.15). L'apparence bestiale de cette entité politique souligne sa férocité et sa force brutale[1].

La forme de la bête suggère sa parenté avec le dragon : **qui avait dix cornes et sept têtes**. La bête ressemble au dragon (Ap 12.3) parce qu'au temps de l'Église primitive Rome servira de suppôt à Satan. La rage diabolique déchaînée contre les chrétiens se manifestera dans les violences perpétrées par l'empire persécuteur. Les dix cornes et les sept têtes trouveront leur explication au chapitre 17, où nous apprendrons que les cornes sont des rois vassaux de Rome (17.12).

Voilà pourquoi Jean les voit couronnées : **sur ses cornes dix diadèmes**. Quant aux sept têtes, un ange nous révèlera (Ap 17.9-11) qu'elles représentent à la fois sept montagnes (les sept collines de Rome) et sept rois (sept empereurs qui se succèdent sur le trône romain). L'explication de 17.9-11 nous permettra d'identifier ces sept souverains, que nous pouvons d'ores et déjà nommer : Auguste, Tibère, Caligula, Claude, Néron, Vespasien et Titus. Nous verrons en outre qu'il y a un huitième roi identifié à la bête elle-même.

Passons au trait suivant de la bête : **et sur ses têtes un nom blasphématoire.** Il faut sans doute voir dans ces paroles une allusion aux titres divins que portaient les empereurs romains : dieu, fils de dieu, adorable (latin, *augustus*), sauveur du monde, seigneur de la terre. Ces titres apparaissaient par exemple sur les monnaies romaines, les étendards militaires, les statues des empereurs déifiés et dans les acclamations impériales. Jean considère comme blasphématoires de tels titres parce qu'ils attribuent à un homme une dignité qui ne revient qu'à Dieu.

verset 13.2

La bête que je vis ressemblait au léopard, ses pattes étaient comme celles de l'ours, et sa gueule comme la gueule du lion. La description de ce monstre hybride emprunte ses divers traits aux trois premières bêtes-empires de Daniel 7. La bête a quelque chose du léopard, symbole de la Grèce (Dn 7.6) ; de l'ours, symbole de l'Empire perse (Dn 7.5) ; et du lion, symbole de Babylone (Dn 7.4). Ces trois animaux auxquels est adjointe une quatrième bête particulièrement terrible représentant l'Empire romain (Dn 7.7) ; ils correspondent aux quatre parties de la statue que Nabuchodonosor

---

[1] Certains ont l'habitude d'appeler cette bête l'« antéchrist » et voient en elle un chef politique occidental qui prendra bientôt la tête d'un empire romain reconstitué. Selon leur schéma eschatologique, ce « Grand Dictateur » établira sa domination sur la terre entière, persécutera la nation d'Israël et tentera de s'opposer militairement à l'avènement final du Christ. Nous n'entendons pas prendre le temps de réfuter cette bizarre théorie qu'on prétend trouver dans les Écritures. Bornons-nous à remarquer que le mot « antéchrist » n'apparaît jamais dans l'Apocalypse. Le terme se rencontre exclusivement dans les épîtres de Jean (1 Jn 2.18, 22 ; 4.3 ; 2 Jn 7), où il désigne des faux docteurs qui répandent au sein de l'Église une hérésie principalement christologique (ils nient l'humanité réelle de Jésus). On voit déjà que le sens biblique du mot, établi par son usage dans les lettres johanniques, ne cadre pas du tout avec la bête d'Apocalypse 13.

voit en songe dans Daniel 2[2]. Le schéma suivant présente les données de ces deux visions.

Daniel 2	**Nation**	**Daniel 7**
La tête d'or	Babylone	le lion
La poitrine d'argent	l'Empire perse	l'ours
Le ventre et les cuisses de bronze	la Grèce	le léopard
Les jambes de fer et d'argile	l'Empire romain	la bête

Notons en passant que l'Apocalypse inverse l'ordre des quatre empires tel qu'on le trouve en Daniel. C'est que Daniel reçoit sa vision à l'époque babylonienne et regarde vers l'avenir, alors que Jean écrit après la chute des trois premiers empires et considère le passé. Les deux prophètes contemplent les mêmes réalités historiques, mais à partir de points de vue chronologiques différents.

Rome réunit par conséquent en elle-même les trois empires païens antérieurs. Dans quel sens ? En Daniel 7, le prophète fait cette remarque énigmatique au sujet des empires babylonien, perse et grec : *Quant au reste des Bêtes, on fit cesser leur souveraineté, et une prolongation de vie leur fut donnée jusqu'à une date et un moment déterminés. (Daniel 7.12.)* Bien que privés de leur domination, ces trois royaumes continueront à vivre dans la personne de la quatrième bête. L'Empire romain incarne et totalise toute leur impiété ; c'est pourquoi il en apparaît comme la synthèse.

Nous trouvons la même idée dans la vision de Daniel 2, où les éléments supérieurs de la grande statue (Babylone, la Perse et la Grèce) restent intacts jusqu'à ce que les jambes et les pieds (Rome) soient frappés (Dn 2.34-35, 44). De même, les trois premières bêtes de Daniel 7 (le lion, l'ours et le léopard) paraissent survivre jusqu'à ce que la quatrième bête soit abattue[3].

Et le dragon lui conféra sa puissance, son trône et un pouvoir immense. Voilà la source de la puissance maléfique de la bête et l'inspirateur de sa politique. Ce verset ne signifie pas que toute autorité civile tire son origine du diable. *Il n'y a d'autorité que par Dieu et celles qui existent sont établies par lui. (Romains 13.1.)* L'homme peut toutefois pervertir un pouvoir que Dieu lui a confié. Quand il se gausse de prétentions blasphématoires et s'attaque au peuple de Dieu, l'état se détourne du rôle que Dieu lui a assigné et se met au service de Satan. Tel est le cas de Rome. Elle se laisse pervertir par Satan, qui en fait son allié pour accomplir son œuvre. Cela n'empêche pas que Dieu demeure souverain à travers tous ces événements. En investissant Rome de son pouvoir, le dragon ne fait que ce que Dieu lui permet de faire.

---

[2] Voir l'explication de ces visions dans Jim McGuiggan. *The Book of Daniel*, Lubbock, 1978, pp. 61-75, 137-147.

[3] Jim McGuiggan. *The Book of Revelation*, West Monroe, 1976, pp. 184-185.

Sa blessure mortelle et guérison : 13.3-4

verset 13.3
L'une de ses têtes était comme blessée à mort, mais sa plaie mortelle fut guérie. Avant d'essayer d'interpréter ce verset, prenons bien note de deux faits matériels importants. Premièrement, le coup de glaive porté à la tête en question a été mortel. La bête est bel et bien morte dans la vision. L'adverbe « comme » n'infirme aucunement cette constatation ; car Jean applique les mêmes termes (littéralement, « comme égorgé », Ap 5.6) à la mort de l'Agneau. La « guérison » de la tête équivaut donc à une résurrection. La Bible de Jérusalem traduit ainsi la fin du verset 14 : « cette Bête qui, frappée du glaive, a repris vie ». Il y a ici une parodie évidente de la mort et de la résurrection de Jésus. Tout au long de ce conflit, le diable ne cessera d'imiter les œuvres de Dieu.

Deuxième remarque préliminaire : le verset 3 attribue mort et résurrection à une seule des sept têtes, alors que les versets 12 et 14 les attribuent à la bête elle-même. Autrement dit, le texte identifie la bête à la tête égorgée ; elles meurent et ressuscitent ensemble. Le chapitre 17 fournira la clé de ce mystère. Nous y verrons que le caractère bestial de la bête se définit surtout en fonction de son attitude vis-à-vis le peuple de Dieu. La bête vit et se manifeste dans la mesure où un empereur persécuteur siège sur le trône !

Nous possédons maintenant tous les éléments nécessaires pour trouver l'identité de la tête frappée à mort mais revenue à la vie. Il doit s'agir d'un empereur romain dont on a pu dire à l'époque de Jean : (1) qu'il avait persécuté l'Église ; (2) qu'il était mort ; (3) qu'il allait ressusciter.

Comment les premiers lecteurs de l'Apocalypse n'auraient-ils pas immédiatement reconnu une allusion à Néron[4] ? Des sept premiers empereurs romains, Néron fut le seul à déclencher une persécution contre les chrétiens. Son règne s'achève misérablement et lâchement ; il se voit contraint de se donner la mort (il se résigna à s'enfoncer une épée dans la gorge avec l'aide d'un de ses affranchis) à la suite de révoltes qu'avait provoquées son despotisme sanglant et compliqué d'extravagances. Le suicide de Néron survint en 68 ; il était donc mort lorsque Jean écrivit l'Apocalypse pendant le règne de Vespasien (69-79).

Quant à la « résurrection » de la tête égorgée, elle trouve peut-être son fondement historique dans les étranges légendes qui circulaient à l'époque de Jean au sujet de l'empereur disparu. Le bruit se répandit par exemple que Néron n'était pas vraiment mort en 68, qu'il s'était réfugié chez les Parthes et qu'il reviendrait un jour à la tête des puissances orientales pour reprendre le pouvoir. En 69 et 88, de faux Néron provoquèrent de sérieux troubles dans l'empire. Une autre variante de la légende annonçait le retour de Néron du séjour des morts. En faisant ce rapprochement, je ne veux pas dire que Jean croyait à cette légende du *Nero redivivus* ni qu'il prédit la résurrection

---

[4] Pierre PRIGENT. *Et le ciel s'ouvrit*, Paris, 1980, p. 176.

corporelle de Néron. Mais vu l'horreur que cet empereur inspirait aux chrétiens de l'époque, la vision a pu y faire appel comme toile de fond.

La disparition de Néron mit fin à la persécution qu'il avait entreprise contre l'Église. Dans la vision, cette réalité est traduite par le fait que la bête elle-même meurt en même temps que sa tête persécutrice. La bête est morte, la persécution romaine a cessé. Par conséquent, le symbole de la résurrection nous avertit que la persécution doit reprendre, c'est-à-dire qu'un nouvel empereur persécuteur montera sur le trône. Néron — la tête frappée à mort — doit revivre spirituellement dans la personne d'un empereur qui renouvellera les atrocités de son prédécesseur contre les saints.

De qui s'agit-il ? Laissons parler Eusèbe dans son *Histoire ecclésiastique* :

> Après avoir montré une grande cruauté à l'égard d'un grand nombre, condamné à mort sans jugement régulier une foule non négligeable de nobles et de notables, exilé hors des frontières de l'empire des milliers d'autres hommes considérables dont il confisquait illégalement les biens, Domitien se montra pour finir le successeur de Néron dans la haine et la guerre contre Dieu. Il mit ainsi en branle la deuxième persécution contre nous, alors que son père Vespasien n'avait pas eu de mauvais desseins contre nous[5].

La bête persécutrice, qui se manifeste et disparaît dans la personne de Néron, réapparaîtra dans la personne de Domitien, huitième empereur de la liste de Jean (Ap 17.11). Nous verrons en effet que les historiens de l'époque, tant romains que chrétiens, faisaient un rapprochement entre ces deux tyrans et parlaient de Domitien comme d'un nouveau Néron.

Émerveillée, la terre entière suivit la bête. L'expression « la terre entière » désigne les partisans de Rome. Ce sont les « habitants de la terre » qui, animés d'une fierté reconnaissante envers l'empire bienfaiteur, se réjouissent de la perspective de le voir triompher de l'Église (Ap 11.10).

verset 13.4

Et l'on adora le dragon parce qu'il avait donné le pouvoir à la bête. Les foules se rangent du côté du pouvoir apparent. Mais en s'agenouillant devant l'état divinisé, ils se soumettent en réalité à son inspirateur : Satan.

La « résurrection » de la bête semble, d'ailleurs, leur donner raison : **et l'on adora la bête en disant : Qui est comparable à la bête et qui peut la combattre ?** Quand le Seigneur eut englouti les troupes du dragon égyptien dans les eaux de la mer Rouge, Moïse et les Israélites poussèrent ce cri : *« Qui est comme toi parmi les dieux, Seigneur ? » (Exode 15.11.)* En Apocalypse 12, quand Dieu a vaincu le dragon dans le ciel, les armées divines étaient dirigées par l'archange Michel, *Mi-ka-el* : « Qui est comme Dieu ? » Maintenant le dragon prend sa revanche. Au moment où Satan va

---

[5] EUSÈBE. *Histoire ecclésiastique*, 111,17.

livrer combat aux chrétiens, le monde acclame son suppôt en disant : « Qui est comme la bête ? » Aucune nation n'avait résisté à la puissance de Rome. Même le Seigneur, le Dieu des chrétiens, n'a pas pu, semble-t-il, l'arrêter. La résurrection de la tête frappée par Dieu semblerait prouver la divinité et l'invincibilité de la bête[6].

À première vue, l'argument des adorateurs de la bête paraît convaincant. Le messager du roi assyrien Sennachérib raisonne ainsi devant les murailles de Jérusalem :

> *« Qu'Ézékias ne vous trompe pas en disant : "Le Seigneur nous délivrera". Les dieux des nations ont-ils pu délivrer leur propre pays de la main du roi d'Assyrie ? Lequel de tous les dieux de ces pays a pu délivrer son pays de mes mains, pour que le Seigneur puisse délivrer Jérusalem de ma main ? » (Ésaïe 36.18, 20.)*

On connaît la suite. Le Seigneur tua en une seule nuit 185 000 soldats assyriens, et Sennachérib retourna dans son pays. En dépit des railleries blasphématoires de leurs ennemis, les fidèles savent qui est vraiment Dieu et qui exerce réellement le pouvoir ici-bas. Même si la bête les met à mort, ils savent que la victoire est de leur côté.

Son activité et pouvoir : 13.5-8

verset 13.5

Il lui fut donné une bouche pour proférer arrogances, littéralement « parlait de grandes choses ». Cette expression vient directement de Daniel 7.8, qui mentionne la vantardise de la « petite corne » symbolisant Domitien. *Et voilà que sur cette corne il y avait des yeux, comme des yeux d'homme, et une bouche qui disait des choses monstrueuses. (Daniel 7.8.)* Quoi qu'un simple humain (« des yeux d'homme »), Domitien tiendra des discours arrogants. Quoiqu'une « petite » corne, il agira constamment comme s'il était grand.

Le biographe latin Suétone (70-128) nous renseigne sur le caractère fanfaron de Domitien.

> Dès sa jeunesse, il se montra hautain jusqu'à l'impudence, et sans mesure ni dans ses paroles ni dans ses actions. Comme Cénis, la concubine de son père, à son retour d'Istrie, lui présentait la joue, suivant son habitude, il lui tendit simplement la main ; indigné que le gendre de son frère eût, lui aussi, des serviteurs habillés en blanc, il s'écria : Il n'est pas bon qu'il y ait plusieurs souverains. Mais, une fois parvenu à l'empire, il n'hésita point à proclamer au sénat « qu'il avait donné le pouvoir suprême aussi bien à son père qu'à son frère, et qu'ils le

---

[6] McGuiggan, *Revelation*, p. 193.

lui avaient rendu », ni à déclarer dans un édit, lors qu'il reprit sa femme après son divorce, « qu'il l'avait rappelée dans sa couche sacrée [latin *puluinar* : la couche des dieux[7]]. »

La bête émettra arrogances **et blasphèmes**. Ce dernier trait renvoie lui aussi à la description de Domitien chez Daniel : *Il proférera des paroles contre le Très-Haut (Daniel 7.25).* On pense aussitôt aux prétentions à la divinité qui constituent des blasphèmes par excellence. En principe Rome n'admettait la divinisation des empereurs qu'après leur mort. Domitien, lui, n'entendait pas attendre si longtemps son apothéose et de son vivant se faisait appeler *Dominus ac Deus noster*, « notre Seigneur et notre Dieu ».

C'est à nouveau Suétone qui nous l'apprend : « Avec non moins d'outrecuidances, dictant une lettre circulaire au nom de ses agents, il débuta de la sorte : « Notre maître et notre dieu ordonne ce qui suit ». Aussi désormais fut-il établi que personne, même dans un écrit et dans un entretien, ne le désignerait autrement[8]. »

Les propos prétentieux et impies de la bête s'appliquent donc parfaitement à Domitien et d'une manière générale à tous les empereurs qui continueront après lui à promouvoir le culte impérial.

Et il lui fut donné pouvoir d'agir. La formule impersonnelle « il lui fut donné » revient six fois dans ce chapitre. Elle nous rappelle qu'en dépit des apparences, c'est Dieu qui mène le jeu[9]. Quel que soit le rôle joué par Satan dans la carrière de la bête, c'est Dieu lui-même qui en dernière analyse permet à Rome d'exercer son pouvoir. Rien de ce qui arrive, même le pire, n'échappe au contrôle du Tout-Puissant. Rien ne se fait en dehors de ses desseins. Il donnera à la bête pouvoir sur les saints pour la même raison qu'il a donné à Pilate pouvoir sur Jésus, afin que cela serve à l'accomplissement de son plan.

Que l'on n'en conclue pas que Dieu abandonne les siens. Car la bête impériale n'aura la liberté d'agir que **pendant quarante-deux mois.** Cette durée strictement limitée caractérise justement le temps où les fidèles connaissent l'épreuve mais se savent dans la main de Dieu (Ap 11.2)[10].

verset 13.6

Elle ouvrit sa bouche en blasphèmes contre Dieu, pour blasphémer son nom, son tabernacle et ceux dont la demeure est dans le ciel. La Bible de Jérusalem traduit cette dernière expression plus littéralement : « et sa demeure [grec *scènè* : tente], ceux qui demeurent [gr. *scènoô* : dresser la tente] au ciel ». Le texte grec ne comporte pas la conjonction « et » devant l'expression « ceux qui demeurent au ciel ». Celle-ci jouerait donc le rôle

---

[7] SUÉTONE. *Vie des douze Césars*, XII, 7 ; XIII, 1. Texte traduit par Henri AILLOUD. Société d'Édition « Les Belles Lettres », Paris, 1964.

[8] SUÉTONE, XIII, 4-5.

[9] Charles BRUTSCH. *La clarté de l'Apocalypse*, Genève, 1966, p. 224.

[10] PRIGENT, p.177.

d'apposition par rapport au tabernacle de Dieu. Autrement dit, le texte identifie le tabernacle divin et ceux qui habitent dans le ciel. L'Apocalypse nous a déjà habitués à voir dans ces deux images l'Église, demeure de Dieu sur terre (7.15 ; 12.12). La bête parlera non seulement contre le Très-Haut lui-même, mais aussi contre les chrétiens.

verset 13.7

Il lui fut donné de faire la guerre aux saints et de les vaincre. Vaincre les saints ! Voilà probablement la phrase la plus dure de l'Apocalypse pour ses lecteurs chrétiens. Évidemment, il ne peut s'agir d'une victoire définitive de la bête, qui sert une cause perdue. En effet, la phrase de Jean reproduit presque mot pour mot :

> *Je regardais, et cette corne faisait la guerre aux Saints et l'emportait sur eux, jusqu'à ce que vienne le Vieillard et que le jugement soit donné en faveur des Saints du Très-Haut, que le temps arrive et que les Saints possèdent la royauté. (Daniel 7.21-22.)*

Les succès remportés par Domitien et ses successeurs n'auront pas de résultat durable. Les persécutions feront peut-être de nombreuses victimes parmi les fidèles, mais c'est à ceux-ci que Dieu donnera la victoire finale.

Et lui fut donné le pouvoir sur toute tribu, peuple, langue et nation. Les lecteurs du temps de Jean auraient immédiatement reconnu une allusion à l'immensité de l'Empire romain. Dieu avait permis à Rome d'étendre son autorité sur d'innombrables ethnies de l'Antiquité.

Certains commentateurs objecteront que la Rome antique n'a jamais connu l'envergure planétaire que ce texte et d'autres encore semblent lui prêter (13.3, 12, 14 ; 17.18). Il doit s'agir, en déduisent-ils, d'un gouvernement mondial du futur. L'objection n'a pas beaucoup de poids. Car les écrivains bibliques emploient parfois des expressions ayant une résonance universelle ou mondiale simplement par hyperbole, sans entendre qu'on les prenne à la lettre.

Le prophète Daniel dit, par exemple, au roi babylonien Nabuchodonosor :

> *« Toi, ô roi, roi des rois ; toi à qui le Dieu du ciel a donné la royauté, la puissance, la force et la gloire ; toi dans la main de qui il a remis les hommes, les bêtes sauvages et les oiseaux du ciel, en quelque lieu qu'ils habitent, et qu'il a établi maître sur eux tous. » (Daniel 2.37-38.)*

Interprétée littéralement, cette déclaration affirmerait que l'Empire babylonien englobait la totalité du monde habité, y compris les états chinois de l'époque, les tribus de l'Afrique subsaharienne et les Indiens d'Amérique ! Un coup d'œil rapide sur un atlas historique montrera que Nabuchodonosor ne régnait même pas sur tous les peuples du Moyen-

Orient. Le langage de Daniel est une simple hyperbole destinée à mettre en relief la grande puissance de l'empire en question.

On peut en dire autant de l'indication de Luc : *Or, en ce temps-là, parut un décret de César Auguste pour faire recenser le monde entier. (Luc 2.1.)* (Voir aussi Jn 21.25 ; Col 1.23)

verset 13.8

Ils l'adoreront, tous ceux qui habitent la terre. L'Apocalypse appelle « habitants de la terre » les incroyants qui suivent la bête romaine, par opposition aux « habitants du ciel », les fidèles qui suivent le Christ. Les sectateurs de la bête sont **tous ceux dont le nom n'est pas écrit, depuis la fondation du monde, dans le livre de vie de l'agneau immolé.** De toutes les masses soumises à la domination romaine, seuls les chrétiens refuseront de participer au culte de l'empereur (les Juifs en étaient légalement dispensés). L'inscription du nom des saints dans le livre de vie « dès la fondation du monde » (comparer Ap 17.8) leur rappelle que le salut est une affaire d'éternité divine. Ils ne doivent pas se laisser impressionner à l'instar du monde païen par des réalités strictement temporaires telles que la puissance et la gloire de Rome.

Exhortation adressée aux saints persécutés : 13.9-10

verset 13.9

Que celui qui a des oreilles entende. L'avertissement qui suit aune grande importance. Les lecteurs de Jean doivent y prêter une attention particulière.

verset 13.10

Qui est destiné à la captivité ira en captivité. Qui est destiné à périr par le glaive périra par le glaive. Ce verset prescrit aux chrétiens leur ligne de conduite pour le temps de persécution. L'emprisonnement et le martyre des saints ont une place dans le plan divin. Puisqu'ils ont remis leur sort entre les mains de Dieu, il faut qu'ils acceptent volontairement les souffrances qu'il leur impose. Il faut qu'ils se soumettent, obéissants, à la rigueur de la persécution romaine plutôt que de renier leur foi. Dans la lutte à venir, Dieu demandera aux siens de supporter arrestations, exils, tortures, martyres. Cette exhortation à se soumettre à la volonté divine arrive donc fort à propos. Car, les persécutions ne feront pas que des martyrs et des confesseurs ; il y aura aussi des apostats.

C'est l'heure de la persévérance et de la foi des saints. En s'en remettant entièrement à la volonté divine, les membres de l'Église montreront leur constance et leur fidélité. Il ne faut pas confondre la vertu chrétienne de la persévérance *(hypomonè)* avec la résignation passive du fatalisme. Le mot désigne dans le Nouveau Testament une force agissante qui permet de tenir bon dans l'épreuve et de rester fidèle jusqu'au bout. Voilà l'arme que les chrétiens opposeront aux pressions exercées sur eux dans leur lutte à mort avec la bête.

La bête qui monte de la terre : 13.11-17

Son apparition : 13.11

verset 13.11
Alors je vis monter de la terre une autre bête. Après le grand dragon rouge et la bête de la mer, voici le dernier membre du trio infernal qui s'opposera aux saints dans ce livre. Nous apprendrons dans la suite du texte que cette deuxième bête représente une puissance non pas d'ordre politique mais d'ordre religieux. Elle ne reparaîtra dans les chapitres suivants que sous la désignation de « faux prophète » (16.13 ; 19.20 ; 20.10), ce qui laisse entendre une activité religieuse. La bête s'élève symboliquement de la terre pour marquer son origine humaine. L'origine terrestre d'une religion la démasque, par définition, comme imposteur.

Elle avait deux cornes comme un agneau. Cette seconde bête prend les airs innocents et doucereux d'un agneau pour mieux tromper les hommes. On peut rapprocher l'avertissement que Jésus donne contre les faux prophètes : *« Gardez-vous des faux prophètes, qui viennent à vous vêtus en brebis mais qui au-dedans sont des loups rapaces. » (Matthieu 7.15.)* La bête a beau se déguiser sous de pieuses apparences, sa voix la trahit : **mais elle parlait comme un dragon.** La doctrine qu'elle propage, ce sont les mensonges de Satan, menteur et père du mensonge (Jn 8.44).

Son activité : 13.12-17

verset 13.12
Tout le pouvoir de la première bête, elle l'exerce sous son regard. Quelle que soit cette bête, elle agit avec l'appui et la faveur de la puissance impériale de Rome. Son rôle est clairement défini : **Elle fait adorer par la terre et ses habitants la première bête dont la plaie mortelle a été guérie.** Voilà l'autre face de l'empire persécuteur. La première bête représente Rome, le pouvoir civil et militaire. Cette seconde bête, elle aussi, représente Rome, mais sous l'angle de la religion impériale.

L'image couvre l'ensemble des institutions consacrées à promouvoir le culte de la ville et de l'empereur divinisés. À titre d'exemple, on peut citer, pour les provinces d'Asie Mineure, les Concilia, assemblées délibérantes mi-politiques, mi-religieuses, qui organisaient officiellement le culte impérial. On pensera également aux prêtres de l'empereur qui faisaient des tournées de propagande en faveur de leur idolâtrie politique. Ou encore aux clergés locaux des dieux païens, qui se mettaient volontiers au service de l'empire. À l'époque de Jean, tout un ensemble de forces religieuses se constituait pour faire adorer la bête impériale.

Le culte du César vivant prit un grand essor surtout avec Domitien, le premier empereur à le rendre obligatoire[11]. Ce culte ne cessa de se

---

[11] Ethelbert STAUFFER. *Le Christ et les Césars*, Paris, s.d., pp. 176-196. Ces pages donnent une histoire détaillée du culte impérial sous Domitien.

développer aux IIe et IIIe siècles et représenta pour les chrétiens un danger croissant.

verset 13.13
Elle accomplit de grands prodiges, jusqu'à faire descendre du ciel, aux yeux de tous, un feu sur la terre. Ce verset illustre la puissance de séduction exercée par la bête pour amener les hommes à reconnaître la divinité de Rome. Rien ne nous oblige à supposer que les prêtres romains ont littéralement accompli de vrais miracles. Les signes opérés par la bête ne sont sans doute qu'un élément du décor visionnaire, tout comme les prodiges opérés par les deux témoins en 11.5-6.

Si ce trait de la vision recèle une réalité historique, il faut la chercher, tout au plus, dans les faux miracles et les pratiques magiques qui abondaient dans le paganisme d'alors. Les prêtres romains, nous le savons, n'hésitaient pas à user de tours de passe-passe pour impressionner les foules.

verset 13.14
Elle séduit les habitants de la terre par les prodiges qu'il lui est donné d'accomplir sous le regard de la bête. Les offices du culte impérial revêtaient le caractère d'une cérémonie d'état à laquelle prenaient part de hauts dignitaires romains et des représentants de l'administration provinciale. Les prêtres et les thaumaturges exécutaient leur programme de rites magiques, assistés par des magistrats. Qu'il s'agisse ou non de miracles réels, les signes opérés par la bête atteignent leur but : consolider le culte de l'empereur et surtout l'emprise de Rome sur les populations demeurées foncièrement religieuses.

La deuxième bête se sert de tous les moyens propres à frapper les imaginations : **Elle les incite à dresser une image en l'honneur de la bête qui porte la blessure du glaive et qui a repris vie.** Ce texte fait allusion aux honneurs divins rendus aux effigies des empereurs et plus particulièrement de la bête « ressuscitée », Domitien (voir 13.3). On possède encore plusieurs images cultuelles de ce dernier, notamment les restes d'une statue plus de quatre fois la grandeur nature trônant dans le sanctuaire impérial d'Éphèse[12]. Devant de telles images, on présentait offrandes, libations, victimes animales. On connaît aussi le rôle joué par les bustes des empereurs dans le jugement des chrétiens devant les magistrats.

verset 13.15
Il lui fut donné d'animer l'image de la bête, de sorte qu'elle ait même la parole. De nombreuses histoires sur des statues animées nous sont parvenues du monde hellénistique de l'époque. On signale des images qui rendent des oracles, crachent du feu, versent des larmes, guérissent des malades.

Ces phénomènes relèvent sans doute de la superstition et de la supercherie. Les prêtres païens faisaient parler leurs idoles par ventriloquie,

---

[12] STAUFFER, p. 187.

ou en introduisant un homme dans une statue creuse, ou encore par le moyen de tuyaux cachés dans la bouche d'une image. Tout le charlatanisme répandu dans l'ancien paganisme — tours de magie, trucages, illusionnisme, ventriloquie — nous donne une idée des moyens de propagande employés en faveur du culte impérial. La vision utilise l'animation d'une statue comme type des artifices séducteurs destinés à convaincre les hommes que Rome méritait réellement leur adoration.

Au cas où les phénomènes « surnaturels » n'auraient aucun effet, la seconde bête a recours à un second moyen de persuasion : la terreur. Elle anime la statue impériale pour qu'elle parle **et fasse mettre à mort quiconque n'adorerait pas l'image de la bête.**

Le culte impérial aboutit à résumer tout le paganisme de l'empire. L'adoration de la statue de l'empereur régnant deviendra la pierre de touche pour déterminer juridiquement si oui ou non un accusé est coupable de lèse-majesté contre l'état et de blasphème contre les dieux. Dès le début du IIe siècle, les magistrats romains condamnent à mort les chrétiens qui refusent d'offrir de l'encens et du vin à un buste de l'empereur. La même procédure apparaît dans les récits de martyres, où l'on demande aux accusés de « sacrifier » pour prouver leur innocence ou pour attester leur reniement du christianisme.

Un document tiré des archives du tribunal proconsulaire de Carthage nous montrera la forme que prenait l'interrogatoire des chrétiens. Ce texte particulièrement intéressant parce que venant d'une source non chrétienne, reproduit la minute officielle du procès de Cyprien (257-258).

> Le proconsul Galerius Maximus dit : « Les très sacrés empereurs t'ont ordonné d'accomplir les rites. » L'évêque Cyprien répondit : « Je ne le fais pas. » Galerius Maximus dit : « Réfléchis ! » L'évêque Cyprien répondit : « Fais ce qui t'es ordonné. » [...] Galerius Maximus, ayant pris l'avis de son conseil, avec peine et à regret, rendit cette sentence : « Tu as vécu longtemps en sacrilège, tu as réuni autour de toi beaucoup de complices de ta coupable conspiration, tu t'es fait l'ennemi des dieux de Rome et de ses coutumes sacrées ; nos pieux et très sacrés princes Valérien et Gallien Augustes et Valérien très noble César n'ont pas pu te ramener à la pratique de leur culte. C'est pourquoi, en tant qu'auteur et que porte-étendard de crimes si graves, tu serviras d'exemple à ceux que tu as associés à ton forfait : ton sang sera la sauvegarde de l'ordre public. » Cela dit, il lut sur une tablette l'arrêt suivant : « Nous ordonnons que Thascius Cyprianus soit mis à mort par le glaive. » L'évêque Cyprien dit : « Grâces à Dieu[13] ! »

Tout chrétien refusant d'« accomplir les rites », c'est-à-dire de rendre culte à l'image de l'empereur était de ce fait passible de mort.

---

[13] Actes Proconsulaires. Texte cité dans Claude LEPELLEY. *L'empire romain et le christianisme*, s.l., 1969, pp. 99-100.

verset 13.16
À tous, petits et grands, riches et pauvres, hommes libres et esclaves, elle impose une marque sur la main droite ou sur le front. Cette marque équivaut au nom de la bête et au chiffre de son nom (verset 17). Elle est la contrepartie diabolique du sceau que Dieu a apposé sur le front de ses fidèles (Ap 7.3 ; 9.4) et qui correspond lui aussi à un nom : le nom de Dieu. Il ne s'agit ni dans un cas ni dans l'autre d'un signe visible. Les deux inscriptions font simplement partie de l'imagerie et indiquent symboliquement de quel côté les hommes se rangent. Ceux qui acceptent la marque de la bête se reconnaissent partisans de Rome, tandis que les élus portent le nom divin pour indiquer leur appartenance à Dieu.

La position de ces empreintes, sur le front ou sur la main droite de chaque homme, signifie peut-être la consécration de sa pensée et de sa force à la cause qu'il embrasse. Ainsi, le culte impérial devient la religion officielle de l'état, imposée aux hommes de toute condition. En fait, les masses païennes accueilleront volontiers l'adoration des Césars. Après tout, quelques dieux de plus ou de moins, quelle importance ? Seuls les chrétiens se trouveront amenés à rompre le consensus religieux de la société.

verset 13.17
Et nul ne pourra acheter ou vendre, s'il ne porte la marque, le nom de la bête ou le chiffre de son nom. Refuser les exigences du culte romain, c'est se mettre au ban de la société et s'exposer à un boycottage économique ou professionnel. De telles sanctions frappèrent, par exemple les chrétiens de Lyon sous le règne de Marc Aurèle (162-180). Eusèbe a conservé leur témoignage :

> C'est avec toutes ses forces que l'Adversaire s'est rué sur nous. Il a passé partout, préparant les siens contre les serviteurs de Dieu, tant et si bien que non seulement nous étions exclus des maisons, des bains, du forum [c'est-à-dire la place du marché], mais en outre il nous était absolument interdit de paraître en quelque lieu que ce fût[14].

La bête utilisera tous les moyens de pression pour faire apostasier les chrétiens et pour briser la résistance des récalcitrants.

Le chiffre de la bête : 13.18

verset 13.18
C'est le moment d'avoir du discernement : Celui qui a de l'intelligence, qu'il interprète le chiffre de la bête. Ce verset nous invite à discerner la signification d'un symbole désigné par quatre expressions différentes : la marque de la bête, le nom de la bête, le chiffre de son nom et le chiffre de la

---

[14] EUSÈBE. *Histoire ecclésiastique*, V, 1,5.

bête. Le chiffre de la bête équivaut donc à son nom. Or, dans la Bible, le nom d'un être n'est pas un simple vocable ; il révèle souvent la nature profonde de son porteur (voir commentaire sur 2.17). En calculant le chiffre de son nom, nous découvrirons quelque chose de l'essence même de la bête romaine.

Comment calculer alors le chiffre d'un nom ? En grec et en hébreu, on se servait de lettres pour écrire les nombres, chaque lettre de l'alphabet ayant une valeur numérique. Tout mot pouvait donc correspondre à un certain chiffre obtenu en additionnant la valeur numérique des lettres composantes[15]. Par exemple, le mot latin *civili* donnerait le chiffre 158 : C (100) + I (1) + V (5) + I (1) + L (50) + I (1) = 158. Ce procédé, appelé gématrie, était courant dans l'Antiquité. On en a trouvé des exemples même dans les graffiti de Pompéi. Un amoureux y avait écrit sur un mur : « J'aime celle dont le nom est 545. »

En parlant du « chiffre » d'un nom, Jean fait allusion à ce genre de procédé qui permet d'exprimer un nom en chiffres. Or, nous savons que dans l'Apocalypse les chiffres sont des symboles lourds de signification.

Car c'est un chiffre d'homme. Cette expression ne signifie pas que le chiffre en question représente le nom d'un homme déterminé. Elle veut simplement dire qu'il s'agit d'un chiffre propre à caractériser l'homme ou une réalité humaine. Le nom qui exprime le mieux la nature de la bête a une valeur numérique.

Ce nom est *Humain*, **et son chiffre est 666.** Plutôt que de recourir à un nom propre obtenu par gématrie (aucun des innombrables essais dans ce sens n'a remporté la conviction générale), il faut chercher la signification de ce chiffre dans le symbolisme des nombres. Notons tout d'abord que le chiffre de la bête est formé de trois six : six centaines, six dizaines et six unités. Cette triple répétition nous dit que Rome incarne au plus haut degré l'idée de ce chiffre.

Quel peut être le sens symbolique de six ? Nous savons déjà que le chiffre 7 représente la perfection et la plénitude divines. Il caractérise l'Église de Dieu (les sept chandeliers), l'Esprit de Dieu (les sept esprits et les sept lampes), le Fils de Dieu (les sept cornes et les sept yeux de l'Agneau), les jugements de Dieu (les sept sceaux et les sept trompettes). Le chiffre 6, qui est un sept déficient (un sept moins un), définit ce qui tend à la perfection divine sans jamais l'atteindre. Il évoque l'imperfection, l'insuffisance et l'échec. Un triple six signifierait alors une imperfection irrémédiable, une insuffisance radicale et un échec irrévocable.

Derrière le nombre symbolique de 666, l'Apocalypse nous laisse entrevoir la vraie nature de la bête romaine et le sort que Dieu lui réserve. Contrairement aux folles prétentions de la religion impériale, les empereurs ne sont pas des dieux, mais seulement des hommes. Ils ne parviendront jamais à la divinité et ne méritent donc pas l'adoration divine. Même la domination politique de Rome est une chose imparfaite que le Christ

---

[15] R.P. BOISMARD. *L'Apocalypse*, Paris, 1950, p. 60.

anéantira. Par conséquent, les fidèles ne doivent pas craindre la bête, ni fléchir les genoux devant elle.

Pour appuyer cette explication, nous pouvons comparer le triple six de la bête et le triple huit appliqué à Jésus dans les Oracles sibyllins : « Alors viendra vers les hommes le Fils du grand Dieu, revêtu de chair, pareil aux mortels sur la terre ; ayant quatre voyelles, la consonne en lui est doublée. Mais je veux te dire le nombre entier : huit unités, autant de dizaines en outre, et huit centaines, voilà ce qu'aux a mis de l'incrédulité, aux hommes, le Nom révèlera (*Ièsous* = 888) ; mais toi, dans ton esprit, pense bien à l'immortel et très haut Fils de Dieu, au Christ[16]. »

Le nom de Jésus aune valeur numérique équivalente à 888, soit trois (7 + 1). Le chiffre 8 dépasse la plénitude de sept et marque la divinité du Christ. Le chiffre de la bête, par contre, est composé de trois (7 - 1) pour signifier son caractère incomplet et non divin.

Les visions des chapitres 12 et 13 avertissent les lecteurs chrétiens du genre d'ennemis qui vont les attaquer. Le pouvoir civil, poussé par une haine satanique, déchaînera sa puissance redoutable contre les saints, alors que la religion impériale tentera par tous les moyens de les séduire ou de les faire céder. Et au milieu de toutes ces menaces retentit une exhortation à la persévérance et à la fidélité.

---

[16] *Oracles sibyllins*, 1,324 -331. Texte cité dans E.-B. ALLO. *Saint Jean, l'Apocalypse*, Paris, 1921, pp. 210-211.

Chapitre 14

Le camp divin : 14.1-5
L'Agneau et les 144 000 : 14.1
La voix céleste : 14.2
Le cantique des 144 000 : 14.3
Description des 144 000 : 14.4-5
Les proclamations des trois anges : 14.6-11
L'heure du jugement : 14.6-7
La chute de Babylone : 14.8
Le châtiment des adorateurs de la bête : 14.9-11
Exhortation adressée aux saints : 14.12-13
La moisson et la vendange : 14.14-20
La moisson : 14.14-16
La vendange : 14.11-20

Ce chapitre se divise essentiellement en deux parties. La première section (14.1-5) se rattache aux visions précédentes (chapitres 12-3) et présente les forces divines qui s'opposeront au dragon et à ses complices. La deuxième section (14.6-20) constitue un prélude aux chapitres 15-19, qui décriront l'exécution définitive des vengeances divines contre l'empire et ses adorateurs. L'heure de ce jugement est annoncée, ainsi que ses résultats.

Le camp divin : 14.1-5

Face à la bête romaine et ses fidèles se dressent le Christ et les siens.

L'agneau et les 144 000 : 14.1

verset 14.1

Et je vis : L'agneau. Après la vision menaçante de la bête semblable à un agneau, voici que paraît le véritable Agneau. Il **était debout,** ressuscité et invaincu, **sur la montagne de Sion.** Le mot « Sion » apparaît pour la première fois dans la Bible comme nom de la place forte yebousienne dont David s'empare et fait sa capitale (2 S 5.7). Le terme en vient plus tard à désigner non seulement la colline fortifiée au sud d'Ophel mais la ville de Jérusalem tout entière. Ainsi « Sion » devient-elle synonyme de la demeure de Dieu, assimilée parfois à la colline de Moriya où Salomon construisit le temple (Ps 76.3 ; 78.68-69[1]). Malgré des nuances parfois cultuelles, l'expression « la montagne de Sion » garde le plus souvent sa résonance royale et militaire.

---

[1] Voir la planche VII, « Enceintes successives de Jérusalem » dans Alexandre WESTPHAL. *Dictionnaire encyclopédique de la Bible*, Valence-sur-Rhône, 1973, p. 616.

C'est de cette citadelle redoutable que le Seigneur règne sur les nations et exécute contre elles ses jugements. *Ce jour-là, le Seigneur interviendra là-haut contre l'armée d'en haut et sur terre contre les rois de la terre.* […] *Oui, le Seigneur, le tout-puissant, est roi sur la montagne de Sion et à Jérusalem dans sa gloire, en présence des anciens. (Ésaïe 24.21, 23.)* (Voir aussi Jl 4.9-17 ; Am 1.2)

Les ennemis du peuple saint qui attaqueront la montagne de Sion pour réduire sa forteresse se trouveront en face d'un défenseur terrible : Dieu lui-même ! Ésaïe annonce ainsi la protection que Dieu accordera à Jérusalem contre les assiégeants assyriens :

> *Ainsi m'a parlé le Seigneur : Quand le lion ou le lionceau grogne sur sa proie, malgré la foule des bergers appelés contre lui, il n'est pas plus effarouché par leurs cris qu'intimidé par leur tapage. C'est ainsi que le Seigneur, le tout-puissant, descendra sur la montagne de Sion, sur sa colline, pour y faire la guerre. (Ésaïe 31.4.)*

Cette prophétie s'accomplit lorsque Dieu frappa en une seule nuit 185 000 soldats assyriens et força leur roi à lever le siège de Jérusalem (És 29.5-8 ; 37.36-37).

De tels hauts faits divins ont fait de Sion un symbole de la force et de la sécurité que Dieu assure à son peuple. *Que le Seigneur te réponde au jour de la détresse ! Du sanctuaire, qu'il t'envoie de l'aide, et depuis Sion, qu'il te soutienne ! (Psaume 20.2, 3.) Ceux qui comptent sur le Seigneur sont comme le mont Sion : il est inébranlable, il demeure toujours. (Psaume 125.1.)* C'est depuis Sion que l'Éternel apportera la délivrance à Israël (Ps 14.7) ; de Sion viendra le libérateur du peuple (És 59.20 avec Rm 11.26).

La montagne de Sion figure également dans les prophéties messianiques de l'Ancien Testament, notamment dans celles qui annoncent le règne du Christ sur les nations et sa puissance sur ses ennemis. Le Psaume 2 parle ainsi des rois de la terre qui se dresseront contre le Seigneur et son Messie :

> *Les rois de la terre s'insurgent et les grands conspirent entre eux, contre le Seigneur et contre son messie : « Brisons leurs liens, rejetons leurs entraves. » Il rit, celui qui siège dans les cieux ; le Seigneur se moque d'eux. Alors il leur parle avec colère, et sa fureur les épouvante : « Moi, j'ai sacré mon roi sur Sion, ma montagne sainte » (Psaume 2.2-6).*
>
> Et au Messie il dit : *« Tu les écraseras avec un sceptre de fer, et, comme un vase de potier, tu les mettras en pièces. » (Psaume 2.9.)*

Jésus exerce ce pouvoir depuis sa résurrection et sa glorification (Ac 13.32-37).

Un autre psaume royal se rapproche encore plus du texte de Jean puisqu'il mentionne le Christ-roi entouré de l'armée de son peuple. *Oracle du Seigneur à mon seigneur : « Siège à ma droite, que je fasse de tes ennemis l'escabeau de tes pieds ! » Que le Seigneur étende de Sion la puissance de ton sceptre ! Domine au milieu de tes ennemis ! Ton peuple est volontaire le jour où paraît ta force (Psaume 110.1-3).* La fin de ce psaume montre le Messie triomphant des rois, jugeant les nations, semant partout des cadavres.

La montagne de Sion apparaît donc comme la « capitale fortifiée » du Seigneur et de son Christ. C'est de là qu'ils dominent sur le monde ; c'est là qu'ils écrasent impitoyablement toute opposition à leur règne ; c'est là qu'ils rassemblent les fidèles sous leur protection souveraine.

Les troupes du Christ se pressent autour de lui sur la montagne de Sion comme dans une forteresse : **et avec lui les 144 000.** Ces 144 000 sont bien les mêmes que ceux du chapitre 7. Il s'agit dans les deux cas de tous les chrétiens qui traverseront fidèlement les épreuves engendrées par la lutte avec l'empire.

Ici la vision les oppose aux adorateurs de la bête présentés au chapitre 13. Cette correspondance antithétique nous confirme que Jean pense aux fidèles de son temps qui résisteront aux pressions du culte impérial. En effet, les 144 000 compagnons de l'Agneau, **qui portent son nom et le nom de son père écrits sur leurs fronts**, s'opposent directement aux hommes qui se sont laissé marquer du nom ignominieux de la bête (Ap 13.16-17). Le nom sur le front indique de quel côté on se range. Dans la lutte à venir, chacun se place sous l'autorité et la protection soit de l'empereur divinisé, soit du Christ divin.

La voix céleste : 14.2

verset 14.2
Et j'entendis une voix venant du ciel, comme la voix des océans, comme le grondement d'un fort coup de tonnerre, et la voix que j'entendis était comme le chant de joueurs de harpe touchant leurs instruments. Une voix anonyme venant d'en haut accompagne l'apparition des forces chrétiennes comme pour les soutenir. Dans un cri alliant la puissance et la douceur, le ciel se déclare en faveur du camp des saints.

Le cantique des 144 000 : 14.3
Le verset 2 a constitué une parenthèse dans la description des 144 000, qui reprend ici.

verset 14.3
Ils chantaient un cantique nouveau, devant le trône, devant les 4 animaux et les anciens. Dans notre commentaire sur Ap 5.9, nous avons dit qu'un cantique nouveau célèbre une nouvelle délivrance que Dieu accomplit en faveur de son peuple. Voici donc les saints qui auront à se mesurer avec l'adversaire romain. Et que font-ils ? Ils entonnent le chant de la victoire et

de la délivrance ! Par avance, ils rendent hommage à Dieu pour avoir manifesté sa souveraineté et sa justice.

La vision ne nous précise pas le contenu de ce cantique ; il ressemble sans doute aux chants rapportés en Ap 15.3-4 et Ex 15.1-19. Dans ce dernier texte, les Israélites sauvés de l'armée égyptienne à la mer Rouge disent : *Ta droite, Seigneur, éclatante de puissance, ta droite, Seigneur, fracasse l'ennemi. Superbe de grandeur, tu abats tes adversaires. Tu brûles d'une fureur qui les dévore comme le chaume. (Exode 15.6-7.)* De même, les chrétiens qui vivent leur foi dans l'empire des Césars auront lieu de louer le Roi des nations pour une délivrance analogue.

Et nul ne pouvait apprendre ce cantique, sinon les 144 000, les rachetés de la terre. Il faut avoir personnellement traversé l'épreuve en question pour expérimenter les fruits de cette victoire. (Voir commentaire sur Ap 2.17.) Ce principe vaut pour les chrétiens de toute époque. Le disciple inconstant ou superficiel ne connaîtra jamais les triomphes, n'atteindra jamais les profondeurs spirituelles du disciple qui accepte de suivre son Maître à travers toutes les difficultés.

Comme c'était le cas avec les Israélites de l'exode, Dieu ne délivre son peuple qu'après en avoir fait sa possession par le moyen d'un rachat (Ex 15.13, 16). S'étant acquis l'Église par le sang de son Fils, le Seigneur la défend contre ses ennemis pour qu'elle puisse accomplir la sainte vocation à laquelle il l'a appelée.

Description des 144 000 : 14.4-5

Jean évoque les attributs du chrétien qui partagera la victoire de l'Agneau sur la bête. Il met devant ses lecteurs l'idéal de la foi héroïque que chacun d'eux peut atteindre en Christ.

verset 14.4

Ils ne se sont pas souillés avec des femmes, car ils sont vierges. Il faut sans doute comprendre cette virginité dans un sens symbolique. Devant la tentation d'apostasie, les vainqueurs seront ceux qui savent repousser toutes les séductions du culte impérial pour rester entièrement attachés au Christ. Ils se garderont de toute contamination avec l'idolâtrie du monde romain. (Comparer 2 Co 11.2-4, où l'apôtre Paul emploie l'image de pureté virginale pour désigner la fidélité religieuse et doctrinale.)

Ils suivent l'agneau partout où il va. Voici la définition du vainqueur de la bête : c'est un disciple qui suit le Christ sans restriction, dans une fidélité absolue. Pierre Prigent relève de la lettre des Églises de Lyon et de Vienne une très intéressante allusion à cette phrase de Jean[2]. Après avoir essayé d'innocenter les chrétiens devant le tribunal de Fourvière, Vettius Epagathus est lui-même arrêté. « Epagathus confessa sa foi d'une voix forte et il eut l'honneur de partager le sort des martyrs. [...] Il était, en effet, et il est un authentique disciple du Christ, suivant l'Agneau partout où il va[3]. »

---

[2] Pierre PRIGENT. *L'Apocalypse de saint Jean*, Lausanne, 1981, p. 221.

[3] EUSÈBE. *Histoire ecclésiastique*, V, 1,10.

Je ne prétends pas dire que les 144 000 représentent uniquement les martyrs. On peut y englober tous les chrétiens qui acceptent de risquer jusqu'à leur propre vie pour suivre l'Agneau plutôt que la bête, et tous ceux qui restent fidèles à leur engagement quoi qu'il arrive.

Ils ont été rachetés d'entre les hommes comme prémices pour Dieu et pour l'agneau. Le mot « prémices » fait allusion à la partie de la récolte que l'Israélite offrait au Seigneur. Il retirait les premiers fruits du sol de tout usage profane et les mettait à la disposition de Dieu. De même, les 144 000 sont un groupe mis à part, prélevé sur l'ensemble des hommes, pour être consacré au service de Dieu et du Christ. Le Seigneur s'est acquis un peuple qui serait son bien particulier, consacré spécialement à lui comme des sacrifices vivants et saints (Tt 2.14). En tant que prémices ou « part sacrée » de Dieu, l'Église bénéficie d'une protection divine spéciale, tout comme Israël en a bénéficié sous l'Ancienne Alliance.

Dans un texte où l'on retrouve les thèmes de ce verset, le Seigneur dit à Israël :

> *« Je te rappelle ton attachement, du temps de ta jeunesse, ton amour de jeune mariée ; tu me suivais au désert, dans une terre inculte. Israël était chose réservée au Seigneur, prémices qui lui reviennent ; quiconque en mangeait devait l'expier ; le malheur venait à sa rencontre oracle du Seigneur. » (Jérémie 2.2-3.)*

Celui qui s'avise de toucher au peuple saint s'exposera à la colère divine.

verset 14.5

Et dans leur bouche ne s'est point trouvé de mensonge. On aurait tort de comprendre que ce verset fait allusion simplement à l'honnêteté et à la véracité des 144 000 dans leurs affaires quotidiennes. Dans l'Apocalypse, se livrer au mensonge équivaut à adorer la bête (Ap 13.8 avec 21.27). C'est confesser César comme Seigneur, conformément à la doctrine du faux prophète (littéralement, « prophète mensonger »), symbole de la religion impériale. Les 144 000 représentent ceux qui resteront intègres dans leur engagement envers la vérité divine, qui rendront leur témoignage sans aucun compromis avec la religion mensongère de Rome.

Ils refuseront même l'expédient, que leur conseillent souvent les magistrats, d'exécuter extérieurement les rites du culte impérial sans pour autant renoncer à leurs convictions intimes. Lors de l'une des plus terribles des persécutions, celle de Dioclétien, l'évêque Philéas est traduit devant le proconsul. Celui-ci dit à l'évêque : « J'ai bien juré, jure donc aussi. Ce faisant, j'ai pensé ce que je voulais, libre à toi de penser comme tu l'entends. Les pensées sont libres. » L'évêque refuse. Le gouverneur dit alors : « Ainsi tu veux mourir sans motif ? » Et l'évêque de répondre : « Non pas sans motif, mais pour Dieu et la vérité[4]. »

---

[4] Cité dans Ethelbert STAUFFER. *Le Christ et les Césars*, Paris, s.d., p. 243.

Le mensonge dont se gardent les disciples de l'Agneau comporte ainsi un aspect subjectif aussi bien qu'objectif. Non seulement le mythe de l'empereur divin était objectivement faux en soi, mais ses adeptes y adhéraient plus par intérêt que par conviction religieuse. Ayant assisté au tourbillon de Césars tour à tour adorés et massacrés, au cortège de « dieux » faits et défaits par les légions, les peuples de l'empire savaient sans doute à quoi s'en tenir.

> Le chrétien a-t-il donc tellement tort lors qu'il déclare : L'Évangile, dans le monde romain, était le témoignage de la vérité, dans un monde plein de faux-semblants, de mensonges et d'aveuglement volontaire ? Le parti pris de mentir — ce n'est pas là un reproche gratuit dans la bouche des chrétiens, c'est effectivement la maladie mortelle de la foi impériale romaine, maladie dont tout le monde avait conscience, mais dont personne ne parlait. [...] La foi impériale ne se prenait pas elle-même au sérieux. On suivait le courant, le poing crispé dans sa poche, ou un discret sourire aux lèvres. Les confesseurs du Christ, en revanche, prenaient leur foi au sérieux, avec un sérieux qui ne désarmait ni devant l'effusion de sang, ni devant la mort[5].

Un dernier trait des 144 000 : **ils sont irréprochables.** Le mot grec traduit « irréprochables » signifie littéralement « sans défaut » et s'emploie à propos d'un animal offert en sacrifice qui, pour être agréé, ne devait porter aucune tare (Lv 22.21-22). Ces disciples peuvent se présenter sans tache devant Dieu non seulement parce qu'ils ont été purifiés par le sang de l'Agneau, mais aussi parce que leur fidélité est sans mélange, libre de tout compromis qui risque de les faire rejeter par Dieu.

Les proclamations des trois anges : 14.6-11

Jean vient de camper les forces en présence : d'un côté, l'empire et ses adorateurs qui le proclament invincible ; de l'autre, le Christ et ses disciples rangés sous la protection du Tout-Puissant. Tout semble prêt pour l'affrontement final. Avant de le contempler, Jean a une série de trois visions qui en annoncent l'imminence et en présagent l'issue.

L'heure du jugement : 14.6-7

verset 14.6

Et je vis un autre ange qui volait au zénith. C'est-à-dire là où, comme l'aigle de 8.13, il attire l'attention. **Il avait un Évangile éternel à proclamer à ceux qui résident sur la terre : à toute nation, tribu, langue et peuple.** Cet ange ne vient pas proclamer l'Évangile de Jésus-Christ ni

---

[5] STAUFFER, p. 236, 240.

une nouvelle doctrine qui le perfectionnerait[6]. Il s'agit tout simplement d'une « bonne nouvelle » (gr. *eu-angelion*) dont le contenu sera clairement défini au verset 7.

L'adjectif « éternel » exprime le caractère inaltérable et définitif du message plutôt que sa portée chronologique. L'ange proclamera que l'heure du jugement final de Rome est venue, et son message possédera l'immutabilité absolue d'un décret divin. L'annonce du châtiment imminent de l'empire ne réjouirait certainement pas ses partisans parmi les nations. On doit sans doute comprendre que la nouvelle est bonne pour les lecteurs chrétiens de l'Apocalypse (comparer Ap 18.20), qui attendent depuis si longtemps la vengeance divine.

verset 14.7

Il disait d'une voix forte : Craignez Dieu et rendez-lui gloire, car elle est venue, l'heure de son jugement. La nouvelle qu'apporte l'ange a trait au jugement divin et en annonce l'imminence. Comme nous le montrera la suite, le jugement en question n'est pas celui du dernier jour, mais le châtiment définitif de Rome, d'abord dans la personne de Domitien et ensuite en tant qu'empire mondial.

Cette annonce devrait provoquer chez les sujets et adorateurs de la bête une crainte respectueuse du vrai Dieu, créateur du monde : **Adorez le créateur du ciel et de la terre, de la mer et des sources d'eaux.** Cette exhortation à s'humilier devant Dieu n'est pas un dernier appel à la repentance, un dernier avertissement avant la catastrophe définitive. Dans l'intrigue du drame visionnaire, les délais sont déjà passés. L'ange invite

---

[6] La mention de l'« évangile éternel » a donné lieu à toutes sortes de doctrines singulières. Une forme de millénarisme très populaire en certains milieux essaie de distinguer dans le Nouveau Testament au moins deux Évangiles différents qui correspondraient successivement à deux « dispensations » ou âges postérieurs à la venue du Christ. Selon cette théorie, le premier Évangile, celui de la grâce, n'est valable que pour l'époque actuelle, c'est-à-dire le temps entre l'établissement de l'Église et son enlèvement prochain au ciel. Il offre le salut spirituel à tous les hommes par le sacrifice du Christ.

Mais cet Évangile est (toujours d'après cette théorie) exceptionnel et provisoire. Il n'a été rendu nécessaire que parce que les chefs d'Israël avaient rejeté le Messie et l'« Évangile du royaume » qu'il leur avait proposé. Cet « Évangile du royaume » équivaudrait en substance à l'Évangile éternel d'Apocalypse 14.6. Il concernerait le royaume juif que Jésus dirigera sur la terre pendant mille ans. Lorsque l'Église aura disparu miraculeusement de la terre, 144 000 Israélites, toujours selon ce schéma millénariste, se mettront à proclamer l'Évangile éternel, secondés par un ange volant à travers les cieux.

Cette distinction dispensationaliste qu'on tente d'introduire entre l'Évangile de Jésus-Christ et l'évangile éternel du royaume n'existe pas dans les textes bibliques. Jésus prédit, par exemple, qu'avant la fin de Jérusalem en 70 (et donc après le début de la « dispensation de l'Église »), « cette bonne nouvelle du royaume sera prêchée dans le monde entier » (Mt 24.14). Le livre des Actes raconte l'accomplissement de cette prophétie.

Consultez une concordance et notez toutes les expressions équivalentes qu'emploie l'auteur des Actes pour désigner la prédication de l'unique message du Christ. Vous constaterez facilement que les expressions telles que « la bonne nouvelle du royaume de Dieu », « prêcher le royaume » et « rendre témoignage du royaume de Dieu », sont synonymes de « la bonne nouvelle de Jésus », « rendre témoignage à la bonne nouvelle de la grâce de Dieu » et « enseigner ce qui concerne le Seigneur Jésus-Christ » (Ac 8.12, 35 ; 20.24-25 ; 28.23, 31 ; etc.). La prédication de l'Église primitive au sujet de la grâce et du royaume constituait un seul et unique Évangile. Or, son contenu ne correspond pas du tout à la « bonne nouvelle » annoncée par l'ange dans la vision d'Ap 14.6-7.

simplement les païens à reconnaître dans ces jugements qui vont s'abattre sur Rome la puissance supérieure du seul Dieu vivant.

La chute de Babylone : 14.8

verset 14.8
Et un autre, un second ange, le suivit et dit : Elle est tombée, elle est tombée, Babylone la grande. D'après Apocalypse 17, le nom symbolique de Babylone la grande désigne certainement Rome sous son aspect séducteur et corrupteur. Plusieurs écrits juifs datant de l'époque de Jean appliquent le nom de Babylone à la métropole de la puissance païenne mondiale de ce temps[7]. Par exemple, l'auteur de 2 Baruch commence son oracle contre la cité romaine en disant : « Moi, Baruch, je prononce ceci contre toi, Babylone. » Cette désignation symbolique était assez courante dans les milieux juifs du premier siècle pour que les premiers lecteurs de l'Apocalypse reconnaissent l'identité véritable de la ville en question.

Il peut paraître étonnant que l'ange proclame la chute de Babylone-Rome comme déjà réalisée alors qu'elle ne sera décrite qu'aux chapitres 16-18. C'est que l'ange parle au « parfait prophétique » pour souligner la certitude de l'accomplissement de son message. Plusieurs décennies avant la conquête de l'ancienne Babylone par les Mèdes et les Perses, Dieu a annoncé par la bouche de son prophète : *« Elle est tombée, elle est tombée, Babylone. » (Ésaïe 21.9.)* Aussi grands que puissent être les succès de l'empire persécuteur, son effondrement définitif, fixé par décret divin, n'en demeure pas moins une réalité inévitable[8].

La seconde partie de ce verset figure l'influence enivrante de Rome : **elle qui a abreuvé toutes les nations du vin de sa fureur de prostitution.** Suivant une image biblique que la suite des visions développera plus amplement (17.1-6), Babylone a agi comme une prostituée qui soûle ses victimes avant de les séduire. Rome, comme Babylone avant elle, s'est servie de son immense puissance politico-militaire et de ses richesses fantastiques pour entraîner les nations dans son orbite. Tous les peuples cherchaient à établir des alliances ou des relations commerciales avec elle pour tirer profit de ses succès. Ils ne se doutaient pas que le vin que leur versait la grande prostituée leur ferait perdre la tête et remplirait la coupe de colère divine contre eux.

Le châtiment des adorateurs de la bête : 14.9-11

verset 14.9
Le troisième ange proclame que la chute de Rome entraîne la punition de quiconque choisit le côté de l'empire et participe au culte de l'empereur. **Et un autre, un troisième ange, les suivit et dit d'une voix forte : Si**

---

[7] Oracles sibyllins 5.143, 159. 2 Baruch 11.1 ; 67.7 ; 4 Esdras 3.1, 28 ; Midrash sur Qohélet 1.6.

[8] H. L. LILJE. *L'Apocalypse, le dernier livre de la Bible*, Paris, 1959, p. 203.

quelqu'un adore la bête et son image, s'il en reçoit la marque sur le front ou sur la main,

verset 14.10
il boira lui aussi du vin de la fureur de Dieu, versé sans mélange dans la coupe de sa colère. L'image de la coupe de colère symbolise dans l'Ancien Testament les jugements impitoyables de Dieu (Ps 75.9 ; És 51.17-22 ; Jr 25.15-17, 27-29 ; Ez 23.31-34). Dans notre verset, l'ange annonce un vin de colère sans mélange, c'est-à-dire non coupé d'eau. Les adorateurs de la bête ont méprisé les avertissements ; le temps de la grâce et de la patience est passé. Maintenant la colère divine doit les atteindre dans toute sa rigueur ; voici l'heure où il y a plus de miséricorde. Dieu abreuvera du vin de sa fureur celui qui se sera enivré du vin étourdissant de Rome.

Autre punition de l'adorateur de la bête : **et il connaîtra les tourments dans le feu et le soufre.** Il faut tenir compte du caractère figuré de cette vision et de son objet, qui ne consiste pas à fournir des données dogmatiques sur les peines éternelles des damnés. L'image du feu et du soufre se borne dans cette vision à évoquer les vengeances divines qui tomberont ici-bas sur Rome et sur ses partisans pour mettre définitivement fin à leurs abominations.

Les menaces prophétiques prononcées dans l'Ancien Testament contre nations et individus font accompagner symboliquement les jugements temporels de Dieu par le feu et le soufre, sans pour autant parler de l'enfer (Dt 29.21-27 ; Ps 11.6 ; És 30.31-33 ; 34.8-10 ; Éz 38.22). Dans ces textes, il s'agit de punitions infligées dans l'histoire et sur la terre : exils, plaies naturelles, destructions nationales, défaites militaires.

Que viennent donc faire dans ces passages (et dans notre verset) le feu et le soufre ? Ils renvoient à la destruction de Sodome et Gomorrhe (Gn 19.24-25), devenue pour les écrivains bibliques le modèle classique des interventions punitives de Dieu dans l'histoire des hommes.

Le tourment des idolâtres de Rome se déroule **devant les saints anges et devant l'agneau.** Dans les arènes, les chrétiens ont souffert d'atroces supplices devant l'empereur et les magistrats romains, à la grande satisfaction des foules païennes. Dans la vision, les rôles sont maintenant renversés. Les ennemis des saints sont torturés devant un tribunal céleste, devant la céleste loge impériale où le Christ apparaît au milieu de ses anges.

verset 14.11
La fumée de leur tourment s'élève aux siècles des siècles, et ils n'ont de repos ni le jour ni la nuit, ceux qui adorent la bête et son image, et quiconque reçoit la marque de son nom. Mieux vaut subir toutes les tortures que les Romains infligent aux fidèles que de connaître le sort terrible évoqué ici. Les martyrs chrétiens se tordaient de douleur dans les feux du bûcher allumés par le persécuteur ; mais leur souffrance ne durait que jusqu'à la mort du corps, après quoi ils trouvaient le repos (Ap 14.13). Les adorateurs de la bête, par contre, n'auront pas de repos. Leur punition sera définitive et n'admettra aucune rémission.

L'image du feu qui brûle à jamais évoque à nouveau le sort de Sodome et de Gomorrhe, englouties complètement et pour toujours, et ne fait pas nécessairement allusion aux châtiments éternels de l'enfer. Ces deux villes impies, d'après l'épître de Jude, sont données en exemple, soumises à la peine d'un feu éternel (Jude 7), c'est-à-dire un feu dont les effets sont éternels, définitifs.

Ésaïe utilise cette même imagerie pour annoncer la ruine d'Édom.

> *C'est pour le Seigneur un jour de vengeance, c'est l'année des comptes dans le contentieux avec Sion. Les torrents d'Édom vont être changés en poix et la poussière en soufre. Ce pays deviendra de la poix brûlante, qui ne s'éteindra ni la nuit ni le jour, la fumée en montera sans cesse : d'âge en âge, il restera désert, jamais plus on n'y passera. (Ésaïe 34.8-10.)*

(Voir aussi És 66.24 ; Mt 3.12.) Ces textes ne parlent pas de la température ambiante de l'enfer. L'image du feu éternel sert simplement à caractériser une intervention décisive de Dieu contre ses ennemis, intervention définitive dont ils ne se relèveront jamais.

Exhortation adressée aux saints : 14.12-13

verset 14.12
C'est l'heure de la persévérance des saints qui gardent les commandements de Dieu et la foi en Jésus. L'heure de l'épreuve exigera de tous les chrétiens une obéissance et une fidélité sans faille. Connaître d'avance le jugement terrible réservé au camp adverse les aidera à endurer et à livrer jusqu'au bout le combat de la foi.

verset 14.13
Et j'entendis une voix qui, du ciel, disait : Écris : Heureux dès à présent ceux qui sont morts dans le Seigneur ! Cette proclamation de bonheur ne vise pas seulement les martyrs, mais aussi tous les chrétiens qui, jusqu'à leur décès, auront tenu tête à la bête romaine et seront restés attachés à leur foi en Christ. Elle exhorte à la persévérance en rappelant que la mort du fidèle, loin d'être un sujet de désespoir, donne accès à une bénédiction.

Oui, dit l'Esprit, qu'ils se reposent de leurs labeurs. Contrairement aux adorateurs de la bête, les saints auront du repos. Avec la mort cesseront les peines, les fatigues et les épreuves du dehors. Dans la perspective de l'Apocalypse, ce sera pour ceux qui meurent dans la foi la fin de la grande épreuve, de la persécution dans laquelle se trouve plongée l'Église.

Ce repos sera la récompense de leur fidélité, **car leurs œuvres les suivent.** Toutes les options de la foi prises pour le Christ, tous les actes de résistance aux demandes et aux séductions de la religion d'état, tous les sacrifices acceptés par fidélité à Dieu, tout cela franchira le seuil de la mort[9].

---

[9] Donatien MOLLAT. *Une lecture pour aujourd'hui* : l'Apocalypse, Paris, 1982, pp.207-208.

La moisson et la vendange : 14.14-20
Une double vision vient terminer ce prélude au septénaire des coupes. Par les deux images classiques de la moisson et de la vendange, elle préfigure respectivement le sort des fidèles et celui des coupables. Comme dans la triple annonce du jugement aux versets 6-11, l'accent est mis particulièrement sur l'arrivée du moment fixé par Dieu pour régler définitivement l'affaire en question. Dans les deux volets du tableau, l'ordre tombe du ciel : l'heure de l'action décisive est venue, car la récolte est mûre !

La moisson : 14.14-16

verset 14.14
C'était une nuée blanche. La nuée constitue le véhicule privilégié de la divinité (voir commentaire sur 1.7) ; les hommes doivent se contenter de chars ordinaires. La couleur blanche de la nuée indique, selon son symbolisme habituel, pureté, victoire et majesté.

Et sur la nuée siégeait comme un fils d'homme. Ce personnage de forme humaine est évidemment le même que celui de la vision inaugurale : le Christ glorifié. Son arrivée, conforme au modèle de Daniel 7.13, nous signale que le temps est venu où Dieu fera justice aux saints et les mettra en possession du royaume (Dn 7.13, 22, qui a trait au jugement de Rome), où le Christ interviendra pour rassembler et délivrer ses élus (Mt 24.30-31 ; Mc 13.26-27 ; Lc 21.28). (Dans ces derniers textes, Jésus promet de délivrer les saints de l'humiliation et de l'oppression que leur fera subir la théocratie juive infidèle. La prophétie s'accomplit en 70.) À la vue du fils de l'homme, les chrétiens persécutés peuvent lever la tête, car leur délivrance approche.

Il avait sur la tête une couronne d'or et dans la main une faucille tranchante. La couronne de victoire identifie Jésus comme le vainqueur. S'il s'est muni d'une faucille, c'est que l'heure est venue de moissonner. Il est intéressant de noter que cette même idée d'échéance se trouve dans le seul autre texte du Nouveau Testament à mentionner une faucille : *« Et dès que le blé est mûr, on y met la faucille, car c'est le temps de la moisson. » (Marc 4.29.)*

verset 14.15
Puis un autre ange sortit du temple et cria d'une voix forte à celui qui siégeait sur la nuée. Certains s'étonnent de ce que le Christ reçoive un ordre d'un simple ange. Notons pourtant que l'ange en question sort du temple, c'est-à-dire de la présence divine. Il ne fait que transmettre au Fils un message qui provient en réalité de Dieu lui-même. L'origine divine de cet ordre s'accorde parfaitement avec une idée énoncée ailleurs dans le Nouveau Testament : c'est l'affaire du Père lui-même de fixer, de sa propre autorité, le moment précis des interventions de son Fils (Mt 24.36 ; Ac 1.7).

Le Christ n'agit pas de sa propre initiative mais attend le signal de Dieu : **Lance ta faucille et moissonne. L'heure est venue de moissonner, car la moisson de la terre est mûre.** Cette phrase souligne surtout l'arrivée

de l'échéance. Dans le cadre des visions, le moment est venu de passer au plein accomplissement du dessein divin annoncé dans ce livre. C'est l'heure de l'intervention décisive du Christ.

À quel aspect de cette intervention correspond la moisson symbolique ? L'image revient assez souvent dans les Évangiles pour désigner le rassemblement des membres de la communauté messianique par la prédication de la parole (Mt 9.37-38 ; Lc 10.2 ; Jn 4.35). Quand elle figure dans le contexte d'un jugement divin, la moisson revêt un sens légèrement différent.

Dans la parabole de l'ivraie, par exemple[10], l'époque de la moisson amène deux opérations : arracher les mauvaises herbes pour les brûler et amasser le bon grain dans le grenier (Mt 13.30). Lors du jugement de la nation juive en 70, les incrédules (l'ivraie) seront rejetés du royaume et punis, alors que les Juifs convertis au Christ (le blé) seront « recueillis » et fixés dans le royaume. Ils verront confirmer leur place dans la communauté sainte, où ils participeront encore plus profondément aux bienfaits messianiques. *« Alors les justes resplendiront comme le soleil dans le Royaume de leur Père. Entende qui a des oreilles ! » (Matthieu 13.43.)* (Voir aussi Mt 3.12 ; 24.31.)

Voilà donc le sort du bon grain, c'est-à-dire des chrétiens fidèles de l'époque romaine, que Jésus vient moissonner dans notre texte. Le châtiment de leur ennemi les mettra à l'abri et confirmera leur appartenance au peuple glorieux des élus. La vision d'Apocalypse 21.1 - 22.5 développera longuement ce même thème à l'aide d'autres images. Être recueilli par le Christ et gardé dans son grenier équivaut à entrer et à habiter dans la nouvelle Jérusalem.

verset 14.16

Alors celui qui siégeait sur la nuée jeta sa faucille sur la terre, et la terre fut moissonnée. Jésus accomplit le geste qui assure les saints de leur sécurité et de leur récompense.

La vendange : 14.17-20

Jean assiste maintenant à un second lancement de faucille, qui figure l'aspect négatif de l'heure qui arrive. Il s'agit cette fois d'une vendange, image classique de la vengeance de Dieu exercée sur ses ennemis.

verset 14.17

Puis un autre ange sortit du temple céleste. Il tenait, lui aussi, une faucille tranchante. Comme celui du verset 15, cet ange vient de la demeure même de Dieu, chargé par son Seigneur d'une mission. Quoique muni du même instrument que le Christ, il s'en servira avec de tout autres intentions.

---

[10] Voir mon explication de cette parabole dans *À quoi comparerons-nous le règne de Dieu ?* Gigean, 1983, pp. 26-32.

verset 14.18

Puis un autre ange sortit de l'autel. Il avait pouvoir sur le feu et cria d'une voix forte à celui qui tenait la faucille tranchante. Cet ange va transmettre au premier l'ordre de procéder à la vendange. Il a autorité sur le feu, symbole de jugement. Il vient de l'autel, sans doute celui des holocaustes, là où brûle le feu qui consume les sacrifices. Souvenons-nous que c'est sous l'autel que se trouvent les âmes des martyrs qui prient Dieu de les venger (Ap 6.10). En réponse à leur prière, un ange de jugement quitte l'autel pour faire châtier leurs persécuteurs[11].

Il s'adresse à l'ange portant une faucille, en disant : **Lance ta faucille tranchante et vendange les grappes de la vigne de la terre, car ses raisins sont mûrs.** Les raisins de la colère ont atteint leur plein développement ; la mesure est comble ; le moment du jugement définitif des coupables est venu.

verset 14.19

Et l'ange jeta sa faucille sur la terre, il vendangea la vigne de la terre et jeta la vendange dans la grande cuve de la colère de Dieu. Le thème des vendanges et d'une cuve foulée rappelle surtout Ésaïe 63.1-3 et Joël 4.13, où le Seigneur piétine les nations impies comme on écrase les raisins au pressoir. La vision de Jean annonce ainsi le massacre des armées de Rome décrit au chapitre 19 (surtout 19.5). La cuve est dite grande pour indiquer la mesure de la méchanceté que Dieu va juger.

verset 14.20

On foula la cuve hors de la cité. Ce verset fait peut-être allusion à l'une ou l'autre des deux grandes cités figurant dans ce livre : Rome ou la nouvelle Jérusalem. Il me semble plus probable que la vision n'a pas en vue une ville particulière mais se réfère simplement à l'emplacement usuel des pressoirs. En général, on creusait les cuves au milieu des vignes afin de fouler les grappes et faire le vin sur place. À l'époque des vendanges, les ouvriers quittaient leur maison en ville ou dans les villages pour habiter des huttes aménagées dans le verger même. Peut-être n'avons-nous donc pas à chercher quelle est la ville en dehors de laquelle la cuve est foulée[12].

On pressa les raisins **et de la cuve sortit du sang qui monta jusqu'aux mors des chevaux sur une étendue de 1 600 stades.** Il n'existe pas dans le monde entier assez de sang pour alimenter un tel fleuve, long d'environ 300 km et presque assez profond pour noyer leschevaux. Sans aucun doute l'image veut-elle simplement dépeindre en termes apocalyptiques les proportions effroyables que prendra ce jugement. Dieu fera subir à Rome un carnage épouvantable. La même expression hyperbolique se retrouve dans un livre apocryphe juif datant d'environ 100-50 av. J.-C. Lors d'un grand jugement, les hommes se massacreront

---

[11] Lucien CERFAUX et Jules CAMBIER. *L'Apocalypse de saint Jean lue aux chrétiens*, Paris, 1955, p. 130.

[12] Jim MCGUIGGAN. *The Book of Revelation*, West Monroe, 1976, p. 213.

entre eux : « Et le cheval avancera jusqu'à ce que son poitrail baigne dans le sang des pécheurs et le char jusqu'à ce que sa partie supérieure soit submergée[13]. »

Le nombre 1 600 apparaît ici peut-être en tant que multiple de quatre, chiffre qui caractérise la terre et comporte une idée d'universalité (Ap 7.1). Le carré de quatre, multiplié par cent (4 x 4 x 100) dénoterait alors le caractère universel du jugement.

Ce chapitre sert donc de réplique aux précédents, qui présentent les ennemis redoutables de l'Église, et de prologue aux suivants, qui décrivent le jugement définitif de ces ennemis.

---

[13] Hénoch 100.3. Cité dans Joseph BONSIRVEN. *L'Apocalypse de saint Jean*, Paris, 1951, pp. 247-248.

Chapitre 15

Les anges des sept dernières plaies : 15.1
Les vainqueurs de la bête : 15.2-4
Leur position : 15.2
Leur cantique : 15.3-4
Les sept anges annonciateurs des fléaux chargés de leur mission : 15.5-7
Le sanctuaire rempli de fumée : 15.8

Nous arrivons maintenant au point culminant du livre. Les chapitres 15-16 racontent le dénouement du drame historique dont les protagonistes ont été présentés en 12.1 - 14.5 et dont l'issue a été prévue en 14.6-20. Ayant annoncé que l'heure est venue où Dieu jugera définitivement l'empire impénitent, la vision reprend la série de septénaires, interrompue depuis 12.1. Après les sept sceaux et les sept trompettes, nous trouvons à présent les sept coupes. Ce dernier cycle de fléaux se terminera par la défaite de la bête et par la destruction de Rome, événements que décrira plus longuement la suite du livre.

Le septénaire des coupes est précédé, comme celui des sceaux (4.1-5.14) et celui des trompettes (8.1-6), d'une vision du ciel. Cette scène préparatoire, que rapporte le chapitre 15, a essentiellement la même fonction que les scènes précédentes : dire aux saints que les événements sur le point d'être révélés sont ordonnés souverainement par le Dieu du ciel, qui dirige l'histoire selon les exigences de sa justice et de sa sainteté parfaites.

Les anges des sept dernières plaies : 15.1

verset 15.1
Et je vis dans le ciel un autre signe, grand et merveilleux : sept anges tenaient sept fléaux, les derniers, car en eux s'accomplit la colère de Dieu. Le texte insiste sur le caractère définitif de ces sept plaies, qui doivent achever l'œuvre de justice commencée à la rupture des sceaux et poursuivie aux sonneries des trompettes. Il ne s'agit pas des dernières manifestations de la colère divine avant la fin des temps, mais des derniers fléaux de ce livre. Fléaux qui consommeront la ruine de l'Empire romain. Les jugements partiels, envoyés précédemment pour amener les persécuteurs à la repentance, feront maintenant place à la pleine réalisation de la colère divine contre Rome. Les sept dernières plaies amèneront donc la fin d'un monde plutôt que la fin du monde[1].

---

[1] Jules PERON. *L'attente du Seigneur*, Paris, 1965, p. 83.

Faut-il rappeler que ces nouvelles plaies n'en gardent pas moins leur valeur typique pour toutes les autres périodes de l'histoire ? Dieu traite les nations de tous les temps suivant les mêmes principes illustrés par la prophétie de Jean.

Les vainqueurs de la bête : 15.2-4

Cette petite scène, intercalée dans la présentation des anges annonciateurs des plaies, précise à nouveau le sens des sections prophétiques qui vont suivre. Il s'agit des justes jugements de Dieu exercés contre le royaume de la bête romaine.

Leur position : 15.2

verset 15.2

Et je vis comme une mer de cristal. Cette mer cristalline est la même que dans Ap 4.6, où elle illustre l'inaccessibilité du Dieu saint et transcendant. L'image renvoie à la cuve de bronze du temple, appelée « Mer de fonte ». Les prêtres devaient y faire des ablutions de purification avant de se présenter devant Dieu pour le servir dans le lieu saint. De même, il faut, pour s'approcher de Dieu dans le décor céleste des visions johanniques, passer par la mer de cristal.

Cette fois, Jean voit la mer **mêlée de feu. Debout sur la mer de cristal, les vainqueurs de la bête, de son image et du chiffre de son nom.** Les vainqueurs de la bête sont évidemment tous les chrétiens qui ont osé défier la puissance de Rome en refusant toute participation au culte impérial.

On aurait tort de restreindre cette compagnie exclusivement aux martyrs. Car l'Apocalypse appelle « vainqueur » tout croyant, mort ou vivant, qui demeure fidèle au Christ jusqu'au bout, à travers toutes les épreuves que peuvent lui infliger la bête et ses serviteurs. De nombreux fidèles souffrirent dans les persécutions romaines sans être condamnés à la peine capitale. Ils acceptèrent la prison, l'exil, la spoliation, l'ostracisme social, le boycottage économique ou la torture plutôt que de renier leur foi et d'adorer César. Ne remportèrent-ils pas la victoire sur la bête au même titre que leurs frères martyrs ? Si ! Car, ils étaient tous animés du même esprit, faisant passer leur obéissance à Dieu avant toute autre considération. La victoire qui triomphe de la bête est donc la fidélité. Si ces chrétiens avaient trahi leur foi pour échapper aux persécutions, ils ne se seraient pas trouvés du côté des vainqueurs.

La position des vainqueurs debout sur la mer de cristal nous aidera peut-être à interpréter le feu de ce verset. La mer, nous l'avons dit, représente la sainteté divine qui sépare le Dieu transcendant de ses créatures. Si les vainqueurs se tiennent sur cette mer, cela voudrait dire qu'ils se sont rapprochés du trône de Dieu. Le feu serait alors symbole des

épreuves à travers lesquelles les chrétiens ont accédé à des relations plus intimes avec leur Seigneur[2].

Cette explication s'accorde très bien avec les textes du Nouveau Testament qui énoncent l'œuvre purificatrice qu'accomplissent les épreuves de la vie chrétienne. L'endurance fidèle face aux afflictions produit la maturité spirituelle (Jc 1.2-4), la sainteté (Hé 12.10-11), une connaissance plus profonde du Christ (Ph 3.10) et l'espérance de la gloire lors de la révélation de Jésus (1 P 1.6-7 ; 4.12-13). Même le Fils a été élevé à la perfection par ce qu'il a souffert (Hé 5.7-9).

Certaines versions françaises, dont la Bible de Jérusalem, rendent différemment la préposition de notre verset et situent les vainqueurs « près » de la mer de cristal. L'image évoquerait alors le rivage de la mer Rouge, où les anciens Israélites avaient chanté la victoire de Dieu sur les Égyptiens. Dans ce cas, le feu dans la mer se rapporterait au jugement exécuté contre l'ennemi romain plutôt qu'aux épreuves des saints. Il faut peut-être garder les deux sens : feu purificateur quant au peuple de Dieu, feu punitif quant à ses ennemis.

Les vainqueurs **tenaient les harpes de Dieu.** La harpe (ou lyre) appartenait au culte divin du système lévitique (Ap 5.8). Elle apparaît ici comme instrument qui, dans le décor visionnaire, sert à louer Dieu.

Leur cantique : 15.3-4

verset 15.3

Ils chantaient le cantique de Moïse, le serviteur de Dieu. Exode 15.1-19 rapporte le texte du cantique évoqué ici. Après le passage miraculeux de la mer Rouge et la destruction des oppresseurs égyptiens, Moïse et les Israélites entonnèrent un hymne célébrant la puissance et la sainteté du Seigneur. Relevons-en quelques extraits :

> *Je veux chanter le Seigneur, il a fait un coup d'éclat. Cheval et cavalier, en mer il les jeta.* […] *Ta droite, Seigneur, éclatante de puissance, ta droite, Seigneur, fracasse l'ennemi. Superbe de grandeur, tu abats tes adversaires. Tu brûles d'une fureur qui les dévore comme le chaume.* […] *Qui est comme toi parmi les dieux, Seigneur ? Qui est comme toi, éclatant de sainteté ? Redoutable en ses exploits ? Opérant des merveilles ? Tu étendis ta droite, la terre les avale. Tu conduisis par ta fidélité le peuple que tu as revendiqué tu le guidas par ta force vers ta sainte demeure. (Exode 15.1, 6-7, 11-13.)*

En sauvant son peuple du pharaon et de son armée, le Seigneur donne finalement — après l'avertissement des dix plaies — la preuve définitive que c'est lui le Vainqueur, le Dieu des dieux.

---

[2] Jim McGuiggan. *The Book of Revelation*, West Monroe, 1976, p. 218.

Les vainqueurs de la bête entonnent un deuxième hymne : **et le cantique de l'agneau.** Ils chantent un cantique chrétien imité du cantique de Moïse[3], un cantique qui célèbre leur délivrance corporelle et spirituelle de la persécution romaine. Il ne s'agit plus de l'écrasement des Égyptiens, mais de la ruine de Rome, ennemie semblable mais bien plus redoutable. Le sort de ces chrétiens est donc analogue à celui des Hébreux sauvés de la main de leurs persécuteurs lors de l'exode. Il y a pourtant une différence. Moïse le libérateur ne pouvait rien faire pour un Israélite tué dans le conflit, alors que l'Agneau dit : « Je tiens les clés de la mort et de l'Hadès » (Ap 1.18).

De même que le cantique de Moïse, celui des vainqueurs de la bête proclame la puissance et la justice de Dieu manifestées lorsqu'il juge une nation coupable. L'hymne constitue une véritable mosaïque de citations et réminiscences bibliques (Dt 32.4 ; Ps 86.9-10 ; 92.5 ; 98.1-2 ; 111.2-3 ; 139.14 ; 145.17 ; Jr 10.6-7). **Grandes et admirables sont tes œuvres, Seigneur Dieu Tout-Puissant. Justes et véritables sont tes voies, Roi des nations.** Les chrétiens chantent la justice des décrets rendus par Dieu au moment où il va exécuter ses sentences contre Rome. Le Seigneur règne souverainement sur toutes les nations — qu'il s'agisse de l'Égypte, de Babylone, de Rome ou des états du XXIe siècle — et gouverne leurs destinées selon la droiture et la vérité.

verset 15.4

Qui ne craindrait, Seigneur, et ne glorifierait ton nom ? Car toi seul es saint. La sainteté de Dieu exprime sa puissance radicalement distincte de toute puissance d'origine humaine ou démoniaque. Les prétentions ridicules des empereurs à la royauté divine n'ont rien à voir avec l'incomparable grandeur du tout-puissant Roi des nations.

Dans un passage mettant en contraste Dieu et les idoles, le prophète Jérémie écrit : *Comme toi il n'y a personne, Seigneur ! Tu es grand et grand est ton nom par ses prouesses. Qui ne te craindrait, roi des nations ? À toi cela est dû. Parmi tous les sages des nations et dans tous les royaumes, il n'y a personne comme toi. (Jérémie 10.6-7.)* Les rois humains n'ont rien de la sainte puissance de Dieu qui se manifeste du ciel contre toute impiété et qui devrait inspirer chez les hommes une crainte religieuse.

Toutes les nations viendront et se prosterneront devant toi, car tes jugements se sont manifestés. Cet hommage rendu à Dieu par toutes les nations ne signifie pas leur conversion au christianisme. C'est plutôt que l'exécution des jugements divins contre l'Empire romain et sa religion contraindra les nations de gré ou de force à reconnaître la puissance du Seigneur. Le cantique de Moïse dit qu'en apprenant les prodiges opérés par Dieu en Égypte, tous les peuples de Canaan ont défailli et tremblé de peur (Ex 15.14-16 ; Mi 7.15-17). Cela ne signifie pas pour autant qu'ils se sont repentis de leur iniquité pour servir le seul vrai Dieu.

---

[3] Lucien CERFAUX et Jules CAMBIER. *L'Apocalypse de saint Jean lue aux chrétiens*, Paris, 1955, p. 138.

Les sept anges des fléaux chargés de leur mission : 15.5-7

verset 15.5
Ensuite je vis : Le temple qui abritait le tabernacle du témoignage s'ouvrit dans le ciel. On appelait parfois le tabernacle la « tente du témoignage » (Nb 9.15) parce qu'il abritait l'arche contenant le « témoignage », c'est-à-dire les deux tables de la loi (Ex 25.21-22 ; 40.20-21). Le sanctuaire (gr. *naos*) que Jean voit s'ouvrir correspond donc au Saint des saints, là où reposait l'arche et où demeure Dieu lui-même. Les jugements sur le point d'être exécutés ne représentent pas le déchaînement de forces naturelles aveugles, mais l'accomplissement d'un dessein divin, dessein qui manifeste la sainteté de Dieu exprimée dans sa loi.

verset 15.6
Et les sept anges qui tenaient les sept fléaux sortirent du temple, où ils étaient allés retrouver Dieu pour y recevoir ses ordres. La série de fléaux qui va se dérouler sera uniquement l'œuvre de Dieu. Rome ne tombera pas par accident, ni à cause du Hasard ou du Destin, mais sur l'ordre exprès du Très-Haut.

Jean décrit ensuite le costume des sept anges : **ils étaient vêtus d'un lin pur, resplendissant, la taille serrée de ceintures d'or.** Ce vêtement ressemble beaucoup à celui du Christ glorifié (Ap 1.13) et de certains anges (Ez 9.2 ; Dn 10.5). Certains commentateurs voient dans ce lin pur une allusion aux habits sacerdotaux de fin lin que portait le souverain sacrificateur pour pénétrer, le jour des expiations, dans le Saint des saints. Ceci marquerait le caractère religieux de la mission des anges : en châtiant, ils offriront comme un sacrifice à la justice divine. Il me semble plus probable que le lin et les ceintures d'or expriment respectivement la sainteté et le rang élevé de ces ministres angéliques, chargés d'exécuter des hautes œuvres divines. Ils sortent en procession solennelle de la présence du Roi pour accomplir leur office.

verset 15.7
L'un des 4 animaux donna aux sept anges sept coupes d'or, remplies de la colère du Dieu qui vit aux siècles des siècles. Les quatre êtres vivants, appelés chérubins dans l'Ancien Testament, ont pour mission de faire respecter la sainteté de Dieu. Ils réclament la punition de tout transgresseur de la loi divine, de toute rébellion contre le Roi céleste. Nous les avons déjà vus participer à l'exécution de la vengeance divine lors de la rupture des quatre premiers sceaux. Ici, l'un d'eux remet aux sept anges désignés les instruments de leur charge : sept coupes pleines à déborder de la colère de Dieu.

Le mot grec traduit « coupe » *(phialè)* ne désigne pas un verre à pied, mais un récipient de forme évasée et peu profonde servant à bouillir des liquides, à boire ou à verser des libations[4]. Cette dernière fonction est en vue

---

[4] M. R. VINCENT. *Word Studies in the New Testament*, Mac Dili AFB, s.d., p. 606.

dans ce troisième septénaire. La rupture des sept sceaux révèle ; la sonnerie des sept trompettes avertit ; et le déversement du contenu des sept coupes achève.

Le sanctuaire rempli de fumée : 15.8

verset 15.8
Et le temple fut rempli de fumée à cause de la gloire de Dieu et de sa puissance. Et personne ne pouvait entrer dans le temple. Ce trait sert surtout à renforcer la solennité de la scène. Dans l'Ancien Testament, nuée ou fumée signalent la présence de Dieu dans les grandes occasions de la vie religieuse : la promulgation de la loi à Sinaï (Ex 19.18), le jour des expiations (Lv 16.2), l'achèvement du tabernacle (Ex 40.34-35), la dédicace du temple (1 R 8.10-11 ; 2 Ch 5.13-14 ; 7.1-3). Dieu apparaît ainsi pour bien faire sentir aux témoins sa gloire et sa sainteté (És 6.1-4 ; Éz 44.4) et la gravité du moment.

À plusieurs reprises, ces manifestations divines rendent inaccessible aux hommes l'endroit où elles ont lieu. Les Israélites ne peuvent monter sur le mont Sinaï (Ex 9.21-25) ; Moïse ne peut pénétrer dans la tente de la Rencontre (Ex 40.34-35) ; les sacrificateurs ne peuvent plus servir dans le temple (1 R 8.10-11). Dans la vision de Jean, Dieu va se manifester solennellement pour châtier. Les plaies qui vont se répandre sur la terre annoncent sa présence puissante et glorieuse et justifient l'interdiction de l'approcher. C'est bien lui qui préside aux événements et qui fait resplendir sa gloire.

La dernière partie de ce verset précise la durée de l'inaccessibilité du sanctuaire : **jusqu'à l'accomplissement des sept fléaux des sept anges.** Il y a peut-être une allusion à l'incident rapporté dans Nombres 17.6-15. Après une révolte des Israélites contre Moïse, le Seigneur apparaît dans une nuée et annonce qu'il va exterminer le peuple tout entier. Il envoie parmi eux une plaie qui commence à faire son œuvre et tue 14 700 personnes. Alors Moïse et Aaron intercèdent en faveur de la communauté, et Dieu arrête la plaie. Si, dans notre texte, Dieu reste inaccessible tant que les plaies n'auront pas été intégralement accomplies, c'est peut-être pour dire qu'aucune intercession de dernière heure ne peut arrêter le cours du jugement. Le temps de la repentance est passé. Dieu est lent à la colère, mais rien ne peut plus retenir sa main. Quoi qu'il en soit, ce verset confirme à nouveau que la colère de Dieu s'accomplira pleinement contre les méchants et leur cité.

Chapitre 16

L'ordre donné aux sept anges des coupes : 16.1
La première coupe : 16.2
La deuxième coupe : 16.3
La troisième coupe : 16.4-7
La quatrième coupe : 16.8-9
La cinquième coupe : 16.10-11
La sixième coupe : 16.12-16
L'assèchement de l'Euphrate : 16.12
Le rassemblement des rois pour le combat : 16.13-14
Exhortation adressée aux saints : 16.15
Le lieu du combat : 16.16
La septième coupe : 16.17-21

Ce chapitre nous amène à l'événement annoncé par l'ange puissant en Ap 10.6-7 : le dessein de Dieu révélé dans ce livre va s'accomplir par le déversement des sept coupes. Avant de considérer individuellement chacune de ces plaies, faisons quelques observations d'ordre général sur le septénaire dans son ensemble.

La vision des coupes, comme celle des trompettes, comporte de nombreuses ressemblances avec les plaies d'Égypte, types prophétiques des châtiments divins. Ceci ne signifie pas nécessairement qu'il faut chercher un accomplissement littéral de ces fléaux des coupes. Il n'y a pas lieu, par exemple, de scruter les documents historiques pour trouver l'époque où les adorateurs de César furent frappés d'ulcères (Ap 16.2), comme l'avaient été les Égyptiens du temps de Moïse.

Un symbole prophétique se construit à partir d'un fait réel de l'histoire mais n'implique pas forcément que ce fait historique se reproduira littéralement. Il nous avertit plutôt qu'il y a analogie entre la situation prédite (la destruction de Rome) et la situation historique évoquée (le châtiment de l'Égypte). À l'instar des plaies d'Égypte, la raison d'être providentielle des fléaux contenus dans les coupes y sera la libération du peuple de Dieu et le jugement de la nation impie qui opprime ce peuple.

Par sa parenté avec les plaies d'Égypte et sa structure littéraire, la série des coupes présente un parallélisme très net avec celle des trompettes. Il y a pourtant entre les deux septénaires une différence significative. Alors que les jugements des trompettes n'atteignent que le tiers des objets visés, ceux des coupes ont une portée plus dramatique qu'aucune restriction chiffrée ne vient limiter. (Déjà les trompettes marquaient sur les sceaux une progression du quart au tiers.) Dieu envoyait les malheurs des trompettes pour avertir le persécuteur ; il envoie les coupes pour accomplir

définitivement sa colère. Le temps de repentance est révolu ; le jugement s'exerce. Cette section insiste en effet sur l'endurcissement des victimes.

Bien que l'extension des fléaux ne soit pas cette fois limitée, il ne faut pas en déduire qu'il s'agit de cataclysmes mondiaux à la fin des temps. Le texte précise bien que les châtiments atteignent seulement les adorateurs de la bête romaine (16.2) et qu'ils vengent le sang des martyrs (16.5). Le chapitre a trait à la liquidation de l'Empire romain persécuteur et nous acheminera progressivement vers l'écroulement de sa capitale.

L'ordre donné aux sept anges des coupes : 16.1

verset 16.1
Et j'entendis une grande voix qui, du temple, disait aux sept anges : Allez et répandez sur la terre les sept coupes de la colère de Dieu. La voix qui sort du sanctuaire doit être celle de Dieu lui-même puisqu'il se trouve seul dans sa demeure (Ap 15.8). Les événements qui vont conduire à la chute de Rome et à l'échec de son entreprise blasphématoire ne sont ni l'effet du hasard, ni la conjonction de forces impersonnelles. Ce sont les ultimes expressions de la colère de Dieu qui paie à ses ennemis leur salaire. L'heure est venue enfin, et nous verrons les sept coupes se déverser en rapide succession sur l'empire.

La première coupe : 16.2

verset 16.2
Et le premier partit et répandit sa coupe sur la terre. Un ulcère malin et pernicieux frappa les hommes qui portaient la marque de la bête et qui adoraient son image. La première coupe rappelle la sixième plaie d'Égypte, qui frappa d'ulcères purulents tous les sujets du Pharaon (Ex 9.8-12). De même, les ulcères de l'Apocalypse touchent l'ensemble des adorateurs de César, ce qui laisse supposer qu'ils épargnent les chrétiens. La marque qui avait garanti avantages sociaux et économiques dans l'empire devient dans la vision le signe qui désigne les victimes aux exécuteurs du jugement divin. Si cette plaie recèle une signification symbolique, on pensera peut-être à la pourriture morale qui infecte ceux qui participent au culte mensonger de Rome et se laissent corrompre par son immoralité.

La deuxième coupe : 16.3

verset 16.3
Le deuxième répandit sa coupe sur la mer : elle devint comme le sang d'un mort, et tout ce qui, dans la mer, avait souffle de vie mourut. Le son de la deuxième trompette a occasionné la transformation du tiers de la mer en sang ainsi que la mort du tiers des animaux marins. Ici toute limitation du désastre disparaît : toute la mer tourne en sang cadavérique, toutes les créatures marines meurent.

Cette scène évoque évidemment la première plaie d'Égypte (Ex 7.17-21) : Moïse changea les eaux du Nil en sang et les poissons y périrent. La vision de Jean transpose ce fait historique réel en imagerie apocalyptique et l'applique à la ruine de Rome. La Méditerranée représentait pour Rome une importante source de nourriture et une artère vitale de circulation. En l'enlevant aux Romains, Dieu porte un coup irrémédiable au commerce et à la puissance navale dont dépendait l'existence de leur empire.

La troisième coupe : 16.4-7

verset 16.4
Le troisième répandit sa coupe sur les fleuves et les sources des eaux : ils devinrent du sang. La troisième coupe amplifie l'effet de la troisième trompette, qui a empoisonné le tiers des eaux douces. Ici l'eau potable dans sa totalité est changée en sang comme les eaux du Nil lors de la première plaie d'Égypte. Pour tirer vengeance de ses ennemis, Dieu déploie toute sa « puissance de feu » pour attaquer le monde romain de tous les côtés, tout comme il a attaqué le monde égyptien du temps de Moïse.

Prises dans leur ensemble, les visions des coupes dépeignent schématiquement l'attaque fulgurante de Dieu qui s'abat sur l'empire pour consommer sa ruine. Il n'y a probablement pas lieu de presser chaque image pour y découvrir une signification symbolique précise. L'important c'est de saisir l'impression générale de la colère justicière de Dieu exercée sous sa forme définitive sur la nation coupable.

verset 16.5
Deux témoignages célestes viennent approuver la justice de ces fléaux sévères. **Et j'entendis l'ange des eaux qui disait : Tu es juste, toi qui es et qui étais, le saint, car tu as ainsi exercé ta justice.** Devant la dévastation de son domaine, l'ange préposé à la garde des eaux reconnaît que la colère [1]de Dieu procède de sa sainteté. Le Seigneur ne s'emporte pas arbitrairement contre les hommes à la façon de Zeus ou d'autres dieux mythiques. Sa sainteté ne peut tolérer l'injustice ni la laisser impunie ; c'est pourquoi il intervient dans l'histoire contre les pécheurs. Notons à cet égard que l'ange supprime dans le titre divin l'expression « et qui vient » (Ap 1.8) ; car la venue de Dieu se réalise par l'accomplissement de ses châtiments contre Rome.

verset 16.6
Puisqu'ils ont répandu le sang des saints et des prophètes… Arrêtons-nous un instant pour identifier ceux que le texte désigne par le pronom « ils ». La suite des visions nous montrera que la meurtrière des chrétiens n'est autre que Babylone la grande prostituée, c'est-à-dire Rome. L'ange parle donc des persécuteurs romains qui ont répandu le sang des martyrs.

---

[1] R. P. BOISMARD. *L'Apocalypse*, Paris, 1950, p. 66.

Leur punition convient parfaitement à leur crime : **c'est également du sang que tu leur as donné à boire. Ils le méritent !** Puisque les Romains ont été si assoiffés de sang, Dieu les en abreuvera. Ils se plaisaient à le verser, qu'ils en boivent donc ! Dans la vision, Dieu inonde le monde romain de sang : celui-ci recouvre les plages, coule dans les fleuves et jaillit des sources. Du sang partout ! La rétribution d'un jugement amplement mérité finira par atteindre les méchants qui osent toucher au peuple de Dieu.

Il est possible que la métaphore du sang qu'on doit boire renferme une allusion aux carnages et aux effusions de sang qui ravageront l'empire. À ce propos, E.-B. Allo fait une remarque très intéressante :

> Le désordre, la cruauté des mœurs fera du monde comme un abattoir où il ne coulera plus que du sang, où l'on en boira ; l'océan lui-même sera comme une mare de sang corrompu. Comme les persécutions, les guerres entre légions, les assassinats réguliers d'empereurs, et la frivolité sanguinaire des jeux romains, se sont unis pour réaliser cette prophétie[2].

Quoi qu'il en soit de cette interprétation, Dieu agira pour venger le sang des victimes chrétiennes aux mains des bourreaux romains.

Quel sera alors le sort des saints dans un monde où les coupables n'auront que du sang à boire ? Quelles promesses ont-ils reçues ? Ils n'auront pas soif, nous dit Apocalypse 7.16-17, car l'Agneau les conduira aux sources des eaux de la vie, sources que les païens ne connaissent pas.

verset 16.7

Et j'entendis l'autel qui disait : Oui, Seigneur Dieu Tout-Puissant, tes jugements sont pleins de vérité et de justice. L'autel parlant s'exprime probablement en tant que porte-parole des martyrs dont les âmes rassemblées à son pied réclamaient vengeance (Ap 6.9-10). Dieu exauce maintenant leur prière ; le « peu de temps » pendant lequel ils devaient patienter s'est écoulé. À la vue du jugement, l'autel célèbre, de la part des martyrs, la parfaite justice des châtiments divins.

Jim McGuiggan souligne ce verset dans son commentaire :

> Proclamez-le bien haut : *justice sera faite*. Un jour viendra où toute iniquité commise sur la terre recevra sa juste rétribution. Pour tous les petits enfants abandonnés dans un orphelinat pleurant leur solitude ; pour toutes les épouses qui travaillent dur et se retrouvent étendues inconscientes sous les coups de pieds et poings d'un ivrogne ; pour tous les jeunes torturés gémissant sous l'esclavage des trafiquants de drogues ; pour toutes les jeunes filles intimidées et exploitées qui vivent dans la honte et le déshonneur ; pour tous les pauvres tombés sous la coupe d'usuriers impitoyables ; pour toutes les victimes de la Mafia ;

---

[2] E.-B. ALLO. *Saint Jean, l'Apocalypse*, Paris, 1921, p. 242.

pour toutes les personnes calomniées ; pour tous les enfants nés dans l'illégitimité et élevés dans l'infamie : pour tous ceux-ci, un jour viendra où justice leur sera rendue. Les criminels paieront. Si Dieu existe, il y aura forcément un jour de jugement. Et en ce jour-là, l'autel criera : « Oui, Seigneur !

Et pour ces généraux romains rapaces qui prenaient la chasteté de jeunes filles innocentes ; pour ces légionnaires qui violaient et pillaient ; pour ces foules en furie, hurlant de joie à la vue de nos frères et sœurs se tordant de douleur dans l'arène ; pour ce Néron, ce Domitien, ce Dioclétien, ce Dèce, ce Galère et le reste de leur bande : pour eux ce jour est déjà arrivé dans l'histoire. Mais un jour de jugement plus grand encore reste à venir. Alors tous ceux qui ont été volés, trompés, violés, exploités, intimidés et poussés aux abois, toutes les « victimes » regarderont les méchants et les coupables comparaître devant le tribunal de Dieu. *Ce jour reste à venir !* La famille de Jésus-Christ a été traitée de façon si scandaleuse que s'il n'y avait pas eu un jour de jugement contre Rome, les pierres auraient crié ; l'autel aurait continué à réclamer vengeance[3] !

La quatrième coupe : 18.8-9

verset 16.8

Le quatrième répandit sa coupe sur le soleil. Comme la quatrième trompette (Ap 8.12), la quatrième coupe atteint le soleil, mais le résultat est tout différent. Alors que dans le septénaire précédent Dieu a diminué d'un tiers la puissance du soleil, ici il l'augmente. **Et il lui fut donné de brûler les hommes par son feu.** Les Romains étaient experts à manier le feu. Depuis le temps de Néron, qui avait éclairé ses jardins avec des chrétiens transformés en torches vivantes, ils avaient acquis une grande expérience dans l'art d'allumer les bûchers. Ils s'étaient servis du feu contre les saints, Dieu s'en servira contre eux[4].

verset 16.9

Et les hommes furent brûlés par une intense chaleur. Même le soleil bienfaiteur devient entre les mains du Dieu des chrétiens, maître de l'univers, une arme terrible tournée contre les ennemis du bien. Qui oserait se dresser contre un tel pouvoir ? Remarquons encore le contraste entre le sort des persécuteurs et celui des saints. Tandis que les Romains, déjà privés d'eau, souffriront cruellement des feux du soleil, les chrétiens, même au milieu de la fournaise ardente des épreuves, « n'auront plus soif, et le soleil ne les frappera plus » (Ap 7.16).

Ils blasphémèrent le nom de Dieu qui a pouvoir sur ces fléaux, mais ils ne se repentirent pas pour lui rendre gloire. Je ne crois pas que

---

[3] Jim McGuiggan. *The Book of Revelation*, West Monroe, 1976, pp. 227-228.

[4] McGuiggan, p. 228.

ce verset implique que les hommes auraient pu à une heure aussi tardive se repentir pour échapper au jugement. Il est trop tard dans le déroulement du drame visionnaire pour se convertir ; la colère de Dieu s'accomplit déjà. La réaction haineuse des païens de l'empire sert plutôt à montrer qu'ils ont dépassé le point de non-retour dans leur endurcissement et à justifier la sévérité des punitions qui tombent sur eux.

Le Pharaon de l'Exode a au moins fini par laisser le peuple élu quitter l'Égypte (malheureusement, il est revenu sur cette sage décision et en a subi les conséquences) ; mais les hommes de notre vision font preuve d'une obstination insurmontable. Aussi longtemps qu'existait la possibilité de repentance, Dieu a retenu sa pleine colère et a multiplié les épreuves partielles. Maintenant, la seule solution possible devant l'impénitence endurcie des coupables consiste à envoyer les jugements définitifs. La preuve, c'est que l'extrême douleur et la détresse provoquée par ces derniers fléaux n'ont pour effet que de pousser les hommes encore plus loin dans le blasphème et la haine de Dieu.

La cinquième coupe : 16.10-11

verset 16.10

Le cinquième répandit sa coupe sur le trône de la bête. Jusqu'ici les plaies ont visé le monde romain dans son ensemble. Voici maintenant que le Seigneur frappe le trône de la bête. Qui siège sur ce trône ? L'empereur ! Dieu lui enlèvera la sagesse pour gouverner l'empire, qui s'enfoncera alors dans les ténèbres du chaos. **Son royaume en fut plongé dans les ténèbres. Les hommes se mordaient la langue de douleur.**

Dieu fera succéder sur le trône de Rome des dirigeants criminels, pervers et incompétents qui ne pourront faire autre chose que précipiter la décadence. Dans l'Ancien Testament, Dieu a menacé le royaume de Juda du même genre de punition. *Je leur donnerai pour chefs des gamins et selon leurs caprices, ils les gouverneront (Ésaïe 3.4).* L'incompétence des chefs amènera un flot de malheurs publics : anarchie politique, corruption, injustice, obscurité morale, adversité économique. Il est toujours fâcheux pour un pays d'avoir à sa tête des hommes inaptes à discerner les meilleurs intérêts de leur peuple. Quand les hommes inexpérimentés ou indignes prennent les rênes du pouvoir, toute la société en souffre.

Cette cinquième coupe rappelle à la fois la cinquième trompette (obscurcissement de l'air et douleurs atroces) et la neuvième plaie d'Égypte (ténèbres). Le livre de l'Exode nous dit au sujet des ténèbres palpables qu'a connues l'Égypte : *Pendant trois jours, personne ne vit son frère ni ne bougea de sa place. Mais tous les fils d'Israël avaient de la lumière là où ils habitaient. (Exode 10.23.)* Il en est de même de. L'obscurité surnaturelle de la cinquième coupe. Alors que des ténèbres morales couvrent tous les habitants de l'empire, dans l'Église *nul n'aura besoin de la lumière du flambeau ni de la lumière du soleil, car le Seigneur Dieu répandra sur eux sa lumière. (Apocalypse 22.5.)* Celui qui suit Jésus ne marchera point dans les ténèbres.

verset 16.11
Ils blasphémèrent le Dieu du ciel à cause de leurs souffrances et de leurs ulcères, mais ils ne se repentirent pas de leurs œuvres. Nous pouvons supposer que les effets des plaies précédentes sont cumulatifs. Ces ténèbres insupportables viennent intensifier les souffrances occasionnées par les autres coupes. Au temps des décadences, les peines morales et les maux physiques se multiplient : chaos social, catastrophes naturelles, crises économiques, désastres militaires. Et pourtant, les Romains s'obstinent à adorer leurs faux dieux, y compris l'empereur divinisé, et à maudire le vrai Dieu du ciel.

La sixième coupe : 16.12-16
La sixième coupe ne décrit pas l'exécution d'une nouvelle plaie mais plante le décor pour un jugement qui ne s'accomplira qu'en Apocalypse 19.11-21 : la défaite des forces de la bête par le Christ et son armée. Pour le moment, il s'agit simplement de préparer ce grand combat final en rassemblant les deux armées opposées sur le champ de bataille. Mais n'est-ce pas déjà un jugement que d'être convoqué à une guerre contre Dieu ?

L'assèchement de l'Euphrate : 16.12

verset 16.12
Le sixième répandit sa coupe sur le grand fleuve Euphrate : l'eau en fut asséchée pour préparer la voie aux rois qui viennent de l'Orient. Ce verset très important mérite notre plus grande attention et une analyse détaillée.

Relevons tout d'abord la parenté évidente entre cette coupe et la sixième trompette, qui toutes deux font mention de l'Euphrate. Dans la sixième trompette (Ap 9.14), ce fleuve représente le point de départ des forces militaires que Dieu a lâchées sur l'Empire romain pour en tuer le tiers des habitants. Sa réapparition dans une série de fléaux qui ne touchent plus une fraction mais la totalité des coupables est un signe très inquiétant pour la bête. Si ce grand fleuve-frontière se trouve mis à sec, c'est pour livrer passage à une armée d'invasion venue pour détruire l'empire, non pas partiellement cette fois mais définitivement. Le lit du fleuve asséché devient une porte ouverte pour les adversaires de Rome.

Qui sont-ils ces rois qui franchissent l'Euphrate ? Comme l'ange de 7.2, ils viennent littéralement « du soleil levant », le lieu d'où viennent la lumière et l'espoir. Nous savons qu'ils accomplissent une mission pour le compte de Dieu, non seulement parce qu'ils figurent dans son dessein pour renverser Rome, mais aussi parce que Dieu seul menace les eaux et les change en terre sèche (Ps 66.5-6 ; 106.9 ; 114.3). C'est Dieu lui-même qui assèche l'Euphrate et ouvre l'accès de l'Empire romain aux rois de l'Orient. Il ne fait que reproduire dans la vision johannique le miracle puissant qu'il a opéré lors de la traversée de la mer Rouge et du Jourdain.

L'allusion évidente aux traversées miraculeuses rapportées dans l'histoire sainte nous fournit une autre clé pour identifier les rois du soleil

levant. Car Dieu n'a fait ce miracle qu'en faveur du peuple élu. Dans toute la Bible, seuls les membres du peuple de Dieu traversent les eaux à pied sec.

Passons rapidement en revue les textes en question, à commencer par celui qui raconte le passage de la mer Rouge.

> *Moïse étendit la main sur la mer. Le Seigneur refoula la mer toute la nuit par un vent d'est puissant et il mit la mer à sec. Les eaux se fendirent et les fils d'Israël pénétrèrent au milieu de la mer à pied sec, les eaux formant une muraille à leur droite et à leur gauche. (Exode 14.21-22.)*

S'adressant au Seigneur, le prophète Ésaïe rappelle cet événement : *N'est-ce pas toi qui as dévasté la Mer, les eaux de l'Abîme gigantesque, qui as fait du fond de la mer un chemin, pour que passent les rachetés ? (Ésaïe 51.10.)*

Après la mort de Moïse, une nouvelle intervention divine ouvre la voie aux armées d'Israël venant de l'est du Jourdain pour prendre possession du pays de Canaan et en exterminer les habitants.

> *Et les prêtres qui portaient l'arche de l'alliance du Seigneur s'arrêtèrent sur la terre sèche, au milieu du Jourdain, immobiles, tandis que tout Israël traversait à pied sec jusqu'à ce que toute la nation eût achevé de traverser le Jourdain. (Josué 3.17.)*

Les eaux du Jourdain se partagent à nouveau dans 2 Rois 2.7-14 pour que les prophètes Élie et Élisée passent à sec.

Le prophète Ésaïe reprend ce thème pour évoquer la grande délivrance que Dieu opérera en faveur du peuple d'Israël par l'intermédiaire du Messie. Pour les Juifs qui acceptent le Christ (les croyants d'origine païenne ne sont pas directement en vue dans cette prophétie), le Seigneur renouvellera le miracle de la mer Rouge et desséchera le fleuve, c'est-à-dire l'Euphrate.

> *Le Seigneur domptera le golfe de la mer d'Égypte, il agitera la main sur le Fleuve dans l'ardeur de son souffle, il le brisera en sept bras, et fera qu'on le passe avec des sandales. Il y aura une chaussée pour le reste de son peuple, pour ceux qui seront restés en Assyrie, comme il y en eut une pour Israël le jour où il monta du pays d'Égypte. (Ésaïe 11.15.)*

Ésaïe ne prédit pas un nouvel assèchement littéral du golfe de Suez et de l'Euphrate mais utilise ces faits bien connus du passé pour figurer le salut messianique à venir.

Voici ce qu'il faut retenir de ces textes : dans la Bible, c'est toujours au peuple de Dieu que le miracle en question permet de passer les cours d'eau à pied sec. Depuis le temps de Moïse et de Josué, les saints savent qu'aucune mer ni aucun fleuve ne peuvent les arrêter.

Les rois venant du soleil levant représentent le peuple saint, c'est-à-dire les chrétiens. L'assèchement de l'Euphrate leur permet de se rendre à Harmaguedon, lieu de la grande bataille qui se prépare, afin d'y affronter la bête romaine et ses alliés[5]. Cette bataille aura lieu en Apocalypse 19.11-21, entre deux forces opposées. La première se compose de la bête, des rois de la terre et de leurs armées (Ap 19.19 ; 16.14). Qui est la seconde ? Les Parthes ? Les Turcs ? Les hordes asiatiques unies sous le commandement de la Chine communiste ? Non, c'est le Christ lui-même et l'armée des saints.

Voici les deux antagonistes de l'Apocalypse : d'un côté, l'empire persécuteur et ses partisans ; de l'autre, Jésus et ses disciples[6]. De ces premiers il est dit : *Ils combattront l'agneau et l'agneau les vaincra, car il est Seigneur des seigneurs et Roi des rois, et avec lui les appelés, les élus et les fidèles vaincront aussi. (Apocalypse 17.14.)* Les rois de l'Orient, c'est-à-dire les saints viennent en ennemis et vainqueurs de Rome ; ils franchissent miraculeusement l'Euphrate, en route pour Harmaguedon.

Le rassemblement des rois pour le combat : 16.13-14

verset 16.13
Alors, de la bouche du dragon, de la bouche de la bête et de la bouche du faux prophète, je vis sortir trois esprits impurs, tels des grenouilles.
Voici à nouveau le trio infernal des chapitres 12 et 13 : Satan, l'Empire romain et la religion impériale. Nous avons déjà appris le genre de saletés qui sortent de leur bouche. De sa gueule, le dragon avait lancé un fleuve d'eau pour engloutir le peuple de Dieu (Ap 12.15) ; de sa gueule, la bête avait proféré des paroles arrogantes et des blasphèmes (Ap 13.5-6) ; de sa bouche, le faux prophète avait émis propagande et menaces pour promouvoir le culte de César (Ap 13.14-17). Ici, les trois monstres vomissent de leur bouche trois grenouilles démoniaques, image qui évoque

---

[5] McGuiggan, p. 231.

[6] Cette constatation suffit à elle seule pour démolir le programme prophétique établi par le dispensationalisme. En général, les défenseurs de ce système d'interprétation présentent la bataille d'Harmaguedon comme l'affrontement suprême (« la plus grande guerre de toute l'histoire », « la troisième guerre mondiale ») entre deux blocs de puissances : les immenses hordes de l'Extrême-Orient (les rois de l'Orient) venues conquérir la Palestine ; et les forces combinées de l'Occident sous le commandement du « Grand Dictateur » mondial (la bête de l'Apocalypse), maître d'un empire romain reconstitué. On a beau chercher en Apocalypse 19.11-21 ces armées orientales entrant en conflit avec la bête, on n'en trouve aucune trace. On y trouve bien la bête (l'Empire romain) et les alliés qu'elle a recrutés en 16.13-14. Mais ceux-ci se dressent contre le Christ et l'armée des saints, non pas contre des armées asiatiques venant attaquer Jérusalem.

Certains commentateurs, voyant cette difficulté, essaient de sauver la position dispensationaliste en suggérant que la bataille d'Harmaguedon se livre en deux étapes : la bête contre les armées orientales et puis la bête contre le Christ. Seulement, cette prétendue « première étape » d'Harmaguedon entre l'Orient et l'Occident ne se trouve nulle part dans le texte de l'Apocalypse. La sixième coupe se contente de rassembler les forces en présence à Harmaguedon mais ne déclenche encore aucun combat (Ap 16.12-16). La description de la bataille en 19.11-21 ne mentionne d'autres adversaires de la bête que le Christ et les saints. Où est donc passée la première étape d'Harmaguedon ? Elle n'est ni dans le chapitre 16, ni dans le chapitre 19 de l'Apocalypse. On va introduite dans la discussion simplement pour venir au secours d'une théorie mise en difficulté.

probablement la deuxième plaie d'Égypte (Ex 7.26-8.11). Quel rôle doivent jouer dans la vision ces démons qui ont forme de grenouilles ?

verset 16.14
Ce sont, en effet, des esprits de démons. Ils accomplissent des prodiges et s'en vont trouver les rois du monde entier, afin de les rassembler pour le combat du grand jour du Dieu Tout-Puissant. Les trois esprits démoniaques ont pour mission de séduire les rois de la terre, entendons les alliés et vassaux de la Rome impériale (Ap 13.7 ; 17.18), et de les persuader de s'engager du côté de l'empire dans une guerre contre Dieu et son Église. En répondant à l'appel de la bête, les nations courront à leur propre perte ; car Dieu a déjà proclamé l'extermination de ceux qui se ligueront contre ses saints (Ap 14.6-20).

Le modèle de cette scène est à chercher dans l'histoire de la mort du roi méchant d'Israël : Akhab. En 1 Rois 22, Akhab projette d'attaquer les Syriens à Ramoth en Galaad. Ses prophètes lui annoncent ce qu'il désire entendre, lui conseillent d'aller se battre. Par contre, Michée, un vrai prophète du Seigneur, prédit la mort d'Akhab et la dispersion de son armée selon la volonté de Dieu. Il raconte ainsi au roi sa vision du Seigneur siégeant au milieu de ses anges :

> *« Le Seigneur a dit : « Qui séduira Akhab pour qu'il monte et tombe à Ramoth-de-Galaad ? » L'un parlait d'une façon et l'autre d'une autre. Alors un esprit s'est avancé, s'est présenté devant le Seigneur et a dit : « C'est moi qui le séduirai. » Et le Seigneur lui a dit : « De quelle manière ? » Il a répondu : « J'irai et je serai un esprit de mensonge dans la bouche de tous ses prophètes. » Le Seigneur lui a dit : « Tu le séduiras ; d'ailleurs tu en as le pouvoir. Va et fais ainsi. » Si donc le Seigneur a mis un esprit de mensonge dans la bouche de tous tes prophètes, c'est que lui-même a parlé de malheur contre toi. » (1 Rois 22.20.)*

Akhab choisit de croire les prophètes menteurs et périt dans le combat qu'il entreprend.

Dans notre vision, les trois esprits impurs opèrent des signes pour égarer les rois de la terre et les entraîner dans une guerre contre le Christ. Cette guerre s'appelle « le combat du grand jour de Dieu ». Jean n'a pas en vue une vraie action militaire qui inaugurerait la fin de l'histoire, mais un combat de *vision* qui décidera définitivement du sort de l'Empire romain. L'image d'une grande bataille finale sert à dépeindre symboliquement le jugement de Rome.

L'expression « le grand jour de Dieu » désigne couramment dans les Écritures les occasions où le Seigneur manifeste sa puissance dans l'histoire pour tirer vengeance de ses ennemis ou pour assurer la victoire à son peuple (voir commentaire sur Ap 6.17 ; És 13.6, 9 ; Éz 30.3 ; Jl 1.15 ; 2.1 ; Ab 15 ; So 1.14ss). Tout comme d'autres événements capitaux de l'histoire sainte —

la chute de Babylone ou de Jérusalem, par exemple —, l'intervention divine en vue de mettre fin à l'empire persécuteur mérite bien le titre de « grand jour de Dieu ».

Exhortation adressée aux saints : 16.15

Tandis que la bataille se prépare et que les deux armées opposées se mobilisent pour l'affrontement final, Jésus interrompt la description de la vision pour adresser aux fidèles un appel à la vigilance. Cette exhortation, bien que formant une parenthèse dans le récit, vient très à propos.

verset 16.15

Voici, je viens comme un voleur. La venue en question est celle d'Apocalypse 1.7 : l'avènement justicier du Christ contre Rome. L'image du voleur apparaît plusieurs fois dans le Nouveau Testament à propos des interventions divines dans l'histoire — par exemple, contre Jérusalem (Mt 24.42-44 ; Lc 12.39-40 ; 2 P 3.10) ou contre l'Église de Sardes (Ap 3.2-3) — ou à la fin des temps.

Ignorant l'heure exacte de ces avènements, les chrétiens doivent se maintenir dans un état de préparation spirituelle permanente. Comment ? En accomplissant fidèlement les consignes de leur Chef. Autrement, ils risquent d'être surpris dans l'infidélité et de partager la ruine qui fondra soudainement sur les pécheurs.

Heureux celui qui veille et garde ses vêtements, pour ne pas aller nu et laisser voir sa honte. Dans l'Apocalypse, les vêtements que portent les saints représentent leurs bonnes œuvres (19.8), une vie d'obéissance active et de pureté morale (3.2-4). Ceci s'accorde bien avec l'idée générale de la vigilance dans le Nouveau Testament où veiller consiste surtout à agir, à remplir fidèlement le rôle d'un serviteur (Lc 12.38-48 ; Mt 24.45 - 25.30). Ici, Jésus appelle les chrétiens à s'appliquer avec une attention soutenue à mettre en pratique la parole de Dieu afin de ne pas céder aux pressions qu'exerce sur eux l'empire. Trahir leur foi les laissera nus et remplis de honte au jour où leur Maître viendra régler les comptes.

Le lieu du combat : 16.16

verset 16.16

Les grenouilles démoniaques accomplissent leur mission auprès des rois de la terre. **Ils les rassemblèrent au lieu qu'on appelle en hébreu Harmaguedon.** En général, on reconnaît dans le nom « Harmaguedon » la transcription de l'hébreu *har*, « montagne », et de Meguiddo, une importante place forte située dans la plaine d'Esdrélon en Galilée.

Bien que la ville de Meguiddo ne se trouve pas sur une montagne, c'est néanmoins une allusion claire au célèbre champ de bataille, théâtre d'importants combats de l'histoire juive. C'est là que le Seigneur se mit en campagne devant Baraq pour écraser le roi de Canaan et que « de leur orbite les étoiles combattirent contre » les ennemis de Dieu (Jg 4-5). C'est là que le pharaon Néko tua le réformateur Josias, roi de Juda, qui, en opposition à

la volonté de Dieu, tenta d'empêcher l'armée égyptienne de se rendre en Syrie (2 Ch 35.20-25).

Jean utilise le nom symbolique d'Harmaguedon pour évoquer un grand champ de bataille où s'affronteront en vision les armées du Christ et celles de Rome. Le combat se déroulera en Apocalypse 19.11-21 et aura pour résultat la défaite absolue de l'empire et du paganisme qui l'appuie.

La septième coupe : 16.17-21

La septième plaie amène la consommation du jugement de Babylone-Rome, événement que commenteront avec plus d'ampleur les chapitres 17 et 18.

verset 16.17

Le septième répandit sa coupe dans les airs. Après les coupes versées sur la terre, la mer, les eaux douces et le soleil, voici que la dernière plaie atteint l'air. La colère divine frappe tous les éléments du monde des impies. **Et, du temple, sortit une voix forte venant du trône. Elle dit : c'en est fait !**

Cette déclaration solennelle, prononcée sans doute par Dieu lui-même, répond à Ap 10.7 et 15.1 : le mystère de Dieu se réalise et sa colère s'accomplit par cette dernière coupe. La phrase ne signifie pas que l'histoire arrive à son terme mais a trait seulement à l'exécution d'un décret particulier de Dieu, d'un décret de grande importance pour les chrétiens de l'époque. Car, comme nous allons le voir, il s'agit de la ruine de leur ennemi[7].

verset 16.18

Alors ce furent des éclairs, des voix et des tonnerres, et un tremblement de terre. Ces phénomènes naturels signalent dans l'imagerie apocalyptique que Dieu va exercer un jugement (Ap 6.12 ; 8.5 ; 11.13, 19). Les séismes, en particulier, ont déjà servi d'instruments de châtiment contre Rome dans notre livre, tout comme ils ont servi dans les prophéties de l'Ancien Testament à figurer la ruine de nations coupables (És 13.13 ; Jr 51.29 ; Am 8.8 ; Ap 6.12).

À l'immensité sans précédent de l'Empire romain correspondra la violence sans précédent du tremblement de terre qui l'abat, un tremblement de terre **si violent qu'il n'en fut jamais de pareil depuis que l'homme est sur la terre.** Ce séisme n'a lieu que dans la vision ; la destruction de Rome ne devait pas s'accomplir littéralement par un tremblement de terre.

verset 16.19

La grande cité se brisa en trois parties. Le tremblement de terre fait s'écrouler la grande ville, qui ne peut être que Babylone-Rome. La dislocation de la cité en trois morceaux exprime sans doute son effondrement complet.

Et les cités des nations s'écroulèrent. Rome ne tombe pas toute seule. La chute de la grande capitale des ennemis de l'Église entraîne aussi

---

[7] ALLO, p. 240.

celle de ses complices. Les nations qui s'allient à Rome dans sa guerre contre Dieu partageront son sort. Le jugement divin finira par les atteindre.

Alors Dieu se souvint de Babylone la grande, pour lui donner la coupe où bouillonne le vin de sa colère. Rome croyait pouvoir commettre ses crimes avec impunité. Maintenant, à l'heure choisie, Dieu lui fait payer ses méfaits. Il y a ici une vérité de portée universelle. Dieu nous paraît souvent oublier les injustices qui se perpètrent dans le monde. Il n'oublie pas !

verset 16.20

Toutes les îles s'enfuirent et les montagnes disparurent. Devant la fureur déchaînée du Seigneur disparaissent les îles et les montagnes, éléments du monde que les Juifs estimaient les plus solides. Ce genre d'ébranlement cosmique fait partie du stock traditionnel des images de jugement (És 5.25 ; Jr 4.24 ; et références citées dans le commentaire sur Ap 6.14).

verset 16.21

Des grêlons lourds comme des talents tombèrent du ciel sur les hommes. Le talent est une mesure de poids variant selon les lieux et les temps de 26 à 40 kg. D'après Flavius Josèphe, c'est le poids des pierres lancées sur Jérusalem en 70 par les machines de guerre romaines[8]. Ce fléau effroyable rappelle une nouvelle plaie d'Égypte, la cinquième (Ex 9.22-26). La grêle qui a frappé les Égyptiens (il n'en est pas tombé sur les Israélites dans le pays) était si violente qu'il n'y en avait pas eu de semblables dans tout le pays d'Égypte depuis qu'il existe comme nation (Ex 9.24). Celle qui pleut sur les Romains est, l'admettra-t-on volontiers, plus épouvantable encore.

Il ne faut pas attendre un accomplissement littéral de ce fléau. Car la grêle, qui devrait immanquablement tuer, laisse survivre les hommes et ne fait que provoquer leurs blasphèmes : **et les hommes blasphémèrent Dieu à cause du fléau de la grêle, car ce fléau était particulièrement redoutable.** Même ici, à la fin de leur pouvoir, les persécuteurs ne s'avouent pas vaincus mais persistent dans leur endurcissement. C'est un dernier geste qui indique leur opposition irréductible à Dieu et qui justifie la décision divine de leur faire boire jusqu'à la lie les sept dernières coupes de colère.

Ce dernier septénaire se termine donc par la déclaration solennelle : « C'en est fait ! » Dieu a achevé son jugement de Rome ; le dessein divin s'est réalisé. Le reste du livre ne fait essentiellement que développer plus longuement le contenu des deux dernières coupes : la chute de Babylone et la bataille d'Harmaguedon.

---

[8] Flavius JOSÈPHE. *La guerre juive*, 5, 270.

Chapitre 17

La grande prostituée : 17.1-6
- L'annonce de son jugement : 17.1-2
- Son apparence : 17.3-6

L'interprétation de la vision de la prostituée : 17.7-18
- L'ange l'interprète : 17.7
- L'explication de la bête : 17.8-14
  - Sa réapparition : 17.8
  - Ses sept têtes : 17.9-11
  - Ses dix cornes : 17.12-14
- L'explication de la prostituée : 17.15-18
  1. Les eaux sur lesquelles elle est assise : 17.15
  2. Son destin : 17.16-17
  3. Son identité : 17.18

Avec l'effusion de la septième coupe, le cycle des jugements divins s'est achevé : Dieu a écrasé l'Empire romain. Il reste pourtant à développer plus longuement certains faits déjà présentés dans les visions des sixième et septième coupes : la chute de Babylone (septième coupe) et la défaite de la bête et ses alliés à la bataille d'Harmaguedon (sixième coupe). Ces deux événements seront le sujet respectivement de 17.1 - 19.10 et de 19.11-21.

À cause des éclaircissements qu'il apporte sur la signification des visions et principaux symboles, le chapitre 17 mérite une attention particulière. Ses données doivent nous permettre d'identifier formellement la puissance impie qui fait l'objet de la révélation johannique. Malgré le caractère énigmatique de bien des indications qu'il fournit, ce texte fait moins de difficulté qu'il ne paraît au premier abord… *à condition de* l'interpréter en fonction de la perspective historique de Jean et non pas en fonction de notre perspective historique personnelle.

La grande prostituée : 17.1-6

L'annonce de son jugement : 17.1-2

verset 17.1
Et l'un des sept anges qui tenaient les sept coupes s'avança et me parla en ces termes. Proposée par l'un des anges justiciers du chapitre précédent, la vision qui suit reste dans le contexte du septénaire des coupes. Elle ne fera que décrire plus en détaille jugement exercé par la septième plaie.

Viens, je te montrerai le jugement de la grande prostituée. Qui est ce nouveau personnage ? Grâce aux indications données dans ce chapitre,

son identité ne fait aucun doute : c'est Rome, la capitale de l'empire à l'époque des Césars. Maîtresse du monde au temps de Jean (17.18), la ville impériale trône sur sept collines (17.9), persécute les chrétiens (17.6), se fait porter par la puissance de l'empire (17.3), représente la plus grande puissance commerciale de l'époque (17.4 ; 18.7-19) et s'appelle « Babylone », désignation connue de Rome (17.5 ; 14.8).

Sa personnification sous les traits d'une prostituée l'oppose d'ailleurs à la femme-mère du chapitre 12 (le peuple de Dieu) et à l'épouse de l'Agneau (l'Église), tout comme l'appellation de « Babylone » l'oppose à la nouvelle Jérusalem (aussi un symbole de l'Église). Nous retrouvons ainsi les deux principaux protagonistes terrestres du livre : Rome et les chrétiens.

Le thème de la prostitution apparaît souvent dans les prophéties de l'Ancien Testament, où il vise le plus souvent l'idolâtrie d'Israël ou son infidélité à l'alliance divine. Certains commentateurs en ont conclu que la prostituée de l'Apocalypse représente l'Église apostasiée ou un système de fausse religion. Ce n'est pas là une déduction nécessairement légitime. Car, si l'image de la prostituée évoque presque exclusivement l'apostasie religieuse quand il s'agit d'Israël, elle n'a pas cette signification quand il s'agit de nations païennes. La prostitution symbolique de celles-ci se pratique surtout dans le domaine des relations internationales et désigne des rapports intéressés que les peuples établissent entre eux pour se procurer un avantage, notamment les richesses ou l'hégémonie.

Regardons quelques exemples significatifs. Ésaïe applique le terme « prostituée » à Tyr, la riche ville commerçante dont le luxe était un scandale pour le monde entier. Il prédit la décadence commerciale et politique de Tyr et la compare pour cela à une femme de mauvaise vie, enrichie par ses prostitutions, mais maintenant dédaignée par ses clients[1] :

> *Ce jour-là, Tyr sera oubliée pendant 70 ans, la durée des jours d'un seul roi. Au bout de 70 ans, il arrivera à Tyr ce que dit la chanson de la courtisane : Prends une harpe, fais le tour de la ville, courtisane oubliée. Joue de ton mieux, reprends tes chansons afin qu'on se souvienne de toi. Au bout de 70 ans, le Seigneur interviendra à Tyr et elle retournera à ses profits, elle se prostituera à tous les royaumes qui sont sur la face de la terre. (Ésaïe 23.15-17.)*

La prostitution de Tyr ne consiste pas à abandonner le Seigneur pour se rallier au culte d'autres dieux, mais à renouer, dans sa frénésie du gain, ses relations commerciales et politiques avec les nations voisines.

Le prophète Nahoum se sert lui aussi de l'image de la prostitution, l'appliquant à la capitale de l'Empire assyrien, Ninive, « la ville sanguinaire, remplie de mensonge et de duplicité ». *À cause des multiples débauches de la prostituée, habile ensorceleuse, d'une grâce exquise, qui asservissait les nations par ses débauches, les peuplades par ses sortilèges.*

---

[1] H. TROADEC. *Le message de Saint Jean*, s.l., 1962, p. 201.

(Nahoum 3.4.) Les prostitutions et les enchantements de Ninive n'évoquent pas l'apostasie religieuse, mais des manœuvres politiques. L'Assyrie savait très bien faire trafic de ses charmes, c'est-à-dire du prestige de sa puissance militaire, pour séduire les peuples et les attirer dans son orbite. Tant par ses intrigues et ses alliances politiques que par ses armées, elle avait étendu sa cruelle domination sur le monde antique.

L'appellation donnée aux villes païennes de Tyr et de Ninive peut également qualifier, dans un sens analogue, Jérusalem. Israël se prostitue non seulement en adorant d'autres dieux que le Seigneur, mais aussi en contractant avec des nations étrangères des relations politiques d'une valeur morale douteuse, où du moins incompatibles avec sa dépendance du Dieu vivant.

> *Et puis après toute cette méchanceté malheur ! malheur à toi, oracle du Seigneur Dieu ! tu t'es bâti une estrade, tu t'es fait un podium sur toutes les places. À l'entrée de chaque chemin, tu t'es construit un podium, tu as fait un usage abominable de ta beauté, tu t'es offerte à tout passant ; tu as multiplié tes débauches. Tu t'es prostituée aux fils de l'Égypte, tes voisins au grand corps ; ainsi tu as multiplié tes débauches, au point de m'offenser. Voici donc que j'ai étendu ma main contre toi ; je t'ai coupé les vivres et je t'ai livrée au bon plaisir de tes ennemies, les filles des Philistins, honteuses elles-mêmes de ton impudicité. Insatiable, tu t'es prostituée aux fils d'Assour, faute d'être rassasiée ; tu t'es prostituée à eux et tu ne fus pas davantage rassasiée. Alors tu as multiplié tes débauches dans un pays de marchands, en Chaldée ; même avec ceux-là tu ne fus pas davantage rassasiée. Comme il était fiévreux, ton cœur ! Oracle du Seigneur Dieu quand tu faisais tout cela, métier d'une prostituée despotique ! (Ézéchiel 16.23-30.)*

Cet oracle dénonce la tendance perpétuelle de Jérusalem à s'appuyer sur des alliances illusoires avec d'autres nations au lieu de s'en remettre entièrement à Dieu pour sa sécurité (És 30.1-17 ; 31.1-3). La ville prostituée cherchait du secours partout et n'importe où sauf auprès du Tout-Puissant. Nymphomane politique, elle se donnait à tous sans jamais tirer de ses rapports l'aide qu'elle désirait tant et finit même par payer ses clients pour qu'ils viennent vers elle (Éz 16.31-34).

Pour Israël, cette prostitution politique constituait également un adultère puisque le Seigneur avait « épousé » la nation sainte selon les termes de l'alliance mosaïque. Par contre, la Bible ne traite jamais d'adultère la grande prostituée de l'Apocalypse, ni aucune des autres nations païennes telles que Tyr, l'Assyrie ou Babylone. Car Dieu n'était pas leur « mari » ; il ne s'était jamais lié à elles par une alliance théocratique.

Ces exemples nous permettent de faire l'affirmation suivante : en Apocalypse 17, la prostitution de Rome n'a pas un caractère religieux mais se réfère aux moyens de séduction — échanges commerciaux, alliances

politiques, manœuvres diplomatiques — dont elle se servait pour conquérir l'hégémonie du monde entier. On ne peut donc justifier l'identification de la grande prostituée à un système religieux sous prétexte que la prostitution représente toujours l'apostasie. D'ailleurs, on a beau chercher aux chapitres 17-18 des traits religieux chez la prostituée, on n'en trouve pas. On y voit plutôt une grande puissance commerciale et politique, corrompue dans son luxe effréné et sa soif de pouvoir.

L'ange précise justement : la la prostituée est celle **qui réside au bord des océans.** E.-B. Allo et d'autres traduisent : « qui est assise sur d'abondantes eaux ». Il ne s'agit pas de la situation géographique de la grande prostituée. L'image des eaux représente, comme l'ange l'expliquera au verset 15, tous les peuples soumis à la domination de Rome. La femme pécheresse s'assoit en reine sur le monde ; elle symbolise avant tout une entité d'ordre politique.

verset 17.2

Avec elle les rois de la terre se sont prostitués, et les habitants de la terre se sont enivrés du vin de sa prostitution. Séduits par l'immense puissance et les richesses de Rome, les peuples du monde méditerranéen et leurs chefs ont couché avec elle en acceptant sa suzeraineté. Les avantages que ces nations espéraient tirer de leurs relations avec la grande prostituée les enivraient et les empêchaient de se rendre compte de combien elles s'étaient compromises. En adoptant les valeurs de Rome et en promouvant ses objectifs, elles se faisaient complices de ses crimes, en particulier de son idolâtrie politique et de sa persécution antichrétienne. Elles s'attiraient ainsi la colère de Dieu. Rien n'emporte autant l'adhésion que le succès et la perspective de s'enrichir ; Rome savait très bien exploiter ces motivations pour attirer les nations et les gagner à sa cause.

Son apparence : 17.3-6

verset 17.3

Alors il me transporta en esprit au désert. La vision de Babylone la grande prostituée va être donnée à Jean dans un désert. Ce trait semble destiné à faire contraste avec la « grande et haute montagne » sur laquelle Jean sera transporté en esprit pour contempler la nouvelle Jérusalem, l'épouse de l'Agneau (Ap 21.10). Cette antithèse entre les deux femmes (la prostituée et l'épouse) signale à nouveau les différences irréconciliables entre les deux antagonistes terrestres du livre : Rome et l'Église.

Et je vis une femme assise sur une bête écarlate, couverte de noms blasphématoires, et qui avait sept têtes et dix cornes. Le chapitre 13 a déjà présenté cette bête dans laquelle on reconnaît l'Empire romain en tant que pouvoir civil et militaire. La couleur écarlate de la bête exprime le luxe et peut-être aussi le pouvoir impérial. Pour se moquer de ses prétentions royales, les soldats de Pilate couvrirent Jésus d'un manteau écarlate (Mt 27.28).

Comme en 13.1, les noms blasphématoires sont une allusion aux titres divins que la religion impériale donnait aux Césars. Quant aux sept têtes et dix cornes, leur signification sera donnée à partir du verset 9.

La position de la femme, trônant sur la bête et portée par elle, illustre bien la relation qui existe entre Rome la capitale et son empire[2]. Bien que lui servant de base, la bête se distingue de la prostituée et se tourne même contre elle au verset 16. C'est que l'image de la femme vise tout particulièrement la ville de Rome comme siège de l'autorité impériale et comme cité de luxe. On ne devrait pas, par contre, presser cette distinction pour dissocier l'une ou l'autre image de son contexte original. Les deux images représentent bien des réalités historiques de l'époque romaine.

verset 17.4

La femme, vêtue de pourpre et d'écarlate, étincelait d'or, de pierres précieuses et de perles. La parure somptueuse de la femme évoque le luxe débordant de Rome mais aussi sa dépravation répugnante. Elle a beau éblouir le monde par ses richesses matérielles et son prestige, elle n'est en réalité qu'une prostituée bien habillée. Son opulence criarde témoigne du succès de son trafic immoral et contraste avec les œuvres justes des saints qui constituent le vêtement symbolique de l'Église, vêtement de « fin lin, éclatant et pur » (Ap 19.8).

Elle tenait dans sa main une coupe d'or pleine d'abominations : les souillures de sa prostitution. Voilà le vin que Rome offrait aux habitants de la terre, comme si elle disait : « Partagez mon succès ! Laissez-moi vous montrer le chemin de la prospérité ! » Sa coupe promet la jouissance charnelle mais contient en réalité la pourriture de ses vices : idolâtrie, mœurs dissolues, meurtres, violences, injustices et surtout persécutions des saints (17.6).

En buvant de son vin, les nations se sont laissé corrompre et conduire à la ruine morale. Dans l'Ancien Testament, le prophète Jérémie applique l'image de la coupe d'or à Babylone. *Une coupe d'or dans la main du Seigneur, c'était Babylone ! Elle enivrait toute la terre. Les nations ont bu de son vin ; elles en délirent. (Jérémie 51.7.)* L'image exprime la fascination exercée sur les peuples par la puissance politique à laquelle Dieu a confié pour un temps la domination du monde (Dn 2.38).

verset 17.5

Sur son front un nom était écrit. Là où les saints portent le nom du Père et de l'Agneau, la femme affiche sans pudeur le sien. C'est un nom symbolique, **mystérieux : Babylone la grande**. Avec de nombreux auteurs des premiers siècles, Tertullien assimilait la Rome persécutrice à l'ancien ennemi d'Israël : « Babylone est aussi chez Jean une figure de la ville de

---

[2] G. R. BEASLEY-MURRAY. « Apocalypse » dans *Nouveau Commentaire Biblique*, Saint-Légier, 1978, p. 1368.

Rome, étant, comme elle, grande et orgueilleuse en puissance royale et faisant la guerre contre les saints de Dieu[3]. »

Alors que la femme radieuse du chapitre 12 engendre le Messie et a comme descendants tous les chrétiens, Rome est **mère des prostitués et des abominations de la terre.** Comme si ce n'était pas assez de se livrer elle-même à la débauche, elle a aussi entraîné les autres nations dans son trafic ignoble. Ses pratiques abominables ont infecté le monde antique tout entier si bien qu'elle est devenue la source du mal sur la terre.

verset 17.6
Et je vis la femme ivre du sang des saints et du sang des témoins de Jésus. Voici le crime suprême de la prostituée, celui qui la condamne devant Dieu : elle a massacré sans pitié les chrétiens. Rome s'est enivrée du sang de nos frères et sœurs comme un ivrogne s'enivre de vin. **À sa vue je restai confondu.** La vulgarité répugnante et la cruauté de cette femme suscitent la stupeur de Jean, qui se demande ce que tout cela signifie. Son interrogation muette va maintenant amener son guide angélique à lui expliquer le symbolisme de la vision.

L'interprétation de la vision de la prostituée : 17.7-18

L'ange-interprète : 17.7

verset 17.7
Alors l'ange me dit : pourquoi cette stupeur ? Je te dirai le mystère de la femme et de la bête aux sept têtes et aux dix cornes qui la porte. Le reste du chapitre apporte la plus longue et la plus importante révélation explicative du livre. Nous attendons depuis plusieurs chapitres ces explications cruciales qui nous permettront de vérifier l'interprétation que nous avons soutenue jusqu'ici et selon laquelle la prophétie de Jean viserait l'Empire romain de son époque. En fait, toute interprétation tient ou s'écroule selon qu'elle correspond ou non aux indications fournies ici par l'ange.

L'explication de la bête : 17.8-14

Sa réapparition : 17.8

verset 17.8
La bête que tu as vue était, mais elle n'est plus. Elle va monter de l'abîme. Ces trois premières étapes de l'histoire de la bête — son existence, sa disparition et sa réapparition — correspondent à ce que le chapitre 13 a dit sur la tête égorgée à mort mais revenue à la vie (voir commentaire sur Ap 13.3). Dans les deux cas, il y a « mort » et « résurrection ». Au chapitre 13,

---

[3] TERTULLIEN. *Contre Marcion*, 3, 13.

nous avons conclu que pour Jean, la bête représente l'Empire romain surtout dans la mesure où il persécute les fidèles.

Le présent verset indiquerait alors que l'Église avait dans le passé subi une persécution violente, mais qu'au moment où Jean écrivait sa lettre les chrétiens jouissaient d'une période de répit : la bête était et elle n'est plus. Ce répit n'est pourtant que temporaire ; car la bête est sur le point (grec, *mellei*) de remonter de l'abîme. Dans quel but la bête monte-t-elle de ce domaine satanique ? Précisément, pour faire la guerre aux témoins de Jésus, les vaincre et les tuer (Ap 11.7). L'Église du temps de Jean peut attendre de la part de Rome une reprise des persécutions.

La suite de ce texte précisera que la réapparition de la bête s'accomplira dans la personne d'un empereur romain. Celui-ci reprendra la politique de persécution contre les chrétiens, engagée pour la première fois par son prédécesseur de funeste mémoire : Néron. Cependant, ce nouveau roi, dans lequel s'incarne la bête persécutrice, connaîtra le sort de Néron et de tous ceux qui osent s'attaquer au peuple de Dieu : la bête va monter de l'abîme **et s'en aller à la perdition.** Cette phrase fait entrevoir non seulement la fin de l'empereur en question mais aussi la défaite définitive de l'empire persécuteur.

Et les habitants de la terre, dont le nom n'est pas écrit, depuis la fondation du monde, dans le livre de vie, s'étonneront en voyant la bête, car elle était, n'est plus, mais reviendra. L'émerveillement des non-chrétiens devant la réapparition de la bête relie ce verset à la scène de 13.3-4, 8. Là, la guérison de la tête frappée à mort provoque, elle aussi, l'admiration et l'adoration de tous les habitants de la terre, sauf ceux dont le nom se trouve dans le livre de vie.

Ses sept têtes : 17.9-11

L'ange passe maintenant au double symbolisme des sept têtes de la bête.

verset 17.9

C'est le moment d'avoir l'intelligence que la sagesse éclaire : les sept têtes sont les sept montagnes où réside la femme. Cette première explication des têtes fixe sans équivoque l'identité de la grande prostituée. Car tous les lecteurs de l'époque reconnaîtraient dans les sept montagnes une allusion transparente à la situation de Rome, construite sur sept collines. De nombreux écrivains du temps de Jean désignaient la capitale de l'empire comme « la ville aux sept collines » ; par exemple, Virgile, Ovide, Horace, Martial et Cicéron, pour n'en citer que quelques-uns.

De plus, les Romains frappaient, au moins depuis le début du règne de Vespasien, des pièces de monnaie qui représentent la déesse Rome assise en reine sur ses sept collines.

Rome assise sur les sept collines (monnaies antiques)

Soit dit en passant, cette désignation si claire de la ville de Rome rend très improbable la supposition communément admise selon laquelle Jean aurait couché sa révélation dans un langage symbolique pour en cacher le contenu aux autorités[4]. (Voir les remarques sur le langage apocalyptique dans l'Introduction.)

Les versets 9b-11 rapportent la deuxième explication des sept têtes et nous permettent de situer la date approximative où Jean rédigea l'Apocalypse. Nous touchons au point précis où sa prophétie s'insère dans l'histoire : Jean contemple l'Empire romain tel qu'il apparaissait à des chrétiens contemporains de Vespasien[5].

Ce sont aussi sept rois. Comme le symbole des sept têtes est en relation avec la ville de Rome, ces rois correspondent certainement à une série de sept empereurs romains.

verset 17.10

En parlant de ces sept rois, l'ange précise : **cinq d'entre eux sont tombés,** c'est-à-dire qu'ils étaient déjà morts à l'époque où Jean écrivait. Par qui

---

[4] J. W. ROBERTS. *The Revelation to John (The Apocalypse)*, Austin, 1974, p. 140.

[5] Certains commentateurs suggèrent que Jean, suivant les conventions littéraires du genre apocalyptique, aurait eu recours ici à une antidatation fictive. Tout en écrivant son livre sous le règne de Domitien, il se serait transporté fictivement plusieurs années dans le passé pour présenter sa révélation comme s'il l'avait reçue sous Vespasien. Une telle hypothèse est tout à fait inutile. On ne l'adopte en général que pour concilier les données d'Ap 17.10-11 avec la date attribuée à l'Apocalypse par Irénée. (Voir les remarques sur la date de la rédaction dans l'Introduction.)

commencer alors la liste des empereurs passés ? Le plus normal était de commencer par Auguste, le fondateur de l'empire.

(On ne considère pas d'ordinaire Jules César comme le premier empereur de Rome. Bien que nommé dictateur et censeur à vie, il gouverna sans sortir du cadre républicain et fut assassiné avant d'avoir pu se faire accorder le titre de roi. Ce n'est que dix-sept ans après la mort de César que son fils adoptif Octavien reçut le titre sacré d'Auguste et substitua à la République le régime impérial. Dion Cassius commente ainsi l'événement : « Ce fut ainsi que la puissance du peuple et du Sénat passa tout entière à Auguste, et qu'à partir de cette époque, fut établie une véritable monarchie. »)

Les cinq empereurs disparus sont donc les membres de la dynastie julio-claudienne : Auguste (-27 à +14), Tibère (14 à 37), Caligula (37 à 41), Claude (41 à 54) et Néron (54 à 68).

Cela nous amène au sixième empereur, Vespasien (69 à 79), que l'ange désigne ainsi : l**e sixième règne.** Jean affirme donc écrire au moment où vit et règne Vespasien, fondateur de la seconde des grandes dynasties impériales, la dynastie flavienne. Notons que le verset 8 répète deux fois que la bête « n'est plus », c'est-à-dire qu'elle est morte, alors qu'ici une de ses têtes reste en vie. Le verset 11 donnera l'explication de cette anomalie apparente.

Après le souverain contemporain montera sur le trône de Rome un septième empereur : **le septième n'est pas encore venu, mais quand il viendra, il ne demeurera que peu de temps.** Cette description prophétique désigne clairement le fils aîné de Vespasien, Titus (79-81), dont le règne ne durera que deux ans. Selon H.B. Swete, l'expression grecque traduite « l'autre n'est pas encore venu » suggère une idée d'imminence, « lorsque l'avènement au trône de Titus était déjà en vue[6] ». Ce verset indique ainsi où l'on en est dans la chronologie des empereurs. Jean se situe vraisemblablement vers la fin du règne de Vespasien, alors que le règne de Titus approche.

verset 17.11

L'ange présente maintenant un huitième empereur qu'il identifie à la bête elle-même. **La bête qui était et qui n'est plus, est elle-même un huitième roi.** C'est dans la personne de ce huitième empereur que la bête antichrétienne remontera de l'abîme pour persécuter à nouveau l'Église. Cette constatation nous permet déjà de concilier la mort présente de la bête « qui était et qui n'est plus » avec l'existence présente de sa sixième tête. C'est que la bête s'incarne et vit plus spécialement dans les empereurs persécuteurs ; elle s'identifie à ceux qui manifestent ouvertement son caractère « bestial » à l'égard des chrétiens. C'est par sa politique de persécution que l'Empire romain devient la bête.

Appliquons ce principe à notre liste de rois. Les quatre premiers empereurs — Auguste, Tibère, Caligula et Claude — ne persécutèrent pas

---

[6] Cité dans Jim McGuiggan. *The Book of Revelation*, West Monroe, 1976, p. 186.

l'Église. Pendant leurs règnes, l'empire n'apparaît pas ouvertement en tant que bête. Celle-ci fait son apparition dans la personne de Néron, le premier persécuteur avéré des chrétiens dans cette liste. Lors du grand incendie de Rome en 64, soupçonné d'être lui-même l'incendiaire, Néron détourna sur eux la responsabilité et déclencha une cruelle persécution. Vers 197, Tertullien écrit à son sujet : « Consultez vos annales et vous y trouverez Néron, le premier empereur qui teinta son épée du sang chrétien, lorsque notre religion n'était que naissante à Rome[7]. » Mais Néron se suicide en 68, et avec sa mort cesse la persécution : la bête était, mais elle n'est plus. Jean rédige son livre sous le règne de Vespasien, lorsque la bête n'est plus, c'est-à-dire lorsque Rome n'opprime pas les saints. Ni Vespasien, ni Titus son fils aîné n'ont engagé de lutte contre l'Église[8].

Par contre, la bête, incarnée dans un huitième roi, est sur le point de remonter de l'abîme. De qui s'agit-il ? Qui est le huitième empereur romain ? Domitien. En lui, la bête reprendra vie. C'est lui qui inaugurera une période de persécution qui durera avec des interruptions plus de deux cents ans ; c'est lui qui, le premier, imposera le culte impérial de façon rigoureuse dans l'empire ; c'est lui qui sera le premier à se faire appeler « Seigneur et Dieu », le premier à déclarer la guerre contre les chrétiens pour avoir refusé de l'adorer.

Ainsi, la bête persécutrice se montre puis meurt dans la personne de Néron, elle ressuscite dans la personne de Domitien. Voici bien une parodie satanique du Christ ressuscité, qui a dit : *« Je fus mort, et voici, je suis vivant pour les siècles des siècles » (Apocalypse 1.18).*

L'ange dit ensuite de cette bête qui occupera la place du huitième roi : **Elle est du nombre des sept.** D'un seul des sept premiers empereurs, la légende populaire disait qu'il allait revenir : Néron (voir commentaire sur 13.3). L'Apocalypse le fait revivre, au sens moral, dans la personne de Domitien, qui reprend sa politique de persécution. En ce huitième roi se réincarne la cruauté du premier et terrible persécuteur de l'année 64.

Il est intéressant de noter que plusieurs auteurs de cette époque — païens aussi bien que chrétiens — mettent Domitien en rapport avec Néron. Juvénal écrit, par exemple : « Le dernier des Flaviens déchirait l'univers expirant ; Rome gémissait sous le joug de ce Néron à tête chauve[9]. » Pline le qualifie de *Neroni similimus*, « très semblable à Néron[10] ». Plus tard, Tertullien le traitera de « demi-Néron par la cruauté » et inventera le mot « sous-Néron[11] ». En tant qu'incarnation de la bête sanguinaire, Domitien est considéré comme un nouveau Néron et donc l'un des sept revenu.

---

[7] TERTULLIEN. *Apologétique*, 5.

[8] L'exil de Jean à Patmos peut très bien avoir été l'acte d'un fonctionnaire local et n'implique pas nécessairement une persécution générale. En tout cas, les sources historiques ne signalent pas d'actions antichrétiennes entreprises par l'empereur Vespasien.

[9] JUVENAL. *Satires*, IV, 5,37-38. Cité dans A. GELIN. *Apocalypse*, Paris, 1938, p. 636.

[10] PLINE. *Panégyrique*, 53.

[11] TERTULLIEN. *Apologétique*, 5 ; De Pal'., 4.

Ressuscitée en Domitien, la bête se verra frapper à nouveau par le jugement divin **et s'en va à la perdition.** En 96, quelques années après avoir déchaîné la persécution, Domitien mourra assassiné, victime d'une conspiration à laquelle participera même sa femme.

> Or le Galiléen était plus fort que l'Imperator [...] Le Sénat décréta la *damnation memoriae* — la malédiction solennelle de sa mémoire, — l'effacement de son nom de toutes les inscriptions honorifiques, ainsi que la destruction de ses statues, autels et effigies cultuelles. Les officiers monétaires firent disparaître le nom abhorré des médailles domitiennes. Le peuple se déchaîna, à coup de marteaux et de pioches, contre les sacro-saintes « images du Seigneur » au « visage arrogant » (Pline, *Panégyrique* 25[12]).

Le jugement divin à l'encontre des incarnations néronienne et domitienne de la bête laisse prévoir le jugement de leurs successeurs, ainsi que l'échec total de l'opposition romaine à l'Église.

Le schéma suivant résume l'interprétation des versets 10-11 et montre comment les éléments du texte coïncident avec la liste des empereurs.

Apocalypse 17.10		**Apocalypse 17.11**
Ce sont aussi sept rois.		
Cinq d'entre eux sont tombés,	Auguste Tibère Caligula Claude **Néron**	***La bête qui était***
le sixième règne	Vespasien	*et qui n'est plus,*
le septième n'est pas encore venu, mais quand il viendra, il ne demeurera que peu de temps.	Titus deux ans de règne	
	Domitien	*est elle-même un huitième roi.*
	un nouveau Néron assassiné en 96	*Elle est du nombre des sept et s'en va à la perdition.*

Ne perdons pas de vue quel est dans tout cela le point essentiel pour les premiers lecteurs de Jean : il reste peu de temps avant l'avènement d'un nouveau roi persécuteur.

Selon cette interprétation, l'Apocalypse ne tient pas compte des règnes éphémères et contestés des trois empereurs de l'interrègne Néron-Vespasien : Galba, Othon et Vitellius. Ces trois compétiteurs étaient si occupés à s'entretuer et à consolider leur pouvoir pendant l'horrible guerre

---

[12] Ethelbert STAUFFER. *Le Christ et les Césars*, Paris, s.d., p. 186.

civile qui suivit la mort de Néron qu'ils n'eurent guère le temps d'exercer leur autorité. En effet, ils ne régnèrent respectivement que pendant sept, trois et huit mois. (Et encore, Vespasien faisait acte d'empereur déjà du vivant de Vitellius.)

L'historien Léon Homo décrit ainsi la période précédant l'avènement de Vespasien, qui mit fin à la crise :

> La tourmente, qui montait au ciel, éclata enfin terrible. Galba, expérimenté, mais maladroit ; Othon, un ambitieux, mais non sans mérite ; Vitellius, un incapable et un goinfre couronné, disparaissent en un clin d'œil, balayés l'un après l'autre. L'empire, secoué jusque dans ses fondements, se disloque, et l'autorité impériale s'évanouit[13].

Négliger ces trois empereurs, dont le règne est appelé par Suétone « la rébellion des trois princes » (*Vespasien*, I), pourrait donc se justifier rien que du point de vue historique, d'autant plus que Jean écrit sous le grand restaurateur de l'ordre impérial, Vespasien.

Or, l'ange de la vision johannique a une autre raison, beaucoup plus décisive, pour omettre les trois empereurs de l'interrègne. Pour la découvrir, il faudra se référer de nouveau aux visions de Daniel 7.15[14]. (Voir aussi commentaire sur Ap 11.2 et 13.1-7.) Dans ce texte prophétique apparaissent l'une après l'autre quatre bêtes représentant quatre royaumes qui doivent se succéder dans l'histoire : un lion (Babylone), un ours (l'Empire médo-perse), un léopard (la Grèce), et une bête incroyablement féroce (l'Empire romain).

Le prophète décrit ainsi l'apparition de cette dernière :

> *Après cela, je regardais dans les visions de la nuit, et voici une quatrième Bête, redoutable, terrifiante, extrêmement vigoureuse ; elle avait de monstrueuses dents de fer ; elle mangeait, déchiquetait et foulait le reste aux pieds ; elle différait de toutes les bêtes qui l'avaient précédée, et elle avait dix cornes. J'examinais les cornes, et voilà qu'entre elles s'éleva une autre petite corne ; trois des cornes précédentes furent arrachées devant elle. Et voilà que sur cette corne il y avait des yeux, comme des yeux d'homme, et une bouche qui disait des choses monstrueuses. (Daniel 7.7-8.)*

Cette bête possède dix cornes, il lui en pousse une onzième et elle en perd trois pour finir avec huit.

---

[13] Cité dans Charles BRUTSCH. *La clarté de l'Apocalypse*, Genève, 1966, p. 407.

[14] Pour cette interprétation de Daniel 7, je suis entièrement redevable aux deux ouvrages de Jim MCGUIGGAN. *The Book of Daniel*, Lubbock, 1978, pp. 139-163. *The Book of Revelation*, pp. 183-186.

Plus loin dans ce même chapitre 7 de Daniel, un ange donne l'explication de cette image.

> *Il me parla ainsi : « Quant à la quatrième Bête : Un quatrième royaume adviendra sur la terre, qui différera de tous les royaumes, dévorera toute la terre, la piétinera et la déchiquettera. Et quant aux dix cornes : De ce royaume-là se lèveront dix rois, puis un autre se lèvera après eux. Celui-là différera des précédents ; il abattra trois rois ; il proférera des paroles contre le Très-Haut et molestera les Saints du Très-Haut ; il se proposera de changer le calendrier et la Loi, et les Saints seront livrés en sa main durant une période, deux périodes et une demi-période. Puis le tribunal siégera, et on fera cesser sa souveraineté, pour l'anéantir et le perdre définitivement. (Daniel 7.23-26.)*

Ce quatrième royaume doit succéder aux monarchies grecques issues des conquêtes d'Alexandre le Grand et ne peut être que l'Empire romain. Du sein de Rome s'élèveront dix rois que représentent les dix cornes de la bête. Un onzième souverain, que figure la petite corne, surgira après eux, abattra trois de ses prédécesseurs et deviendra ainsi le huitième roi.

Avec qui faut-il identifier cette petite corne ? Le texte de Daniel 7 fait d'elle un portrait détaillé dont on peut relever sept éléments. Premièrement, ce roi s'élève du quatrième royaume ; c'est donc un souverain romain.

Deuxièmement, il est le onzième roi.

Troisièmement, il a un caractère arrogant et fanfaron. *Cette corne avait des yeux et une bouche qui disait des choses monstrueuses, et son aspect était plus grand que celui de ses congénères. (Daniel 7.20.)* (Comparer Ap 13.5.)

Quatrièmement, il blasphème contre Dieu et émet des prétentions à la divinité. *Il proférera des paroles contre le Très-Haut* […] *il se proposera de changer le calendrier et la Loi (Daniel 7.25).* Chez Daniel, c'est Dieu seul qui a l'autorité de « changer les temps », c'est-à-dire de régner en maître sur les nations et de diriger leurs destinées (Dn 2.20-21). Le roi romain symbolisé par la petite corne s'arroge donc des prérogatives divines.

Cinquièmement, il persécute les saints du Très-Haut pendant trois ans et demi symboliques (un temps, des temps et la moitié d'un temps = 42 mois = 1 260 jours). *Et les Saints seront livrés en sa main durant une période, deux périodes et une demi-période (Daniel 7.25). Cette corne faisait la guerre aux Saints et l'emportait sur eux. (Daniel 7.21.)* (Comparer Ap 13.5, 7.)

Sixièmement, cette corne, tout en occupant la place d'un onzième roi, devient sous quelque rapport un « huit ».

Septièmement, Dieu jugera la quatrième bête, c'est-à-dire l'Empire romain, dans la personne de ce roi. *Je regardais ; alors, à cause du bruit des paroles monstrueuses que proférait la corne je regardais, lorsque la Bête fut tuée et son corps, abattu, et elle fut livrée à l'embrasement du feu. (Daniel*

7.11.) De même, la bête d'Apocalypse 17 « s'en va à la perdition » dans la personne de son huitième roi (Ap 17.8, 11).

Toutes ces correspondances établies entre les données de Daniel 7 et d'Apocalypse 13 et 17 nous amènent à conclure que le onzième roi de Daniel 7 et le huitième roi d'Apocalypse 17 ne font qu'un et à reconnaître en lui l'empereur Domitien.

Représentons schématiquement l'interprétation que nous donne la comparaison de ces deux textes.

Daniel 7		**Apocalypse 17**
Quant aux dix cornes :		*Les sept têtes…*
De ce royaume-là		*ce sont aussi*
se lèveront dix rois		*rois.*
Auguste	*cinq d'entre eux*	Auguste
Tibère	*sont tombés (Ap 17.10)*	Tibère
Caligula		Caligula
Claude		Claude
Néron		Néron
Galba	*trois des précédentes*	
Othon	*cornes furent arrachées*	
Vitellius	*devant elle (Dn 7.8)*	
Vespasien	*le sixième règne (Ap 17.10)*	Vespasien
Titus	*le septième n'est pas*	Titus
	encore venu (Ap 17.10)	
Domitien	*puis un autre se lèvera*	
	après eux (Dn 7.24)	
	la bête est elle-même un	**Domitien**
	huitième roi (Ap 17.11)	

Notons tout d'abord que la vision de Daniel figure les empereurs romains par des cornes alors que l'Apocalypse les représente par des têtes. (Dans l'imagerie apocalyptique, têtes ou cornes peuvent toutes deux servir à désigner des rois ; voir, par exemple, Dn 7.6 ; 8.8-9, 21-23 ; Ap 17.10, 12.) Chez Daniel, trois des dix premiers rois sont arrachés devant un onzième, ce qui ne laisse plus que huit rois : les sept restants, plus le onzième, qui devient le huitième. Dans Apocalypse 17, l'ange-interprète reprend la liste de Daniel 7 comme elle se présente à la fin de la vision, c'est-à-dire avec trois rois en moins. Aux trois rois arrachés de la liste de Daniel 7 répondent donc les trois empereurs éphémères (Galba, Othon et Vitellius) qu'omet la liste d'Apocalypse 17.

Ceci nous amène à considérer la difficulté suivante : la vision de Daniel dit que le onzième roi « abattra trois rois », alors que nous n'avons pas de preuve historique que Domitien renversa trois empereurs. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de chercher pour cet élément de la vision un accomplissement littéral. Je crois plutôt que la disparition de trois rois fait simplement partie de la structure de la vision et qu'elle sert surtout à associer le onzième empereur au chiffre 8.

Si l'on attribue la chute de ces trois rois personnellement à Domitien, c'est sans doute pour attirer notre attention encore plus sur celui qui constitue le centre d'intérêt de la prophétie. En effet, Daniel ne fait mention

des dix premiers rois que pour arriver au onzième, de même que l'Apocalypse ne fait mention des sept premiers rois que pour arriver au huitième. Domitien est l'objet principal des deux visions, et avec son règne s'achèvent les deux listes d'empereurs.

Pourquoi donc importait-il tellement de faire en sorte que Domitien devienne le huitième roi ? À cause de la valeur caractéristique du chiffre 8 dans le symbolisme des nombres. Le chiffre 8, qui équivaut à 7 + 1, évoque un « recommencement », le début d'un nouveau chapitre. Dans le livre apocryphe juif, 2 Hénoch, Dieu dit : « Alors aussi j'établis le huitième jour. Que le huitième soit le premier après mon travail[15] » Cyprien appelle dimanche « le premier jour et le huitième » ; jour de la résurrection du Seigneur, c'est le commencement d'une nouvelle semaine après sept journées. D'après la législation mosaïque, l'année du Jubilé devait suivre le cycle de sept années sabbatiques (7 x 7 = 49 ans) et marquait pour les Israélites un nouveau commencement. Cette année-là, on laissait reposer la terre, libérait les esclaves et restituait la propriété familiale à quiconque, pressé par la pauvreté, avait dû la vendre (Lv 25.8-34). Le rituel mosaïque pour la purification du lépreux guéri couvrait une période de sept jours ; c'était au huitième jour que l'homme guéri, après avoir offert les sacrifices prescrits, pouvait être réadmis dans la congrégation d'Israël (Lv 14.1-32). C'était également le huitième jour après la naissance que tout garçon juif devait être circoncis pour entrer dans la communauté religieuse juive et renouveler pour sa part l'alliance de Dieu avec Abraham (Gn 17.8-14 ; Lv 12.3).

Le chiffre 8 évoque donc une reprise d'activité, un nouveau commencement. En Domitien la persécution des chrétiens par l'Empire romain reprendra ; en lui, la bête vivra à nouveau. Voilà pourquoi le onzième roi de Daniel 7 doit abattre trois rois : pour devenir le huitième. Voilà pourquoi l'Apocalypse laisse tomber trois empereurs : pour que la résurrection de la bête ait lieu sous le signe du chiffre 8.

Ses dix cornes : 17.12-14

verset 17.12

Les dix cornes que tu as vues sont dix rois. Il ne faut pas confondre ces dix cornes-rois avec celles que mentionne la vision de Daniel 7 et qui représentent les dix premiers empereurs romains. Les caractères particuliers et le destin de chacune de ces deux dizaines sont assez différents pour montrer qu'il s'agit de deux faits totalement distincts. Chez Daniel, les dix cornes voient leur nombre augmenté par un et puis diminué par trois, ce qui laisse un total de huit. Ceci correspond au nombre de rois énumérés en Ap 17.10-11. Dans l'Apocalypse, par contre, le groupe de dix cornes-rois reste intact. Les deux groupes diffèrent également par l'autorité qu'ils exercent par rapport à la bête. Chez Daniel, les dix cornes règnent sur l'empire, tandis que celles de l'Apocalypse règnent avec l'empire.

---

[15] Hénoch slave 32.2-33.2, Cité dans E.-B. ALLO. *Saint Jean, l'Apocalypse*, Paris, 1921, p. 261.

Les versets suivants nous montreront que ces dix rois agissent toujours en bloc, que ce soit pour donner leur pouvoir à l'Empire romain (v. 13), persécuter l'Église et se faire battre par le Christ (v. 14) ou se tourner contre Rome (v. 15). On notera aussi qu'ils « vivent » assez longtemps pour assister personnellement à tous les événements historiques suivants : les persécutions, la victoire du Christ sur l'empire, la chute de Rome. Ces constatations nous amènent à ne voir dans le nombre dix qu'un chiffre rond indiquant peut-être une plénitude humaine. Par le même fait, les cornes ne représenteraient pas dix individus réels mais une catégorie de puissants considérés dans leur ensemble.

Regardons les traits de ces rois **qui n'ont pas encore reçu la royauté, mais, pour une heure, ils partageront le pouvoir royal avec la bête.**

verset 17.13

Ils n'ont qu'un seul dessein : mettre au service de la bête leur puissance et leur pouvoir. Il faut sans doute voir dans ces dix rois les souverains des nations vassales de Rome et, de manière plus générale, les chefs des peuples conquis qui acceptent — quel que soit leur statut officiel au sein de l'empire — son hégémonie. Ces puissants mettent leur pouvoir au service de l'État romain, qui en retour leur permet d'exercer pour son compte et sous sa surveillance un certain pouvoir royal. Ils n'ont pas une autorité indépendante mais se soumettent à Rome et ne règnent qu'avec sa permission.

Les deux indications temporelles du verset 12 (« qui n'ont pas *encore* reçu la royauté, mais, *pour une heure*, ils partageront le pouvoir royal de la bête ») soulignent peut-être la position subordonnée de ces rois dont le règne dépend du bon plaisir de Rome. Il est aussi possible que l'heure en question mesure symboliquement la durée effective de la domination romaine, durée fixée par Dieu lui-même, à qui il appartient de « changer les temps ». Le mot « encore » viserait alors l'époque où les nations asservies gagneront leur indépendance du pouvoir impérial.

Quoi qu'il en soit, les cornes font bien partie de la bête, tout en restant dans un certain sens distinctes d'elle. Les rois entretiennent avec l'empire des rapports de vassaux avec leur suzerain, n'étant liés à celui-ci que par alliance. Pour un temps, tous demeurent soumis à Rome et font cause commune avec elle parce que l'empire est puissant[16].

Cette interprétation s'accorde parfaitement avec le tableau que le prophète Daniel a brossé de l'Empire romain. Un oracle, en particulier, présente Rome sous les traits d'un roi arrogant et assoiffé de conquêtes[17].

> *Le roi agira à sa guise ; il s'exaltera et se grandira au-dessus de tout dieu, et contre le Dieu des dieux il dira des choses étonnantes. Il réussira, jusqu'à ce que soit consommée la colère, car ce qui est décrété sera exécuté. Il n'aura pas égard aux*

---

[16] Michel PLANQUE. *Introduction à l'Apocalypse de Saint Jean*, Paris, 1959, p. 66.

[17] MCGUIGGAN, *Daniel*, pp. 230-233.

dieux de ses pères ; il n'aura égard ni au Favori des femmes, ni à aucune divinité, car il se grandira au-dessus de tout. Il honorera en son lieu la divinité des citadelles ; il honorera une divinité que n'avaient pas connue ses pères, avec de l'or et de l'argent, des pierres précieuses et des joyaux. Il agira contre les fortifications des citadelles avec une divinité étrangère ; ceux qui la reconnaîtront, il les comblera de gloire. Il les fera dominer sur la multitude et leur allouera des terres en récompense. (Daniel 11.36-39.)

Sa soif de pouvoir sera la seule règle des actions du Romain. Il adorera la force militaire et tout dieu étranger qui puisse l'aider dans ses conquêtes, c'est-à-dire il conclura des alliances avec la nation de ce dieu pour s'assurer le concours des armées de cette nation. Notons tout particulièrement que Rome donnera une certaine autorité à ceux qui reconnaissent sa souveraineté. Voilà le système de royaumes vassaux, de pays satellites et de gouvernements provinciaux dont elle se servira pour dominer et administrer son vaste empire.

Parlant de l'organisation gigantesque de l'État universel de Rome, H. Lilje fait la remarque suivante : « C'est tout d'abord une alliance mondiale, une imposante manifestation d'unité politique, qui n'est en réalité qu'une union de vassaux, bien éloignée de la vraie liberté politique[18]. » La soumission unanime des dix souverains vassaux de la bête décuple la puissance de Rome et lui permet pour un temps d'exercer son autorité impériale sur une énorme masse de territoires. Mais, comme nous le montrera le verset 17, en s'alliant aux nations étrangères, en les satellisant, Rome prépare sa ruine de ses propres mains.

verset 17.14

Ils combattront l'agneau et l'agneau les vaincra, car il est Seigneur des seigneurs et Roi des rois. Ayant mis leur pouvoir au service de l'empire, ces rois vassaux s'aligneront avec lui contre la foi chrétienne. De nombreux récits de martyres illustrent amplement le rôle joué dans les persécutions par les autorités locales des provinces. Le combat annoncé ici est sans doute celui du grand jour de Dieu, préparé dans Ap 16.12-16 par le rassemblement des rois de la terre à Harmaguedon et décrit dans Ap 19.11-21. Ceci nous aide à identifier les dix cornes-rois avec les rois de la terre et à voir en eux les alliés de Rome.

Notons bien que la victoire de l'Agneau sur les rois ameutés par la bête ne le *constitue* pas Seigneur des seigneurs et Rois des rois. C'est plutôt qu'il les vaincra parce qu'il est *déjà* le souverain des rois de la terre, parce qu'il exerce *déjà* l'autorité suprême sur les nations du monde. Que ces dix rois l'admettent ou pas, le Christ domine sur eux ; il est leur Seigneur. Dans leur défaite, ils seront bien obligés de reconnaître ce fait.

---

[18] H. LILJE. *L'Apocalypse, le dernier livre de la Bible*, Paris, 1959, p. 226.

Et avec lui les appelés, les élus et les fidèles vaincront aussi.. Les chrétiens qui persévèrent jusqu'au bout — pas seulement les martyrs, mais chaque frère et sœur qui refusent de flancher devant cette nation impie — participeront à la victoire sur les armées de la bête. L'armée de l'Agneau ne se compose pas des opportunistes de la terre, éblouis par la splendeur illusoire de Rome, et elle sera victorieuse.

Cette assurance, qui traverse toute l'Apocalypse, ne devait pas aller de soi à l'époque de Jean. Face au grand et puissant empire de Rome, l'Église primitive apparemment faible et sans défense n'avait logiquement aucune chance de survivre. Son ennemi avait engagé contre elle une guerre à mort, et c'est lui qui tenait l'épée. Les persécutions décimaient régulièrement ses membres et abattaient un bon nombre de ses dirigeants. Elle était assaillie par des ennemis du dehors et infiltrée par des hérétiques, l'ennemi du dedans. Et pourtant, Rome tomba et c'est l'Église qui triompha. Car l'Église, quoique fragile et pleine d'imperfections sous sa forme terrestre, était quelque chose de plus : c'était l'armée de Jésus-Christ, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs. Dans leur connaissance de ce fait, les saints de tous les siècles ont trouvé force et consolation.

L'explication de la prostituée : 17.15-18

Les eaux sur lesquelles elle est assise : 17.15

verset 17.15
Puis il me dit : Les eaux que tu as vues, là où réside la prostituée, ce sont des peuples, des foules, des nations et des langues. Ces « grandes eaux » (17.1) symbolisent les nombreux peuples étrangers que Rome dominait, directement ou indirectement, par son administration, ses armées et son prestige[19]. Une note de la Bible de Maredsous fait ressortir, déjà dans ce verset, le grand danger que représentait pour Rome son incapacité d'amalgamer ces multitudes internationales en un royaume homogène : « Les eaux, symbole de l'instabilité chaotique, évoquent la faiblesse d'un empire cosmopolite. Elles contrastent avec les solides fondations de la Jérusalem céleste. » Ce manque de cohésion interne contribuera à la chute de l'empire.

Son destin : 17.16-17

verset 17.16
Les dix cornes que tu as vues et la bête haïront la prostituée, elles la rendront solitaire et nue. Elles mangeront ses chairs et la brûleront au feu. Ce verset annonce la chute de la capitale dépravée (la grande prostituée), victime de sa propre puissance politico-militaire (la bête) et des nations hétéroclites qu'elle avait satellisées (les dix cornes). Quand l'heure du verset 12 se sera écoulée et que Rome aura fini de jouer son rôle dans le

---

[19] ALLO, p. 252.

dessein divin, ses alliés et vassaux se retourneront contre elle, l'humilieront et la mettront à sac. Rome porte en elle-même le germe de sa propre destruction.

Le prophète Daniel avait déjà prévu les contradictions internes et le destin final de l'Empire romain. En expliquant à Nabuchodonosor les quatre royaumes que celui-ci a vus dans son rêve de la grande statue, Daniel en décrit ainsi le dernier, c'est-à-dire Rome :

> *Puis adviendra un quatrième royaume, dur comme le fer : de même que le fer pulvérise et brise tout, comme le fer qui broie, il pulvérisera et broiera tous ceux-ci. Tu as vu les pieds et les doigts en partie de céramique de potier et en partie de fer : ce sera un royaume partagé, et il y aura en lui de la solidité du fer, de même que tu as vu le fer mêlé à la céramique d'argile. Quant aux doigts de pieds en partie de fer et en partie de céramique : pour une part le royaume sera fort, et pour une part il sera fragile. Tu as vu le fer mêlé à la céramique : c'est au moyen de la semence humaine qu'ils seront mêlés, et ils n'adhéreront pas l'un à l'autre, de même que le fer ne se mêle pas à la céramique. (Daniel 2.40-43.)*

Dans ce royaume « divisé », la fragilité se joindra à la force. D'où vient cette fragilité ? Elle résultera de l'incompatibilité fondamentale entre les différentes populations que ce royaume réunira par alliance sous son sceptre. Rome ne trouvera jamais le principe d'unité nécessaire pour cimenter dans une union durable tous les peuples qu'elle soumettra. Elle le cherchera dans le culte impérial, ce qui ne fera que dresser contre elle le Dieu du ciel. Elle le cherchera dans un totalitarisme politique de plus en plus pesant, ce qui ne fera que dresser contre elle ses propres sujets.

Il est intéressant de noter à ce propos que les premiers Pères de l'Église ont toujours abhorré le caractère universel de cet empire, « le tombeau des nations ». Vers la fin du règne de l'empereur Marc Aurèle (mort en 180), un poète chrétien imaginait le déclin de Rome et lui donnait pour origine l'oppression qui pesait sur les provinces. « Alors tu pleureras, ô Reine orgueilleuse, rejeton de la Rome latine ; tu abandonneras la toge laticlave des gouverneurs pour endosser le vêtement de deuil ; il n'y aura plus de gloire pour ton orgueil ; et non plus, malheureuse, ne pourras-tu te relever, mais tu seras pliée. Et en vérité, tombera la gloire des légions porteuses d'aigles. Où sera alors ta puissance ? Quelle terre, injustement asservie par tes folies, auras-tu en alliance[20] ? »

Plus le temps passait, plus il devenait évident à ses sujets, criblés d'impôts et écrasés par un étatisme étouffant, qu'il ne restait plus rien dans cet empire qui valait la peine d'être défendu. On n'avait rien à sacrifier à un pouvoir tyrannique qui ne protégeait même plus son peuple contre les malheurs internes et les menaces de l'étranger. Rome était autant un ennemi

---

[20] Cité dans Santo MAZZARINO. *La fin du monde antique*, s.l., 1973, p. 33.

qu'aucun envahisseur. On vit alors des peuples de dix millions d'hommes se soumettre passivement à quelques centaines de milliers de soldats barbares[21].

Dans la première moitié du IIIe siècle, Hippolyte, commentant le rêve de Nabuchodonosor, attribue la chute de Rome à la montée des « démocraties ». Ces démocraties surgiront des nations et se partageront l'empire. « Sur le processus et sur la date de la mort de Rome, Hippolyte a vu juste ; la fin du monde antique, en effet, a été pour une grande part la victoire des parties sur le tout, de la périphérie sur un centre affaibli[22]. » Ayant tout dirigé et tout extorqué à son profit, Rome périt en tant que reine du monde et devient l'esclave d'étrangers.

Notre verset signale, en plus du soulèvement des dix vassaux contre leur maîtresse, la haine de la bête pour la prostituée. Jim McGuiggan voit dans la participation de la bête à la liquidation de Rome un autre aspect de la crise impériale : le rôle de l'armée romaine elle-même comme instrument du châtiment divin[23]. La politique de conquête menée par Rome avait déjà sous la République accru l'importance de l'armée dans le fonctionnement de l'État. Marius et Sylla sont les premiers à exploiter ce fait pour s'emparer, grâce à leurs commandements militaires, des rênes du gouvernement. Dès ce moment, les généraux ambitieux — Pompée, Crassus, César, Marc-Antoine — commencent à briguer la faveur de leurs troupes et à s'en servir pour arriver au pouvoir.

C'est la mort du régime républicain et l'heure de la dictature militaire. Petit à petit, la voix de l'armée pèse de plus en plus lourd dans la succession des empereurs, qui finissent par devenir, à l'exception de certaines fortes personnalités, des pantins à la merci des légions. La militarisation de l'État aboutira lors de la crise du IIIe siècle à l'anarchie politique, la constitution d'empires régionaux par les généraux et la rupture permanente de l'unité impériale. La destruction du plus grand d'entre les empires du monde se réalisera donc en partie par les forces mêmes qui l'auront bâti.

Les images apocalyptiques qui traduisent la ruine de Rome — dépouillement, chair dévorée, destruction par le feu — figurent couramment dans les prophéties bibliques (Éz 23.25-26 ; 39.17-20 ; Mi 3.3). On trouve également des exemples intéressants du même genre d'imagerie dans les écrits extrabibliques. Le poète chrétien cité plus haut s'écrie contre Rome : « Des mains gigantesques te feront tomber, seule à travers le monde, du haut de ta grandeur ; et tu seras étendue sous la terre ; tu disparaîtras brûlée par le naphte et le bitume et le soufre et par un grand feu, et tu seras poussière pour des siècles[24]. »

Il y a aussi les Oracles sibyllins, qui promettent à Rome orgueilleuse le jour de la grande colère : « Le Grec et le Syrien ne supporteront plus le

---

[21] Henry BERGASSE. *Le tocsin de la décadence*, Paris, 1975, pp. 206, 213.

[22] MAZZARINO, p. 37.

[23] MCGUIGGAN, *Revelation*, pp. 189, 247-248.

[24] Cité dans MAZZARINO, p. 34.

joug de l'esclavage ; ô Rome, tu seras pillée, détruite ; tu paieras jusqu'à ce que tu aies rendu tout ce que tu as volé[25]. »

Chez ces écrivains apocalyptiques, comme chez l'auteur inspiré de Patmos, la fin du monde romain est une certitude religieuse.

verset 17.17

Car Dieu leur a mis au cœur de réaliser son dessein, un même dessein : mettre leur royauté au service de la bête jusqu'à l'accomplissement des paroles de Dieu. C'est Dieu qui conduit ces dix rois d'abord à se soumettre à Rome et ensuite à se retourner contre elle. Le Seigneur mène souverainement l'histoire des nations jusqu'à la réalisation intégrale de ses desseins. Aucun retournement de situation, aucun bouleversement politique, aucune convulsion sociale ne le prennent au dépourvu. C'est son plan qui se réalise à travers les vicissitudes de l'histoire ; et son plan dans l'Apocalypse consiste à punir Rome.

On ne doit pas conclure de ce verset qu'en agissant comme elles le font, les nations en question savent qu'elles réalisent la volonté divine. Au contraire, elles s'imaginent sans doute remporter leur succès par leur propre valeur. Tel fut le cas des peuples de l'Ancien Testament dont Dieu s'est servi, sans qu'ils le sachent, comme instruments de sa colère. Dieu dit, par exemple, de l'Assyrien :

> *Je l'envoie contre une nation impie, je le dépêche contre le peuple qui m'excède pour y faire du butin et le mettre au pillage, pour le fouler aux pieds comme la boue des rues. Mais lui, il ne l'entend pas ainsi, son cœur n'en juge pas ainsi, car sa pensée est d'exterminer, de supprimer des nations en grand nombre.* […] *Car il s'est dit : « C'est par la force de ma main que j'ai agi et par ma sagesse » (Ésaïe 10.6-7, 13).*

Dieu est le maître absolu des peuples ; et ceux-ci servent, qu'ils le sachent ou pas, d'instruments de ses décrets éternels.

Son identité : 17.18

verset 17.18

Et la femme que tu as vue, c'est la grande cité qui règne sur les rois de la terre. Quelle grande cité régnait sur le monde du temps de Jean ? Rome, et Rome seule, répond à cette description. Aucune nation n'a échappé à sa puissance.

Nous demanderons à deux auteurs de l'époque de commenter ce verset. L'historien grec, Denys d'Halicarnasse, écrit à la fin du premier siècle avant notre ère : « L'Empire romain règne sur toutes les contrées de la terre qui ne sont pas inabordables, il domine sur toute la mer ; il a le premier

---

[25] Cité dans Léon HOMO. *Nouvelle histoire romaine*, Paris, 1969, pp. 330-331.

et le seul fait de l'Orient et de l'Occident ses frontières[26]. » Plus proche de la date de l'Apocalypse, l'écrivain latin Pétrone dit dans son *Satiricon* : « Déjà le monde entier appartenait au Romain : toute la mer, toute la terre et tout le cours de l'un et l'autre astre, et il n'était pas encore rassasié ! »

Avec l'identification de la grande prostituée, la mission explicative de l'ange-interprète s'achève. Ayant évoqué la ruine de Rome, il cédera la place à un autre ange, qui continuera dans la même ligne.

---

[26] Cité dans *La Bible annotée*, A. T. 8 : Ézéchiel, Daniel, Saint-Légier, 1981, p. 288.

Chapitre 18

La chute de Babylone proclamée par un ange : 18.1-3
Explication du jugement rendu contre Babylone : 18.4-8
Triple lamentation sur la ruine de Babylone : 18.9-19
La complainte des rois : 18.9-10
La complainte des marchands : 18.11-17a
La complainte des marins : 18.17b-19
Appel à se réjouir adressé aux saints : 18.20
Geste symbolique illustrant la fin de Babylone : 18.21-24

Le chapitre précédent a annoncé la destruction de Rome ; celui-ci nous fait y assister, au moins indirectement. Comme dans une pièce de théâtre où une grande bataille ou quelque autre désastre violent se déroule dans les coulisses, nous ne vivons l'effondrement de la grande cité que par les réactions des acteurs sur scène. Ceux-ci s'expriment à l'aide de thèmes traditionnels empruntés surtout à d'anciennes prophéties sur la Babylone chaldéenne et sur la ville de Tyr, centre commercial du monde de l'Ancien Testament. Le langage de ces anciennes prophéties déjà accomplies au temps de Jean sert dans la vision apocalyptique à évoquer la ruine de la nouvelle capitale politique et commerciale du monde : Rome. Dieu lui réserve le même sort qui a frappé les deux autres villes corrompues et arrogantes.

La chute de Babylone proclamée par un ange : 18.1-3

verset 18.1
Je vis ensuite un autre ange descendre du ciel. L'origine céleste de ce messager apporte la certitude que son message exprime la sainte volonté de Dieu. Dans ce livre, le Seigneur ne se lasse jamais de rappeler à son peuple que c'est le ciel qui dirige le cours des événements. Si seulement nous tenions cette vérité comme notre conviction profonde et permanente, combien plus la paix de Dieu ne garderait-elle nos cœurs et nos vies[1] !

L'importance de la proclamation qui suit est soulignée par la dignité de l'ange : **Il avait un grand pouvoir et la terre fut illuminée de sa gloire.**

verset 18.2
Il s'écria d'une voix forte : Elle est tombée, elle est tombée, Babylone la grande. Comme en Ap 14.8, la proclamation de la chute de Babylone-Rome

---

[1] Jim McGuiggan. *The Book of Revelation*, West Monroe, 1976, p. 252.

fait écho au cri de la sentinelle annonçant la prise de l'ancienne Babylone par le Perse Cyrus le Grand (És 21.9).

L'ange décrit l'état de désolation qui suivra la déchéance de la ville. **Elle est devenue demeure de démons, repaire de tous les esprits impurs, repaire de tous les oiseaux impurs et odieux.** Souvent les prophètes de l'Ancien Testament évoquent symboliquement le châtiment d'une ville en annonçant qu'elle deviendra un lieu désertique, repeuplé par des animaux sauvages et hanté par des spectres maléfiques.

Par exemple, le jugement divin exécuté contre Babylone par les Mèdes fait l'objet de cette vivante description :

> *Babylone, la perle des royaumes, la fière parure des Chaldéens, sera, comme Sodome et Gomorrhe, renversée par Dieu. Plus jamais elle ne sera peuplée, d'âge en âge elle restera inhabitée. Même l'homme des steppes n'y dressera pas sa tente et les bergers ne s'y arrêteront pas. Les chats sauvages s'y arrêteront, les hiboux rempliront les maisons, les autruches y habiteront et les satyres y danseront. Les hyènes se répondront dans ses châteaux et les chacals dans ses palais d'agrément. Son heure est près d'arriver, ses jours ne seront pas prolongés. (Ésaïe 13.19-22.)*

(Comparer És 14.22-23 ; Jr 50.39-40 ; 51.37.)

Nous savons qu'une telle dévastation matérielle ne frappa pas Babylone lors de sa prise en 539 av. J.-C. par l'armée médo-perse. On aurait tort, en effet, de vouloir retrouver dans l'histoire la réalisation littérale de chaque trait de ce tableau apocalyptique. Toutes ces déclarations ne sont pas formellement prophétiques. Ce qui fut formellement prédit, c'est la chute irrémédiable de l'Empire babylonien ; le pouvoir de la brillante et orgueilleuse capitale sera réduit à néant. Les détails qui transposent sa ruine en termes physiques n'appartiennent pas à la prophétie proprement dite, mais à la forme littéraire dans laquelle elle s'exprime. Ces mêmes figures de style, évocatrices de dévastation, apparaissent également dans les oracles contre Ninive (So 2.13-15) et Édom (És 34.10-15). Dans ce dernier texte, le pays d'Édom deviendra, bien que devant brûler éternellement, le repaire de bêtes sauvages et de démons.

verset 18.3

Car elle a abreuvé toutes les nations du vin de sa fureur de prostitution ; les rois de la terre se sont prostitués avec elle, et les marchands de la terre se sont enrichis de la puissance de son luxe. Le Seigneur tient Rome pour responsable (du moins en partie) de la corruption des nations liées à elle par des alliances politiques ou des relations commerciales. Sa réussite, due à l'exercice cruel et impitoyable de sa puissance militaire et économique, les incitait à imiter ses mauvaises pratiques. En s'intégrant dans l'ordre romain, les hommes se laissaient corrompre par le culte du pouvoir et de l'argent. La suite de la vision

développera longuement l'allusion au luxe de Rome et à l'importante activité commerciale dont elle fut le centre.

Explication du jugement rendu contre Babylone : 18.4-8
Un deuxième messager céleste énonce maintenant quelques principes selon lesquels Dieu déterminera la sentence de Rome. On ne peut manquer de remarquer à nouveau combien le langage de ce chapitre se modèle sur les prophéties de l'Ancien Testament. À travers toute l'histoire du monde, le Seigneur traite les nations selon les mêmes principes de justice, qui ne changent pas. Aussi le même langage peut-il s'appliquer à de nombreuses situations historiques différentes.

verset 18.4
Et j'entendis une autre voix qui, du ciel, disait : Sortez de cette cité, ô mon peuple. Cet ordre s'inspire directement de l'appel que Jérémie et Ésaïe adressaient aux déportés juifs établis à Babylone. *Vous qui êtes mon peuple, sortez d'elle, sauve qui peut devant l'ardeur de la colère du Seigneur. Pour éviter que votre courage ne faiblisse et que vous ne soyez effrayés par les rumeurs qui circulent dans le pays (Jérémie 51.45).* (Voir aussi És 52.11 ; Jr 50.8 ; 51.6.) Le peuple de Dieu doit quitter la capitale chaldéenne, vouée au jugement.

Dans quel sens faut-il comprendre cet avertissement chez Jean ? Comme une invitation à sortir physiquement de la ville de Rome ? La raison de cette fuite semble nous orienter plutôt vers une interprétation spirituelle : **de peur de participer à ses péchés, et de partager les fléaux qui lui sont destinés.**

La voix appelle les chrétiens de cette époque à éviter la contagion des crimes de Rome. Peut-être certains fidèles, éblouis par les attraits de la civilisation romaine, glissent-ils dans des compromis avec ses valeurs et pratiques condamnables. D'autres, pour échapper à la persécution ou à l'isolement social, transigent peut-être avec leurs convictions. Dieu les avertit de résister à de tels accommodements et de dissocier leur sort de la cité impie. Sinon, ils risquent de se rendre complices de ses péchés et de partager son châtiment.

L'histoire de l'Église du IIIe siècle, époque des persécutions les plus sanglantes, illustre bien la nécessité de cette exhortation. L'historien Claude Lepelley, parlant de l'intégration progressive des chrétiens dans la vie de l'empire, dit : « Le christianisme, en pleine expansion en ce début du IIIe siècle, cessait d'être le fait d'un groupe étroit et jalousement replié sur lui-même. Bien entendu, cette ouverture au monde n'allait pas sans compromissions[2]. »

Les écrits de Tertullien, Cyprien et d'autres nous montrent que certains poussaient très loin le compromis. Sont dénoncés, par exemple, les fidèles qui gagnent leur vie en fabriquant des idoles, qui exercent le métier d'astrologue, qui s'enrichissent par la fraude ou l'usure, qui pratiquent la

---

[2] Claude LEPELLEY. *L'empire romain et le christianisme*, s.l., 1969, p. 59.

bigamie ou l'adultère et qui se livrent à des superstitions païennes. Certains magistrats chrétiens ont même accepté le titre de flamine, c'est-à-dire prêtre municipal du culte impérial. Par ces exemples et encore par les multiples reniements auxquels les persécutions de cette époque donnent lieu, on voit que bon nombre de croyants tièdes ne sortiront pas vainqueurs de l'épreuve et se rangeront finalement parmi les réprouvés. « Ainsi, au début du IVe siècle, les chrétiens s'étaient intégrés à la vie de l'empire dans tous les domaines [...] et, parmi eux, seuls quelques exaltés considéraient encore Rome comme la grande Babylone destinée à recevoir incessamment le feu du ciel[3]. »

verset 18.5

Car ses péchés se sont accumulés jusqu'au ciel, et Dieu s'est souvenu de ses injustices. Alors que du côté des saints ce sont des prières qui montent jusqu'à Dieu, du côté de Rome ce sont des crimes. Voilà pourquoi il faut se séparer d'elle. Tout comme l'ancienne Babylone brisée par Dieu, la mesure de son péché est comble, sa perte est scellée. *Nous avons essayé de guérir Babylone, mais elle est inguérissable. Quittez-la, que chacun de vous rentre dans son pays. Son cas touche le ciel, il atteint les nues. (Jérémie 51.9.)* Même le christianisme ne peut sauver une Rome impénitente et pourrie qui ne pense qu'à conserver son pouvoir à tout prix.

verset 18.6

La voix céleste s'adresse maintenant aux instruments du châtiment : **Payez-la de sa propre monnaie.** Le Seigneur appliquera à Rome le même principe de justice qui a déterminé le châtiment de Babylone. *C'est la vengeance du Seigneur ! Vengez-vous d'elle, faites-lui comme elle a fait !* [...] *Payez-la pour sa conduite, faites-lui comme elle a fait. (Jérémie 50.15, 29.) Fille de Babylone, promise au ravage, heureux qui te traitera comme tu nous as traités ! (Psaume 137.8.)*

Le malheur et la destruction que Rome a infligés aux autres nations retomberont sur sa tête. Mais on doublera la dose : **rendez-lui au double ce qu'elle a fait. Dans la coupe où elle a mêlé ses vins, mêlez-en pour elle le double.** Rome mérite la rétribution au double, tellement ses crimes ont écrasé les hommes et offensé Dieu. Toute nation (aussi bien que tout homme) récoltera ce qu'elle aura semé ; et souvent elle en récoltera plus, car la semence aura porté du fruit.

verset 18.7

Autant elle s'est complu dans la gloire et le luxe, autant rendez-lui de tourment et de deuil. Le luxe de la capitale somptueuse, entretenue par les richesses extorquées aux peuples conquis, n'avait d'égal que sa suffisance insolente. Oubliant son statut de créature, elle s'attribuait le mérite de sa prospérité. Son humiliation sera d'autant plus amère.

---

[3] LEPELLEY, p. 61.

Rome exprime son arrogance en des termes rappelant les propos prêtés dans l'Ancien Testament à des villes condamnées par Dieu. **Puisqu'elle dit en son cœur : je trône en reine et ne suis point veuve, jamais je ne verrai le deuil.** Babylone, enivrée de sa propre puissance, avait affiché la même prétention illusoire à une sécurité perpétuelle.

> *Tu disais : « Je serai pour toujours, perpétuellement Dominatrice ! » Tu n'as pas réfléchi dans ton cœur au sens des événements, ni songé à leur suite. Mais maintenant, écoute ceci, voluptueuse, trônant avec assurance, toi qui dans ton cœur disais : « C'est moi qui compte, et le reste n'est que néant ! Non, je ne resterai jamais veuve, j'ignorerai la perte de mes enfants » (Ésaïe 47.7-8).*

Comparer le même langage tenu par Ninive (So 2.15) et Tyr (Éz 28.2).

Rome à son tour se croit la maîtresse absolue du monde pour toujours : *Roma perpetua, Roma æterna* — Rome perpétuelle, Rome éternelle — se plaisent à proclamer les légendes officielles des monnaies. Elle se croit à l'abri du veuvage ; elle ne se trouvera jamais, se dit-elle, sans appui en cas de péril, jamais abandonnée de tous les peuples alliés qui la courtisent. Une telle confiance présomptueuse ne tient pas compte des décisions de la providence divine.

verset 18.8

À cause de son arrogance, Rome verra fondre sur elle tous les malheurs contre lesquels elle se croit garantie. **À cause de cela viendront sur elle, en un seul jour, les fléaux qui lui sont destinés : mort, deuil, famine, et elle sera consumée par le feu.** La soudaineté de la chute de Rome et sa destruction totale par le feu soulignent surtout l'impuissance de son pouvoir pour la préserver de la ruine.

La ville ne devait pas littéralement brûler de fond en comble en un seul jour. Elle ne périt ainsi que dans la vision (qui, d'ailleurs, ramènera le temps de destruction à rien qu'une heure aux versets 10, 16, 19), afin de démontrer la vanité de son insolence. Celle qui se vantait tant de sa sécurité est détruite totalement d'un seul coup. Un seul jour suffit à Dieu pour réduire la ville hautaine en un tas de cendres. À côté du feu allumé par la colère divine, l'incendie de Rome, qui en 64 avait fait rage pendant une semaine entière sans pourtant détruire toute la ville, fait figure d'un feu de joie pour enfants.

Car puissant est le Seigneur Dieu qui l'a jugée. Ainsi se vérifie le principe, qui s'applique aux nations aussi bien qu'aux individus : *Avant la ruine, il y a l'orgueil (Proverbes 16.18).*

Triple lamentation sur la ruine de Babylone : 18.9-19

La vision ne décrira pas directement le grand incendie qui doit consumer Rome. Nous n'y assistons qu'indirectement, à travers les yeux de ceux qui le contemplent de loin et qui gémissent sur le spectacle de la ville ruinée.

Leur témoignage prendra la forme de complaintes funèbres prononcées sur le cadavre de la ville, supposée déjà détruite.

Tour à tour nous entendrons trois groupes d'hommes reprendre le refrain de lamentation : les rois vassaux de l'empire, les marchands qui s'enrichissaient de son luxe et les marins qui sillonnaient la mer en direction de Rome. Ce n'est pas d'ailleurs par amour de la ville qu'ils pleurent ; ils se lamentent sur tous les avantages matériels qu'ils tiraient d'elle. Car la grande cité entraîne dans sa décadence la prospérité du monde antique.

Cette triple lamentation s'inspire beaucoup d'Ézéchiel 27.1 - 28.19, où le prophète entonne un chant funèbre sur la chute de Tyr, métropole commerciale d'autrefois. Le lecteur est invité à lire les deux textes ensemble pour noter les nombreux rapports littéraires. Tyr servira de modèle au tableau de Rome, considérée surtout sous son aspect de puissance économique.

La complainte des rois : 18.9-10

verset 18.9
Alors ils pleureront et se lamenteront sur elle, les rois de la terre qui ont partagé sa prostitution et son luxe. Il s'agit sans doute des vassaux et alliés de Rome, des puissants qui se sont laissé séduire par l'éblouissante ennemie de Dieu afin de participer à son pouvoir et à la prospérité de son empire. Tout en renâclant sous la tyrannie de Rome, ils pleureront et se lamenteront à son sujet **quand ils verront la fumée de son embrasement.** Il faut prendre ce feu destructeur comme un élément de l'imagerie apocalyptique sans y voir l'instrument matériel dont Dieu se servira pour anéantir Rome. La ville brûle dans la vision parce que le feu est dans les Écritures le symbole par excellence du châtiment destructeur de Dieu.

verset 18.10
Ils se tiendront à distance par crainte de son tourment, et ils diront : Malheur ! Malheur ! Au lieu de lui porter secours, tous les anciens amants de la prostituée l'abandonnent à son sort et prennent leurs distances. **O grande cité, Babylone cité puissante, il a suffi d'une heure pour que tu sois jugée !** Ces rois n'en reviennent pas de l'effondrement total et soudain de la capitale jusqu'alors si puissante. Peut-être assez forte pour résister aux assauts de ses ennemis humains, elle n'était pas de taille à se mesurer avec le Tout-Puissant. En une seule heure s'est terminée la soi-disant éternité de sa souveraineté impériale.

La complainte des marchands : 18.11-17a

verset 18.11
Et les marchands de la terre pleurent et prennent son deuil, car nul n'achète plus leurs cargaisons. Le motif purement intéressé des pleureurs se voit nettement. Les marchands se lamentent non sur Rome mais sur l'arrêt des gros bénéfices réalisés par leur commerce avec elle. La cité

luxueuse était la cliente du monde entier. Par une conséquence logique de son immense puissance politique, Rome était devenue au premier siècle le foyer d'appel et le centre régulateur du marché mondial. Toutes les richesses de l'empire convergeaient vers elle.

Écoutons le témoignage contemporain (IIe siècle) du rhéteur Aelius Aristide.

> De tous les coins de la terre et des mers affluent chez vous les produits de toutes les saisons et de tous les pays, ceux des fleuves et des lacs et tout ce que peut enfanter l'industrie des Grecs et des Barbares. Désire-t-on contempler toutes ces productions ? Il faut parcourir la terre entière ou séjourner à Rome. Ici on trouve toujours en abondance tout ce que la nature ou l'industrie produisent chez tous les peuples. À chaque saison de l'année, surtout à l'automne, tant de navires de transport viennent aborder aux quais du Tibre que Rome est en quelque sorte le marché universel du monde. [...] C'est un va-et-vient continu de navires à vos quais… Ici c'est le rendez-vous de tout ce que le commerce, la navigation, l'agriculture, les mines, l'industrie de tous les temps et de tous les peuples peuvent produire, de tout ce que la nature enfin peut enfanter. Ce que l'on ne trouve pas chez vous, cela n'existe et ne peut exister nulle part[4].

Un luxe sans pareil dans l'histoire, entretenu par des échanges commerciaux drainant les ressources du monde entier, avait envahi Rome. Les Romains achetaient les produits du monde, tirant des pays soumis les tributs d'or et d'argent qui leur permettaient de payer. Pas étonnant que les marchands de la terre pleurent sa chute !

verset 18.12

Les versets 12 et 13 fournissent une liste des marchandises importées par la fière capitale. Sans nous arrêter pour définir chacun des articles énumérés[5], notons qu'il y a là tout ce qu'exige un train de vie raffiné : nécessités vitales mais aussi, et surtout, produits de grand luxe. C'est une manière vivante d'évoquer l'opulence de Rome. Voici la liste : **cargaisons d'or et d'argent, de pierres précieuses et de perles, de lin et de pourpre, de soie et d'écarlate ; bois de senteur, objets d'ivoire, de bois précieux, de bronze, de fer ou de marbre,**

---

[4] Aelius ARISTIDE. *Éloge de Rome*, pp. 94-95. Cité dans Léon HOMO. *Nouvelle histoire romaine*, Paris, 1969, p. 330.

[5] Pour le détail de l'énumération, voir Charles BRUTSCH. *La clarté de l'Apocalypse*, Genève, 1966, pp. 295-296. Pierre PRIGENT. *L'Apocalypse de saint Jean*, Lausanne, 1981, pp. 270-271. William BARCLAY. *The Revelation of John*, vol. 2. Philadelphia, 1976, pp. 157-164.

verset 18.13
cannelle et amome, parfums, myrrhe et encens, le vin et l'huile, la fleur de farine et le blé, les bœufs et les brebis, les chevaux et les chars, les esclaves et les captifs. Les esclaves, qui étaient très nombreux dans la société romaine, représentaient à peu près le tiers de la population. Certains esclaves spécialisés (médecins, secrétaires, etc.) avaient une grande valeur marchande.

La liste de Jean correspond bien au commerce de Rome à l'époque. L'historien Léon Homo écrit :

> L'importation, plus considérable [que l'exportation], concerne les produits, et ils sont rares, que l'Empire ne tire pas de son sein, produits essentiellement de luxe, comme l'ambre et les pelleteries de la Baltique, et surtout de nombreux objets d'origine orientale : matières textiles (lin ou soie, soie brute, poil de castor, fourrures) ; produits tinctoriaux (pourpre, fucus) ; métaux (fer) ; pierres précieuses (diamant, améthyste, saphir, sardoine) ; parfums ou substances médicinales (bois de cassia, aloès, gomme, nard, cinnamome) ; épices (poivre, cannelle, gingembre, bétel), liste à laquelle il faut ajouter l'importation abondante des eunuques et des bêtes féroces[6].

La vision nous fait déjà ressentir l'attrait qu'exerçait Rome sur les peuples en tant que puissance économique.

verset 18.14
Le fruit que désirait ton âme s'en est allé loin de toi. Tout ce qui est raffinement et splendeur est perdu pour toi. Jamais plus on ne le retrouvera. Le mot grec traduit « que désirait ton âme » signifie littéralement « d'automne, bon à cueillir ». Le verset proclame peut-être que la saison est révolue où Rome, en tant que première puissance commerciale du monde, peut se procurer richesses et luxe.

verset 18.15
Les marchands qu'elle avait enrichis de ce commerce, se tiendront à distance par crainte de son tourment. Dans les pleurs et le deuil. Comme il en était des rois, les commerçants ne pensent qu'au profit qu'ils tiraient de leurs relations avec Rome. Entretenir des relations avec la prostituée ouvrait de nouveaux débouchés pour eux et promettait la prospérité.

verset 18.16
Ils diront : Malheur ! Malheur ! La grande cité, vêtue de lin, de pourpre et d'écarlate, étincelante d'or, de pierres précieuses et de perles,

---

[6] HOMO, p. 329.

verset 18.17a
il a suffi d'une heure pour dévaster tant de richesses ! Là où les rois se lamentent sur la puissance disparue de la ville forte, les marchands regrettent surtout les somptueuses dépenses de leur meilleure cliente. On peut penser au passage du Talmud qui dit : « Dix mesures de richesse ont échu au monde ; Rome en a reçu neuf, le reste du monde une[7]. »

La complainte des marins : 18.17b-19
La troisième lamentation, prononcée par les gens de mer, suit de près celle d'Ézéchiel 27.

> *Alors tous ceux qui manient la rame descendent de leurs navires, les marins, tous les matelots de la mer : ils restent à terre. Ils font entendre leur voix à ton sujet, ils crient amèrement, ils se mettent de la poussière sur la tête, ils se roulent dans la cendre. Ils se rasent le crâne à cause de toi, ils se ceignent de sacs. Ils pleurent sur toi, dans leur amertume, faisant d'amères lamentations. Dans leur douleur, ils entonnent une complainte sur toi et dans leur deuil ils chantent : « Qui était comme Tyr, forteresse au milieu de la mer ? » (Ézéchiel 27.29-32.)*

verset 18.17b
Et tous les pilotes, tous ceux qui naviguent dans les parages, les marins et tous ceux qui vivent de la mer, se tenaient à distance,

verset 18.18
et s'écriaient en voyant la fumée de son embrasement : Quelle cité était comparable à la grande cité ? Toute l'industrie de transport maritime est touchée par la chute de Rome. À l'époque de Jean, un réseau de routes maritimes s'était développé à travers tout le bassin méditerranéen et le commerce était actif sur toutes les mers de l'empire, et même au-delà de ses frontières. Au centre de ce réseau se trouvait Rome. On connaît, par exemple, l'importance des flottes de « navires de blé » chargées d'alimenter la capitale.

verset 18.19
Ils se jetaient de la poussière sur la tête, poussaient des cris de larmes et de deuil en disant : Malheur ! Malheur ! La grande cité dont l'opulence a enrichi tous ceux qui ont des vaisseaux sur la mer, il a suffi d'une heure pour qu'elle soit dévastée ! Le deuil des marins ne reflète que leur peine devant la baisse des affaires et ressemble en cela aux lamentations des rois et des marchands.

---

[7] Qidduschin, 49b. Cité dans BRUTSCH, p. 295.

Appel à se réjouir adressé aux saints : 18.20

verset 18.20
Réjouis-toi de sa ruine, ciel ! Cette invitation à la jubilation contraste brutalement avec les pleurs que nous venons d'entendre de la part des habitants de la terre. Comment les cieux ne pourraient-ils pas se réjouir de la mort de la grande prostituée qui corrompait la terre entière ? **Et vous aussi, les saints, les apôtres et les prophètes.**

L'annonce de la ruine de Rome nous laisse peut-être assez indifférents, car aujourd'hui l'événement est bien loin de nous. Mais nous aurions sans doute une réaction bien plus vive si nous avions vécu au temps des persécutions romaines. Il est facile d'imaginer l'effet qu'avaient les prophéties si explicites et rassurantes de Jean dans les communautés chrétiennes qui souffraient tant du brutal régime impérial[8].

Car Dieu, en la jugeant, vous a fait justice. La chute de Rome accomplit la juste revendication des saints que l'empire a cru pouvoir persécuter avec impunité. Dieu venge leur sang, fait droit à leur cause contre le persécuteur, prononce leur jugement contre lui. Les saints ont réclamé la mort de la grande prostituée, non pas dans un esprit de rancune mesquine, mais parce que ses crimes méritaient la peine capitale. Elle opprimait non seulement l'Église mais le monde entier.

Geste symbolique illustrant la fin de Babylone : 18.21-24

verset 18.21
Alors un ange puissant saisit une pierre comme une lourde meule et la précipita dans la mer en disant : Avec la même violence sera précipitée Babylone, la grande cité. On ne la retrouvera plus. Par cette action prophétique, l'ange évoque la disparition définitive de l'Empire romain persécuteur. Rome tombera pour toujours, sombrant aussi profondément et irrémédiablement qu'une énorme meule engloutie au fond de la mer.

Le geste symbolique de l'ange rappelle beaucoup celui que Jérémie a demandé au chambellan Seraya, qui accompagnait à Babylone le roi de Juda, Sédécias.

> *Jérémie avait consigné dans un seul livre tous les malheurs qui adviendraient à Babylone : toutes les paroles ci-dessus, qui ont été écrites contre Babylone. Jérémie dit à Seraya : « Quand tu arriveras à Babylone et que tu verras et liras toutes ces paroles, tu diras : "Seigneur, c'est toi qui as décrété, au sujet de ce lieu, que tu le raserais sans y laisser de vivants, ni hommes ni bêtes, qu'il deviendrait désolation à jamais !" Quand tu auras terminé la lecture de ce livre, tu y attacheras une pierre et le jetteras au milieu de l'Euphrate, et tu diras : "C'est ainsi que Babylone*

---

[8] H.-M. FERET. *L'Apocalypse de saint Jean, vision chrétienne de l'histoire*, Paris, 1946, p. 291.

sombrera et ne se redressera plus à cause des malheurs que je fais venir sur elle.” » (Jérémie 51.60-64.)

Le jet de la pierre illustre la même idée chez les deux prophètes : une ruine définitive. La Rome impériale, persécutrice des saints, s’abîmera pour ne plus jamais se relever. Plus jamais[9] !

verset 18.22
Les lignes suivantes développent l’image de la cité dévastée et enveloppée du silence d’une ville fantôme. **Et le chant des joueurs de harpe et des musiciens, des joueurs de flûte et de trompette, on ne l’entendra plus chez toi. Aucun artisan d’aucun art ne se trouvera plus chez toi. Et le bruit de la meule, on ne l’entendra plus chez toi.**

verset 18.23
La lumière de la lampe ne luira plus chez toi. La voix du jeune époux et de sa compagne, on ne l’entendra plus chez toi. Tout comme la destruction complète de Rome par le feu, la cessation de toute activité humaine à l’intérieur de la ville autrefois animée appartient à l’imagerie de la vision. On ne doit pas s’attendre à une réalisation littérale de cette scène dans l’histoire.

Jérémie emploie symboliquement le même langage de jugement pour annoncer l’asservissement de Juda et de ses voisins au roi de Babylone. Parlant de Nabuchodonosor et ses alliés, le Seigneur dit :

Et je les amène contre ce pays, contre ses habitants et contre toutes ces nations voisines ; je me les réserve et je les transforme pour toujours en étendues désolées qui arrachent des cris d’effroi, en champs de ruines. Je fais s’éteindre chez eux cris d’allégresse et joyeux propos, chant de l’époux et jubilation de la mariée, grincements de la meule et lumière de la lampe. (Jérémie 25.9-10.)

(Comparer Jr 7.34 ; 16.9 ; Éz 26.13.)

De même, la disparition de ces signes de vie et de joie marque dans la vision de Jean la punition divine de Rome. Mais les détails visionnaires ne sont pas accomplis littéralement, tout comme Juda et les autres pays conquis par Nabuchodonosor ne sont pas littéralement transformés « pour toujours en étendues désolées ».

On peut discerner dans la dernière déclaration de l’ange trois raisons de la chute de Rome, trois crimes qui justifient sa destruction. En voici le

---

[9] L’école dispensationaliste prévoit un « empire romain reconstitué » que l’« antéchrist » établira peu avant le retour du Christ sur la terre. Certains partisans de ce système voient dans la formation de l’Union européenne le premier pas vers cette renaissance de la Rome antique. Les versets 21-23 nous permettent de juger cette théorie. Il existe bien une Communauté économique européenne, mais il n’y aura jamais d’« empire romain reconstitué ». Dieu a décrété la disparition définitive de la Rome impériale en disant : « On ne la retrouvera plus ! »

premier : **parce que tes marchands étaient les grands de la terre.** Avant de déterminer la portée morale de cette accusation, constatons la réalité du fait brut. Nous citerons à nouveau le témoignage de Léon Homo : « Expression des réalités politiques, la vie commerciale méditerranéenne, aux deux premiers siècles de l'Empire, constitue entre les mains et au profit de Rome un monopole presque complet[10]. »

Alors, en quoi consiste exactement la faute ? L'exploitation capitaliste ? L'avilissement de la terre, contaminée par la recherche acharnée du gain ? La malhonnêteté dans les affaires ? La cupidité ? Rome a sans doute commis ces péchés, mais il semble que l'ange a ici autre chose en vue.

Référons-nous à un texte d'Ésaïe dont le langage ressemble à celui de notre verset et qui annonce la ruine de Tyr. *Qui donc a décidé cela contre Tyr qui distribuait des couronnes ? Ses marchands étaient des princes, ses négociants des grands de la terre. C'est le Seigneur, le tout-puissant, qui l'a décidé, pour flétrir l'orgueil de tout ce qu'on honore, pour déconsidérer tous les grands de la terre. (Ésaïe 23.8-9.)*

Voilà le crime de Rome : l'orgueil ! *Autant elle s'est complu dans la gloire et le luxe, autant rendez-lui de tourment et de deuil. (Apocalypse 18.7.)* Le Seigneur l'humiliera conformément à son principe d'abaisser ceux qui s'enorgueillissent de leur réussite sans tenir compte de la souveraineté du Maître du monde. L'honneur que lui procure sa puissance économique servira à mesurer la honte dont Dieu la couvrira.

Deuxième crime : **parce que tes sortilèges ont séduit toutes les nations.** L'image de la magie a le même sens que celle de la prostitution (Na 3.4 ; Ap 17.1-2 ; 18.3) ; elle évoque la fascination que Rome exerçait sur les peuples par le prestige de sa puissance et de ses richesses. C'est ainsi que la ville assoiffée de pouvoir avait séduit les nations et les avait entraînées sous son influence perverse. H.B. Swete fait la remarque suivante : « Babylone a été submergée dans sa propre grandeur, car elle s'en est servie pour ensorceler et corrompre le monde plutôt que de l'ennoblir et le purifier. Toutes les nations avaient appris à adopter ses fausses valeurs et son faux culte[11]. »

verset 18.24

Troisième crime : **et que chez toi on a trouvé le sang des prophètes, des saints et de tous ceux qui ont été immolés sur la terre.** La dernière expression semble faire allusion aux millions de victimes de la cruauté de Rome, qui répandait tant de sang humain dans ses guerres de conquête et dans les jeux du cirque. Mais quels que soient les griefs que l'humanité pouvait formuler contre l'empire sanguinaire, c'est surtout la persécution antichrétienne menée par Rome qui appelle la vengeance divine. En massacrant les prophètes et les saints, elle ne s'attaquait pas à n'importe

---

[10] HOMO, p. 329.

[11] Cité dans Homer HAILEY. *Revelation : An Introduction and Commentary*, Grand Rapids, 1979, p. 371.

qui ; elle tuait les hommes et les femmes auxquels Dieu tient par-dessus tout. Pour son mépris du sang humain, surtout celui des martyrs chrétiens, Rome ne restera pas impunie[12].

Ainsi, l'ange, s'adressant directement à Rome, lui montre dans ses crimes le motif de la ruine qui l'atteint. Dieu la punit pour son orgueil, son influence corruptrice et pour sa dureté envers l'Église. Siégeant en reine sur le monde, elle perd son trône ; entourée de richesses et de luxe, elle tombe dans la condition la plus misérable. Que sa chute serve d'avertissement éternel à toute nation qui s'aviserait d'opprimer le peuple de Dieu

[12] McGuiggan, p. 256.

Chapitre 19

Louanges célébrant le jugement de Babylone : 19.1-8
L'attestation de l'ange révélateur : 19.9-10
La victoire définitive sur la bête : 19.11-21
Le Christ et son armée : 19.11-16
Les oiseaux conviés au festin de Dieu : 19.17-18
La bête et ses alliés : 19.19
La défaite des forces de la bête : 19.20-21

Ce chapitre se compose de deux parties nettement distinctes. Les dix premiers versets se rattachent à la section précédente (chapitres 17-18), qui rapporte la chute de Babylone-Rome. Ils terminent la description de l'événement déclenché par l'effusion de la septième coupe (Ap 16.17-21). La seconde partie du chapitre (versets 11-21) nous renvoie à la sixième coupe (Ap 16.12-16) et montre l'issue de la bataille qui s'y préparait entre les saints et les armées de l'empire.

Louanges célébrant le jugement de Babylone : 19.1-8

En contraste avec les lamentations formulées par les habitants de la terre, une série d'acclamations triomphantes éclate dans le ciel. En contraste avec le silence funeste qui règne désormais sur Babylone ruinée, la clameur d'une fête joyeuse anime le camp des saints.

verset 19.1
Ensuite j'entendis comme la grande rumeur d'une foule immense qui, dans le ciel, disait. Cette grande multitude céleste correspond probablement à la foule innombrable du chapitre 7 et se composerait alors de chrétiens fidèles ayant traversé victorieusement les persécutions. Nous avons bien vu à plusieurs reprises que l'Apocalypse présente ces saints comme habitant déjà le ciel, par opposition à leurs adversaires, « habitants de la terre ». Qu'il s'agisse d'anges ou de chrétiens, les membres de cette foule se réjouissent de la chute de Rome.

On entend leur voix qui disait : **Alléluia !** Cette acclamation se rencontre au début ou à la fin de certains psaumes et n'apparaît dans le Nouveau Testament que dans notre texte. Elle vient du terme hébreu *hallelûyâ*, qui signifie : « louez Ya (Yahweh) ». Célébrez le Seigneur ! Car au temps de la détresse, il n'y a de sauveur que lui. **Le salut, la gloire et la puissance sont à notre Dieu.** En détruisant la ville persécutrice, le Dieu des chrétiens a démontré que c'est lui, et non pas les Césars divinisés, qui possède le pouvoir de délivrer (Ap 7.10 ; 11.11-18 ; 12.10) ; que c'est à lui

qu'appartient la gloire ; que c'est lui qui exerce la puissance souveraine dans le monde. « Notre » Dieu et non pas le leur !

verset 19.2
Le châtiment de Rome manifeste non seulement la puissance glorieuse de Dieu, mais aussi sa parfaite justice. **Car ses jugements sont pleins de vérité et de justice. Il a jugé la grande prostituée qui corrompait la terre de sa prostitution, et il a vengé sur elle le sang de ses serviteurs.** Rome a mérité son sort, et on rappelle à nouveau les deux grands crimes qui justifient sa condamnation : sa prostitution corruptrice et son massacre des saints.

verset 19.3
Et de nouveau ils dirent : Alléluia ! Et sa fumée s'élève aux siècles des siècles. Ce deuxième cri de louange célèbre le caractère définitif du châtiment divin. Le feu de jugement qui (dans la vision) dévore la ville de Rome brûlera (encore, dans la vision) jusque dans l'éternité. C'est dire que la cité impériale ne se relèvera jamais pour corrompre le monde et tuer les saints. La fumée qui monte éternellement de ses ruines est le signe symbolique marquant les conséquences irrévocables de sa chute. Le modèle historique de cette image se trouve évidemment dans la destruction de Sodome et Gomorrhe, qui sont données en exemple, soumises à la peine d'un feu éternel (Jude 7).

L'Apocalypse s'inspire plus directement de la prophétie d'Ésaïe 34.9-15, qui annonce la fin du royaume d'Édom, *qui ne s'éteindra ni la nuit ni le jour, la fumée en montera sans cesse (Ésaïe 34.10).* Selon cet oracle d'Ésaïe, tout le pays d'Édom doit être consumé à la façon de Sodome et Gomorrhe et ne sera plus qu'un immense brasier (És 34.9-10). En même temps, il deviendra, bien que devant brûler sans cesse, le repaire des bêtes sauvages et il sera entièrement couvert de ronces et d'épines. Les deux images — embrasement éternel et solitude hantée par les animaux sauvages — s'excluraient réciproquement si l'on cherchait à voir en elles des descriptions littérales. Prises au sens figuré, elles deviennent compréhensibles et expriment toutes deux la même vérité : le châtiment définitif d'Édom. Il est intéressant de noter que l'Apocalypse applique les deux mêmes images matériellement inconciliables à la dévastation de Rome (comparer 18.2).

verset 19.4
Les vingt-quatre anciens et les quatre animaux se prosternèrent, ils adorèrent le Dieu qui siège sur le trône et dirent : Amen. Alléluia ! Toute la cour céleste approuve par un « amen » solennel la louange offerte à Dieu. Les anciens et les chérubins reconnaissent eux aussi dans la chute de Rome une démonstration éclatante de la puissance et de la justice divines.

verset 19.5
Alors sortit du trône une voix qui disait : Louez notre Dieu, vous tous ses serviteurs, vous qui le craignez, petits et grands ! Cette voix anonyme, peut-être celle d'un chérubin, appelle tous les fidèles à une nouvelle et plus puissante acclamation pour célébrer la victoire divine sur Rome.

verset 19.6
Et j'entendis comme la rumeur d'une foule immense, comme la rumeur des océans, et comme le grondement de puissants tonnerres. Ils disaient : Alléluia ! Car le Seigneur, notre Dieu Tout-Puissant, a manifesté son Règne. Dans les visions de Daniel (2.40 ; 7.7, 23), l'Empire romain était apparu comme le royaume de fer qui brise tout, la bête extraordinairement forte qui dévore et foule toute la terre. Au temps de Jean, les légions parcouraient, en effet, le monde connu, écrasant tout sous leurs pieds. Devant elles, les royaumes de l'Antiquité tombaient les uns après les autres, tous les rois se soumettaient. Il y a pourtant un Roi qui les arrête pile : le Tout-Puissant[1] ! Ce titre évoque le pouvoir illimité de Dieu et le contrôle souverain qu'il exerce sur le monde pour réaliser ses desseins.

L'événement en question dans ce verset — la ruine de Rome — ne marque pas le début chronologique du règne divin. Dieu a toujours régné et régnera toujours sur le monde. C'est plutôt que l'Apocalypse voit dans le châtiment infligé à la prostituée une des grandes manifestations éclatantes de la toute-puissance du Roi divin. La réalité de sa souveraineté royale sur le monde apparaît clairement dans la chute de Rome (voir commentaire sur Ap 11.15-18).

verset 19.7
Réjouissons-nous, soyons dans l'allégresse et rendons-lui gloire, car voici les noces de l'agneau. On a souvent cherché à rapporter ce verset à la fin du monde et à lui prêter une grande portée doctrinale. On a prétendu notamment que les noces envisagées représenteraient le « mariage » du Christ et de son Église au terme de l'ère chrétienne, en vue de leur union dans l'éternité ; et qu'en attendant le retour de l'Époux, l'Église ne serait que la fiancée du Christ.

Cette interprétation sort nettement du contexte de tout ce passage, qui dépeint la réaction des saints à la chute de la Rome impériale. Cet événement capital constitue pour les fidèles une occasion de réjouissances, et l'image d'un festin de noces leur permet dans la vision de donner libre cours à leur allégresse. Au chapitre 7, la joie des vainqueurs s'exprime à travers une célébration céleste de la fête des Tabernacles. Ici la vision recourt à l'image d'un festin nuptial pour traduire le bonheur que le Sauveur et son peuple victorieux trouvent l'un dans l'autre. Voilà le point essentiel du verset.

---

[1] Jim McGuiggan. *The Book of Revelation*, West Monroe, 1976, p. 262.

Le banquet triomphal de l'agneau revêt donc l'aspect joyeux et intime d'un festin nuptial. **Son épouse s'est préparée.** Voici une allusion à la fidélité concrète des chrétiens à travers les persécutions romaines. En refusant obstinément de devenir la maîtresse des Césars, l'Église peut se présenter pure et sans reproche à son Époux[2].

verset 19.8
Il lui a été donné de se vêtir d'un lin resplendissant et pur. Sur le plan visuel, ce vêtement blanc et pur fait contraste avec la parure criarde de la grande prostituée. Celle-ci ne pense qu'à séduire ses amants, les rois de la terre ; alors que l'épouse cherche à faire ce qui est agréable à l'Époux. **Car le lin, ce sont les œuvres justes des saints.** Ces actes de justice sont sans doute quelque chose de plus que des bonnes œuvres « ordinaires » des chrétiens. On devrait peut-être y voir toutes les options de fidélité prises pour le Christ en résistance à l'idolâtrie politique de l'empire.

L'attestation de l'ange révélateur : 19.9-10

verset 19.9
Un ange me dit : Écris ! Heureux ceux qui sont invités au festin des noces de l'agneau ! Cette béatitude, la quatrième de l'Apocalypse, concerne les appelés, c'est-à-dire les chrétiens (Ap 17.14) qui ont le grand privilège de participer à la joie engendrée par la victoire de l'Agneau sur Rome. Notez que l'image collective de l'Église comme épouse du Christ cède maintenant la place à celle des saints individuels présentés comme les invités et les amis de l'époux.

Puis il me dit : Ce sont les paroles mêmes de Dieu. Le messager angélique confirme l'authenticité des visions prophétiques qu'il révèle à Jean (1.1 ; 22.8). Ses paroles visent sans doute plus particulièrement la section sur le jugement de Rome, dont rien ne pouvait au premier siècle laisser prévoir la chute. La puissance de la capitale impériale paraissait à tous indestructible et inébranlable. Tout laissait présager la domination du monde par Rome, la « ville éternelle », qui semblait devoir mériter ce nom. Voilà pourquoi l'ange tient à assurer Jean et ses lecteurs de l'origine divine de cette prophétie qui doit les soutenir dans le dur combat qu'ils auront à livrer. Le message, bien que transmis par un ange dans une vision apocalyptique, n'est pas un rêve. Ce sont les paroles mêmes de Dieu, qui s'engage personnellement.

verset 19.10
Alors je me prosternai à ses pieds pour l'adorer, mais il me dit : Garde-toi de le faire ! Je suis un compagnon de service, pour toi et pour tes frères qui gardent le témoignage de Jésus. C'est Dieu que tu dois adorer. Cette scène se répétera presque textuellement en 22.8-9. On imagine mal que l'apôtre, auteur d'un livre dénonçant le culte de César, tombe dans

---

[2] Charles BRUTSCH. *La clarté de l'Apocalypse*, Genève, 1966, pp. 305-306.

l'erreur d'adorer un autre que Dieu ! On imagine encore moins qu'il commette un peu plus tard la même faute. Il est à propos de se rappeler que Jean n'accomplit pas son geste blâmable dans la vie réelle, mais simplement à l'intérieur de la vision. En tant que spectateur humain de la révélation, le voyant a son propre rôle à jouer dans le drame visionnaire. La scène qu'il « interprète » par deux fois avec l'ange est donc porteuse d'un message adressé aux lecteurs, message dont l'importance est indiquée par la répétition de l'incident.

En quoi consiste ce message redoublé ? Dans les deux cas, Jean s'apprête à adorer un ange qui lui a montré les choses qu'il a vues et entendues. L'ange lui reproche ce geste pour souligner aux lecteurs chrétiens que l'Apocalypse ne contient pas des révélations angéliques mais une révélation d'origine divine. Ce sont, bien sûr, des anges que Dieu a chargés de transmettre le message, mais notre attention ne devrait pas s'arrêter sur eux. Tout comme Jean, les prophètes et les autres chrétiens, les anges ne sont que des serviteurs, des témoins, des messagers. Au-delà d'eux, il faut savoir reconnaître Dieu lui-même qui parle[3]. Reconnaître l'origine divine de la révélation remplira les lecteurs de confiance dans l'accomplissement des prédictions qu'elle annonce et les pénétrera de la nécessité de garder les consignes qu'elle leur impose, telles que subir le martyre plutôt que d'adorer César.

Car le témoignage de Jésus, c'est l'esprit de la prophétie. On ne peut dire avec certitude ce que signifie exactement cette phrase. S'il faut entendre par l'expression « le témoignage de Jésus » le message apporté par lui (1.1-2), on a une nouvelle attestation certifiant que la prophétie de l'Apocalypse reproduit fidèlement ce que Jésus voulait révéler aux Églises (22.16, 20). De là viendrait l'authenticité du livre en tant qu'enseignement inspiré du Maître. C'est l'explication que je préfère et qui semble convenir le mieux au contexte.

S'il faut entendre plutôt « le témoignage touchant Jésus », le sens de la phrase devient alors : toute prophétie, et particulièrement celle de l'Apocalypse, a comme essence et comme raison d'être une révélation relative à Jésus. Elle est tendue vers le Christ lui-même et non pas vers des anges, aussi élevés en dignité qu'ils soient.

La victoire définitive sur la bête : 19.11-21

La ville de Rome, présentée sous les traits de Babylone la grande prostituée, a maintenant disparu de la scène ; la description détaillée de son châtiment (17.1-19.10), introduit à la septième coupe, est achevée. Les deux bêtes, par contre, demeurent, et il reste à raconter leur jugement. À la sixième coupe, elles ont rassemblé les rois du monde pour le grand combat contre les saints à Harmaguedon. L'issue de cette bataille a déjà été évoquée en Ap 17.14 : accompagné des siens, l'Agneau remportera la victoire, se révélant ainsi comme Seigneur des seigneurs et Roi des rois.

---

[3] Pierre PRIGENT. *Et le ciel s'ouvrit*, Paris, 1980, pp. 228-229.

Le moment est maintenant venu, dans la suite des visions, de voir se livrer cette bataille. Cette section ne décrit donc pas, comme on le suppose souvent, le retour du Christ à la fin des temps. Nous restons toujours dans le cadre du jugement divin exécuté contre les forces hostiles dont il est question depuis le début du livre : l'Empire romain persécuteur et le culte de César.

Le Christ et son armée : 19.11-16

La vision de la bataille s'ouvre sur une description grandiose du Christ, désigné dans sa fonction de justicier, de guerrier et de roi.

verset 19.11

Alors je vis le ciel ouvert : c'était un cheval blanc. L'apparition du cheval blanc nous renvoie immédiatement à la rupture du premier sceau (6.2), où Jésus, là aussi monté sur un cheval blanc, « partit en vainqueur et pour vaincre ». Dans les deux textes, le cheval blanc, monture du triomphateur, est le signe caractéristique de son intervention en tant que conquérant victorieux et en tant qu'exécuteur des jugements divins contre Rome.

Celui qui le monte se nomme Fidèle et Véritable. Ces deux titres rappellent aux saints persécutés qu'ils ne se sont pas trompés en mettant leur confiance en Jésus. Il va maintenant tenir sa promesse de venger leur sang et de leur assurer la victoire, démontrant ainsi qu'il est le vrai et l'authentique maître des événements. Il n'est pas comme ses adversaires romains, qui oppriment les innocents et multiplient les guerres de conquête : **Il juge et il combat avec justice.** E.-B. Allo remarque : « Les verbes « juge » et « combat » sont des présents, parce que [...] les jugements du Christ se sont toujours, depuis l'incarnation, exercés dans le monde, d'une manière plus ou moins visible[4]. »

verset 19.12

Ses yeux sont une flamme ardente. Son regard de feu scrute ses ennemis et pénètre les secrets de leurs cœurs ; aucun crime ne peut lui rester caché. S'il porte **sur sa tête, de nombreux diadèmes,** c'est qu'il est le Roi des rois et qu'il exerce l'autorité royale sur toutes les nations de la terre.

Et, inscrit sur lui, est un nom qu'il est seul à connaître. Au verset 16, la vision révélera ce nom écrit : Roi des rois et Seigneur des seigneurs. (On peut penser également au nom de « Parole de Dieu », qui, indiqué au verset 13, se trouve effectivement plus près de la phrase en question. Il est pourtant précisé que le nom est « écrit », ce qui nous renvoie au nom écrit du verset 16. De toute façon, notre explication s'appliquerait à l'un de ces deux titres aussi valablement qu'à l'autre.)

Comment le nom du cavalier peut-il être à la fois connu de lui seul et manifesté aux yeux de tous ? C'est que dans la pensée biblique, le nom d'une personne exprime souvent la réalité de sa nature et de son rôle dans le monde. Jésus porte des titres qui le désignent comme exerçant des fonctions

---

[4] E.-B. ALLO. *Saint Jean, l'Apocalypse*, Paris, 1921, p. 279.

et comme occupant une position que lui seul a le droit d'assumer. Il n'existe qu'un seul Roi universel : Jésus. « Connaître » ces titres ne consiste pas simplement à savoir ce qu'ils sont, c'est posséder personnellement les prérogatives qu'ils impliquent. Dans ce sens, nul ne « connaît » le nom de Jésus, sinon lui.

verset 19.13

Il est revêtu d'un manteau trempé de sang. De qui est le sang qui couvre le vêtement du cavalier ? Certains commentateurs y voient une allusion au sang de Jésus versé sur la croix. Cette idée est pourtant étrangère au contexte immédiat, qui présente le Messie non pas comme l'agneau égorgé mais comme le héros conquérant venant accomplir un acte de justice.

L'image du manteau trempé de sang renvoie en effet à Ésaïe 63.1-6. Dans ce texte dramatique, le Seigneur apparaît au prophète sous la figure d'un guerrier qui revient du pays d'Édom, où il vient de se livrer à un carnage terrible. Ésaïe a alors un dialogue avec Dieu.

> *Pourquoi y a-t-il du rouge à ton vêtement, pourquoi tes habits sont-ils comme ceux d'un fouleur au pressoir ? La cuvée, je l'ai foulée seul, parmi les peuples, personne n'était avec moi ; alors je les ai foulés, dans ma colère, je les ai talonnés, dans ma fureur ; leur jus a giclé sur mes habits et j'ai taché tous mes vêtements. Dans mon cœur, en effet, c'était jour de vengeance, l'année de ma rédemption était venue. (Ésaïe 63.2-4.)*

Tout comme le Seigneur, vendangeur d'Édom, le Christ vient pour combattre et exercer un jugement vengeur, pour fouler la cuve de la colère (Ap 19.15). Le sang qui teint son manteau n'est pas le sien propre, mais celui de ses ennemis vaincus. Il montre en lui un roi victorieux, un guerrier expérimenté au combat. C'est pour ses adversaires actuels un signe de mort.

Et il se nomme : la Parole de Dieu. Dans le prologue de son Évangile (Jn 1.1-18), Jean applique le titre « Parole » (gr, *logos*) au Christ pour dire que l'homme Jésus est l'expression parfaite et la révélation absolue de Dieu. *Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous (Jean 1.14).* Dans le contexte d'une intervention judiciaire et guerrière, le Christ divin se présente comme l'expression définitive de la colère de Dieu.

On trouve un parallèle intéressant dans le Livre de la sagesse, texte juif écrit en grec au premier siècle av. J.-C. En évoquant la nuit pascale, l'auteur attribue au *logos* de Dieu le rôle de l'exterminateur qui frappe les premiers-nés des Égyptiens.

> Alors qu'un silence paisible enveloppait toutes choses, et que la nuit parvenait au milieu de sa course rapide, du haut des cieux, la Parole toute-puissante s'élança du trône royal ; guerrier impitoyable, elle fondit au milieu d'une terre vouée à

> l'extermination. Portant pour épée acérée ton irrévocable décret, elle s'arrêta et remplit de mort l'univers[5].

De même, la Parole de l'Apocalypse apparaît pour exécuter la sentence divine prononcée contre l'Empire romain.

verset 19.14

Les armées du ciel le suivaient sur des chevaux blancs. Plusieurs indices nous invitent à voir dans ces cavaliers non pas les anges du Christ mais les chrétiens fidèles, membres des forces célestes rangées contre l'adversaire terrestre. Nous avons déjà aperçu à plusieurs reprises ces vainqueurs accompagnant leur chef de guerre et associés à son combat. En Ap 14.1-6, ils se rassemblent autour du Roi messianique sur la montagne de Sion pour s'opposer à la bête romaine et ses partisans, « les habitants de la terre ». En 16.12, Dieu dessèche l'Euphrate pour leur ouvrir une voie d'invasion sur l'Empire romain. En 17.14, lorsque l'Agneau triomphe des rois alliés à la bête, ce sont « les appelés, les élus et les fidèles » qui l'accompagnent dans la bataille et participent à sa victoire !

De plus, le Christ conduit son armée pour mener « paître les nations avec un sceptre de fer » (Ap 19.15). Or, en 2.27, Jésus a promis aux vainqueurs qu'ils participeraient avec lui à cette activité royale et justicière[6]. Voici donc la troupe des saints s'avançant à la suite du Roi messianique vers la grande victoire sur Rome et ses alliés à la bataille d'Harmaguedon.

Leur habillement lui aussi indique qu'il s'agit de forces chrétiennes : **vêtues d'un lin blanc et pur.** Bien qu'il arrive (une fois) aux anges d'être revêtus « d'un lin pur, éclatant » (Ap 15.6), la robe blanche semble caractériser plus particulièrement l'Église dans ses diverses manifestations symboliques (Ap 3.4, 5, 18 ; 4.4 ; 6.11 ; 7.9, 13-14 ; 19.8). Ici le blanc souligne la fidélité irréprochable des chrétiens vainqueurs qui auront part à la victoire du Christ.

verset 19.15

De sa bouche sort un glaive acéré pour en frapper les nations. Nous savons déjà (Ap 1.16) ce que signifie le glaive effilé sortant de la bouche du Christ : c'est la parole vengeresse de Dieu qui prononce et exécute du même coup les décrets de jugement contre les coupables. Une parole du Juge suffira pour exterminer la puissance impie.

Il les mènera paître avec une verge de fer. Voici la troisième citation du Psaume 2.9 (Ap 2.27 ; 12.5). Le Roi messianique, ayant reçu les nations pour héritage et les extrémités de la terre pour possession, vient briser en mille morceaux les rebelles. Comme déjà en 14.19-20 et 19.13, le jugement que le Christ opérera contre l'empire est comparé à l'écrasement de

---

[5] Sagesse 18.14-16. Cité dans H. TROADEC. *Le message de Saint Jean*, s.l., 1962, pp. 211-212.

[6] Pierre PRIGENT. *L'Apocalypse de saint Jean*, Lausanne, 1981, p. 296.

grappes : **il foulera la cuve où bouillonne le vin de la colère du Dieu Tout-Puissant.**

verset 19.16
Sur son manteau et sur sa cuisse il porte un nom écrit : Roi des rois et Seigneur des seigneurs. Ce titre, inscrit là où tous peuvent le lire, proclame la souveraineté royale du Christ sur toutes les nations terrestres. Contrairement aux apparences, ce n'est pas le prétendu « seigneur et dieu » siégeant à Rome qui domine sur le monde et qui sortira victorieux de l'épreuve de force.

Les oiseaux conviés au festin de Dieu : 19.17-18
Après l'apparition du Christ et de son armée, on annonce le sort terrible qui attend l'armée ennemie à l'issue de la bataille.

verset 19.17
Alors je vis un ange debout dans le soleil. La position de l'ange, placé bien en évidence au plus haut point du ciel, lui permet d'attirer l'attention de Jean et de se faire entendre de tous les oiseaux. **Il cria d'une voix forte à tous les oiseaux qui volaient au zénith : Venez, rassemblez-vous pour le grand festin de Dieu,**

verset 19.18
pour manger la chair des rois, la chair des chefs, la chair des puissants, la chair des chevaux et de ceux qui les montent, la chair de tous les hommes, libres et esclaves, petits et grands. Cette convocation des oiseaux pour nettoyer le champ de bataille s'inspire de la prophétie d'Ézéchie1 38-39 contre Gog (voir commentaire sur Ap 20.7-8).

> *Écoute, fils d'homme ; ainsi parle le Seigneur Dieu : Dis aux oiseaux, à tout ce qui vole, à toutes les bêtes sauvages : Assemblez-vous, venez, réunissez-vous de partout en vue du sacrifice que je vais offrir pour vous, un grand sacrifice sur les montagnes d'Israël. Vous pourrez manger de la chair, boire du sang ; manger de la chair des héros, boire le sang des princes de la terre ; ce sont des béliers, des agneaux, des boucs, des taureaux, ils sont tous des bêtes grasses du Bashân. Vous pourrez manger de la graisse à satiété, boire du sang jusqu'à l'ivresse : c'est le sacrifice que je fais pour vous. À ma table vous vous rassasierez des chevaux et des bêtes de trait, des bêtes de tous les guerriers oracle du Seigneur Dieu.*
> *(Ézéchiel 39.17-20.)*

Les expressions « festin de Dieu » (Ap 19.17) et « table du Seigneur » (Éz 39.20) pour désigner de tels charniers ont de quoi surprendre. Elles servent surtout à rappeler que la défaite de l'ennemi est le fait d'un jugement divin, d'une sorte de saint sacrifice que Dieu offre sur

l'autel de sa justice. De plus, ce festin hideux s'oppose dans l'Apocalypse au festin des noces de l'Agneau. Pour les deux camps adverses, la fin de l'Empire romain donnera lieu à deux festins radicalement différents : occasion de réjouissances pour les saints victorieux, repas de charognards pour les vaincus.

La bête et ses alliés : 19.19

verset 19.19
Et je vis la bête, les rois de la terre et leurs armées, rassemblés pour combattre le cavalier et son armée. À la sixième coupe, l'Empire romain, ligué avec Satan et le culte impérial, mobilisait ses rois vassaux pour la bataille décisive à Harmaguedon. En 17.12-14, ces mêmes rois se réunissaient sous l'autorité de la bête pour s'opposer à l'Agneau. Nous retrouvons le même rassemblement. La bataille que ces armées vont livrer démontrera qui est le véritable Roi des rois : le Christ ou le prétendant romain.

La défaite des forces de la bête : 19.20-21

verset 19.20
La bête fut capturée, et avec elle le faux prophète qui, par les prodiges opérés devant elle, avait séduit ceux qui avaient reçu la marque de la bête et adoré son image. Rome doit périr dans toutes ses personnifications apocalyptiques. Après la destruction de la capitale impériale (la grande prostituée), c'est le tour des deux institutions hostiles à l'Église que représentent la bête et le faux prophète : l'empire persécuteur et la religion impériale. Au moment fixé dans le dessein de Dieu, la puissance de l'empire divinisé s'effondra pour ne plus jamais se relever. N'oublions pas que la chute de Rome, que la vision prophétique présente symboliquement comme le résultat d'un seul combat, ne se réalisera pas d'un seul coup dans son accomplissement historique.

> Mais bientôt, une décomposition purulente va dissoudre le corps entier ; la corruption, la délation, l'oppression et la cruauté vont démembrer l'ordre romain et le réduire en charpie. Il sera alors une proie facile pour les agresseurs qui, insidieusement d'abord, et résolument ensuite, vont le dépecer de tous les côtés à la fois. La lutte durera deux siècles, avec quelques embellies. Puis l'Empire s'affaissera sous la poussée des barbares[7].

Quels que soient les instruments qu'il utilise, c'est en dernière analyse le Christ qui préside à la décadence de l'Empire romain.

Tous deux furent jetés vivants dans l'étang de feu embrasé de soufre. L'image de l'étang de feu et de soufre représente la défaite

---

[7] Henry BERGASSE. *Le tocsin de la décadence*, Paris, 1975, p. 30.

irréparable de l'ennemi (14.10-11 ; 19.3). C'est le sort que la colère de Dieu réserve à la bête romaine et à son faux prophète pour mettre fin définitivement à leurs activités. Personne ne ressort de l'étang de feu. Lors qu'on y aura jeté la bête et le faux prophète, l'Église n'aura plus rien à craindre d'eux.

Notons en passant que dans la vision de Daniel7, la bête romaine est tuée avant d'être livrée au feu (Dn 7.11), alors qu'ici les deux complices de Satan sont jetés vivants dans l'étang de feu. On ne devrait pas accorder trop d'importance à cette différence, car dans les deux cas, l'image exprime la même idée générale : la fin du pouvoir de Rome. *Puis le tribunal siégera, et on fera cesser sa souveraineté, pour l'anéantir et le perdre définitivement. (Daniel 7.26.)*

verset 19.21

Les autres périrent par le glaive qui sortait de la bouche du cavalier. L'armée des saints n'a même pas à intervenir dans ce combat de vision. La parole vengeresse du cavalier suffit à elle seule pour venir à bout des alliés de l'empire ; **et tous les oiseaux se rassasièrent de leurs chairs.** Comme nous le verrons au chapitre suivant, ces rois de la terre et leurs soldats, victimes de la bataille d'Harmaguedon, iront avec Satan rejoindre la bête et te faux prophète dans l'étang de feu. Pourquoi ne les y précipite-t-on pas tout de suite ? Parce qu'ils figurent encore dans un autre épisode du drame apocalyptique et ne peuvent pas quitter définitivement la scène avant d'y avoir joué leur rôle. L'étang de feu est comme la sortie finale dont nul ne revient.

Dans ce chapitre, le Christ remporte donc la victoire définitive sur l'Empire romain et le système religieux qui l'appuie. La cause des chrétiens délivrés maintenant des persécutions, triomphe. La défaite écrasante de Rome laisse prévoir en plus la destinée de toute puissance impie assez téméraire pour se dresser contre le Christ et son peuple. Voilà la promesse de victoire que Dieu a faite aux saints de cette époque et qu'il donne à tous les fidèles jusqu'à la fin des temps.

Chapitre 20

L'enchaînement millénaire du dragon : 20.1-3
Le règne millénaire des saints : 20.4-6
Les bénéficiaires de ce règne : 20.4-5
Le bonheur de ceux qui ont part à la première résurrection : 20.6
L'échec définitif de Satan : 20.7-10
L'assaut de Gog et Magog contre l'Église : 20.7-9
Le diable jeté dans l'étang de feu : 20.10
Le jugement devant le grand trône blanc : 20.11-15
Le juge : 20.11
Les condamnés : 20.12-13
L'exécution de la sentence : 20.14-15

Nous abordons dans ce chapitre l'une des questions les plus controversées de tout le livre, celle du règne millénaire des saints. Ce règne, que l'on désigne souvent par le terme « millenium », fait l'objet des versets 1-6. Un examen détaillé des nombreuses explications divergentes de ce passage ne rentre pas dans le cadre de cet ouvrage. Qu'il suffise ici de dire qu'en gros (il existe toutes sortes de variantes), la plupart des commentateurs se rallient à l'une de deux grandes écoles d'interprétation. La première, dite « millénariste », voit prédit dans notre texte un règne théocratique du Christ revenu corporellement sur terre ; ce règne débutera chronologiquement à la fin de l'ère chrétienne et durera littéralement mille ans[1]. La deuxième, remontant à saint Augustin, interprète les mille ans symboliquement et les fait coïncider avec l'ère de l'Église, depuis son établissement jusqu'au retour du Christ.

Comme nous le verrons dans le commentaire de ces versets, il faut écarter l'une et l'autre de ces deux interprétations pour la même raison : elles sortent la vision du chapitre 20 de la perspective propre de la prophétie

---

[1] Le programme eschatologique proposé par l'école dispensationaliste situe autour du millenium la réalisation littérale de nombreuses prophéties de l'Ancien Testament. Les mille ans d'Apocalypse 20 ne constituent qu'une pièce du puzzle assemblé à partir de morceaux prophétiques dispersés à travers la Bible. Analyser le schéma ainsi composé exigerait une monographie tout entière. Je me contenterai de citer quelques ouvrages : James D. BALES. *Prophecy and Premillenialism*, Searcy (Arkansas 72143), édité par l'auteur, 1972. T. BOERSMA. *Is the Bible a Jigsaw Puzzle?* St. Catherines, Ontario, Paideia Press, 1978. Louis A. DECARO. *Israel Today : Fulfil1ment of Prophecy?* s.l., Presbyterian and Reformed Publishing Company, 1976. W. J. GRIER. *Le grand dénouement*, Mulhouse, Éditions Grâce et Vérité, 1977. Jim MCGUIGGAN. *The Kingdom of God and the Planet Earth*, s.l., 1978. En plus de ces études qui font la critique des fondements bibliques et doctrinaux du millénarisme, je recommande le livre de Dwight WILSON : *Armageddon Now! The Premillenarian Response to Russia and Israel Since 1917*, Grand Rapids, Baker Book House,1977. Écrit par un pasteur d'une dénomination millénariste, ce livre abondamment documenté retrace l'histoire lamentable des prédictions qu'ont faites les millénaristes au cours du XXe siècle et qui ne se sont pas réalisées.

johannique. Celle-ci a trait, non pas à la fin du monde, mais à la victoire de l'Église sur l'Empire romain persécuteur, à « ce qui doit arriver bientôt ». Nous constaterons plus particulièrement que le jugement des versets 11-15 ne concerne pas toutes les générations de l'histoire, mais vise les seuls partisans de la bête romaine. En rapportant cette scène au jugement dernier, les deux interprétations, millénariste et augustinienne, introduisent sur le plan dramatique aussi bien que chronologique une rupture inadmissible qui coupe le chapitre 20 des développements précédents du scénario apocalyptique.

Comment les scènes de ce chapitre s'insèrent-elles donc dans l'intrigue visionnaire qui se dénoue devant Jean ? Depuis le chapitre 15, nous assistons au châtiment définitif des adversaires de l'Église dans sa lutte avec Rome. La capitale impériale (la grande prostituée) brûle dans un feu éternel ; l'empire (la bête à sept têtes) et le culte impérial (le faux prophète) ont été jetés vivants dans l'étang de feu et de soufre. Rome a donc disparu de la scène dans toutes ses personnifications apocalyptiques.

Mais ce tableau de jugement n'est pas encore complet. Car il reste deux éléments du camp adverse dont le sort final n'a pas été dépeint : premièrement, le dragon à sept têtes, c'est-à-dire Satan en tant qu'instigateur de Rome ; et deuxièmement, les adorateurs de la bête qui ont péri au cours des jugements divins mais qui n'ont pas encore été livrés au feu et au soufre selon l'annonce de l'ange en Ap 14.9-11. C'est bien la ruine totale du dragon et des païens romains que nous présente le chapitre 20. Ils paraissent maintenant à leur tour sur scène pour la consommation de leur défaite.

Il n'y a pas lieu de transposer les scènes de ce chapitre dans un autre cadre chronologique (par exemple, la fin du monde) ni d'y introduire de nouveaux acteurs (par exemple, tous les morts depuis Adam jusqu'au XXIe siècle) qui ne jouent aucun rôle dans le drame historique qui fait l'objet des visions. L'Apocalypse n'aborde pas ici un nouveau sujet ; elle ne fait que compléter la description de la destinée de chaque personnage qui jusqu'ici a figuré dans le drame.

Il n'y a pas non plus lieu de renier d'un coup le caractère symbolique des visions, reconnu jusqu'ici dans notre lecture du livre. Interpréter dans un sens littéral et matériel une quelconque des images de ce texte — enchaînement du dragon, millenium, résurrection, guerre des nations contre Jérusalem, étang de feu, fuite du ciel et de la terre, livres de jugement, etc. — n'aurait pour résultat que de nous faire perdre le fil des événements que nous suivons depuis le chapitre 12.

L'enchaînement millénaire du dragon : 20.1-3

verset 20.1

Alors je vis un ange qui descendait du ciel. Il avait à la main la clé de l'abîme et une lourde chaîne. Ce messager angélique descend du ciel pour indiquer que c'est Dieu qui l'a chargé de sa mission. La clé et la chaîne

n'ont, bien entendu, aucune existence matérielle. Ce sont des « accessoires » de la vision qui expriment symboliquement le contrôle que le ciel exerce sur les puissances du mal (comparer Ap 9.1).

verset 20.2

Il s'empara du dragon, l'antique serpent, qui est le Diable et Satan. Le diable réapparaît, désigné par la même accumulation de titres qui l'ont défini en 12.9 comme l'« ange gardien » de l'empire persécuteur (12.3, 7,9). N'oublions pas que le dragon possède, à l'image de la bête, sept têtes et dix cornes ; c'est Satan dans son incarnation romaine.

L'ange saisit le dragon **et l'enchaîna.** Après l'avoir enchaîné, l'ange emprisonnera Satan dans l'abîme, fermera la porte à clef et en assurera la fermeture par un sceau. Cette réclusion totale du dragon est manifestement une opération symbolique. Elle signifie la neutralisation parfaite et absolue de son pouvoir contre l'Église par l'intermédiaire de l'Empire romain. Par la défaite des bêtes, qui étaient ses instruments terrestres, Satan a été réduit à l'impuissance, totalement mis hors d'état de nuire, complètement vaincu.

Cette défaite du diable ne concerne évidemment que son offensive romaine, la seule affaire dont s'occupe l'ensemble des prophéties de Jean. C'est la cessation définitive — il ne s'agit pas ici d'une simple limitation — de son activité antichrétienne en tant que champion de Rome ; c'est l'échec complet de cette tentative particulière.

L'ampleur de la défaite du dragon est notée par un recours au symbolisme des chiffres. Satan est lié **pour 1 000 ans.** L'image des mille ans ne désigne pas une période de dix siècles à situer dans l'avenir, elle n'indique pas du tout une durée chronologique. Comme la plupart des chiffres de l'Apocalypse, celui-ci exprime une idée qualitative. Il qualifie ici la neutralisation du dragon et en montre le caractère complet, parfait, absolu. Lier et enfermer Satan « pour mille ans », c'est lui ôter toute possibilité d'action.

Le chiffre 1 000, qu'on rencontre assez souvent dans l'Apocalypse comme coefficient de multitude (7 x 1 000, 12 x 1 000, 144 x 1 000), signifie parfois dans la Bible la totalité. Dieu dit, par exemple : *« C'est moi le Seigneur, ton Dieu, un Dieu jaloux, poursuivant la faute des pères chez les fils sur trois et quatre générations s'ils me haïssent mais prouvant sa fidélité à des milliers* [littéralement, mille] *de générations si elles m'aiment et gardent mes commandements. » (Exode 20.5, 6.)*

Ce chiffre n'est pas à prendre strictement à la lettre, mais veut indiquer la bienveillance infinie et parfaite de Dieu. La génération numéro 1 001 de ceux qui obéissent n'a donc pas à s'inquiéter[2]. (Voir aussi Ex 34.7 ; Dt 1.11 ; 5.10 ; Jos 23.10 ; 1 S 18.7 ; Jb 9.3 ; Ps 105.8.) Ces exemples ne prouvent pas qu'il faille automatiquement exclure une interprétation littérale des mille ans d'Apocalypse 20.3. Ils montrent néanmoins qu'une explication symbolique a des précédents bibliques et constitue une exégèse raisonnable, surtout dans un livre tel que l'Apocalypse.

---

[2] Jim McGuiggan. *The Book of Revelation*, West Monroe, 1976, p. 271.

verset 20.3

Il le précipita dans l'abîme, qu'il ferma et scella sur lui, pour qu'il ne séduise plus les nations jusqu'à l'accomplissement des 1 000 ans. Dans ce livre, le dragon a réussi à égarer les habitants, les rois et les nations de la terre par l'intermédiaire de ses suppôts : la bête, le faux prophète et la prostituée. Cette séduction s'exerçait surtout en vue de rallier les nations à la cause romaine dans sa guerre sanglante contre l'Église, en vue de mettre à mort tous ceux qui ne se prosterneraient pas devant l'image de la bête (Ap 13.15). Maintenant qu'on lui a enlevé ses agents — l'empire avec son pouvoir impressionnant, la religion impériale avec ses prodiges merveilleux, la capitale avec son luxe séducteur —, Satan est lié et ne peut plus du tout tromper les hommes en ce qui concerne Rome.

Il faut, après cela, qu'il soit relâché. Au terme des mille ans de réclusion absolue, Satan sera relâché ; car il a une dernière scène à jouer dans le dénouement de ce drame apocalyptique. (Voilà pourquoi on ne l'a pas jeté dans l'étang de feu tout de suite après la bataille d'Harmaguedon.)

Bien que battu totalement dans ses opérations romaines, le diable ne renoncera pas pour autant à sa guerre contre l'Église. Il lèvera d'autres armées et fera de nouvelles tentatives pour la détruire. Sa libération lui permettra d'organiser dans la vision une suprême attaque. Celle-ci condense en quelque sorte tous ses efforts postérieurs à l'époque romaine pour séduire les nations et les tourner contre les chrétiens. (Voir commentaire sur les versets 7-8.)

C'est pour rassurer les saints au sujet de ces assauts futurs de Satan que Dieu ne le relâchera que **pour un peu de temps.** Pas plus que l'image temporelle des mille ans, ce « peu de temps » ne veut indiquer une durée chronologique réelle. Faisant contraste avec la plénitude du chiffre mille, la brièveté de cette deuxième période symbolique nous rappelle que l'action de Satan demeure sous le contrôle souverain de Dieu. Il « est donné » à Satan d'agir comme il le fait[3]. Tout comme les trois ans et demi du pouvoir de la bête, ce petit temps du diable, étroitement mesuré par Dieu, fait prévoir l'imperfection, la faiblesse et l'échec des agissements sataniques.

Le règne millénaire des saints : 20.4-6

Si la chute de Rome représente pour Satan une défaite désastreuse, c'est pour les saints persécutés de l'époque une victoire retentissante et une manifestation éclatante de leur royauté en Christ. Voilà, en résumé, ce que nous disent les versets 4-6.

Les bénéficiaires de ce règne : 20.4-5

Le verset 4 indique qui, parmi les protagonistes humains de la vision, participera aux fruits de la victoire du Christ sur Rome ; le verset 5, qui en sera exclu.

---

[3] McGuiggan, pp. 277,287.

verset 20.4

Et je vis des trônes. À ceux qui vinrent y siéger, il fut donné d'exercer le jugement. Avant même d'identifier ces gens, remarquons qu'ils reçoivent une double autorité : royale et judiciaire. De qui s'agit-il ? Ce sont les chrétiens fidèles, les vainqueurs qui ont traversé les persécutions déclenchées par Rome ; ils règnent à la place du persécuteur et président avec Dieu à son jugement.

La domination perverse de Rome est ainsi remplacée par le règne des saints, longtemps dérobé aux évidences mais maintenant manifesté en pleine clarté[4]. Jésus tient les promesses faites aux vainqueurs de leur donner autorité sur les nations (Ap 2.26-27) et de les faire asseoir avec lui sur son trône (3.21). Il les récompense (11.18) et leur remet le jugement en ce sens qu'il leur fait justice, les délivre de l'injuste persécution dirigée contre eux, venge leur sang, prononce le verdict en leur faveur et leur donne droit face à leur adversaire romain (Ap 6.10 ; 16.5, 6 ; 18.20 ; 19.2). Tandis que Rome se consume dans le feu du jugement, les saints sont intronisés et prennent leur place dans le tribunal qui la condamne.

Le chapitre 7 de Daniel, si souvent évoqué dans l'Apocalypse, fournit encore le cadre de cette scène. En effet, il s'agit dans les deux textes — Daniel 7 et Apocalypse 20 — du même jugement : non pas celui du dernier jour, mais celui de l'Empire romain. Chez Daniel, Rome apparaît sous la forme de la quatrième bête, sur laquelle se développe la petite corne (Domitien). C'est de cette bête que s'occupe le tribunal visionnaire.

> *Je regardais, lorsque des trônes furent installés et un Vieillard s'assit :* […] *Le tribunal siégea, et des livres furent ouverts. Je regardais ; alors, à cause du bruit des paroles monstrueuses que proférait la corne je regardais, lorsque la Bête fut tuée et son corps, abattu, et elle fut livrée à l'embrasement du feu. (Daniel 7.9, 11.)*

Qui sont ces juges qui s'assoient avec Dieu sur les trônes placés bien en évidence dans le décor céleste ? Ce sont les chrétiens persécutés par Rome !

> *Je regardais, et cette corne faisait la guerre aux Saints et l'emportait sur eux, jusqu'à ce que vienne le Vieillard et que le jugement soit donné en faveur des Saints du Très-Haut, que le temps arrive et que les Saints possèdent la royauté.* […] *Puis le tribunal siégera, et on fera cesser sa souveraineté, pour l'anéantir et le perdre définitivement. Quant à la royauté, la souveraineté et la grandeur de tous les royaumes qu'il y a sous tous les cieux, elles ont été données au peuple des Saints du Très-Haut (Daniel 7.21-22, 26-27).*

---

[4] Charles BRUTSCH. *La clarté de l'Apocalypse*, Genève, 1966, p. 330.

Telle sera l'issue de la guerre menée par Rome contre l'Église. La puissance de la bête persécutrice disparaîtra complètement et la domination passera aux saints.

Notons que la remise du règne aux saints à la suite du jugement de Rome correspond à « l'établissement » du règne éternel du Seigneur et de son Christ. En détruisant l'empire, le Tout-Puissant a saisi sa grande puissance et « a régné » (voir commentaire sur Ap 11.15-18 ; 12.10 ; 19.6). C'est à cette manifestation de la royauté de Dieu et du Christ que participent les fidèles d'Apocalypse 20 et de Daniel 7. Le règne leur avait en réalité toujours appartenu. Mais pendant un certain temps, c'est l'ennemi qui paraissait exercer le pouvoir souverain ; car il leur faisait la guerre et l'emportait sur eux. Dieu juge alors l'oppresseur, expose l'impuissance de celui-ci et démontre clairement que ce sont les chrétiens qui, par l'intermédiaire et sous l'autorité du Christ, règnent sur la terre.

> N'allez pas de me dire que les saints ne règnent pas sur le monde ! Nommez l'adversaire qu'ils n'ont pas affronté et brisé. Nommez l'ennemi auquel leur Seigneur ne saurait faire face. Quand viendra le dernier jour, on connaîtra l'effet souverain des prières des saints sur le cours des événements terrestres[5].

Voilà donc la réhabilitation des chrétiens injustement persécutés par la bête. Les chrétiens qui survivent à la chute de Rome seront la preuve vivante de la victoire de leur cause. Mais quel sera le sort des martyrs qui ont tellement souffert de la rage meurtrière de la prostituée ? Que deviendront les fidèles qui « sont morts dans le Seigneur » ? Faut-il considérer leur décès comme une défaite et un malheur ? Ne participeront-ils pas au règne des vainqueurs au même titre que leurs frères vivants ? Perdront-ils les fruits de la victoire ? C'est à ces questions-là que veulent répondre les versets 4b-6.

Je vis aussi les âmes de ceux qui avaient été décapités à cause du témoignage de Jésus et de la parole de Dieu. Il s'agit évidemment de l'ensemble des martyrs de la persécution romaine : non seulement ceux qui ont été décapités à la hache, mais tous les chrétiens condamnés à mort, quel que soit le mode de leur exécution. Ce sont les frères qui ont complété le nombre des martyrs que Jean a vus sous l'autel en 6.9-11.

À côté des âmes des martyrs, la vision place celles d'une autre catégorie de chrétiens : **et ceux qui n'avaient pas adoré la bête ni son image et n'avaient pas reçu la marque sur le front ni sur la main.** Il me semble que nous avons affaire à un deuxième groupe de fidèles défunts : ceux qui, pendant toute leur vie, ont refusé d'adorer la bête et qui ont courageusement confessé leur foi face à l'opposition de l'empire. Ils sont morts « dans le Seigneur » mais sans avoir eu à souffrir la mort violente du martyre (Ap 14.13). Ce sont les confesseurs qui ont persévéré jusqu'à la fin,

---

[5] McGuiggan, p. 279.

mais que la providence n'a pas conduits à répandre leur sang dans la lutte. Eux aussi, ils ont triomphé de la bête.

Ils revinrent à la vie, littéralement : ils vécurent. Dans la vision, Jean voit véritablement la résurrection corporelle des martyrs et des confesseurs ; c'est, nous dira le verset suivant, la première résurrection. Il ne faut pas en conclure que ce texte prédit une vraie résurrection physique qui précède la résurrection générale ou qui coïncide avec elle. Il ne parle pas non plus de la résurrection spirituelle du pécheur qui, mort par ses offenses, revient à la vie avec le Christ lors du baptême (Rm 6.3ss ; Col 2.12-13). Car ceux qui reviennent à la vie dans l'Apocalypse sont morts à la fin d'une vie de fidélité et non pas au début. La résurrection de notre verset ne correspond pas non plus à un événement historique précis tel que le renouveau de l'Église après les persécutions sanglantes.

En quel sens faut-il donc comprendre cette résurrection ? Il s'agit essentiellement d'un événement visionnaire, un épisode dramatique qui permet aux chrétiens tués ou décédés pendant le règne de la bête de partager la victoire du Christ au même titre que leurs frères vivants. Les saints qui reçoivent le règne et le pouvoir de juger au début du verset 4 ne sont pas passés par une résurrection. Jean ne voit pas leurs âmes qui reviennent à la vie. Apparemment, ce sont les saints qui, dans la vision, avaient survécu à la guerre contre Rome et qui avaient assisté à la chute de l'empire. Maintenant, grâce à cette résurrection visionnaire, leurs frères défunts se joignent à eux et reçoivent pour leur part le royaume : **et régnèrent avec le Christ.**

Jean contemple donc tous les chrétiens de l'époque romaine qui ont vécu et qui sont morts dans la fidélité au Christ, qui ont traversé la « grande épreuve ». Que vont-ils faire ? Se lamenter sur l'injustice de leur sort ? Gémir dans le désespoir de la mort, regrettant d'avoir donné leur vie pour Jésus, d'avoir enduré pour lui la honte et le dépouillement, le viol et l'exil, l'épée et le feu[6] ? Non, ils ressuscitent et prennent leur place sur des trônes à côté de leurs compagnons de service. Pour eux, la mort n'a rien d'une défaite.

Les saints régneront **pendant 1 000 ans.** L'enchaînement millénaire du dragon et le règne millénaire des chrétiens montrent, en recourant au symbolisme du chiffre mille, deux aspects de la même réalité. Du point de vue de Satan, la période de mille ans caractérise la défaite absolue qu'il a subie dans la guerre qu'il a livrée par l'intermédiaire de Rome contre le Seigneur et son Église. Du point de vue des fidèles, les mille ans représentent la plénitude de leur victoire contre l'empire. La chute de Rome constitue un échec total pour le diable, un triomphe complet pour les saints.

verset 20.5

Les autres morts ne revinrent pas à la vie avant l'accomplissement des 1 000 ans. Qui sont ces « autres morts » ? Ils s'opposent à ceux qui, au verset 4, sont morts dans la foi, sans jamais se compromettre dans l'idolâtrie politique de l'empire. Ce sont les adorateurs de la bête, ceux qui ont péri

---

[6] McGuiggan, p. 279.

soit dans les jugements successifs des septénaires, soit dans la bataille d'Harmaguedon.

Pourquoi doivent-ils attendre la fin des mille ans pour revenir à la vie ? Parce que le règne de mille ans représente dans la vision la récompense réservée exclusivement aux soldats victorieux du Christ. Les partisans de Rome n'y ont aucune part ni aucun droit. Au contraire, Dieu les condamne à endurer une mort millénaire alors que les morts chrétiens revivent pour jouir pleinement pendant mille ans de leur triomphe et de leur règne avec le Christ.

C'est la première résurrection. Cette phrase se rattache directement au verset 4, la première partie du verset 5 formant une sorte de parenthèse. La première résurrection correspond ainsi à celle des martyrs mis à mort par Rome et des « morts en Christ ». Si on l'appelle la « première », c'est pour l'opposer implicitement à une seconde qui doit suivre. Jean vient d'entendre l'annonce de la résurrection des « autres morts », qui aura lieu mille ans après celle du verset 4. C'est sans doute par rapport à cette résurrection (visionnaire) des païens romains que l'on qualifie de « première » celle des saints.

Ainsi, la vision met en scène deux résurrections, séparées par une période de mille ans et concernant deux catégories différentes de morts. Seuls les vainqueurs chrétiens morts dans la fidélité à Dieu bénéficient de la première, en vue de vivre en communion avec le Christ, de régner et de juger. La deuxième classe de morts, les serviteurs de la bête, ont aussi à attendre une résurrection. Mais celle-ci ne fera que mettre au comble leur malheur. Ils ne ressusciteront que pour subir « la seconde mort », pour voir s'exécuter la sentence prononcée contre eux en 14.10-11. Cette scène se déroulera aux versets 11-15 de notre chapitre.

Le bonheur de ceux qui ont part à la première résurrection : 20.6

verset 20.6

Heureux et saints ceux qui ont part à la première résurrection. Cette cinquième béatitude de l'Apocalypse réaffirme l'idée de la deuxième : Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur (Ap 14.13). Heureux les croyants qui ont résisté jusqu'à la mort aux prétentions blasphématoires de l'empire. Leur fidélité aura sa récompense.

Sur eux la seconde mort n'a pas d'emprise. Le verset 14 assimilera directement cette seconde mort à l'étang de feu. Ce lac embrasé symbolise (voir 14.10-11 ; 19.3, 20) non pas l'enfer mais la défaite irréversible des ennemis de Dieu et la fin définitive de leur activité. Quiconque se voit condamner à la seconde mort subit une défaite éternelle.

Or, les « habitants de la terre », ceux qui ont adoré la bête ou ont servi dans ses armées contre l'Agneau, sont des vaincus. Tués dans les jugements divins, vaincus à Harmaguedon, exclus du millenium triomphal, ils ne ressuscitent que pour mourir une seconde fois. Cette « seconde » mort se présente sous l'image de l'étang de feu, d'où on ne sort jamais. C'est la consommation de leur défaite. Mais les morts chrétiens n'ont rien à craindre

de cette seconde mort, symbole de défaite et d'échec. Pourquoi pas ? Parce qu'ils ont vaincu la bête par leur fidélité. *Le vainqueur ne souffrira nullement de la seconde mort. (Apocalypse 2.11.)*

Parler de « seconde » mort suppose une première, bien que Jean ne la nomme pas explicitement. Disciples du Christ et serviteurs de la bête ont tous deux connu la première mort au cours des visions. Les saints sont morts pour le Christ, les autres au service de la bête. Mais comment distinguer les sorts des uns et des autres ? Comment montrer l'avantage du mort chrétien sur son persécuteur défunt ? Par la vision des deux résurrections, l'une qui ouvre sur la vie et l'honneur, l'autre sur une seconde mort et le jugement.

Notons en passant que l'étang de feu ne constitue une « seconde » mort visionnaire que pour les membres humains du camp satanique. Les deux bêtes (19.20), le diable (20.10), la mort et le séjour des morts (20.14) y sont jetés vivants sans passer par une première mort.

Faut-il rappeler ici que cette séquence d'événements ne se déroule que dans la vision ? On ne doit pas s'attendre à ce que se réalisent littéralement l'enchaînement de Satan, le règne millénaire des saints, les deux résurrections, la condamnation des autres morts à un étang de feu. Ces représentations imagées servent simplement à concrétiser des réalités invisibles.

Le verset se termine en indiquant le deuxième motif du bonheur des saints : **ils seront prêtres de Dieu et du Christ, et régneront avec lui pendant les 1 000 ans.** La dignité dont les fidèles jouissent dans la vie en tant que rois et prêtres se prolongera à travers la mort. Qu'il vive ou qu'il meure, le chrétien est plus que vainqueur par celui qui l'a aimé. Dans la vie ou dans la mort, il servira son Seigneur et régnera avec lui.

L'échec définitif de Satan : 20.7-10

L'assaut de God et Magog contre l'Église : 20.7-9

Avant d'aborder le texte de cette section, il importe de se faire une idée de la place qu'occupe l'épisode de Gog et Magog dans le drame visionnaire. Quel message veut-il apporter aux saints persécutés de l'Empire romain ? À quelle question veut-il répondre ?

Le but principal de cette scène est de rassurer l'Église, qui aura, après la chute de l'oppresseur romain, à soutenir jusqu'à la fin des temps une lutte continuelle contre les forces du mal. Dans la vision, la Rome impériale a complètement disparu ; Satan ne peut plus jamais se servir d'elle contre les saints. Mais, se diront ceux-ci, ne recrutera-t-il pas d'autres suppôts parmi les nations, ne rassemblera-t-il pas d'autres armées, ne lancera-t-il pas d'autres attaques contre l'Église ? Bien sûr !

Ce sont toutes les tentatives futures du diable (c'est-à-dire postérieures à la chute de Rome) que condensent les versets 7-9 sous l'image traditionnelle de Gog et Magog. Après la défaite totale de Satan dans son offensive romaine, Dieu le relâche et lui permet de lever une armée encore plus redoutable que celle des bêtes qui vient d'être anéantie. Cette nouvelle coalition satanique assiège l'Église, mais subit le même sort que les forces

romaines écrasées par un jugement de Dieu. Voici donc le message de cet épisode pour l'Église sortie victorieuse de sa lutte avec l'empire persécuteur mais inquiète encore de son avenir : le Roi des rois vaincra tout ennemi futur aussi sûrement qu'il aura triomphé du présent adversaire romain.

La vision d'une attaque militaire de Gog et Magog occupe une place analogue dans les prophéties d'Ézéchiel[7]. Dans la première partie de son livre (chapitres 1-24, 33), le prophète annonce de diverses manières un seul et unique message : la destruction de Jérusalem et la déportation des Juifs par Babylone.

La dernière partie de ses oracles (chapitres 34-48) est consacrée à réconforter les déportés. Ézéchiel annonce leur retour dans la terre sainte (qui se réalise après 70 années d'exil babylonien) et l'établissement du règne messianique sur Israël (qui s'accomplit lors de la résurrection et de l'ascension de Jésus). Il évoque, en termes figurés qui feraient vibrer les cordes sensibles du cœur de ses lecteurs abattus, la gloire qu'Israël connaîtra alors. Au peuple privé de sa patrie, de son roi et de sa dignité nationale, il parle d'une restauration du royaume uni d'Israël sous le règne de « David » (Jésus). Israël reviendra de la captivité babylonienne et jouira chez lui, sous un roi idéal, d'une prospérité parfaite et d'une entière sécurité.

C'est alors qu'intervient la scène de Gog et Magog (Éz 38-39) pour rassurer le peuple élu. Afin de montrer aux Juifs fidèles qu'ils n'auront à craindre aucun ennemi sous le règne du Messie, Dieu invite en vision Gog, roi de Magog, à rassembler une armée innombrable et à marcher contre Jérusalem. Gog tire ses troupes de pays lointains situés aux quatre points cardinaux par rapport à la ville sainte, et monte sur les montagnes d'Israël. Mais ses hordes y sont anéanties par Dieu sans même que les Israélites aient à combattre. Le thème de Gog et Magog sert, chez Ézéchiel comme dans l'Apocalypse, à assurer le peuple de Dieu de sa victoire sur tous les ennemis qu'il aura à affronter dans le cours des siècles.

verset 20.7

Quand les 1 000 ans seront accomplis, Satan sera relâché de sa prison. Cette libération du diable a lieu sur l'ordre de Dieu. Il faut que l'Église constate qu'elle entendra parler à nouveau de Satan, mais que celui-ci restera toujours l'éternel vaincu. On ne le fait sortir de l'abîme qu'après l'écoulement entier des mille ans ; autrement, le sens symbolique de ce chiffre de totalité perdrait sa force.

verset 20.8

Et il s'en ira séduire les nations qui sont aux quatre coins de la terre, Gog et Magog. L'Apocalypse emprunte ces noms à Ézéchiel 38-39 et leur donne à peu près la même signification symbolique. Ils désignent la coalition la plus redoutable qu'on puisse imaginer de nations païennes ameutées contre le peuple de Dieu. (On notera en passant une petite

---

[7] McGuiggan, pp. 277-278. Voir aussi, du même auteur, *The Book of Ezekiel*, Lubbock, 1979, pp. 319-328.

variante : chez Ézéchiel, Gog est le roi du pays de Magog, alors que l'Apocalypse met les deux noms sur le même plan.)

Il est possible que le peuple venu de Magog s'identifie historiquement aux Scythes qui envahirent l'Asie occidentale vers 625 av. J.-C. et dont le nom devint dans la littérature juive synonyme de terreur et de férocité. Quoi qu'il en soit, Ézéchiel et Jean utilisent les deux termes dans un sens typique sans vouloir qu'on cherche à les identifier avec tel personnage ou telle nation historiques. Gog et Magog représentent dans la vision johannique toute puissance politique qui se dresserait contre l'Église à l'instigation de Satan. C'est le type des peuples ennemis de l'Église que le diable séduit. **Il les rassemblera pour le combat.**

Leur nombre est comme le sable de la mer. Dieu permet à Satan de mobiliser une armée dont la puissance numérique dépasse tout ce que le monde a jamais vu. La vision cherche, souvenons-nous, à rassurer les saints. Plus leur adversaire semble redoutable, plus sa destruction prouvera l'invincibilité de l'Église. Si cette armée-ci ne peut écraser les saints, c'est qu'aucune armée n'y parviendra.

verset 20.9

Ils envahirent toute l'étendue de la terre et investirent le camp des saints. De leur côté, les forces chrétiennes se rassemblent, comme en 14.1-5, dans Sion, la capitale fortifiée (gr. *parembolè* : « forteresse, camp retranché, camp ») du Messie **et la cité bien-aimée.** La ville qui apparaît dans la vision est évidemment Jérusalem. Mais il s'agit en réalité d'une image de l'Église du Christ, la nouvelle Jérusalem qu'on nous montrera au chapitre suivant. Cet assaut de Gog et Magog résume l'ensemble des attaques lancées par Satan contre l'Église après la chute de Rome.

Mais un feu descendit du ciel et les dévora. Les saints n'ont pas à faire de sortie pour attaquer l'ennemi. Comme dans la prophétie d'Ézéchiel, c'est Dieu lui-même qui extermine la formidable armée de Gog et Magog[8].

> *J'exercerai le jugement contre lui par la peste et par le sang ; je ferai pleuvoir sur lui, sur ses escadrons et sur les nombreux peuples qui seront avec lui une pluie diluvienne, du grésil, du feu et du soufre. (Ézéchiel 38.22.)*

Ce feu céleste met fin au rôle joué par les hordes de Gog et Magog dans ce spectacle apocalyptique. Tout comme la grande prostituée, la bête et le faux prophète, elles quittent définitivement la scène dans les flammes du jugement divin. Maintenant, ce sera le tour de Satan et des adorateurs de la bête.

---

[8] A. Gelin. « Apocalypse » dans Louis Pirot. *La Sainte Bible*, Tome XII, Paris, 1938, p. 659.

Le diable jeté dans l'étang de feu : 20.10

verset 20.10
Et le diable, leur séducteur, fut précipité dans l'étang de feu et de soufre, auprès de la bête et du faux prophète. Nous avons dit que l'attaque de Gog et Magog réunit en une seule action tous les assauts de Satan contre l'Église après la chute de l'Empire romain. L'échec de cette offensive suprême signifie donc que Satan a fini sa carrière en tant qu'adversaire des saints. Son rôle dans cette apocalypse est terminé, il n'a plus qu'à rejoindre les deux autres grands coupables du livre dans l'étang de feu. Ce lieu symbolise, dans les visions de Jean, la ruine totale et irrévocable des ennemis de Dieu. Personne ne revient de l'étang de feu[9].

Et ils souffriront des tourments jour et nuit aux siècles des siècles. Leur défaite sera sans rémission, implacable, définitive. Voilà la vérité représentée par l'image du tourment éternel dans l'étang de feu (voir commentaire sur 14.10-11).

Le jugement devant le grand trône blanc : 20.11-15
Nous avons vu aux versets 4-10 comment les saints sortent de la lutte qui oppose l'Église à Rome : victorieux et assurés de leur sécurité pour l'avenir. Même les morts chrétiens ressuscitent en triomphe pour régner et recevoir leur récompense.

Maintenant, nous allons voir comment sortent du conflit leurs adversaires humains, c'est-à-dire ceux qui ont péri au service de la bête[10]. De tous les membres du camp romain (le dragon, la bête, le faux prophète et la prostituée), seuls les hommes qui ont opté pour l'empire n'ont pas encore été livrés au feu éternel. C'est pourtant le sort auquel on les avoués (Ap 14.10-11). Il ne reste plus qu'à entendre leur sentence et à voir son exécution. .

Le juge : 20.11

verset 20.11
Alors je vis un grand trône blanc et celui qui y siégeait. L'apparition de Dieu siégeant en juge sur son trône ne signifie pas forcément qu'il s'agit du jugement dernier. Cette scène est évoquée dans le langage imagé des psalmistes et des prophètes pour parler de la ruine des ennemis du peuple de Dieu.

Le psaume 9, par exemple, rend grâce au Très-Haut à la suite d'une victoire remportée par David, roi d'Israël.

> *Mes ennemis, qui battent en retraite, trébuchent et périssent devant toi, car tu as défendu mon droit et ma cause ; tu t'es assis sur ton trône, juste juge. Tu as menacé des nations, fait périr*

---

[9] McGuiggan, pp. 289-290.

[10] McGuiggan, p. 290.

l'infidèle, effacé leur nom à tout jamais. L'ennemi est achevé, ruiné pour toujours ; tu as rasé des villes, le souvenir en est perdu. Mais le Seigneur siège pour toujours, il affermit son trône pour le jugement. C'est lui qui gouverne le monde avec justice et juge les peuples avec droiture. Que le Seigneur soit une citadelle pour l'opprimé, une citadelle pour les temps de détresse ! (Psaume 9.4-10.)

Le roi divin exerce ses fonctions de juge suprême en faisant justice à ses serviteurs injustement attaqués et en frappant leurs oppresseurs pour mettre un terme au mal qu'ils commettent. (Voir aussi Ps 7.7-12 ; 58.11-12 ; 96.10.)

La prophétie saisissante de Joël 4 présente sous l'image d'assises gigantesques le châtiment historique des païens qui avaient traité Israël avec cruauté. Les Phéniciens et les Philistins en particulier sont condamnés pour avoir vendu des prisonniers juifs comme esclaves aux Grecs. *Je rassemblerai toutes les nations et je les ferai descendre dans la vallée nommée « Le Seigneur juge ». Et là, je plaiderai contre elle (Joël 4.2).* (Voir aussi És 3.13-14 ; Jr 25.31.)

Le texte qui se rapporte le plus directement à notre verset est à nouveau Daniel 7. Là aussi, nous voyons le Dieu éternel prendre place sur son trône éblouissant pour rendre son jugement contre la quatrième bête, l'Empire romain.

Je regardais, lorsque des trônes furent installés et un Vieillard s'assit : son vêtement était blanc comme de la neige, la chevelure de sa tête, comme de la laine nettoyée ; son trône était en flammes de feu, avec des roues en feu ardent. (Daniel 7.9.)

Comme d'ordinaire, la couleur blanche évoque la sainteté. Le Roi assis sur le trône jugera avec une justice parfaite.

Devant sa face la terre et le ciel s'enfuirent sans laisser de traces.. Nous sommes maintenant habitués à voir dans l'imagerie apocalyptique de certaines prophéties le châtiment divin d'une nation historique s'élargir en une véritable désintégration du monde. Quand Dieu exerce ses jugements dans l'histoire, on dépeint la ruine du peuple coupable sous les plus vives couleurs et les images les plus violentes : dévastation de la terre entière, chute des astres et disparition du ciel, effondrement des montagnes, etc. Tous les fondements du monde entier des réprouvés paraissent s'écrouler dans une destruction générale. (Voir commentaire sur Ap 6.12-14 et, en plus des passages qui y sont cités, Jl 2.1-11 ; Am 8.9-10 ; 9.5 ; Mi 1.3-5 ; Na 1.4-8 ; So 1.2-4.)

Citons encore deux exemples de ce langage figuré de jugement. En Jérémie 4, le royaume de Juda reçoit l'annonce d'une invasion des Babyloniens, fruit amer du mal qu'il a commis. Aux versets 23-26, le prophète contemple en vision la dévastation du pays après le passage des envahisseurs. Il commence ainsi sa description : *Je regarde la terre : elle est*

déserte et vide ; le ciel : la lumière en a disparu. (Jérémie 4.23.) Par l'invasion babylonienne, Dieu va « décréer » le monde entier des Judéens. Leur ciel disparaîtra et leur terre reviendra à l'état de vide chaotique qui a précédé les sept jours de la création (Gn 1.2). Il s'agit évidemment non pas d'une prophétie de la destruction littérale du monde, mais d'une image de la ruine complète d'un pays condamné par Dieu.

Voyons ensuite comment la deuxième épître de Pierre considère le déluge comme la destruction d'un monde.

> *Il n'a pas épargné non plus l'ancien monde, mais il préserva, lors du déluge dont il submergea le monde des impies* […]. *En prétendant cela, ils oublient qu'il existait il y a très longtemps des cieux et une terre tirant origine de l'eau et gardant cohésion par l'eau grâce à la Parole de Dieu. Par les mêmes causes, le monde d'alors périt submergé par l'eau. (2 Pierre 2.5 ; 3.5-6.)*

Quel monde a péri, avec ses cieux et sa terre, dans le déluge ? Le monde « ancien », le monde des impies avec tout ce qui le caractérisait dans l'ordre physique, social et moral. Le déluge n'a pas vraiment détruit la terre entière et les cieux. C'est plutôt le monde considéré comme l'habitat des pécheurs qui a péri. Les flots ont mis un terme à leur impiété et ont fait place nette pour la constitution d'un nouvel ordre, d'un nouveau cadre de vie pour les justes, d'un monde qui n'est pas celui d'avant le déluge.

Que signifie alors la disparition de la terre et du ciel dans la vision de Jean ? C'est la fin du monde des Romains, c'est-à-dire celui des impies dont l'Apocalypse raconte le jugement. La création physique survivra à la chute de l'empire, tout comme elle a survécu au châtiment de Babylone, d'Édom ou de Juda, annoncé pourtant par des descriptions de destruction cosmique. Ce qui disparaît, c'est l'ordre ancien du monde, où Rome opprimait les saints et continuait sa carrière d'impiété[11].

Nous reviendrons à cette idée dans 21.1. Notons, en attendant, que la suppression de la terre et du ciel n'entraîne pas celle de la mer (verset 13), car on en a besoin jusqu'à ce qu'elle rende ses morts. Mais elle disparaîtra à son tour quand elle aura joué son rôle[12].

Les condamnés : 20.12-13

verset 20.12

Et je vis les morts, les grands et les petits, debout devant le trône. Voilà la « seconde » résurrection, annoncée au verset 5. Elle ne concerne pas les fidèles qui ont eu part à la première résurrection, mais les « autres morts », c'est-à-dire tous les partisans de Rome tués au cours des visions. Les saints ressuscitent pour régner et partager le triomphe du Christ, alors que les

---

[11] McGuiggan, p. 299.

[12] H. Troadec. *L'Apocalypse*, Paris, 1982, p. 100.

adorateurs de la bête ne reviennent à la vie que pour entendre la sentence divine.

Et des livres furent ouverts. Ce trait nous renvoie de nouveau au procès de la bête romaine en Daniel 7. *Le tribunal siégea, et des livres furent ouverts. (Daniel 7.10.)* Ces livres contiennent sans doute la mention de toutes les actions de la bête et apportent la preuve de sa culpabilité. Les livres de notre verset servent, eux aussi, de pièces à conviction.

Un deuxième document intervient dans la procédure judiciaire : **Un autre livre fut ouvert : le livre de vie**. On consulte le livre de vie, registre des élus, non pas pour gracier ceux dont le nom y figure (il n'y a aucun fidèle parmi ceux qui se tiennent devant le grand trône blanc), mais pour confirmer que les noms des accusés ne s'y trouvent pas. Ces livres sont des images soulignant la parfaite justice de ce jugement. Les condamnés auront pleinement mérité leur châtiment. **Et les morts furent jugés selon leurs œuvres, d'après ce qui était écrit dans les livres.** (Voir commentaire sur Ap 2.23 ; 22.12.)

verset 20.13

La mer rendit ses morts, la mort et l'Hadès rendirent leurs morts, et chacun fut jugé selon ses œuvres. Tous les réceptacles des morts sont forcés de rendre leur dépôt pour cette résurrection de jugement. On souligne ainsi qu'aucun des païens romains tués au service de 1a bête n'échappera au verdict sur le point d'être prononcé.

L'exécution de la sentence : 20.14-15

verset 20.14

Alors la mort et l'Hadès furent précipités dans l'étang de feu. En rendant les païens défunts qu'ils devaient garder jusqu'à l'écoulement des mille ans, la mort et le séjour des morts accomplissent leur dernier acte dans le spectacle apocalyptique et peuvent maintenant disparaître de la scène. On n'a plus besoin d'eux. Depuis le début du livre, ces deux personnages (ou personnifications) apparaissent comme des ennemis que le Christ a déjà vaincus (Ap 1.18) et dont il se sert comme instruments de jugement contre l'Empire romain (6.8).

Mais le Messie n'est pas le seul à faire appel à eux. Car Dieu a permis à la bête (« il lui fut donné ») de tuer les saints et d'utiliser la mort comme une arme contre son peuple. En détruisant l'empire et en ressuscitant en vision les saints morts ou tués, le Seigneur a dépouillé la mort de sa puissance sur les chrétiens dans la crise présente. Rome ne fera plus jamais de martyrs[13] ! Le pouvoir de vie et de mort qu'elle a exercé pour un temps sur les fidèles lui est enlevé pour toujours. En ce qui concerne l'affaire romaine, la mort, déjà vaincue par la résurrection de Jésus, a subi une autre défaite totale et irrévocable. Voilà l'idée que veut traduire sa condamnation à l'étang de feu.

---

[13] McGuiggan, pp. 302-303.

La vision johannique se rapproche ici d'Ésaïe 25.8. Les chapitres 24 à 27 d'Ésaïe ont une allure apocalyptique et forment la conclusion des précédents oracles contre les nations de l'époque du prophète : l'Égypte, Babylone, Jérusalem, Tyr, etc. Ils résument, dans la description d'un jugement typique, les principes qui sont si souvent appliqués dans le cours des siècles.

Dieu abattra toute puissance hostile à son peuple Israël et rétablira l'honneur de celui-ci. *Il fera disparaître la mort pour toujours. Le Seigneur Dieu essuiera les larmes sur tous les visages et dans tout le pays il enlèvera la honte de son peuple. (Ésaïe 25.8.)* Chaque fois que Dieu secourt les siens dans une circonstance historique donnée et qu'il détruit le pouvoir mortel de leur ennemi, il « fait disparaître la mort » en ce qui concerne cette situation précise. Tel est le cas dans l'Apocalypse.

L'étang de feu, voilà la seconde mort ! Voir commentaire sur le verset 6. Notez que, tout comme le diable et les deux institutions romaines, la mort et le séjour des morts entrent vivants dans cet étang. On ne peut pas vraiment parler dans leur cas d'une première mort ; l'image de la seconde mort s'applique surtout aux membres humains du camp romain.

verset 20.15

Et quiconque ne fut pas trouvé inscrit dans le livre de vie fut précipité dans l'étang de feu. Qui sont ces gens ? Ce sont les païens de l'Empire romain, les hommes de cette époque qui ont refusé Dieu pour accepter la marque de la bête (Ap 13.8). On les livre maintenant au supplice annoncé en 14.10-11 : le tourment dans le feu et le soufre.

Ainsi s'achève la défaite des forces sataniques liguées dans ce livre contre l'Église : la prostituée, la bête, le faux prophète, le dragon et leurs partisans humains. Ils finissent tous dans le feu éternel, image de leur échec irrévocable. On n'entendra plus parler d'eux dans le livre. Il ne reste plus qu'à évoquer le camp des vainqueurs jouissant des fruits de leur victoire. Voilà ce que feront les chapitres suivants.

Chapitre 21

Présentation de la ville sainte : 21.1-4
Épilogue et signature de Dieu : 21.5-8
Description détaillée de la ville sainte : 21.9-27
Son apparition : 21.9-10
Sa gloire : 21.11
Sa muraille et ses portes : 21.12-14
Ses dimensions et sa forme : 21.15-17
Ses matériaux : 21.18-21
Son temple et sa lumière : 21.22-23
Ses relations avec les nations : 21.24-26
Ses habitants : 21.27

Au chapitre 20 s'achèvent les révélations touchant le jugement de Rome, dont les différentes manifestations visionnaires ont disparu les unes après les autres dans l'étang de feu. Il ne reste plus pour conclure cette apocalypse qu'à montrer un dernier plan, celui de l'Église, sortie (grâce à son Seigneur) victorieuse de l'épreuve et débarrassée à tout jamais de son ennemi.

Les chapitres 21 et 22 présentent une description idéalisée de cette Église triomphante et de tous les bienfaits dont jouira en elle le chrétien qui sera resté fidèle à travers la lutte avec l'empire. Dans cette dernière scène s'accompliront les promesses faites au vainqueur dans les sept lettres ainsi que les bénédictions entrevues comme fruits de la victoire dans les passages tels que 7.9-19 ; 14.14-16 ; 15.2-4.

La perspective des deux derniers chapitres de l'Apocalypse n'est pas celle de l'état éternel au ciel. Il est vrai qu'un grand nombre des images utilisées dans cette section pourraient bien convenir à une description de l'Église telle qu'elle vivra dans le ciel et l'éternité. Mais d'autres traits de la vision militent contre cette interprétation et laissent supposer que l'Église exerce toujours un ministère de salut parmi les nations de la terre.

Nous allons contempler dans sa perfection idéale la ville sainte de Dieu après sa victoire sur la ville corrompue de Babylone. À l'humiliation de Rome déchue s'opposera la gloire de l'Église triomphante ; aux souillures de la grande prostituée abandonnée de ses amants répondra la sainteté de l'épouse unie à son Époux. Ce parallélisme antithétique, qui oppose depuis longtemps Rome et l'Église, se poursuivra dans ces deux derniers chapitres. Il nous invite fortement à ne pas quitter brusquement le cadre temporel du livre pour transporter cette dernière vision à la fin des temps.

Il serait utile de dire un mot sur la structure des chapitres 21 et 22, qui présentent une conclusion doublée de l'Apocalypse. Il sera question de deux visions de la ville sainte et de deux épilogues.

En voici le plan :

Première conclusion : 21.1-8
- Première vision de la ville sainte : 21.1-4
- Premier épilogue : 21.5-8

Deuxième conclusion : 21.9-22.20
- Deuxième vision de la ville sainte : 21.9-22.5
- Deuxième épilogue : 22.6-20

La deuxième conclusion reprend les mêmes thèmes que ceux de la première mais les développe avec plus d'ampleur. C'est Dieu lui-même qui prend la parole dans le premier épilogue, alors que dans le second, le principal interlocuteur de Jean, c'est Jésus.

Présentation de la ville sainte : 21.1-4

verset 21.1
Alors je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle, car le premier ciel et la première terre ont disparu. L'Apocalypse a déjà mentionné la disparition de la terre et du ciel (voir commentaire sur 20.11). De quel monde parlait-elle alors ? Du monde romain ! Celui dans lequel la bête et ses alliés sévissaient contre les chrétiens. Après avoir été violemment ébranlé par les fléaux des septénaires, le monde des impies a (dans les visions) disparu complètement. Dieu remplace maintenant ce « premier » monde par un « nouveau » ; il crée pour son peuple un nouvel ordre de choses, un nouveau cadre de vie, un nouvel environnement d'où sera banni à jamais l'ancien persécuteur. Les saints entreront dans un nouvel état de bénédiction, et l'image de la nouvelle terre et du nouveau ciel exprime le changement total de leur situation.

Le thème d'un nouveau monde remonte aux prophéties d'Ésaïe, où il sert à marquer le passage d'une situation d'épreuve à une situation de joie[1]. Le texte le plus significatif se trouve en Ésaïe 65. Là, le Seigneur promet aux exilés de Babylone qu'il n'exterminera pas le peuple d'Israël tout entier. Mais il séparera avec soin les coupables des fidèles, punissant sévèrement les uns et bénissant abondamment les autres (És 65.8-16). Cet oracle a trait aux temps messianiques et met en contraste les sorts différents que Dieu réserve aux Juifs, selon qu'ils acceptent ou rejettent le Christ. Des incrédules, il ne restera plus rien que le nom, qui servira d'imprécation, tellement leur jugement sera terrible. Pour les Israélites qui écoutent le Messie, par contre, Dieu créera un nouvel ordre de choses où ils posséderont le plus grand bonheur.

---

[1] Cette explication du nouveau ciel et de la nouvelle terre suit celle que propose Jim McGuiggan. *The Book of Revelation*, West Monroe, 1976, pp. 329-330. Voir aussi, par le même auteur, *The Book of Isaiah*, West Monroe, 1972, pp. 84-85, 90-92.

En effet, voici que je vais créer des cieux nouveaux et une terre nouvelle ; ainsi le passé ne sera plus rappelé, il ne remontera plus jusqu'au secret du cœur. Au contraire, c'est un enthousiasme et une exultation perpétuels que je vais créer : en effet, l'exultation que je vais créer, ce sera Jérusalem, et l'enthousiasme, ce sera son peuple ; oui, j'exulterai au sujet de Jérusalem et je serai dans l'enthousiasme au sujet de mon peuple ! Désormais, on n'y entendra plus retentir ni pleurs, ni cris. (Ésaïe 65.17-19.)

Sous le Messie, le reste fidèle d'Israël jouira d'un monde nouveau, c'est-à-dire radicalement différent des détresses dans lesquelles il se trouve présentement. Les derniers versets d'Ésaïe 65 traduisent par des images matérielles la félicité de cette nouvelle situation : la suppression de la mortalité infantile, une longévité extraordinaire, une prospérité et une paix paradisiaques, l'exaucement immédiat des prières et la domestication des prédateurs.

Ce qu'on doit retenir du texte d'Ésaïe, c'est qu'il ne faut pas concevoir ce changement d'univers comme matériel, comportant la destruction physique du monde ancien et la création littérale d'un nouveau. Le prophète prédit simplement une nouvelle situation pour les fidèles de Jérusalem et du peuple ; toutes les peines d'autrefois feront place à l'allégresse. Ce n'est pas le cosmos physique qui disparaîtra, mais « les détresses du passé » (És 65.16), « le passé » (65.17) et les circonstances qui ont provoqué pleurs et cris (65.19). À leur place, Dieu créera non pas une nouvelle ville matérielle mais « un enthousiasme et une exultation ». Le reste fidèle, délivré des malheurs passés, aura pour cadre de vie un nouvel ensemble de circonstances, un « nouveau ciel et une nouvelle terre », où la joie s'épanouira.

Il en est de même dans l'Apocalypse. La disparition du « premier ciel » et de « la première terre » correspond à celle du « monde ancien » (verset 4), c'est-à-dire des circonstances qui ont jusque-là signifié pour les saints pleurs et souffrances.

L'apôtre Pierre reprend cette imagerie pour encourager les chrétiens d'origine juive à supporter fidèlement les épreuves que leur font subir leurs compatriotes incrédules. À l'aide du langage traditionnel des prophéties de jugement, il annonce la disparition prochaine du monde des Juifs persécuteurs, prédiction qui se réalise par la destruction de Jérusalem en 70[2].

Puisque tout cela doit ainsi se dissoudre, quels hommes devez-vous être ! Quelle sainteté de vie ! Quel respect de Dieu ! Vous qui attendez et qui hâtez la venue du jour de Dieu, jour où les cieux enflammés se dissoudront et où les éléments embrasés se fondront ! Nous attendons selon sa promesse des cieux nouveaux et une terre nouvelle où la justice habite. (2 Pierre 3.11-13.)

---

[2] Gerald WRIGHT. *Second Peter Three : Jewish Calamity or Universal Climax*, Fort Worth, s.d., pp. 9-24.

(Voir aussi Mt 23.29-39 ; 1 Th 2.14-16 ; Jc 5.1-11 ; 1 P 4.12-18.)

L'intervention justicière de Dieu contre le judaïsme coupable représentera pour les chrétiens hébreux persécutés une délivrance longtemps attendue (Lc 21.22-23, 28). Elle inaugurera en quelque sorte un nouveau monde, où les injustices du passé seront punies, les torts redressés, les innocents vengés ; un nouveau monde débarrassé des derniers vestiges de la théocratie juive, ennemie de l'Église.

Le sens que l'Apocalypse donne à l'image d'un nouveau ciel et d'une nouvelle terre rejoint donc celui que lui attribuent les oracles d'Ésaïe et de Pierre. Il s'agit dans toutes ces prophéties d'un changement radical de circonstances survenu en faveur des saints à la suite d'une intervention précise de Dieu dans l'histoire. On ne doit pas prendre littéralement les termes « ciel » et « terre » comme s'ils désignaient des réalités matérielles d'ordre cosmique.

La dernière précision du verset confirme notre interprétation : **et la mer n'est plus.** Nous avons vu en Ap 20.11 et 13 que la mer avait subsisté après la disparition du ciel et de la terre. Car on en avait toujours besoin dans la vision, où elle devait rendre les morts qu'elle gardait en dépôt. Si la mer est ici mentionnée en particulier, c'est peut-être en tant que lieu d'origine de la bête (13.1). L'Empire romain a disparu pour toujours, et même son repaire n'aura pas de place dans la création nouvelle.

verset 21.2

Et la cité sainte, la Jérusalem nouvelle, je la vis qui descendait du ciel, d'auprès de Dieu. Cette ville n'est pas une cité matérielle, ni l'habitation éternelle des élus au ciel. Elle représente tout simplement l'Église chrétienne, la communauté des saints qui sortent en vainqueurs de la grande épreuve romaine. Sa sainteté l'oppose à l'autre cité qui figure dans les visions : la grande ville de Rome, remplie d'abominations et d'impuretés. Si la ville sainte descend du ciel, c'est pour indiquer l'origine divine de l'Église, fondée et animée par Dieu. On l'appelle la nouvelle Jérusalem par contraste, sans doute, avec l'ancienne capitale de la théocratie juive.

Notons en passant que l'épithète « nouvelle » n'implique pas nécessairement une origine toute récente. La « nouvelle » Jérusalem avait été établie bien avant la rédaction de l'Apocalypse et avant l'accomplissement de ses prophéties.

À l'image de l'Église-ville s'ajoute celle de l'Église-femme, **prête comme une épouse qui s'est parée pour son époux.** Voilà l'épouse du Christ, revêtue, comme en 19.7 -8, de sa fidélité à son époux, fidélité mise à l'épreuve par la période de persécution qu'elle vient de traverser. Cette femme fait un évident contraste avec la grande prostituée ivre, brandissant sa coupe d'abominations.

verset 21.3
Et j'entendis, venant du trône, une voix forte qui disait : Voici la demeure de Dieu avec les hommes. Pour Israël, le tabernacle, remplacé plus tard par le temple, représentait la demeure de Dieu au milieu de son peuple. Pour Jean, la présence divine parmi les fidèles se réalise dans la ville sainte, l'Église, que de nombreux textes du Nouveau Testament assimilent au temple spirituel ou à l'habitation de Dieu sur terre (1 Co 3.16 ; 2 Co 6.16 ; Ép 2.21-22 ; 1 P 2.5).

Ce thème a déjà été évoqué dans la vision de la foule innombrable, où l'un des vingt-quatre anciens dit : Celui qui est assis sur le trône dressera sa tente sur eux (7.15). Il s'agissait dans le chapitre 7 des chrétiens de l'époque romaine qui étaient restés fidèles à travers l'épreuve engendrée par la lutte avec l'empire. Le parallélisme de notre texte (21.3-6) et de 7.15-17 est un indice de plus montrant que la vision de la nouvelle Jérusalem présente l'Église du Christ victorieuse sur Rome.

Entre Dieu et les membres de cette Église — martyrs, confesseurs, fidèles, apôtres, prophètes — régnera une intimité indissoluble. **Il demeurera avec eux. Ils seront ses peuples et lui sera le Dieu qui est avec eux.** Ce privilège n'est pas limité, bien sûr, aux saints de cette époque-là. Il devient jour après jour l'expérience de chaque croyant qui, en tous lieux et en tout temps, triomphe du monde par sa fidélité.

verset 21.4
Il essuiera toute larme de leurs yeux. La mort ne sera plus. Il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni souffrance, car le monde ancien a disparu. La suppression de ces maux se rapporte à l'actuelle détresse des saints, c'est-à-dire aux persécutions romaines. Les chrétiens de l'empire avaient connu toutes sortes de souffrances morales et physiques, et Rome avait souvent tourné contre eux l'arme de la mort. Mais plus jamais ! Car Rome a disparu avec ses alliés, son pouvoir de tuer, sa religion et son monde. Plus jamais elle ne se relèvera pour faire du mal aux chrétiens et les tuer (pour la fin de la mort, voir commentaire sur 20.14). Dieu s'est occupé définitivement de l'ennemi ; Jean n'apercevra plus que l'Église triomphante, baignant dans une sécurité et une joie parfaites.

Épilogue et signature de Dieu : 21.5-8
La fin des révélations approche, et c'est Dieu lui-même qui va maintenant faire une brève allocution de clôture. Dans ce premier épilogue du livre, Dieu attestera la vérité des visions, les déclarera terminées, les signera et résumera les rétributions qui reviendront respectivement aux fidèles et aux païens. Il cherche surtout à amener les lecteurs de l'épître à prendre fermement position en vue de la lutte qui pointe à l'horizon.

verset 21.5
Et celui qui siège sur le trône dit : Voici, je fais toutes choses nouvelles. La première parole de Dieu se réfère à l'ensemble des visions de la ville sainte, qui constituent en quelque sorte le dernier acte du drame

apocalyptique. Le roi de l'univers certifie qu'il mènera bien le cours des événements au terme heureux entrevu aux versets précédents : l'épanouissement de l'Église dans un nouveau monde débarrassé de l'oppresseur.

Puis il dit : Écris : ces paroles sont certaines et véridiques. Jean reçoit un nouvel ordre d'écrire le contenu de ses visions afin de le transmettre aux Églises de son temps (1.11, 19). Cette mission du prophète, commandée cette fois par Dieu lui-même, a une très grande importance ; car ces prophéties ne manqueront pas de s'accomplir.

verset 21.6

Et il me dit : C'en est fait. Cette proclamation signifie littéralement « elles sont devenues » ou « elles sont arrivées » ; elle marque la consommation du mystère divin auquel ce livre a trait. « Divine conclusion, divin *finis* apposé au bas du livre des visions[3]. »

Je suis l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin. Comme en 1.8, Dieu signe pour ainsi dire cette révélation pour confirmer son authenticité. Le nom par lequel il se désigne veut évoquer plus que l'éternité de Celui qui se trouve au début et à la fin de l'histoire. Le titre « l'Alpha et l'Oméga » nous rappelle plutôt la souveraineté du Tout-Puissant sur les événements. Son dessein est la cause première de ce qui se passera, et ce dessein s'accomplira intégralement. Dieu mènera à terme le plan qu'il a mis en marche.

La deuxième partie de ce premier épilogue (versets 6b-8) est un appel adressé aux lecteurs chrétiens pour qu'ils gardent la consigne de fidélité réitérée à maintes reprises dans ce livre. Dieu a dévoilé ce qui commencera bientôt à arriver, mais le récit de ces événements futurs est terminé. Le moment est venu d'en tirer personnellement les conclusions, de choisir son camp. Pour aider le lecteur à faire son choix, le Seigneur rappelle ce qui attend les deux côtés respectifs.

À celui qui a soif, je donnerai de la source d'eau vive, gratuitement. L'image de l'eau vivifiante évoque l'ensemble des grâces divines dont Dieu comble le chrétien fidèle. Rien ne manquera à celui qui s'engage à suivre le Christ et qui tient fermement son engagement. Dieu lui dispensera abondamment et gratuitement toute bénédiction spirituelle.

verset 21.7

Le vainqueur recevra cet héritage. Bien que Dieu les donne par grâce, il y a une condition à remplir pour recevoir les bénédictions de la ville sainte : il faut vaincre. Nous savons maintenant de quel combat et de quelle victoire il s'agit. C'est la fidélité sans compromis au Christ, à travers les persécutions romaines.

Le chrétien qui triomphe ainsi de la bête reçoit de Dieu cette promesse : **et je serai son Dieu et lui sera mon fils.** Devenu fils de Dieu au moment de sa conversion, le vainqueur continuera, après l'épreuve, à

---

[3] H. LILJE. *L'Apocalypse, le dernier livre de la Bible*, Paris, 1959, p. 259.

entretenir avec le Père des relations filiales. Ces rapports deviendront sans doute même encore plus intimes. (Voir commentaire sur 2.7 et sur les autres promesses adressées au vainqueur dans les sept lettres.)

verset 21.8

Après la récompense réservée aux vainqueurs, voici le sort de ceux qui choisiront de se rallier au camp adverse. Les termes de l'énumération qui suit, bien qu'ayant un sens moral général, caractérisent dans le contexte particulier de l'Apocalypse les apostats chrétiens ou les païens qui participent aux crimes de la société romaine[4]. **Quant aux lâches, aux infidèles, aux dépravés, aux meurtriers, aux impudiques, aux magiciens, aux idolâtres et à tous les menteurs, leur part se trouve dans l'étang embrasé de feu et de soufre : c'est la seconde mort.**

Considérons brièvement cette liste. Elle commence par les lâches, ceux qui par peur de la bête ne veulent pas s'engager pour le Christ ou qui le renient dans la persécution. Suivent les infidèles : soit les païens qui refusent d'écouter le témoignage de l'Église, soit les chrétiens qui ne gardent pas leur foi. Il y a ensuite les dépravés qui participent aux vices de Rome, mère des abominations. Les péchés des meurtriers, des impudiques, des magiciens et des idolâtres ont déjà été nommés en 9.20-21 comme caractérisant le monde romain. Quant aux menteurs, il s'agit, par contraste avec les disciples irréprochables de 14.5, de ceux qui compromettent leur intégrité en cédant à la religion mensongère de Rome.

La possibilité d'être condamné avec la masse païenne demeure tout à fait réelle pour les lecteurs de l'Apocalypse. Qu'ils comprennent le choix qu'ils ont à faire et qu'ils se gardent des péchés qui causeraient leur perte.

Description détaillée de la ville sainte : 21.9-27

Cette deuxième vision de la nouvelle Jérusalem accumulera traits et images pour faire un tableau majestueux de l'Église. Il n'a jamais existé et il n'existera jamais une ville matérielle telle que ce texte la décrit ; mais il existe bel et bien la communauté sainte que représente cette ville. Jean l'a aperçue rapidement au verset 2 et en recevra maintenant une vision beaucoup plus complète.

Son apparition : 21.9-10

L'introduction de cette vision correspond presque textuellement aux versets qui introduisent la vision de Babylone la grande. Confrontons les deux passages.

> *Et l'un des sept anges qui tenaient les sept coupes s'avança et me parla en ces termes : Viens, je te montrerai le jugement de la grande prostituée qui réside au bord des océans* […]. *Alors il me transporta en esprit au désert. (Apocalypse 17.1, 3.)*

---

[4] Pierre PRIGENT. *L'Apocalypse de saint Jean*, Lausanne, 1981, p. 334.

> *Alors l'un des sept anges qui tenaient les sept coupes pleines des sept derniers fléaux vint m'adresser la parole et me dit : Viens, je te montrerai la fiancée, l'épouse de l'agneau. Il me transporta en esprit sur une grande et haute montagne (Apocalypse 21.9-10).*

Ce parallélisme antithétique a évidemment pour but d'opposer la grande prostituée (Rome) et l'épouse du Christ (l'Église) telles qu'elles apparaissent, non pas dans l'éternité, mais au terme du septénaire des coupes. Au jugement de la prostituée, dépouillée, mise à nu et consumée par le feu répond la gloire de l'épouse. Autrement dit, l'opposition vise les deux personnages symboliques au moment de la chute de Rome. Nous contemplons une vision non pas de l'Église au ciel mais de l'Église sur la terre.

verset 21.9

Alors l'un des sept anges qui tenaient les sept coupes pleines des sept derniers fléaux vint m'adresser la parole et me dit. L'identification très précise de cet ange comme l'un des porteurs des coupes rattache notre vision aux derniers fléaux, ceux qui ont achevé la colère de Dieu contre Rome. Ceci nous invite clairement, me semble-t-il, à rester dans le même cadre chronologique que toutes les visions précédentes plutôt que de sauter brusquement jusqu'à la fin des temps.

Viens, je te montrerai la fiancée, l'épouse de l'agneau. L'épouse réapparaîtra brièvement en 22.17, mais la présente vision ne figurera plus l'Église que comme une ville.

verset 21.10

Il me transporta en esprit sur une grande et haute montagne. Ézéchiel lui aussi se voit déposer en vision sur une montagne très élevée afin de contempler une ville (Éz 40.2). La Jérusalem des visions d'Ézéchiel évoque les bénédictions glorieuses que possédera le Juif fidèle lorsque le Messie sera venu établir son règne et inaugurer la nouvelle alliance[5]. La ville sainte de l'Apocalypse figurera essentiellement les mêmes réalités, mais non plus dans un contexte spécifiquement juif. Nous verrons qu'il existe de nombreuses ressemblances entre l'imagerie d'Ézéchiel 40-48 et celle d'Apocalypse 21.11-22.5.

Et il me montra la cité sainte, Jérusalem, qui descendait du ciel, d'auprès de Dieu. Encore un contraste entre les deux cités, Rome et l'Église : la première est qualifiée de grande, la seconde de sainte.

Sa gloire : 21.11

---

[5] Jim McGuiggan. *The Book of Ezekiel*, Lubbock, 1979, p. 340.

verset 21.11
Elle brillait de la gloire même de Dieu. La gloire de Dieu, souvent assimilée dans les Écritures à un rayonnement lumineux, c'est la splendeur de ses perfections telles qu'elles se manifestent dans ses œuvres. Si l'Église reflète cette gloire, c'est tout d'abord que Dieu réside en elle comme dans un temple spirituel. Mais cet éclat provient aussi des vies des saints qui, en imitant Dieu, révèlent ses attributs au monde : sa sainteté, son amour, sa sagesse, sa puissance. Tout comme son Époux, la femme de l'Agneau doit manifester dans sa vie la gloire du Père. **Son éclat rappelait une pierre précieuse, comme une pierre d'un jaspe cristallin.**

Sa muraille et ses portes : 21.1-14

verset 21.12
Elle avait d'épais et hauts remparts. Ces puissants remparts évoquent sans doute la sécurité parfaite de la ville. Le peuple de Dieu n'a pas à craindre qu'un ennemi — fût-ce l'armée innombrable de Gog et Magog — franchisse la muraille inexpugnable pour prendre la cité.

Elle avait douze portes. La description des portes rappelle l'oracle d'Ézéchiel 48.30-35, qui trace un plan de la Jérusalem des temps messianiques. Dans les deux visions, le nombre de portes correspond au nombre des tribus d'Israël pour évoquer le peuple de Dieu dans sa totalité. Nous verrons en effet que le chiffre 12 deviendra en quelque sorte l'unité de mesure de la nouvelle Jérusalem. Répété, avec ses divers multiples, une douzaine de fois dans cette vision, il nous rappelle constamment que nous contemplons ici la cité du peuple de Dieu, l'Église.

Le verset 25 nous dira que les portes de la cité resteront toujours ouvertes, mais sa sécurité n'en sera pas compromise pour autant : **et aux portes, douze anges.** Ces anges, postés comme gardes aux entrées, empêcheront de s'introduire dans la ville tout ennemi ou toute autre personne n'ayant pas droit de cité.

Et des noms inscrits : les noms des douze tribus des fils d'Israël. Bien qu'appliqués ici au peuple chrétien, les noms des tribus israélites restent conservés dans le langage symbolique de l'Apocalypse (voir commentaire sur Ap 7.4-8). L'inscription de ces noms sur les portes signifie peut-être que pour avoir accès à la ville, il faut appartenir au peuple élu.

verset 21.13
À l'orient trois portes, au nord trois portes, au midi trois portes et à l'occident trois portes. La disposition des douze portes, réparties par trois selon les points cardinaux, se retrouve dans Ézéchiel 48.30-35. Ce schéma se modèle évidemment sur l'ordre des campements d'Israël pendant le séjour au désert. Le peuple était divisé en quatre groupes de trois tribus et chaque groupe était placé à l'un des points cardinaux, autour du tabernacle (Nb 2.1-31).

verset 21.14
Les remparts de la cité avaient douze assises, et sur elles les douze noms des douze apôtres de l'agneau. Les douze assises sur lesquelles repose le rempart défensif montrent peut-être que l'Église trouve sa solidité et sa sécurité dans la fidélité aux enseignements apostoliques. Quoi qu'il en soit, on rencontre chez l'apôtre Paul l'image de l'Église comme un saint édifice dont les apôtres constituent les fondements.

> *Vous avez été intégrés dans la construction qui a pour fondation les apôtres et les prophètes, et Jésus Christ lui-même comme pierre maîtresse. C'est en lui que toute construction s'ajuste et s'élève pour former un temple saint dans le Seigneur. (Éphésiens 2.20-21.)*

Ses dimensions et sa forme : 21.15-17

verset 21.15
Celui qui me parlait tenait une mesure, un roseau d'or, pour mesurer la cité, ses portes et ses remparts. Cette mesure de la cité fait penser à Ézéchiel 40-43, où le prophète voit un ange relever les dimensions du temple idéal de Dieu. Cette opération visionnaire avait pour but d'amener les Israélites à avoir honte de leurs péchés.

> *Et toi, fils d'homme, décris cette Maison à la maison d'Israël ; qu'ils soient honteux de leurs fautes ; qu'ils mesurent le plan. S'ils sont honteux de tout ce qu'ils ont commis, fais-leur connaître l'organisation de la Maison, sa disposition, ses sorties, ses entrées, toute son organisation, toutes ses prescriptions, toute son organisation, et tout son rituel. Écris-les sous leurs yeux, afin qu'ils gardent toute son organisation et toutes ses prescriptions et qu'ils les appliquent. Telle est la loi de la Maison : au sommet de la montagne, tout son territoire, tout autour, est très saint. Voilà ! Telle est la loi de la Maison. » (Ézéchiel 43.10-12.*)

La connaissance des mesures de ce temple devait porter les Israélites coupables à la repentance. Car ses mesures et ses formes parlaient de la plus haute sainteté, à côté de laquelle l'idolâtrie et les crimes d'Israël apparaîtraient dans toute leur gravité[6].

La mesure de la nouvelle Jérusalem de l'Apocalypse a un sens analogue. Elle souligne non seulement la sainteté de l'Église, mais aussi sa grandeur et sa sécurité. Contrairement à Babylone-Rome, où demeure l'iniquité, la ville qui descend du ciel est la demeure sainte de Dieu et de son peuple.

---

[6] McGuiggan. *Revelation*, p. 306.

verset 21.16

La cité était carrée : sa longueur égalait sa largeur. Il la mesura au roseau, elle comptait 12 000 stades. La longueur du stade grec variait selon les lieux ; on retient ordinairement le stade d'Alexandrie, qui équivaut à 185 m. Les 12 000 stades de notre verset font donc environ 2 200 km. Il est évident que ce chiffre qualifiant chaque côté (ainsi que la hauteur) de la ville a une valeur symbolique. Il correspond au chiffre du peuple de Dieu (12) multiplié par le coefficient de multitude (1 000). Transposer cette donnée numérique dans le système métrique et l'appliquer à une ville matérielle, c'est passer à côté de sa vraie signification. Le nombre 12 000 veut simplement dire que cette ville sainte représente le peuple de Dieu.

Tout comme la Jérusalem d'Ézéchiel (48.30-35), la ville sainte de l'Apocalypse s'élève sur une base carrée. Mais Jean ajoute une autre précision architecturale : l**a longueur, la largeur et la hauteur en étaient égales.** La cité forme un cube gigantesque, aux dimensions inimaginables pour une ville matérielle.

Pourquoi cette forme cubique ? Elle sert à rappeler le lieu le plus sacré de la religion juive, le Saint des saints de l'ancien temple. Ce sanctuaire avait vingt coudées de longueur, vingt coudées de largeur, et vingt coudées de hauteur (1 R 6.20) ; il était donc en forme de cube, de dix mètres de côté. Situé au cœur du culte de l'Ancienne Alliance, il représentait la demeure de Dieu parmi son peuple. C'est de là que le Seigneur, trônant entre les deux chérubins, régnait sur la terre. La vision de la cité sainte transpose en style apocalyptique la réalité spirituelle préfigurée matériellement par le Saint des saints. Dieu habite maintenant dans l'Église, qui par conséquent participe à sa sainteté.

verset 21.17

Il mesura les remparts, ils comptaient 144 coudées, qui font environ 72 m. Bien que Jean ne donne aucune indication précise à ce sujet, il semble que cette mesure représente l'épaisseur du rempart plutôt que sa hauteur. Elle indiquerait ainsi la solidité de la muraille, dans laquelle aucun assaillant ne saurait faire de brèche. Même s'il s'agissait de la hauteur, nous aurions un mur défensif extraordinaire. Quoi qu'il en soit, la vraie signification des 144 coudées se trouve dans le symbolisme des nombres. C'est encore un multiple du chiffre du peuple de Dieu, élevé cette fois au carré : 12 x 12 = 144.

La dernière expression du verset est assez obscure : **mesure humaine que l'ange utilisait.** Peut-être signifie-t-elle simplement que la règle à mesurer utilisée par l'ange est bien graduée selon les mesures en usage sur la terre. Il ne faut pas amoindrir l'impression d'immensité produite par la vision en s'imaginant que l'ange se sert d'une unité de mesure plus petite que celle des hommes.

Ses matériaux : 21.18-21

Cette énumération des matériaux de la ville, construite tout entière de pierres précieuses, exprime symboliquement la beauté resplendissante et la

richesse de l'Église, lieu spirituel de bénédictions inestimables. La description s'inspire à nouveau d'un oracle d'Ésaïe. *Humiliée, ballottée, privée de réconfort, voici que moi je mettrai un cerne de fard autour de tes pierres, je te fonderai sur des saphirs, je ferai tes créneaux en rubis, tes portes en pierres étincelantes et tout ton pourtour en pierres ornementales. (Ésaïe 54.11-12.)*

Le Seigneur s'adresse aux Juifs exilés à Babylone et privés de leur capitale, qui gisait alors en ruines. Il les réconforte par cette vision d'une nouvelle Jérusalem parée de pierres précieuses. Celles-ci matérialisent la gloire que possédera aux temps messianiques le nouvel Israël, c'est-à-dire l'ensemble des chrétiens d'origine juive. Bien qu'appliquée à d'autres circonstances historiques, la vision que Jean a de la ville sainte suggère la même idée générale. Elle illustre la magnificence éblouissante de l'Église, sortie d'une tempête qui l'avait rudement secouée : sa lutte avec Rome.

verset 21.18
Les matériaux de ses remparts étaient de jaspe, cristal dont l'éclat évoque la gloire de Dieu lui-même (Ap 4.3 ; 21.11) ; **et la cité était d'un or pur semblable au pur cristal.** Ce métal ne correspond à aucun minéral terrestre. Il apparaît dans la vision à cause de son pouvoir évocateur, associant à la richesse de l'or la transparence lumineuse du verre.

verset 21.19
Les assises des remparts de la cité s'ornaient de pierres précieuses de toute sorte. La première assise était de jaspe, la deuxième de saphir, la troisième de calcédoine, la quatrième d'émeraude,

verset 21.20
la 5ème de sardoine, la 6ème de cornaline, la septième de chrysolithe, la huitième de béryl, la neuvième de topaze, la dixième de chrysoprase, la onzième d'hyacinthe, la douzième d'améthyste. On ne doit pas chercher un sens symbolique pour chacune des pierres énumérées. Il est de toute façon difficile d'identifier ces gemmes avec certitude, étant donné que les noms que leur attribuaient les anciens ne correspondent pas toujours à la terminologie minéralogique moderne. L'important est sans doute de ressentir l'impression générale de splendeur que produit la description.

verset 21.21
Les douze portes étaient douze perles. Chacune des portes était d'une seule perle. Et la place de la cité était d'or pur comme un cristal limpide.. À la vue de Rome en flammes, les habitants de la terre s'étaient écriés : « Quelle ville était semblable à la grande ville ? La ville forte ! La ville parée d'or, de pierres précieuses et de perles ! » À quoi comparer alors la cité fabuleuse qui descend du ciel ? À côté d'elle, Rome fait figure de bidonville.

Son temple et sa lumière : 21.22-23

verset 21.22
Mais de temple, je n'en vis point dans la cité, car son temple, c'est le Seigneur, le Dieu Tout-Puissant ainsi que l'agneau. Dans l'ancienne Jérusalem, Dieu avait recouru à un bâtiment sacré, entouré d'interdictions rituelles, pour signifier son habitation avec son peuple. Parmi tous les adorateurs, seul le grand prêtre avait accès — et cela seulement une fois par an — au Saint des saints, lieu de la présence divine. Mais à l'intérieur de cette nouvelle Jérusalem, il n'y a pas de sanctuaire qui circonscrit en un lieu particulier la communion de Dieu avec ses fidèles. Le Seigneur ne s'enferme plus dans un temple inaccessible, mais communique directement sa présence à toute l'Église en tant que collectivité et à chaque membre individuellement.

Selon une expression bien johannique, le Père et le Fils demeurent dans les saints, et les saints demeurent dans le Père et le Fils (Jn 14.20, 23 ; 15.4 ; 1 Jn 2.24). La ville cubique forme, souvenons-nous, un énorme Saint des Saints, où Dieu lui-même habite avec son peuple. Un temple y serait vraiment superflu.

verset 21.23
Ce verset exprime, sous l'image de la lumière physique, une autre conséquence de la présence immédiate de Dieu dans l'Église : l'illumination spirituelle. **La cité n'a besoin ni du soleil ni de la lune pour l'éclairer, car la gloire de Dieu l'illumine.**

L'imagerie employée ici et dans les versets suivants s'inspire d'Ésaïe 60, chapitre qui décrit en style de vision les bénédictions que recevra du Messie le reste fidèle d'Israël, figuré par une Jérusalem restaurée.

> *Désormais ne se feront plus entendre ni la violence, dans ton pays, ni, dans tes frontières, les dégâts et les brisements. Tu appelleras tes murailles « Salut », et tes portes « Louange. » Désormais, ce n'est plus le soleil qui sera pour toi la lumière du jour, ce n'est plus la lune, avec sa clarté, qui sera pour toi la lumière de la nuit. C'est le Seigneur qui sera pour toi la lumière de toujours, c'est ton Dieu qui sera ta splendeur. Désormais ton soleil ne se couchera plus, ta lune ne disparaîtra plus, car le Seigneur sera pour toi la lumière de toujours et les jours de ton deuil seront révolus. (Ésaïe 60.18-20.)*

Après les temps d'épreuves et de ténèbres, la clarté de Dieu lui-même s'élèvera sur son peuple pour l'illuminer à toujours. Telle est, dans leurs contextes historiques respectifs, l'idée générale de ces passages d'Ésaïe et de Jean. Pour l'Apocalypse, le centre du rayonnement divin au cœur de la cité sera conjointement Dieu et le Christ[7] : **et son flambeau c'est l'agneau.**

---

[7] Donatien MOLLAT. *Une lecture pour aujourd'hui : l'Apocalypse*, Paris, 1982, p. 162.

Ses relations avec les nations : 21.24-26

verset 21.24

Les nations marcheront à sa lumière. La vision fait de nouveau allusion à Ésaïe 60. Là, le prophète voit Jérusalem, jadis opprimée et outragée par les nations, resplendir de lumière à la suite de l'avènement du Seigneur. Elle attire alors tous les peuples plongés dans les ténèbres. *Voici qu'en effet les ténèbres couvrent la terre et un brouillard, les populations, mais sur toi le Seigneur va se lever et sa gloire, sur toi, est en vue. Les nations vont marcher vers ta lumière et les rois vers la clarté de ton lever. (Ésaïe 60.2-3.)*

Cette prophétie se réfère à la place privilégiée des fidèles d'Israël dans la réalisation du salut et dans son extension universelle. Le salut, dit Jésus, viendra des Juifs. Le Messie sera juif, ainsi que ses apôtres et ses premiers disciples. Ceux-ci formeront le nouvel Israël, le centre à partir duquel rayonnera dans le monde entier la prédication de l'Évangile (És 2.2-3 ; Lc 24.46-47). Malgré ses détresses présentes, le reste fidèle d'Israël aura donc un avenir glorieux parmi les nations.

Dans l'Apocalypse, la perspective historique a changé et il ne s'agit plus uniquement de chrétiens hébreux ; mais le sens essentiel du symbolisme reste le même. Dans les chapitres précédents, nous avons vu l'Église, la nouvelle Jérusalem, sous la botte de l'empire. Mais elle est devenue maintenant la cité qui, située sur une montagne, ne peut être cachée. En elle seule réside l'espoir des nations égarées. L'Église qu'elles méprisaient et essayaient de détruire apparaît maintenant comme l'unique source de lumière dans un monde de ténèbres[8]. L'existence de ces nations païennes en dehors de l'Église montre bien que nous ne contemplons pas l'état éternel, mais que nous sommes encore dans le temps et sur la terre.

Les païens viendront à la ville non seulement pour recevoir quelque chose, mais aussi pour offrir un tribut : **et les rois de la terre y apporteront leur gloire.** Ce trait rappelle à nouveau Ésaïe 60 et plus particulièrement le tableau détaillé (És 60.4-17) des nations apportant à Jérusalem tous leurs trésors. Parlant des rois païens, le prophète dit à la ville :

> *Porte tes regards sur les alentours et vois : tous, ils se rassemblent, ils viennent vers toi, tes fils vont arriver du lointain et tes filles sont tenues solidement sur la hanche. Alors tu verras, tu seras rayonnante, ton cœur frémira et se dilatera, car vers toi sera détournée l'opulence des mers, la fortune des nations viendra jusqu'à toi. (Ésaïe 60.4-5.)*

Chez Ésaïe, la procession d'offrandes doit réparer en quelque sorte le mal que le peuple élu a souffert. *Ils iront vers toi en se courbant, les fils de ceux qui t'humiliaient, ils se prosterneront à tes pieds, tous ceux qui te bafouaient. (Ésaïe 60.14.)* De même, l'hommage rendu à l'Église dans notre

---

[8] McGuiggan. *Revelation*, p. 308.

verset par les rois de la terre s'oppose à l'hostilité des rois qui se sont alliés à Rome pour combattre les saints.

verset 21.25
Ses portes ne se fermeront pas au long des jours, à cause de l'affluence continuelle des païens. *Tes portes, on les tiendra constamment ouvertes, de jour, de nuit, jamais elles ne seront fermées, pour qu'on introduise chez toi la troupe des nations et leurs rois, mis en colonne ! (Ésaïe 60.11.)*
D'ailleurs, étant donné la sécurité parfaite dont jouit la cité, la fermeture des portes est inutile ; **car, en ce lieu, il n'y aura plus de nuit.** Continuellement illuminée par la gloire divine, la communauté sainte n'aura rien à craindre de tout ce qui dans le symbolisme biblique relève des ténèbres : peur, insécurité, confusion, puissances maléfiques.

verset 21.26
On y apportera la gloire et l'honneur des nations. Le chapitre 18 a énuméré toutes les richesses du monde qui affluaient dans la grande ville de Rome. Maintenant, les peuples mettent ce qu'ils ont de meilleur au service de l'Église.

Ses habitants : 21.27

verset 21.27
Il n'y entrera nulle souillure, ni personne qui pratique abomination et mensonge, mais ceux-là seuls qui sont inscrits dans le livre de vie de l'agneau. Cette ville sainte n'aura pour habitants que des saints : ceux qui ne se sont pas souillés en se livrant aux vices de la grande prostituée ou en pactisant avec la religion mensongère de l'état romain. Que le lecteur chrétien prenne garde de ne pas s'exclure ainsi du nombre des vainqueurs, de ne pas faire effacer son nom du livre de vie !

Chapitre 22

Les bénédictions de la ville sainte : 22.1-5
La vie divine : 22.1-2
La communion avec Dieu : 22.3-5
L'épilogue : 22.6-20
La conclusion du livre : 22.6-7
L'attestation de Jean et de l'ange : 22.8-9
L'ordre de ne pas sceller le livre : 22.10
L'appel à choisir son camp : 22.11-15
L'attestation de Jésus : 22.16
L'invitation à recevoir les biens offerts : 22.17
L'avertissement de ne pas s'écarter du message du livre : 22.18-19
La dernière promesse de Jésus : 22.20
La salutation finale : 22.21

Les cinq premiers versets de ce chapitre se rattachent directement à la deuxième vision de la ville sainte, que Jean contemple depuis Ap 21.9. Le reste du chapitre 22 constitue la conclusion du livre tout entier.

Les bénédictions de la ville sainte : 22.1-5

Après avoir identifié les habitants de la nouvelle Jérusalem (21.27), Jean décrit la félicité dont ils y jouissent.

La vie divine : 22.1-2

verset 22.1
Puis il me montra un fleuve d'eau vive, brillant comme du cristal, qui jaillissait du trône de Dieu et de l'agneau. Le thème d'un torrent d'eau vive sortant de Sion, la demeure de Dieu, apparaît plusieurs fois chez les prophètes. Joël (4.18) parle d'une source jaillissant de la Maison du Seigneur. Zacharie (14.8) décrit des eaux vives sortant de Jérusalem pour former deux fleuves, l'un coulant vers l'orient, l'autre vers l'occident. Mais l'image n'est nulle part aussi largement développée que dans Ézéchiel 47.1-12, auquel notre texte fait directement écho.

Dans sa vision symbolique de l'Israël des temps messianiques, Ézéchiel s'aperçoit qu'un fleuve de vie procède du temple pour féconder le désert et assainir les eaux de la mer Morte.

> *Il me fit venir vers l'entrée du Temple ; or, de l'eau sortait de dessous le seuil de la Maison, vers l'orient* […]. *Il me dit : « Cette eau s'en va vers le district oriental et descend dans la*

Araba : elle pénètre dans la mer ; quand elle s'est jetée dans la mer, les eaux sont assainies. Et alors tous les êtres vivants qui fourmillent vivront partout où pénétrera le torrent. Ainsi le poisson sera très abondant, car cette eau arrivera là et les eaux de la mer seront assainies : il y aura de la vie partout où pénétrera le torrent. (Ézéchiel 47.1, 8-9.)

Le torrent prend sa source au sanctuaire, que la vision assimile au trône de Dieu (Éz 43.6-7) ; c'est un autre point de ressemblance entre Ézéchiel 47 et Apocalypse 22. Aux eaux vivifiantes sont associés des arbres de vie, évoquant lointainement le jardin d'Éden qui procure à l'homme un bien-être paradisiaque.

L'image du fleuve doit être expliquée d'après les contextes respectifs de ces différentes prophéties, mais elle suggère à peu près la même réalité dans chaque cas. Les prophètes n'ont pas voulu décrire une eau matérielle mais le torrent de bénédictions spirituelles que Dieu répandra en abondance sur son peuple. Le fleuve symbolise la richesse des grâces vivifiantes que Dieu offre aux hommes assoiffés. De son trône, c'est-à-dire dans son Église, Dieu les abreuvera spirituellement de la vie divine.

En Jean 4.7-15, Jésus propose à la Samaritaine la vie éternelle sous cette même figure de l'eau vive. En Jean 7.37-39, il applique l'image plus précisément à l'Esprit saint qu'il donnera aux croyants. Dans Apocalypse 7.17, l'Agneau conduit les membres de la grande foule de vainqueurs aux sources des eaux de la vie. Ces textes, ainsi que les invitations d'Ap 21.7 et de 22.17, démentent la notion que l'homme doit attendre l'éternité pour étancher dans ce fleuve sa soif spirituelle[1].

verset 22.2

Au milieu de la place de la cité et des deux bras du fleuve, est un arbre de vie. Nous avons une allusion évidente à l'arbre de vie situé au milieu du jardin d'Éden. L'homme retrouve dans l'Église, grâce à l'œuvre du Christ, ce qu'il a perdu lors de la chute : l'accès à la vie éternelle.

Il est un peu difficile de visualiser comment cet unique arbre peut se situer sur les deux côtés du fleuve ; mais ce détail ne devrait pas trop nous préoccuper. L'important est de comprendre le sens symbolique de l'arbre **produisant douze récoltes. Chaque mois il donne son fruit.** Voici à nouveau le chiffre 12, qui nous indique que les bénédictions spirituelles représentées par les fruits de l'arbre appartiennent au peuple de Dieu.

La fécondité mensuelle de l'arbre nous renvoie de nouveau à Ézéchiel 47.

Au bord du torrent, sur les deux rives, pousseront toutes espèces d'arbres fruitiers ; leur feuillage ne se flétrira pas et leurs fruits ne s'épuiseront pas ; ils donneront chaque mois une nouvelle récolte, parce que l'eau du torrent sort du sanctuaire. Leurs

---

[1] Jim McGuiggan. *The Book of Revelation*, West Monroe, 1976, pp. 312-313.

fruits serviront de nourriture et leur feuillage de remède. (Ézéchiel 47.12.)

Ce tableau suggère une abondance parfaite et constante. L'arbre merveilleux de l'Apocalypse fournira des fruits suffisants pour assurer la subsistance spirituelle de tous les habitants de la cité sainte. Comparée en quelque sorte à un nouvel Éden, l'Église est le lieu où les hommes ont accès, dès à présent, à la vie que Dieu leur offre en abondance.

Et son feuillage sert à la guérison des nations. L'existence de nations encore malades et bien distinctes du peuple de Dieu nous signale à nouveau que cette vision parle de l'Église dans le monde présent. Les bienfaits dont jouissent les chrétiens sont offerts gratuitement à tous les habitants de la terre qui veulent, par la foi et le baptême, venir en profiter. À l'intérieur de la cité sainte, les hommes trouveront tout ce qui est nécessaire pour satisfaire leurs besoins spirituels et entretenir en eux la vie éternelle : lumière, eau, nourriture et guérison.

La communion avec Dieu : 22.3-5

verset 22.3

Il n'y aura plus de malédiction. Le sens exact de cette phrase n'est pas certain. Elle nous renvoie peut-être au tableau idéal de la Palestine messianique brossé par le prophète Zacharie : *On s'y installera ; on ne vouera plus à l'interdit ; Jérusalem demeurera en sécurité. (Zacharie 14.11.)* Le Seigneur promet ici que la ville sainte, accablée autrefois par ses ennemis et soumise à la destruction, n'aura rien à redouter sous le règne du Messie. Dans ce cas, l'Apocalypse chercherait à exprimer dans notre verset la sécurité et la paix de l'Église après la tribulation romaine.

Plus probablement encore, puisque le contexte a déjà évoqué le paradis originel, on pourrait voir une allusion à la malédiction que le Seigneur a prononcée contre le sol à la suite du péché du premier couple (Gn 3.17-24). Les effets de cette sentence divine sont effacés dans la ville sainte, où l'habitat des hommes retrouve la fécondité merveilleuse d'Éden. Il s'agirait alors d'une prospérité spirituelle, conséquence de la communion rétablie entre Dieu et l'homme pécheur.

Le trône de Dieu et de l'agneau sera dans la cité. L'Église apparaît non seulement comme le sanctuaire et la demeure de Dieu mais aussi comme sa salle de trône (Ap 4.2). La royauté divine sur le monde s'exerce à partir de son temple spirituel. Cette phrase implique aussi que celui qui veut recevoir tous les bienfaits précieux que recèle la cité doit se soumettre volontairement à l'autorité du Roi qui y réside. Laisser Dieu régner dans notre vie, même au prix des plus grands sacrifices, est le seul moyen d'assurer notre avenir. Quand on vient à lui sous ces conditions-là, il ouvrira les écluses du ciel et déversera ses bénédictions.

La double présence régnante du Père et du Fils représente peut-être un nouvel indice que toute cette vision concerne le temps présent plutôt que l'état éternel. Car à la fin de l'âge actuel, Jésus remettra le royaume

messianique « à celui qui est Dieu et Père » et régnera désormais en vertu de sa propre divinité (voir 1 Co 15.20-28 et commentaire sur Ap 11.15[2]).

Et ses serviteurs lui rendront un culte. Nous trouvons l'accomplissement d'encore un autre privilège promis en Ap 7.15-17 aux fidèles sortis victorieusement des persécutions romaines. Ils se tiendront devant le trône divin pour remplir un rôle sacerdotal dans le sanctuaire.

verset 22.4

Ils verront son visage. Cette vision n'est certainement pas du domaine physique, puisque Dieu, esprit invisible, n'a pas de visage matériel. L'expression « voir la face de Dieu » parle plutôt d'une communion intime entre lui et son peuple. On pourrait rapprocher notre texte du Psaume 24.4-6, où les fidèles « recherchent la face de Dieu » en montant à sa montagne pour le rencontrer dans le sanctuaire. Dans l'Église, les chrétiens ont accès à la présence même du Père et peuvent le connaître personnellement. L'épreuve que les lecteurs de Jean traverseront pour et avec leur Seigneur ne pourra qu'approfondir leur connaissance de lui et confirmer leur appartenance à lui : **et son nom sera sur leurs fronts.**

verset 22.5

Il n'y aura plus de nuit, nul n'aura besoin de la lumière du flambeau ni de la lumière du soleil, car le Seigneur Dieu répandra sur eux sa lumière (voir commentaire sur 21.23, 25)**, et ils régneront aux siècles des siècles.** Voici une dernière allusion à la prophétie de Daniel 7, qui annonce le règne éternel des fidèles après la chute des quatre empires bestiaux. *« Puis les Saints du Très-Haut recevront la royauté et ils posséderont la royauté pour toujours et à tout jamais. » (Daniel 7.18.* Daniel prédit plus précisément que Dieu détruira à jamais le pouvoir de Rome et rapporte ensuite cette promesse :

> *« Quant à la royauté, la souveraineté et la grandeur de tous les royaumes qu'il y a sous tous les cieux, elles ont été données au peuple des Saints du Très-Haut : Sa royauté est une royauté éternelle ; toutes les souverainetés le serviront et lui obéiront. » (Daniel 7.27.)*

Quoi que puissent laisser supposer les apparences, les chrétiens règnent, maintenant et pour toujours ; car ils partagent le règne de leur Maître. C'est par cette note lumineuse que se termine la dernière grande vision de l'Apocalypse.

L'épilogue : 22.6-20

Le drame visionnaire est achevé, le rideau baissé. Jean a contemplé et a raconté à son auditoire les scènes qui présentent en images apocalyptiques le conflit imminent entre l'Empire romain et l'Église chrétienne. Maintenant, à

---

[2] McGuiggan, p. 314.

la fin de la « représentation », certains personnages vont, un peu à la manière des acteurs qui viennent devant le rideau tombé pour prononcer un épilogue, donner d'ultimes recommandations pour l'interprétation de la prophétie. Ils parleront aussi de la réponse concrète que le livre doit susciter chez le lecteur.

On ne peut pas toujours déterminer avec certitude lequel des trois personnages qui interviennent — l'ange révélateur, Jésus ou Jean lui-même — fait telle ou telle déclaration, mais cette incertitude ne pose aucun problème pour la compréhension du message énoncé.

Quant à son contenu, cet épilogue ressemble en de nombreux points au prologue (1.1-3) et à l'adresse (1.4-8) du livre, ainsi qu'au premier épilogue (21.5-8). On relèvera notamment trois thèmes sur lesquels le texte revient avec une insistance particulière : l'origine divine et l'authenticité de la révélation, l'imminence de la réalisation des prophéties annoncées, et la nécessité absolue de garder intégralement les consignes de fidélité que contient le livre[3].

La conclusion du livre : 22.6-7

Les trois thèmes principaux de l'épilogue apparaissent déjà dans ce premier paragraphe.

verset 22.6

Puis il me dit : Ces paroles sont certaines et véridiques. Cette attestation reprend verbalement celle que Dieu a prononcée en 21.5. À cause des grands sacrifices que cette prophétie demande des fidèles, il faut que ceux-ci aient confiance en sa véracité et surtout en la certitude de la victoire qu'elle promet. C'est pourquoi le livre répète à plusieurs reprises qu'il contient non pas des spéculations mais la vérité.

L'interlocuteur de Jean rappelle ensuite la transmission surnaturelle du message de l'Apocalypse : **le Seigneur, le Dieu des esprits des prophètes, a envoyé son ange, pour montrer à ses serviteurs ce qui doit arriver bientôt.** C'est Dieu lui-même qui a parlé dans ce livre, le Dieu qui accorde, par l'intermédiaire des anges, des révélations à ses prophètes.

On notera que ce verset énonce, dans les mêmes termes que le tout premier verset du livre, le but de l'Apocalypse : montrer ce qui doit arriver bientôt. Cette double déclaration qui encadre les visions et en embrasse tout le contenu se présente par sa répétition au début et à la fin du livre comme un élément d'interprétation de toute première importance. Elle définit le programme de l'auteur et détermine la portée générale de la prophétie. La passer sous silence ou la mettre de côté, c'est commettre envers le livre une déloyauté.

Il ne faudrait pas non plus, pour se tirer d'embarras, songer à contester le sens du mot « bientôt ». Certains commentateurs essaient de lui attribuer dans l'Apocalypse l'idée de soudaineté et non pas de proximité dans le temps. Selon cette interprétation, les événements prédits peuvent pendant

---

[3] G. R. BEASLEY-MURRAY. « Apocalypse » dans *Nouveau Commentaire Biblique*, Saint-Légier, 1978, p. 1377.

deux mille ans tarder à s'accomplir, mais au moment fixé ils se dérouleront avec rapidité. Les affirmations bien nettes et bien catégoriques du livre exigent qu'on rejette cette explication, qui, de toute façon, donnerait un sens plutôt étrange à notre verset. Car le livre nous dit à deux reprises : le temps est proche.

D'autres commentateurs invoquent un verset de l'apôtre Pierre : *Pour le Seigneur un seul jour est comme 1 000 ans et 1 000 ans comme un jour. (2 Pierre 3.8.)* Ils veulent dire ainsi que, comparés à l'éternité de Dieu, les vingt siècles qui selon eux séparent la révélation des prophéties de l'Apocalypse et leur réalisation paraissent courts. On comprend très bien qu'en parlant du Dieu éternel on dise que devant lui le temps ne compte pas. Ce qu'on ne comprendrait plus du tout, c'est que les porte-parole de Dieu (dans notre cas, il s'agit de Jean, d'un ange et de Jésus) se servent de la même mesure pour estimer le temps par rapport à des lecteurs humains qui eux y sont sujets ; et que pour situer des événements devant arriver dans au moins deux mille ans, ils leur assurent qu'ils viendront bientôt et que le moment fixé est proche. On comprendrait encore moins qu'ils affirment catégoriquement l'imminence de ces événements avec cette insistance qui se remarque dans le prologue et dans l'épilogue du livre, où la proximité est énoncée coup sur coup jusqu'à sept fois[4] !

verset 22.7

Voici, je viens bientôt. Jésus réitérera deux fois encore cette assurance, qui retentit comme la note dominante de l'épilogue. La promesse s'adresse aux premiers destinataires de cette épître, les chrétiens de l'Empire romain et particulièrement ceux de la province d'Asie. Le Christ viendra bientôt pour les délivrer du monstre Domitien et pour livrer bataille contre Rome. Cela ne leur serait d'aucune consolation d'entendre que cet avènement se produirait soudainement. Pour être d'un secours quelconque, Jésus doit venir bientôt ; la soudaineté ou la rapidité de son intervention importe peu.

Heureux celui qui garde les paroles prophétiques de ce livre. Dans cette sixième béatitude de l'Apocalypse, Jésus exhorte les lecteurs à se préparer à son avènement prochain. Il faut qu'ils tiennent compte des avertissements prodigués au sujet des épreuves qu'affrontera l'Église et qu'ils s'arment de toutes les dispositions nécessaires pour en sortir vainqueurs et pour recevoir les récompenses promises.

L'attestation de Jean et de l'ange : 22.8-9

verset 22.8

Moi, Jean, j'ai entendu et j'ai vu cela. Comme en 1.2-3, Jean se nomme et atteste solennellement que son livre transmet fidèlement la révélation que Dieu lui a faite. Le prophète rapporte des visions authentiques qu'il a vraiment reçues par l'intermédiaire de l'ange divin ; il ne les a pas

---

[4] Louis BILLOT. *La parousie*, Paris, 1920, pp. 265-266.

fabriquées de toutes pièces. Il écrit en tant que témoin oculaire et immédiat, non pas en tant que créateur littéraire.

Et, après avoir entendu et vu, je me prosternai, pour l'adorer, aux pieds de l'ange qui me montrait cela.

verset 22.9

Mais il me dit : Garde-toi de le faire ! Je suis un compagnon de service, pour toi et pour tes frères les prophètes, et pour ceux qui gardent les paroles de ce livre. C'est Dieu que tu dois adorer. Cet incident est le double de celui rapporté en 19.9-10. Je crois qu'il ne se déroule pas dans la vie réelle, mais qu'il s'agit d'une expérience visionnaire. En tout cas, sa répétition a pour but d'appliquer au livre entier le message apporté en 19.9-10 à propos d'une vision particulière. L'ensemble des visions, bien que transmis par le truchement d'un ange, communique une révélation d'origine divine[5].

L'ordre de ne pas sceller le livre : 22.10

verset 22.10

Puis il me dit : Ne garde pas secrètes les paroles prophétiques de ce livre, car le temps est proche. Comme nous l'avons noté dans l'Introduction, cet ordre fait intentionnellement contraste avec ce qui a été enjoint à Daniel après qu'il avait reçu des révélations sur la carrière d'Antiochus Épiphane. *« Pour toi, garde secrète la vision, car elle se rapporte à des jours lointains. » (Daniel 8.26.)*

Les prédictions dont il est question chez Daniel devaient s'accomplir pleinement environ quatre cents ans après l'époque du prophète ; elles ne concernaient guère sa génération. Voilà pourquoi il doit mettre la vision en réserve pour un avenir lointain. Si Jean reçoit l'ordre inverse, c'est parce que le contenu de sa prophétie, au contraire de celle de Daniel, vise des événements du proche avenir. L'Apocalypse n'a donc pas à rester fermée pour des siècles. Au contraire, elle intéresse la génération des chrétiens contemporains de Jean. Il est même urgent que ceux-ci lisent le livre pour tirer profit de son message ; car les choses annoncées vont commencer bientôt à se réaliser.

L'appel à choisir son camp : 22.11-15

verset 22.11

Que l'injuste commette encore l'injustice et que l'impur vive encore dans l'impureté, mais que le juste pratique encore la justice et que le saint se sanctifie encore. Pendant le temps des persécutions qui menace déjà à l'horizon, il n'y aura pas de terrain neutre entre le camp des saints et celui des païens. Les circonstances exigeront de part et d'autre une attitude nette et tranchée. Que celui qui choisit la soumission à Dieu s'arme d'une

---

[5] Pierre PRIGENT. *Et le ciel s'ouvrit*, Paris, 1980, pp. 274-275.

résolution inébranlable afin d'endurer fidèlement toutes les épreuves que lui imposera son choix et de recevoir sa récompense. Que celui qui se range du côté de Rome ou qui veut faire des compromis avec elle comprenne où l'entraînera cette décision. Il s'enfoncera de plus en plus dans les souillures de la société romaine jusqu'à ce que le Christ vienne pour le punir (verset 12).

Il est intéressant de noter que dans sa lettre sur les martyrs de Lyon, Irénée fait allusion à ce verset. Ayant décrit les atroces supplices que les chrétiens ont acceptés pour leur foi, il évoque la sauvagerie toujours grandissante, inassouvissable, des païens :

> Le légat et le peuple manifestaient sans souci de la justice la même haine contre nous. Ainsi fut accomplie la parole de l'Écriture : « Que l'impie soit encore plus impie et que le juste soit encore plus juste[6] ».

Cet auteur chrétien du IIe siècle a appliqué la sentence du verset 11 à la séparation nette entre justes et mauvais produite par les persécutions[7].

verset 22.12

Voici, je viens bientôt, et ma rétribution est avec moi, pour rendre à chacun selon son œuvre. Cette annonce de l'avènement prochain du justicier est sans doute destinée à renforcer l'appel à la décision qui précède. Lorsque le Christ viendra en juge souverain dans les événements historiques qui se préparent, il distribuera avec justice récompenses et châtiments (Ap 2.23 ; 11.18 ; 19.11 ; 20.12). Cette promesse sert surtout à donner courage et espoir aux fidèles persécutés en garantissant la pleine réalisation de leur délivrance.

Elle fait écho à un oracle d'Ésaïe qui prédit un avènement du Seigneur pour ramener à leur pays les Juifs déportés à Babylone (ce texte est aussi messianique) : *Voici le Seigneur Dieu ! Avec vigueur il vient, et son bras lui assurera la souveraineté ; voici avec lui son salaire, et devant lui sa récompense. (Ésaïe 40.10.)* Nous savons maintenant en quoi consistent, dans l'Apocalypse, les récompenses réservées aux vainqueurs chrétiens et en quoi consistent les punitions réservées aux païens coupables.

verset 22.13

Je suis l'Alpha et l'Oméga, le Premier et le Dernier, le commencement et la fin. Pour le sens de ces titres, employés indistinctement pour Dieu et pour le Christ, voir commentaire sur Ap 1.8, 18 ; 2.8 ; 3.14 ; 21.6. Jésus veut rappeler sa maîtrise souveraine des événements, afin d'encourager les lecteurs à s'abandonner entièrement à lui. On peut être certain que celui qui porte de tels titres saura mener à bien ses desseins et qu'il tiendra la

---

[6] EUSÈBE. *Histoire ecclésiastique*, 5, 1, 58.

[7] Pierre PRIGENT. *L'Apocalypse de Saint Jean*, Lausanne, 1981, p. 353.

promesse qu'il vient de faire (verset 12). Voilà un fondement sur lequel il vaut la peine de bâtir sa vie !

verset 22.14
Les versets 14 et 15 forment ensemble une nouvelle invitation à choisir son camp. À l'exemple de Dieu dans 21.6-8, Jésus rappelle les conséquences que ce choix comportera pour chacun. Cette fois, l'alternative se présente sous la forme de deux décrets solennels : une bénédiction et une malédiction.

Heureux ceux qui lavent leurs robes, afin d'avoir droit à l'arbre de vie, et d'entrer, par les portes, dans la cité. Dans cette septième et dernière béatitude du livre, le Christ exhorte les hommes à venir à lui pour recevoir tous les bienfaits spirituels promis au peuple de Dieu. Seul le vainqueur, c'est-à-dire celui qui s'engage par son baptême à suivre Jésus et qui reste fidèle à cet engagement à travers la grande épreuve (Ap 7.14), aura accès à la vie surabondante que Dieu répand sur les siens dans l'Église. Remarquons que si le Seigneur accorde à tout converti le privilège d'avoir part à l'arbre de vie et à la ville sainte, il peut également le lui retirer. Le verset 19 précisera sous quelles conditions il le fera.

verset 22.15
Dehors les chiens et les magiciens, les impudiques et les meurtriers, les idolâtres et quiconque aime ou pratique le mensonge ! Seront exclus des merveilles de la ville sainte tous ceux qui s'adonnent aux iniquités du paganisme romain. Sauf repentance, ils finiront dans l'étang de feu. Tous les termes de cette liste, à l'exception du mot « chiens », ont figuré dans celle de 21.8, où nous les avons commentés. Dans l'Orient antique, les chiens n'inspiraient que le plus profond mépris. Loin d'être les compagnons fidèles que nous connaissons, ils infestaient les villes, miteux, faméliques et à demi sauvages. On les considérait comme des animaux impurs, et leur nom apparaît dans la Bible comme un terme de mépris et d'injure ou pour désigner les pécheurs particulièrement détestables.

L'attestation de Jésus : 22.16

verset 22.16
Moi, Jésus, j'ai envoyé mon ange pour vous apporter ce témoignage au sujet des Églises. Voici une nouvelle confirmation de l'authenticité de la révélation transmise dans cette épître aux sept Églises d'Asie. Aux témoignages de Dieu, de Jean et de l'ange révélateur, le Christ ajoute maintenant le sien. Étant donné la gravité extraordinaire du message prophétique, sans parler de sa forme apocalyptique, on peut comprendre la nécessité de multiplier ainsi les attestations de son origine divine.

Je suis le rejeton et la lignée de David. Jésus veut souligner sa royauté messianique. En tant que descendant de la lignée royale, il siège sur le trône davidique, dominant les nations et exerçant son pouvoir en faveur

de son peuple. Il possède toutes les prérogatives nécessaires pour conduire les saints à la victoire.

L'autre titre que Jésus prend a peut-être lui aussi une portée messianique : **l'étoile brillante du matin.** Un oracle ancien avait annoncé dans les termes suivants l'avènement du roi David, qui devait étendre la puissance d'Israël sur les nations ennemies d'alentour : *« De Jacob monte une étoile, d'Israël surgit un sceptre » (Nombres 24.17).* Il est possible que l'image de l'étoile remonte à cette prophétie et que chez Jean elle désigne le Christ, qui en tant que fils de David soumet les ennemis de son peuple. Quoi qu'il en soit, Jésus se présente comme le vainqueur des ténèbres, comme l'astre radieux du matin dont l'apparition marque la fin de la longue nuit de détresse et annonce l'aube du nouveau jour de Dieu.

L'invitation à recevoir les biens offerts : 22.17

verset 22.17
L'Esprit et l'épouse disent : Viens ! Cette épouse ne peut être que l'Église chrétienne sur terre, la ville sainte qui abrite l'arbre et le fleuve de vie. L'invitation qu'elle profère avec l'Esprit doit être répétée individuellement par chaque fidèle qui assiste à la lecture de la prophétie dans les assemblées. **Que celui qui entend dise : Viens !**

Un bon nombre de commentateurs estiment que ces deux « viens » s'adressent à Jésus pour implorer son avènement, mais la suite du verset rend cette interprétation peu probable. Il vaut mieux prendre le tout comme une invitation adressée à tous les hommes pour qu'ils viennent partager avec les saints les grâces divines offertes dans l'Église. **Que celui qui a soif vienne, Que celui qui le veut reçoive de l'eau vive, gratuitement.** (Comparer Ap 21.6-7 ; Jn 4.14 ; 6.35 ; 7.37-38.) À l'heure où Jean écrit, il n'est pas trop tard pour s'engager dans la voie de la vie afin de recevoir gratuitement les bénédictions abondantes promises aux vainqueurs.

L'avertissement à ne pas s'écarter du message du livre : 22.18-19

verset 22.18
Je l'atteste à quiconque entend les paroles prophétiques de ce livre : Si quelqu'un y ajoute, Dieu lui ajoutera les fléaux décrits dans ce livre.

verset 22.19
Et si quelqu'un retranche aux paroles de ce livre prophétique, Dieu retranchera sa part de l'arbre de vie et de la cité sainte qui sont décrits dans ce livre. Que signifie ce sérieux avertissement ? Commençons par déterminer à qui il s'adresse. Il n'est pas dirigé contre les scribes qui, en recopiant le texte du livre, seront tentés de violer son intégrité en y ajoutant ou soustrayant quelque chose. Il ne vise pas non plus les commentateurs qui, au cours des siècles, proposeront des interprétations erronées.

Cette mise en garde concerne plutôt les chrétiens de l'époque romaine, les premiers destinataires du livre, ceux qui l'entendront lire dans les

assemblées. Ce sont eux qui risquent de perdre les bénédictions qu'ils possèdent dans l'Église et de se voir frapper par des fléaux. Pas n'importe quels fléaux, mais ceux qui sont « décrits dans ce livre », c'est-à-dire les châtiments qui abattront l'Empire romain.

Il serait instructif de rapprocher de ce passage une adjuration semblable que Moïse adresse aux Israélites.

> *Et maintenant, Israël, écoute les lois et les coutumes que je vous apprends moi-même à mettre en pratique : ainsi vous vivrez et vous entrerez prendre possession du pays que vous donne le Seigneur, le Dieu de vos pères. Vous n'ajouterez rien à ces paroles des commandements que je vous donne, et vous n'y enlèverez rien, afin de garder les commandements du Seigneur votre Dieu que je vous donne. (Deutéronome 4.1-2.)*

Le but de l'avertissement de Moïse, c'est l'obéissance fidèle à la volonté de Dieu et non pas la préservation de l'intégrité textuelle des livres sacrés. Il en est de même pour celui de Jean. Ainsi que le remarque Pierre Prigent, Jean assimile son livre à des commandements : ce n'est pas seulement une vision à interpréter mais une parole de Dieu à mettre en pratique. Il s'agit de la parole qui peut soutenir les fidèles et les empêcher de tomber au moment de la grande épreuve. On y ajoute quelque chose en optant pour les compromis que cette parole interdit ; on en retranche quelque chose en se dérobant à ses exigences.

S'écarter ainsi du message prophétique, c'est s'exclure de 1a cité sainte et se vouer à partager le jugement réservé aux païens[8]. Ainsi, on doit voir dans cette terrible menace un suprême appel à un engagement sans compromis envers le Christ. Heureux ceux qui *gardent* les paroles de la prophétie !

La dernière promesse de Jésus : 22.20

verset 22.20

Celui qui atteste cela dit : Oui, je viens bientôt. Il ne s'agit pas de la venue du Christ à la fin des temps, mais de son intervention historique pour secourir les saints persécutés et pour juger Rome. Cette dernière promesse met le sceau à toutes les autres et encourage les lecteurs à tenir bon.

Alors que les païens coupables ont tout à redouter du Christ, Jean, exprimant l'espoir de tous les fidèles, appelle sa venue : **Amen, viens Seigneur Jésus !** Il convient que dans les dernières phrases du livre, Jésus reçoive le titre proprement royal de « Seigneur ». Il le désigne comme le souverain qui règne dans le ciel et qui viendra en gloire exercer dans l'histoire ses fonctions de roi messianique.

---

[8] PRIGENT. *L'Apocalypse*, p. 360.

La salutation finale : 22.21

verset 22.21
Jean termine sa lettre aux sept Églises d'Asie comme il l'a commencée (1.4). Il souhaite à ses destinataires le secours divin qui les gardera à travers les épreuves à venir. **La grâce du Seigneur Jésus soit avec tous !**

Ouvrages cités ou consultés

ADAMS, Jay. *The Time Is at Hand*, Nutley, Presbyterian and Reformed Publishing Company, 1976.

ALEXANDER, John H. *L'Apocalypse verset par verset*, Genève, la Maison de la Bible, 1979 (Connaître la Bible, 3).

ALLO, E.-B. *Saint Jean, l'Apocalypse*, Paris, J. Gabalda, 1921, 2e édition (Études Bibliques).

ASHCRAFT, Morris. « Revelation ». Dans : *The Broadman Bible Commentary*, Volume 12, Nashville, Broadman Press, 1972, pp. 240-361.

BAINTON, Roland H. *Early Christianity*, New York, Van Nostrand Reinhold Company, 1960.

BARCLAY, William. *The Revelation of John*, 2 volumes, Philadelphia, Westminster Press, 1976. Revised Edition (The Daily Study Bible Series).

BARSOTTI, Divo. *L'Apocalypse*, Paris, Éditions Pierre Téqui, 1966.

BEASLEY-MURRAY, G.R. « Apocalypse ». Dans : *Nouveau Commentaire Biblique*, Saint-Légier, Éditions Emmaüs, 1978, pp. 1347-1378.

BERGASSE, Henry. *Le tocsin de la décadence*, Paris, Société d'Édition « les Belles lettres », 1975.

BILLOT, Louis. *La parousie*, Paris, Gabriel Beauchesne, 1920.

BOISMARD, R.P. *L'Apocalypse*, Paris, les Éditions du Cerf, 1950 (Fascicule de la Bible de Jérusalem).

BONSIRVEN, Joseph. *L'Apocalypse de Saint Jean*, Paris, Beauchesne et ses Fils, 1951 (Verbum Salutis, XVI).

BRUTSCH, Charles. *La clarté de l'Apocalypse*, Genève, Éditions Labor et Fides, 1966, cinquième édition.

CERFAUX, Lucien et CAMBIER, Jules. *L'Apocalypse de Saint Jean lue aux chrétiens*, Paris, Éditions du Cerf, 1955 (Lectio Divina, 17).

CHARPENTIER, Étienne. « Au fil de l'Apocalypse ». Dans : *Une lecture de l'Apocalypse*, Paris, Éditions du Cerf, 1975 (Cahiers Évangile, 11).

COLLINS, Adela Yarbro. *The Apocalypse*, Wilmington, Michael Glazier, Inc., 1979 (New Testament Message, Volume 22).

EFIRD, James. *Daniel and Revelation*, Valley Forge, Judson Press, 1978.

FERET, H.-M. *L'Apocalypse de Saint Jean, vision chrétienne de l'histoire*, Paris, Corréa, 1946.

FEUILLET, André. *L'Apocalypse, état de la question*, Paris, Desclée de Brouwer, 1963 (Studia Neotestamentica Subsidia, III).

FEUILLET, André. *Études johanniques*, Paris, Desclée de Brouwer, 1962 (Museum Lessianum Section biblique nº 4).

GELIN, A. « Apocalypse ». Dans : PIROT, Louis. *La Sainte Bible*, Paris, Letouzey et Ané, 1938, Tome XII, pp. 581-667.

GIET, Stanislas. *L'Apocalypse et l'histoire*, Paris, Presses Universitaires de France, 1957.

GODET, Frédéric et une société de théologiens et de pasteurs. *La Bible Annotée*, A. T. 8, Ézéchiel, Daniel, Saint-Légier, Librairie-Editions Emmas, 1981, 2e édition.

HAILEY, Homer. *Revelation : An Introduction and Commentary*, Grand Rapids, Baker Book House, 1979.

HOBBS, Herschel H. *The Cosmic Drama*, Waco, Word Books, 1971.

HOMO, Léon. *Nouvelle histoire romaine*, Paris, Marabout, 1969 (Collection Marabout Université).

K., W. *Étude sur l'Apocalypse*, Vevey, éditions Bibles et Traités Chrétiens, 1976.

LAFONT, Louis. *L'Apocalypse de Saint Jean*, Paris, librairie Téqui, 1975.

LAPPLE, Alfred. *L'Apocalypse de Jean*, Paris, Éditions du Cerf, 1970 (lire la Bible, 24).

LEPELLEY, Claude. *L'Empire romain et le christianisme*, s.l., Flammarion, 1969 (Questions d'histoire).

LILIE, H. *L'Apocalypse, le dernier livre de la Bible*, Paris, Payot, 1959.

LINDSEY, Hal et CARLSON, C. *L'Agonie de notre vieille planète*, Strasbourg, Éditions Échos de la Joie, 1974.

MAZZARINO, Santo. *La fin du monde antique*, s.l., Éditions Gallimard, 1973 (Bibliothèque des Histoires).

MCGUIGGAN, Jim. *The Book of Daniel*, Lubbock, Montex Publishing Company, 1979 (Looking into the Bible Series).

MCGUIGGAN, Jim. *The Book of Ezekiel*, Lubbock, Montex Publishing Company, 1979 (Looking into the Bible Series).

MCGUIGGAN, Jim. *The Book of Isaiah*, West Monroe, Let The Bible Speak, Inc., 1972 (Let The Bible Speak Study Series).

MCGUIGGAN, Jim. *The Book of Revelation*, West Monroe, William C. Johnson, Inc., 1976 (Let The Bible Speak Study Series).

MOLLAT, Donatien. *Une lecture pour aujourd'hui : l'Apocalypse*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1982.

MOUNCE, Robert. *What Are We Waiting For?* Elgin, David C. Cook Publishing Co., 1979.

PACK, Frank. *Revelation*, 2 volumes, Austin, R.B. Sweet, 1965 (The living Word).

PERON, Jules. *L'attente du Seigneur*, Paris, Équipes Enseignantes, 1965.

PHILBERTH, Bernhard. *Guerre atomique et prophétie biblique*, Guebwiller, Ligue pour la Lecture de la Bible, 1980.

PLANQUE, Michel. *Introduction à l'Apocalypse de Saint Jean*, Paris, Éditions Aisatia, 1950.

POBIEDONOSCEW, André. *La révélation*, « Édité par l'auteur, 5.1., 1979.

PRIEUR, Jean. *L'Apocalypse : Révélation sur la vie future*, Paris, Éditions Fernand Lanore, 1976.

PRIGENT, Pierre. *L'Apocalypse de saint Jean*, Lausanne, Delachaux et Niestlé Éditeurs, 1981. (Commentaire du Nouveau Testament XIV).

PRIGENT, Pierre. *Et le ciel s'ouvrit*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1980 (Lire la Bible, 51).

PRIGENT, Pierre. *La fin de Jérusalem*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1969 (Archéologie biblique, 17).

ROBERTS, J.W. *The Revelation to John (The Apocalypse)*, Austin, Sweet Publishing Company, 1974.

RUSHDOONY, Rousas. *World History Notes*, Fairfax, Thoburn Press, 1974.

STAUFFER, Ethelbert. *Le Christ et les Césars*, Paris, Éditions Alsatia, s.d.

SUÉTONE. *Vie des douze Césars*, tome III. Traduit par AILLOUD, Henri, Paris, Société d'Éditions « Les Belles Lettres », 1964 (Collection des Universités de France).

SUMMERS, Ray. *Worthy is the Lamb*, Nashville, Broadman Press, 1951.

TOUILLEUX, P. *L'Apocalypse et les cultes de Domitien et de Cybèle*, Paris, Librairie Orientaliste Paul Geuthner, 1935.

TROADEC, H. *Le message de Saint Jean*, 5.1., Maison Marne, 1962.

TROADEC, H. *L'Apocalypse*, Paris, Marne, 1962 (Ouvrir la Bible, 4).

VINCENT, M.R. *Word Studies in the New Testament*, MacDill AFB, MacDonald Publishing Company, s.d.

WESTPHAL, Alexandre. *Dictionnaire encyclopédique de la Bible*, Valence-sur-Rhône, Imprimeries réunies, 1973.

WRIGHT, Gerald. *Second Peter Three : Jewish Calamity or Universal Climax*, Fort Worth, Star Bible and Tract Corp., s.d.

YOUNG, Edward J. *The Book of Isaiah*, 3 volumes, Grand Rapids, William B. Eerdmans Publishing Company, 1965.